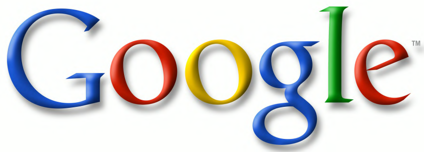
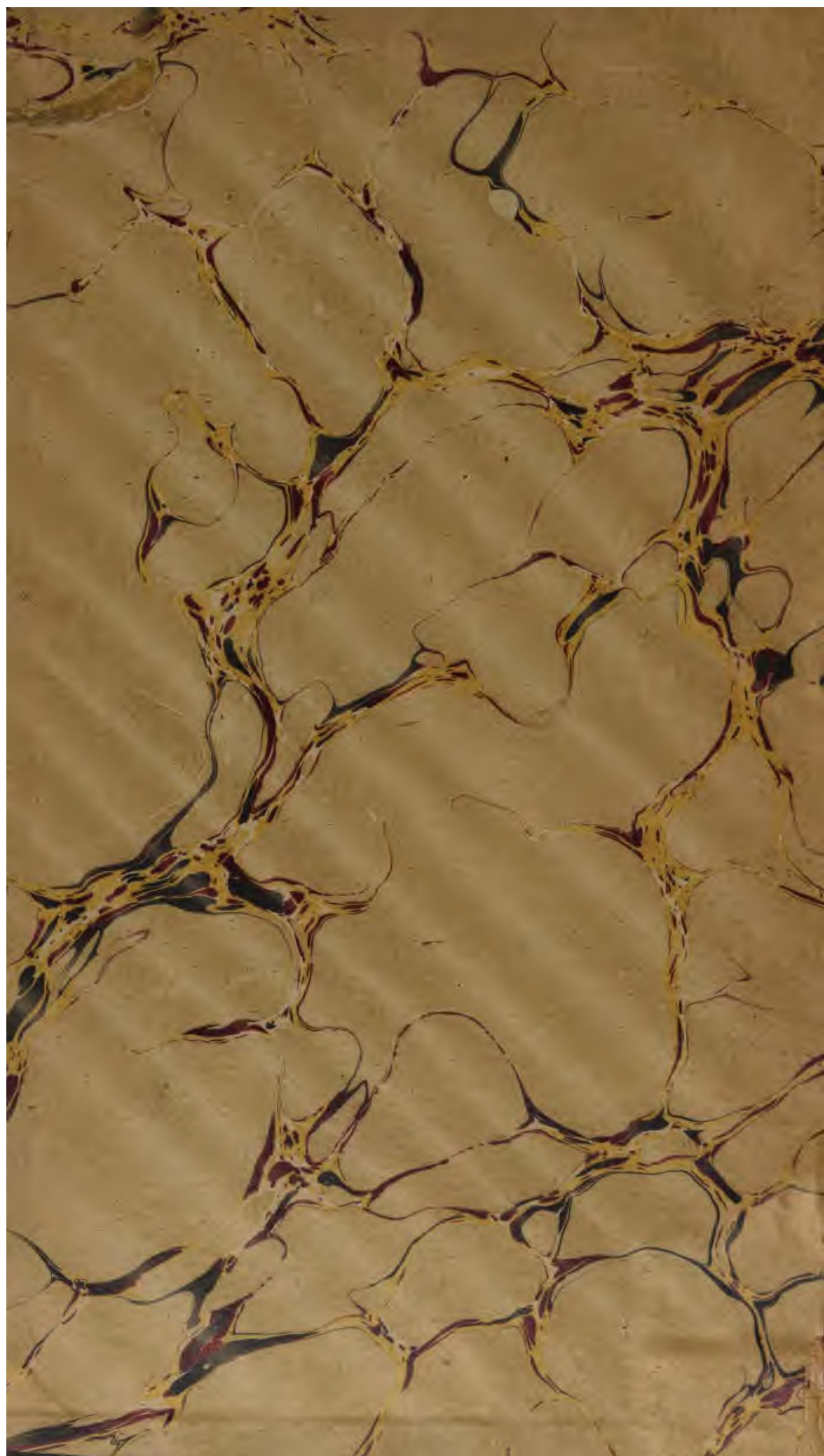
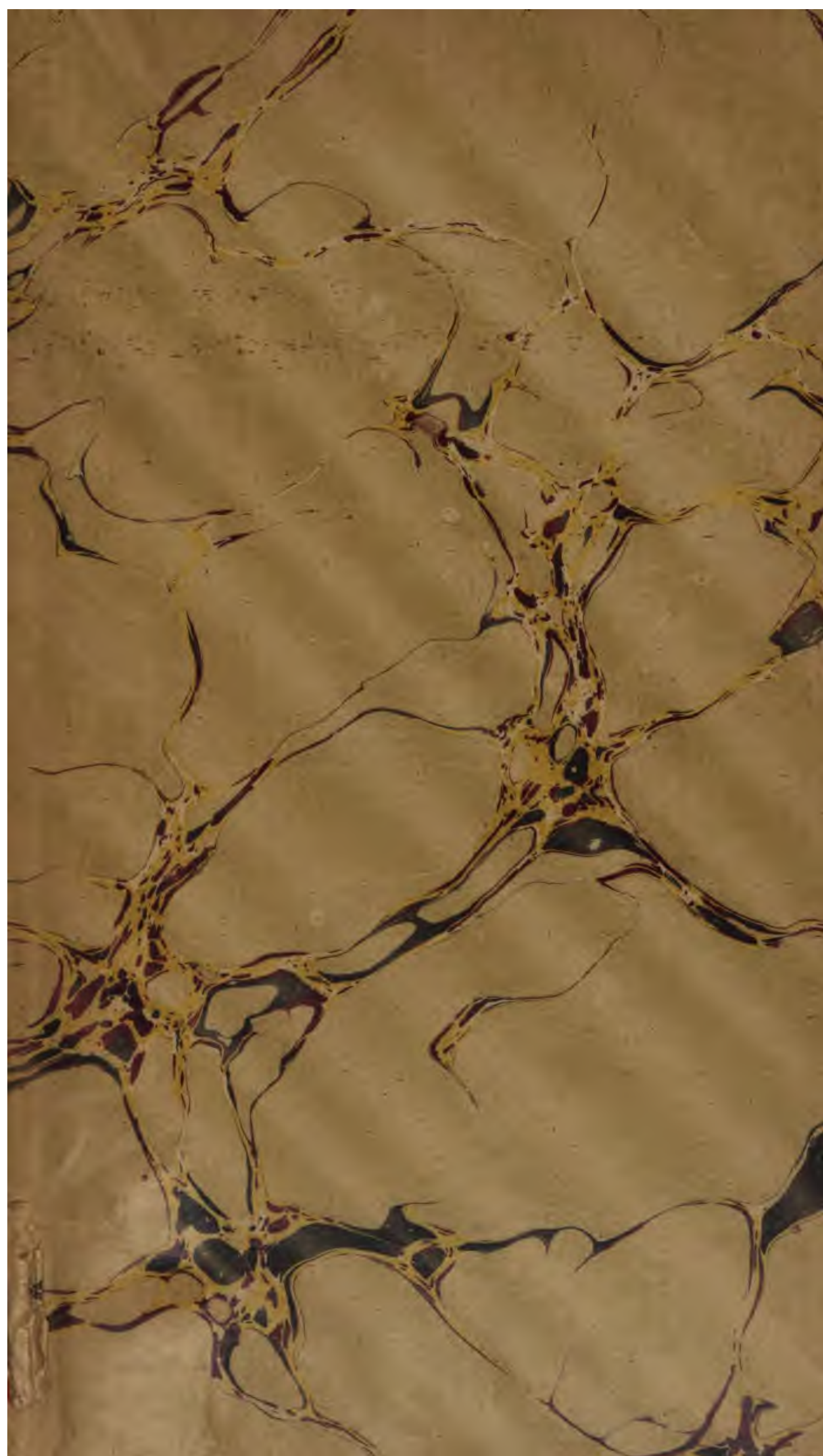








LE CARACTÈRE

DE L'ENFANT A L'HOMME

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE M. BERNARD PEREZ

L'Éducation morale dès le berceau. Essai de psychologie appliquée, 2e édition, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.......................... 5 fr.

Les Trois premières années de l'enfant, 4e édition, augmentée d'une préface de M. JAMES SULLY, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*............ 5 fr.

L'Enfant de trois à sept ans, 2e édition, revue et précédée d'une introduction de M. LUDOVIC CARRAU, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*....... 5 fr.

L'Art et la poésie chez l'Enfant, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.................... 5 fr.

Th. Tiedemann et la science de l'Enfant. Mes deux chats. Essai de psychologie comparée. 1 vol. in-12........... 2 fr.

J. Jacotot et sa méthode d'émancipation intellectuelle. vol. in 12... 3 fr.

LE

CARACTÈRE

DE

L'ENFANT A L'HOMME

PAR

BERNARD PEREZ



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
—
1892

PRÉFACE

J'offre ici aux psychologues théoriciens et aux psychologues praticiens, c'est-à-dire aux éducateurs, une modeste contribution à la psychologie des caractères.

Après avoir brièvement indiqué les facteurs physiques et physiologiques dont une étude sur la personnalité morale doit tenir compte, j'ai successivement montré les modifications apportées aux principaux modes émotionnels, intellectuels et volitionnels de cette personnalité par les six principales formes de manifestations motrices qui en sont, à mon avis, l'expression. Ce sont là des cadres très simples où chacun de ces types caractériels, représenté par une étude et deux portraits, apparaît dans sa plus ou moins persistante unité, de l'enfant à l'homme. Si l'on conteste la rigoureuse valeur de cette classification, on accordera du moins, je l'espère, quelque attention à son contenu, je veux dire, aux analyses et aux synthèses psychologiques qui s'y rattachent et aux indications de synthèse générale qu'elle m'a fourni l'occasion de noter.

Mes portraits éthologiques ont servi encore à autre chose : ils m'ont été fort utiles pour étudier les

combinaisons qui peuvent exister entre les plus essentiels des éléments émotionnels, intellectuels et volitionnels du caractère. Dans cette recherche des *résultantes*, j'ai suivi le même ordre que dans les *Etudes* et les *Portraits* : j'ai traité successivement de la *gaîté*, de *l'irascibilité*, de la *combativité*, de *l'amour-propre* (*vanité*, *orgueil*, *fierté*), et de leurs contraires, puis des facteurs *intellectuels* et *volitionnels* de la personne morale. La multiplicité, la dispersion des vues, l'aridité même, étaient des écueils difficiles à éviter, dans un sujet d'étude aussi neuf et aussi compliqué. J'ai fait du moins en sorte que mon plan fût assez simple, dans l'ensemble et dans les parties, pour que mes lecteurs non psychologues pussent lire ce livre sans peine et avec profit.

On me saura peut-être gré de la sage réserve dans laquelle je me suis tenu quant aux rapports du *sexe* et de la *santé* avec le caractère : d'un côté, ces influences me paraissent avoir été exagérées par beaucoup d'écrivains qui se contentent d'affirmations sans preuves, et, d'autre part, la psychologie générale en est encore aux hypothèses et aux données vagues, pour ne pas dire arbitraires ou sentimentales, sur ces deux délicates matières.

J'ose espérer qu'on ne m'imputera pas toutes les imperfections du présent ouvrage, car il ne faut pas oublier qu'ici la difficulté était double, mon recueil d'observations sur l'homme moral se trouvant être en même temps le premier essai d'Ethologie publié chez nous. Que de temps il m'aurait fallu, en me supposant le talent nécessaire, pour réunir beaucoup d'exactitude et assez d'intérêt ! Il y a, je le sais, hélas !

quelque témérité à produire, en France, une étude sur les caractères, qui n'ait pas été longuement méditée et curieusement façonnée. Les maîtres, et quels maîtres ! nous ont, à cet égard, laissé de trop beaux exemples de scrupule et de patience. La Bruyère, quand il publia son livre, avait passé huit ans à observer et à peindre ses originaux : et il était déjà tout entier dans sa première édition, depuis revue et enrichie ! Pour La Rochefoucauld, l'auteur du plus petit et du plus profond des livres, ne l'avait-il pas composé presque en collaboration avec Mme de Sablé et les habitués de son salon ? « Pendant plus de cinq années, il appporta dans ce milieu délicat, exigeant, sa large part de maximes ; il les soumit au contrôle, il les défendit, adoucissant ici, fortifiant ailleurs, supprimant parfois, remaniant sans cesse ». Après la première édition de son livre, il en donna quatre autres, toujours amendées et perfectionnées.« Ce petit volume de cinq cents maximes l'occupa presque uniquement pendant plus de vingt années. La mort le surprit sans doute sur des corrections à introduire(1)».

J'avais, quant à moi, de bonnes raisons, sans compter l'état de ma santé, très ébranlée depuis deux ans, pour ne pas m'attacher à la poursuite d'une perfection idéale. Ma sincère modestie, qui me défendait l'espoir de produire une « œuvre pour toujours », me sera sans doute une excuse auprès de ceux qui trouveraient mon livre bien inférieur à celui qu'ils rêvaient sur une pareille matière. Tel quel, il aura

1. Paul Albert, *La littérature française au XVII[e] siècle*, p. 134 et 135.

peut-être cette utilité d'indiquer la marche à suivre, — ou à ne pas suivre, — à ceux qui viendront après moi, avec plus de talent, de loisir et de forces pour faire une œuvre achevée.

Meudon, 15 septembre 1891.

BERNARD PEREZ.

LE CARACTÈRE

DE L'ENFANT A L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

Indications générales

I

La question de la personnalité, ou, ce qui revient au même, celle du caractère, est serrée de près aujourd'hui par les psychologues et les physiologistes, et l'on se reprend à espérer que la grande lacune de notre psychologie pourra être comblée. En pareille matière, la divergence des points de vue est fatale ; mais elle accuse par-dessus tout la fécondité du sujet, la richesse des données sur lesquelles s'appuiera la science des caractères. Différences d'aperçus, d'ailleurs, plutôt que de doctrine, et l'on pourrait déjà maintenant esquisser une éthologie qui satisferait à peu près tout le monde.

Il semble, d'abord, qu'on ne s'entend pas toujours sur le sens du mot *caractère*. — Quelques-uns y voient la manière habituelle, pour chacun de nous, de sentir, de comprendre et d'agir. D'autres estiment que le caractère est essentiellement le mode individuel des sentiments et de la volonté,

et que l'intelligence n'en est pas un élément constitutif. Nous ferons observer à ces derniers qu'il est bien difficile de séparer dans l'analyse les trois facultés fondamentales de l'esprit, si étroitement unies en fait. Elles sont toutes les trois modifiées par les mêmes causes physiologiques dont elles dépendent, et c'est une sérieuse raison de les étudier toutes les trois ensemble, quand il s'agit d'une science du caractère, cette résultante morale de toutes les fonctions de la personne humaine. On nous objectera que « l'ambition de César peut se rencontrer dans des âmes dont l'intelligence est médiocre et l'énergie nulle (1) ». Le croit-on bien? Une ambition peut ressembler par ses fins ou même par ses moyens apparents à celle du célèbre dictateur, mais elle sera conduite par des mobiles et des motifs tout autres : nous en avons plus d'une preuve sous nos yeux. L'ambition de César est un effet bien personnel du caractère de César, de l'intelligence et de la volonté de César. C'est un fait que ne pourraient sérieusement refuser d'admettre ceux qui ne comprennent pas l'intelligence dans le caractère, ou, pour parler plus exactement, dans une étude sur le caractère.

La difficulté devient plus grande, si nous passons de la définition du mot à celle de la chose. Selon certains psychologues ou moralistes, le caractère est chose si complexe et si compliquée, qu'il échappe à toute définition scientifique. Il n'est pas possible, dit M. Martin, « de déterminer nettement un certain nombre de types de caractères, dans la constatation desquels entreront un certain nombre déterminé d'éléments moraux ». Il est même très difficile de distinguer ces éléments, dont « le mélange dans chaque

(1) Martin, *L'éducation du caractère*, p. 90, chap. III.

individu est variable à l'infini ». Assurément, le caractère est chose complexe et variable : c'est comme un composé d'éléments inégaux en quantité et en qualité, tel élément paraissant quelquefois dominer, tel autre manquant ou faiblement développé. La difficulté s'atténue, si, au lieu de considérer le caractère comme un amalgame d'éléments divers en nombre et en degré, on y voit plutôt un équilibre plus ou moins instable des forces existant au moins virtuellement dans une organisation donnée. Il semble que l'on peut, comme en mécanique, indiquer au moins approximativement les directions et par suite l'intensité des plus importantes de ces forces, des plus utiles à connaître, et aussi la valeur de la plupart de leurs résultantes, soit réelles, soit conjecturales.

En ce moment, la question, qui se simplifiait, se complique d'une façon inattendue. Voici de nouvelles théories, dûment fondées sur l'expérience, qui nous montrent dans la personnalité un objet insaisissable, dont l'essence est de changer, de se succéder sans fin à lui-même. Ce ne sont plus les éléments du caractère qui par leur nombre et leurs instables combinaisons échapperaient à l'analyse, mais le fond même de la personnalité, à base organique, supposé irréductible au-dessous de ses protéiques transformations. Pour M. Paulhan (1), la personnalité est un ensemble de tendances visant à des fins particulières, que dis-je ? une synthèse plus ou moins coordonnée de systèmes de tendances, ceux-ci pouvant former un nombre indéterminé de sous-personnalités, de personnalités passagères ou permanentes, agissant en mode successif ou simultané. M. Bergson (2) ap-

(1) *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, passim.
(2) *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 97-105.

porte une nouvelle conception de la personnalité, celle du *moi superficiel et verbal* et *du moi profond et essentiel*, le premier pouvant être consistant, le second échappant jusqu'à un certain point à la conscience, par suite à l'analyse, sans doute parce qu'il a ses racines dans les profondeurs de l'organisme. Et ce n'est pas tout : à ce double moi, qu'il admet sans hésitation, M. Fonsegrive (1) propose d'ajouter une personnalité sensitive, une personnalité sentimentale, une personnalité faite de l'imitation d'actes imaginaires, etc. Ces divers personnages, souvent en contradiction, peuvent se fusionner, et former une certaine continuité, où l'on peut facilement « les démêler à l'œuvre. » Mais qu'une amnésie se produise, comme cela se produit artificiellement par l'hypnotisme, et accidentellement, mais plus fréquemment qu'on ne pense, dans la vie normale de l'esprit, alors le personnage constitué par un système particulier d'habitudes, ou même plusieurs personnages de cette sorte disparaissent, pour en laisser apparaître ou réapparaître d'autres. Que devient la personnalité individuelle ? Si elle est multiple, constituée par plusieurs *moi*, réels ou possibles, où s'arrêtera la limite entre le réel et le possible ?

Toutes ces distinctions, subtiles, à ce qu'il semble, n'en sont pas moins légitimes, nécessaires même pour la constitution de la psychologie générale et des psychologies spéciales. Toutes ces analyses pénétrantes nous rapprochent de l'unité de doctrine, en ayant l'air d'étendre toujours le domaine du divers. Ne pressent-on même pas déjà leur tendance à se pousser comme d'elles-mêmes vers la synthèse ? M. Paulhan suppose que les sous-personnalités essentielles peuvent se ramener pour chaque homme au

(1) *L'Homogénéité morale*, *Revue philosophique*, juillet 1890.

nombre de sept ou huit. Il admet qu'une personnalité dominante peut et doit se subordonner le plus grand nombre possible de sous-personnalités, et il nous en offre un exemple remarquable dans la vie scientifique de Darwin. M. Fonsegrive, de son côté, fait une déclaration à peu près semblable : il ne lui « paraît pas impossible que le personnage verbal entre à son tour dans le caractère véritable, que cette croûte superficielle arrive à former le fond même de la nature ». C'est là, dit-il, une grande fin à réaliser. Si l'on veut établir « l'harmonie exquise des fonctions intellectuelles et morales », ou « l'homogénéité morale, c'est au personnage verbal obéissant aux lois logiques qu'il faut s'adresser. »

Ce n'est donc pas à nos psychologues les moins ennemis de la métaphysiqne qu'il faut reprocher de vouloir appliquer au rebours le veil adage métaphysique : *Non entia præter rationem multiplicanda.* Nos physiologistes hypnotiseurs, qui avaient prétendu pouvoir créer à leur gré des personnalités dans un individu donné, se sont aussi chargés de dissiper eux-mêmes les appréhensions qu'ils avaient fait naître. Ils transformaient, ils faisaient parler et écrire un sujet quelconque en Harpagon, en Napoléon, en homme, en femme, en enfant, en vieillard, en personne sage et instruite, en personne grossière et ignorante ; mais la personne réelle protestait sourdement contre la personne intruse : sa propre réalité s'accusait par des traits à elle. Ainsi, de l'aveu même de maint hypnotiseur, tout se réduit, dans les suggestions à l'état de sommeil comme à l'état de veille, à des variations qui ne sont jamais absolues et complètes, à de simples modifications prévues par l'organisation individuelle, possibles et probables dans certaines conditions et de certaines manières. La person-

nalité de conscience peut disparaître, s'oblitérer, mais non la personnalité profonde et organique.

C'est ce fond persistant de la personnalité qu'il s'agit de connaître, de démêler au milieu de toutes ses manifestations ou apparences possibles. Dans cette recherche, y aura-t-il une méthode à employer de préférence ? Bain n'a pas tout à fait réussi, avec la méthode déductive, à composer son éthologie, dont sa finesse d'analyse faisait mieux augurer. Bahnsen, tantôt avec la méthode inductive, tantôt avec la méthode déductive, mais en abusant toujours de l'hypothèse, a laborieusement construit un système, intéressant par endroits, mais d'une psychologie et d'une physiologie arbritraires. Ce n'est pas à leurs méthodes qu'il faut imputer leur insuccès relatif, c'est plutôt aux difficultés inhérentes au sujet. Mais il n'y a pas là de quoi décourager les psychologues, les moralistes et les pédagogues. M. Marion, pour son compte, s'exprime ainsi : « Si peu avancée que soit encore la psychologie, elle nous met assurément à même d'affirmer que toutes les combinaisons concevables entre certains traits de caractère ne sont pas possibles également ni au même titre. Telle de ces combinaisons, logiquement possible, ne l'est pas psychologiquement ; telle est rare, telle fréquente, au contraire ; tel trait prédominant ne peut coïncider avec tel autre, qu'un troisième n'en résulte nécessairement. Cette science des caractères n'est pas faite encore, mais elle peut l'être, et elle le sera, n'en doutons pas. Ce n'est, après tout, que la psychologie appliquée, ou la synthèse psychologique. » (1)

Toute méthode est bonne, qui mène à quelque chose.

(1) *Revue phil.*, nov. 1885, à propos du *Traité pratique de graphologie*, de M. Crépieux-Jamain.

Les préférences, nullement exclusives, de M. Marion, seraient sans doute pour la méthode déductive ; celles de M. Ribot, pour la méthode inductive, telle que la pratiquent les médecins et les physiologistes contemporains. Ainsi, dans la préface du livre si riche en analyses de M. Azam (1), il déclarait que « la science des caractères ne peut procéder ni par généralités, comme la psychologie, ni par individualités, comme l'art. Elle occupe une position intermédiaire. Son objet, c'est la détermination de certaines variétés typiques et des nuances de chaque type ». On arrivera à ce résultat en substituant, comme on l'a fait, par exemple, pour l'aphasie, l'étude de divers types à telle forme de caractère prise en général. Pour arriver à « l'unité », il faut partir de la « diversité », comme nous le disions nous-même plus haut. Je ne vois pas, d'ailleurs, en quoi cette méthode refuserait de se concilier avec celle qui prend pour point de départ les généralités acquises par la psychologie, et en fait découler de nouvelles généralités, éclairées d'un nombre suffisant de faits et d'exemples.

Maintenant, à quoi bon se poser des questions préjudicielles du genre de celle-ci : Sera-t-il jamais possible de classer les caractères comme on classe les animaux et les plantes ? Chaque matière comporte son genre de classification. La psychologie, c'est encore de l'histoire naturelle, mais d'une certaine espèce. Elle comporte évidemment de l'approximation, et laisse le champ libre aux découvertes de détail, aux particularités, aux nuances. Le tout est de savoir se contenter de l'à peu près là où l'exactitude la plus rigoureuse n'est pas encore, ou ne sera peut-être jamais atteinte, surtout de présenter des cadres aussi larges et

(1) *Le Caractère dans la santé et dans la maladie.*

aussi simples que possible. La distinction des tempéraments, qui fut si longtemps en honneur, parut réunir ces divers avantages. Mais même en se combinant avec la phrénologie, elle n'a pas tenu ce qu'elle promettait. Peut-être y reviendra-t-on, en la perfectionnant d'après de nouvelles données physiologiques et pathologiques; peut-être a-t-elle décidément fait son temps. Pour le moment, les médecins eux-mêmes ne parlent que comme d'une vieillerie métaphysique, de cette hypothèse de l'action prédominante sur le moral de tel ou tel appareil jugé important, le foie, le système nerveux, le système circulatoire, la lymphe, la bile, etc. On se sert plus volontiers du terme plus vrai, parce qu'il est plus vague, d'idiosyncrasie, qui veut dire au fond la manière d'être de chacun. Nous n'en sommes guère avancés. Nous savons toujours, mais nous savons seulement ceci, que le fonctionnement, et l'on peut même dire la constitution propre du cerveau, comme organe des fonctions mentales, sont en étroite relation avec tout l'être organique et viscéral ; que le cerveau n'est pas tout, mais l'organisation ou le tempérament non plus. De quelle manière influent-ils l'un sur l'autre, et de quel côté est l'influence prépondérante ? La physiologie ne répond suffisamment à aucune de ces questions. Le psychologue a mieux à faire qu'à les étudier sans compétence et sans profit.

II

Il est cependant un certain nombre de données physiques et physiologiques dont le psychologue doit tenir compte, en se gardant d'en exagérer la valeur comme in-

dices du caractère. Toutes ces données sur lesquelles se fonde l'anthropométrie, et que Morselli propose d'utiliser au point de vue pédagogique, ainsi que M. Lombroso l'a fait au point de vue criminaliste, se ramènent à « des quantités numériques, homogènes et comparables : tels sont la *taille*, le *poids* du corps, la forme, le volume et les autres caractéristiques de la *tête* (crâne et cerveau), les *proportions* du corps, la *capacité pulmonnaire*, ou autrement dit *capacité vitale*, la *force musculaire*, le *pouls*, la *respiration*, la *force visuelle*, et enfin certains caractères descriptifs qui déterminent le *type*, par exemple, la *couleur des poils, des cheveux et des yeux*. Tous ces caractères physiques et physiologiques nous amènent à établir les limites entre lesquelles s'étend la variabilité humaine, tant dans les diverses races que dans les individus qui composent une même race et un même peuple. C'est spécialement sous ce dernier aspect que la variabilité individuelle offre une grande importance pour la science de l'éducation, parce qu'étant donnée l'inégalité naturelle des individus dans leur structure et dans toutes les fonctions de l'organisme, on voit la nécessité d'en tenir compte dans l'application des méthodes relatives à l'éducation physique, intellectuelle et morale » (1).

I. — Passons rapidement en revue ces différents indices, plus ou moins importants et plus ou moins significatifs, de l'homme moral. La *taille* est un des plus apparents, mais on doit la considérer avant tout comme un caractère ethnique. Elle varie sous l'influence du climat, de l'alimentation, du genre de vie, du bien-être et de la misère. On

(1) E. Morselli, *L'anthropologie et l'anthropométrie par rapport à la pédagogie*, broch. in-8, Milan, Battezzati, édit.

ne peut nier cependant que la haute taille n'indique souvent la force musculaire et l'aptitude à l'action physique, tandis que la petitesse du corps s'accompagne souvent d'une constitution nerveuse et de ses divers effets moraux. La haute taille est aussi l'une des causes secondaires de la lenteur dans la circulation : si elle peut donc, dans certains cas, faire obstacle à la rapidité des fonctions psychiques, elle peut, dans d'autres cas, contribuer à y produire un certain équilibre. A la circulation lente, qui provient de causes diverses, Georges Sand, d'assez petite stature, attribuait diverses particularités plus ou moins heureuses de son caractère, et l'on sait ce que Napoléon disait de lui-même : « J'ai les nerfs fort irritables, et, dans cette disposition, si mon sang ne battait pas avec une continuelle lenteur, je courrais risque de devenir fou. » (1)

II. — Le *poids* du corps peut indiquer, soit la grande quantité de l'élément sanguin, et s'allier à la rapidité des fonctions physiologiques et mentales, soit la prédominance des dépôts du sang, sous forme de tissu musculaire, osseux ou adipeux, ce qui produit les caractères moraux attribués ou tempérament athlétique et au tempérament apathique.

III. — La psychologie, bien que l'opinion contraire semble prévaloir, ne saurait utiliser avec trop de réserve les données relatives à la *forme* et au *volume du crâne*. La question des localisations cérébrales est loin d'être fixée, et ces localisations ne se traduisent pas par des saillies osseuses. Et combien de facultés non localisées dans l'écorce cérébrale ! Cependant le développement ou la réduction de

(1) Cité par M. Taine dans sa remarquable étude sur Napoléon.

certaines parties du crâne sont considérés encore aujourd'hui comme ayant leur signification psychologique. Il est généralement admis qu'il faut « attribuer au lobe frontal un rôle psychique et au lobe occipital des fonctions instinctives. » (1) On sait que, chez le nègre, la portion antérieure du crâne se soude plus tôt que chez les blancs, et c'est là un effet d'un développement plus tôt arrêté du cerveau antérieur. Chez les blancs, on observe, d'une manière générale, des inégalités de même ordre, suivant le développement, la culture intellectuelle. Mais on sait aussi (c'était le cas de Gambetta) que la petitesse des lobes frontaux peut être compensée par la vitalité de leurs fonctions, qui s'accuse, à l'autopsie, par le riche plissement des circonvolutions. Au surplus, il ne nous répugne pas de croire, avec M. Manouvrier, que la petitesse du front, chez des natures supérieures, coïncide avec l'absence de certaines aptitudes intellectuelles (2). La chose est encore évidente pour Richelieu et Frédéric II, éminents politiques, médiocres poètes, et pour le grand Mirabeau, à qui son père refusait le don de la réflexion et de l'invention, et qui n'était, d'après lui, qu'un monstre d'assimilation, un prodigieux écho.

Ce qui vient d'être dit à propos des dimensions du lobe frontal, supposées d'après celles de l'os frontal, nous dispense d'insister sur la question des autres régions cérébrales. Ne recueillons qu'à titre de renseignements hypothétiques les faits se rapportant à la région occipitale, siège, d'après quelques-uns, des fonctions dévolues à l'instinct, et des régions pariétale et temporale, sur les attributions desquelles les physiologistes sont loin de s'entendre. On ne

(1) Lefort, *La topographie cranio-cérébrale*, p. 10.

(2) Manouvrier, *Etude comparative sur les cerveaux de Gambetta et de Bertillon*, *Rev. phil.*, avril 1888.

voit pas encore les aires précises où les diverses localisations sont disséminées ; on sait encore moins en quelle manière les diverses parties du cerveau sont intéressées dans le travail psychique, c'est-à-dire dans la production des sensations,des sentiments,des idées et des mouvements automatiques et volontaires, et surtout jusqu'à quel point la faiblesse apparente d'une partie peut être compensée par la force apparente ou non d'une ou plusieurs autres parties. Retenons seulement que des saillies disproportionnées du crâne peuvent correspondre à quelques anomalies morales, comme l'harmonie des diverses parties, quel qu'en soit le volume, permet d'inférer l'existence de facultés psychiques équilibrées, sinon toujours puissantes.

IV. — Les physiognomonistes n'attachent pas tous une grande importance à la *hauteur* et à la *largeur* de la face, et à la *forme* générale du *visage*. Il n'en est pas de même des anthropologistes ; peut-être ces derniers ont-ils raison en principe. Sans doute, il y a moins à tenir compte des formes que de l'expression physionomique. Cependant les théories sur l'hérédité permettent de supposer qu'en général, un état psychologique prédominant détermine une forme géométrique particulière. La hauteur du visage, qui nous éloigne du type animal, quand elle n'est pas en disproportion avec les dimensions du crâne, semble indiquer des conditions favorables au développement de l'intelligence et de la volonté ; par contre, la longueur ou la petitesse excessive de cette mesure paraît un indice d'infériorité intellectuelle ou morale. La largeur est significative à sa façon. Lombroso dit bien qu'il y a, sous ce rapport, analogie complète entre les criminels et les normaux (1) ; mais comme

(1) L'*Homme criminel.*

cette amplitude se rattache le plus souvent à un développement considérable des pommettes et des mâchoires, on peut la considérer comme un indice de grossière sensualité, de gloutonnerie, d'énergie combative et de férocité. La ligne du menton et la courbe de l'arcade sourcilière viennent accuser davantage ou adoucir cette expression. La saillie de l'arcade sourcilière indique aussi l'énergie des passions, la puissance de la volonté et de l'attention : un Darwin est par là qualifié aussi bien qu'un sauvage. La carrure et la saillie harmonieuse du menton paraissent indiquer l'énergie, le plus souvent l'énergie intelligente, et dans certains cas, l'équilibre moral et la bonté : voyez le menton d'Aristote, de Napoléon, de Franklin.

La *forme* et la *grosseur* du nez ne sont pas sans exprimer aussi quelque chose. La courbure, l'amincissement, aussi bien que le retroussement du bout, sont réputés trahir la finesse ou la sensualité : mais l'expression sensuelle est principalement fournie par ce que Piderit appelle le trait sensuel ou scrutateur des lèvres, soit minces, soit charnues. L'aquilinité et le gros volume du nez marquent peut-être aussi la force volontaire. Ajoutons, avec Piderit, que « des narines ouvertes signifient la même chose que des paupières relevées, c'est-à-dire qu'on y reconnaît un esprit ouvert, éveillé, sensible aux impressions » (1). Il est toujours bon de prendre en considération ces divers indices des aptitudes morales, mais en ne leur accordant qu'une confiance limitée.

V. — La *force musculaire* peut être indépendante de la grosseur des muscles et de la hauteur de la taille : on peut

(1) Piderit, *La Mimique et la physionomie*, p. 263.

opposer ici le corps robuste au corps athlétique. Or, la bonne qualité des muscles et leur grand développement ne sont pas des conditions indifférentes, comme indices de certaines particularités mentales. Une bonne constitution musculaire produit souvent l'aptitude au travail physique et à l'endurance corporelle ; elle peut donner une direction spéciale à l'activité intellectuelle, en suggérant des goûts et des besoins dont la satisfaction implique un large déploiement de forces musculaires. Elle vient aussi jusqu'à un certain point en aide au travail mental, en mettant à la disposition du cerveau cette réserve de tension musculaire sans laquelle l'attention a peine à s'adapter et à se maintenir. Elle met celui qui la possède à l'abri de tous ces excès sensuels et de toutes ces défaillances morales qui sont le triste lot des personnes atteintes de névrose. Si « dans un corps malsain la pensée est malade », dans un corps faible, ce qui revient au même, non seulement la pensée, mais le cœur, ne peuvent guère être en bonne santé. Par contre, le développement excessif des muscles n'est pas sans effet sur l'intelligence et sur le caractère : quand les muscles se nourrissent aux dépens du cerveau, la faiblesse du système nerveux entraîne une altération de tout l'être moral.

Il est des indications plus spéciales se rapportant à l'exercice du sens musculaire. Sa délicatesse, combinée avec celle du tact, a pour effet l'ennui de la pression, et pour conséquence indirecte l'aversion pour toute contrainte physique ou morale. Unie à la sensibilité de l'organe respiratoire, elle produit, avec le besoin de respirer librement, l'amour du mouvement sous toutes ses formes, et aussi le besoin de liberté personnelle, l'indépendance du caractère, La rapidité et la lenteur naturelle des mouvements sont en rapport si étroit avec tout le développement de la sensi-

bilité et de l'intelligence, que j'ai cru pouvoir les prendre pour point de départ d'une classification des caractères qui sera établie plus loin. Ce sont aussi des indices utiles à constater que l'adresse et la maladresse de la main, l'ambidextrie et la gaucherie, l'aisance et l'embarras de la parole, le bégaiement, etc., toutes qualités ou imperfections liées au bon ou mauvais état des centres psycho-moteurs. On peut en juger d'après un très intéressant exemple, emprunté à un livre de M. Arréat dont je suis heureux d'avoir eu la primeur et d'annoncer la prochaine publication :

« A. n'a pas le goût de l'ordre matériel ; il est inexact, négligent de sa personne ; il est irrésolu aussi, timide dans l'action, et renvoie au lendemain une décision qu'il conviendrait de prendre sur le champ... Ses mouvements, sa parole même, sont hésitants : il est sujet à ânonner, et dans son impatience à prononcer, qui trahit à coup sûr de la paresse, il lui arrive de joindre, en lisant, à la syllabe initiale d'un mot la finale du mot qui suit. Or, en peinture nous le trouvons un prime-sautier ; l'esquisse épuise quelquefois sa verve, et la longue patience dans l'exécution lui fait défaut ; le travail doit être varié, pour que son attention soit rafraîchie et soutenue. La sûreté du trait n'en est pas moins un des caractères de son dessin, et prouve de reste que l'indécision habituelle, et même la maladresse dans les mouvements, n'excluent pas une bonne mémoire motrice. Son coup de crayon est accusé, incisif jusqu'à être dur ; et dans l'improvisation, il sait poser le ton franchement, arrête les formes d'un trait net rapide, signe de la même vivacité, ou de l'ardeur, qui produit en lui une volonté intermittente, par saccades » (1).

1. *Psychologie du peintre*, 4e partie, chap. III.

VI. — Nous devons dire aussi quelques mots sur les sensations passives du *toucher* et de la *douleur*, et sur les sensations actives du tact, qui se confondent avec les sensations musculaires de la main.

Spencer compte, parmi les caractères émotionnels de l'homme primitif, une indifférence relative aux sensations désagréables ou douloureuses. Ces sensations étaient pour lui moins aiguës, et il pouvait mieux résister à leurs effets. Chez l'homme civilisé lui-même, les nerfs stimulés à l'excès occasionnent des souffrances dont il pâtit au moral, s'il n'en meurt plus aussi souvent.

Les meilleures constitutions sont celles qui possèdent une sensibilité délicate, mais capable de résister aux coups et aux blessures. Malheureusement, la délicatesse touche de bien près au raffinement et à la sursensibilité, qui est pathologique. Il semble que le plus ou moins de sensibilité à la douleur se rattache au plus ou moins de développement de la vie affective. L'analgésie est un des caractères de la désagrégation psychique des hystériques (1). Elle se rencontre souvent chez les aliénés comme effet d'une passion exclusive, qui distrait fortement l'attention. Lombroso nous dit aussi que les différentes sortes de sensibilité, sauf la sensibilité optique, la sensibilité à l'aimant et la sensibilité aux variations météoriques, semblent plus obtuses chez les criminels de naissance que chez le commun des hommes.

VII. — La sensibilité *thermique*, rattachée par quelques-uns au toucher passif, est une qualité des normaux, mais elle peut s'exagérer sous la forme d'une délicatesse presque

(1) Pierre Janet, *L'Automatisme psychologique*, 2e partie, ch. III et IV.

maladive. Elle reste, en somme, un stimulant pour l'homme civilisé, un avertissement contre les causes ordinaires ou accidentelles de perturbation physiologique. L'insensibilité au froid est une armure de luxe, qui nous laisse à découvert contre les atteintes du froid aux poumons et aux autres organes internes. Cette qualité, toute relative, est aussi un défaut au point de vue affectif et moral. Les gens qui n'ont jamais froid ont de la peine à comprendre que les autres souffrent de ce côté-là. Ils ont, en général, l'âme un peu dure, comme l'écorce ; la fermeté morale ne va pas chez eux sans quelque dose d'égoïsme, ou sans une tendance personnelle bien accusée. Assurément l'excès, dans la qualité opposée, a ses inconvénients : il amène souvent la paresse, une sensualité douillette, un égoïsme de préservation ; mais on peut compter, parmi ses bons effets, celui de développer la sociabilité, la tendresse, la pitié, les habitudes calmes et méditatives.

VIII. — Nous voici aux caractères physiologiques de la vision ; avant de les examiner au point de vue de notre étude, il nous faut donner quelque attention aux indices physiques se rapportant à l'organe de la vue.

La *couleur des yeux*, comme celle de la *peau* et des *cheveux*, n'est pas même un caractère ethnique bien déterminés. Il y a des nègres aux cheveux blonds. L'anglo-saxon américain, a dit Quatrefages, présente dès la seconde génération des traits qui le rapprochent du type indien ; entre autres changements, les yeux s'enfoncent dans des cavités plus profondes, et assez rapprochés l'un de l'autre ; l'iris devient obscur, le regard pénétrant et sauvage. La couleur de l'iris est un caractère plus ou moins négligeable. Il n'en est pas de même du plus ou moins d'enfoncement

des yeux et du plus ou moins d'éclat de la prunelle. Lombroso attribue au criminel le regard dur et vitreux. Les yeux humides et brillants (bien entendu chez l'adulte) indiquent, suivant Piderit, des natures sensibles, passionnées, sentimentales; les yeux secs, des habitudes positives; « les yeux ternes annonçent du chagrin, des soucis, ou des excès et des maladies, et plus fréquemment des maladies des organes digestifs. » Le travail intense de la pensée influe aussi sur l'éclat des yeux, qui révèle souvent les hommes vifs et intelligents. Mais l'éclat des yeux, leur expression, leur douceur, leur indifférence, ne sont souvent qu'un effet du rayonnement plus ou moins apparent sur le sombre ou le clair de l'iris. On prête aux yeux noirs une passion, aux yeux bleus une tendresse, qui ne sont pas toujours dans le cœur.

Quant au plus ou moins d'ouverture et de saillie de l'œil, on leur a fait exprimer tant de choses différentes, que je tiens pour inutile de m'étendre là-dessus. Les lecteurs plus curieux de renseignements fantaisistes que d'indications scientifiques pourront s'édifier à ce sujet dans les traités de physiognomonie.

La qualité de la *vision* n'a pas non plus une grande importance. Ce qui en a surtout, même au point de vue intellectuel, c'est l'interprétation qu'on fait des sensations visuelles, et c'est aussi le souvenir qu'on en conserve.

Or, une vue perçante n'est pas toujours accompagnée d'une bonne mémoire visuelle. Cette mémoire peut fort bien se rencontrer avec une vue faible. Aussi M. Arréat qui, dans le livre précité, a étudié la question au point de vue spécial des artistes, assure-t-il que la myopie n'a guère d'influence sur leurs aptitudes. Lombroso va plus loin ; d'après lui, l'acuité de la vision, serait un symptôme à rapporter au

type criminel, c'est-à-dire encore au type de l'homme primitif. Un fait plus grave à constater chez des enfants normaux en apparence, ce serait la portée du regard meilleure à gauche ; ce serait encore l'achromatopsie, très souvent accompagnée de troubles cérébraux, s'il est vrai que l'une et l'autre anomalie caractérisent plus particulièrement les délinquants.

IX. — Au contraire de ce que nous avons dit pour la vision, les caractères physiologiques de l'*ouïe* méritent d'être tenus en ligne de compte. C'est le sens affectif par excellence, le sens des relations sociales. Sa perte entraîne en général celle de la gaîté, et souvent, par contre-coup, celle de la bienveillance. Tout au moins les personnes affligées de surdité, fermées à une foule d'impressions, concentrées en elles-mêmes, condamnées à mal interpréter les idées et les sentiments des autres, forcément impatientées par cette situation anomale et pénible, paraissent-elles moins bonnes qu'elles ne sont. La suracuité du sens auditif est souvent aussi un symptôme fâcheux : il est rare qu'elle ne soit pas liée à quelque prédisposition maladive des nerfs.

X. — Avec le *goût* et l'*odorat*, nous passons des caractères physiologiques purs aux caractères physiologiques organiques. Ce sont là deux sens inférieurs, mais qui ont une action marquée sur le développement de la vie morale. Quoique leur finesse indique un système nerveux délicat, ils ont moins d'influence sur l'intelligence et la sensibilité générale que celles-ci n'en ont sur eux. « Chez l'idiot simple à divers degrés, ce qu'on observe presque universellement, c'est la gloutonnerie, la voracité » ; « chez

ceux d'un degré inférieur, aucune délicatesse » ; « chez les imbéciles, la gloutonnerie et la voracité font place à la gourmandise » (1). Il y a aussi à considérer les anomalies et les perversions du goût, et, en outre, l'incapacité de différencier les odeurs, ou même une excessive mais partielle acuité de l'odorat et du goût, qui montrent que le centre récepteur est atteint, et l'appareil sensoriel doué lui-même d'anesthésie, ou que l'attention ne se prête pas également aux diverses impressions (2). De toute façon, ces dépravations des deux sens corrélatifs sont presque toujours symptômes graves chez les sujets normaux ou paraissant tels. Une nutrition incomplète, que ces anomalies annoncent, produit des troubles digestifs, circulatoires, sécrétoires, qui ont leur retentissement sur la vie affective. Un bon système digestif, que l'exercice normal de l'odorat et du goût accompagnent presque toujours, est une cause de vigueur pour tous les organes, y compris le cerveau.

Il est certain que les sensations organiques de la faim et de la soif fournissent à l'éthologie des données très utiles. Le goût très fort des aliments peut se trouver avec un faible estomac, et, avec une bonne digestion, l'indifférence pour les plaisirs de la table. Mais en général le goût très accusé des aliments ou de la boisson, et de certains aliments ou boissons en particulier, ne manquera pas de donner une direction déterminée à nos préférences, influera plus ou moins fortement sur nos préoccupations et nos tendances habituelles. A l'instinct impérieux de nutrition, caractérisé par la gourmandise ou par la friandise, correspondent, avec des nuances particulières, la tendance à l'action, le

(1) Dr P. Sollier, *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*, p. 51.
(2) *Id.*, Ibid., p. 52.

sentiment de possession, l'envie, l'ambition, l'égoïsme, la sociabilité. Tous les gourmets ne sont pas des modèles d'aménité, mais une forte gourmandise accuse souvent quelque tare d'égoïsme.

XI. — Le plus ou moins de régularité et de vigueur des fonctions du foie, du cœur, du poumon, des intestins, ce sont là des états physiologiques utiles à connaître pour l'étude d'une personnalité. Mais nous touchons ici à la question des tempéraments, dont les indications ne doivent être interprétées qu'avec la plus sage réserve. Mes lecteurs sont tous renseignés sur la classification *viscérale*, on disait autrefois *humorale*, des tempéraments et des caractères. J'ai déjà dit là-dessus tout ce que j'avais à dire.

Je dois cependant, pour terminer, appeler l'attention sur un point qui n'est pas à négliger : l'innervation vaso-motrice. Lombroso considère la difficulté de *rougir* comme un indice de grossièreté morale, et il en fait un attribut du sauvage et du criminel. Est-ce à dire que l'extrême opposé indique une grande aptitude à la perfection morale? Dans la première enfance, la facilité à rougir et à pâlir est souvent un état passager, signe de faiblesse plutôt que de délicatesse. La persistance de cet état, après l'adolescence, peut indiquer quelque imperfection naturelle ou acquise du grand sympathique. On le trouve uni à une grande impressionnabilité, à la timidité, à une faiblesse congénitale de la volonté.

CHAPITRE II

Classification générale des caractères d'après six types principaux de manifestations motrices.

Sans sortir de l'observation psychologique, et en tenant compte, comme il convient de le faire, des caractères énumérés dans le chapitre précédent, il m'a semblé qu'on pouvait établir une classification, non pas complète et définitive, mais assez simple et assez précise, pour rendre quelques services en théorie et en pratique. J'ai essayé, pour mon humble part, de fixer une caractéristique des espèces, qui, sans exclure les autres, montre un côté, jusqu'ici trop négligé, de la distinction des principaux types.

Il a été consacré, dans ces dernières années, de très intéressantes études à la psychologie des mouvements. Elle est fondée sur ce fait, si bien démontré déjà pour les protozoaires, que « tous les processus psychiques sont des phénomènes réductibles à des phénomènes de mécanique moléculaire (1). » C'est une idée banale aujourd'hui, que les mouvements sont l'expression de la personnalité intime. C'est même sur leur valeur expressive que se basent la graphologie, science toute jeune, et la mimique et la physiognomonie, sciences bien incomplètes encore, après les

(1) J. Soury, *Revue phil.*, janvier 1891.

savants travaux de Bell, Gratiolet, Darwin, Piderit, Mantegazza, et autres. Mais les mouvements, interprétés de telle ou telle manière, ne font pas que nous renseigner avec plus ou moins de clarté sur les phénomènes simples ou compliqués de la personne morale ; ils sont encore éléments et facteurs de ces phénomènes, comme la belle monographie de M. Ribot sur l'*Attention*, et les récentes analyses de M. Binet (1) l'ont très bien montré. Une étude minutieuse, avec un classement rigoureux des diverses formes ou combinaisons de mouvements, représenterait un schéma exact de toutes les modifications possibles de la personnalité humaine. Je n'ai pas la prétention d'en tracer même une simple esquisse. Il me suffira de trouver, dans l'ordre des manifestations motrices, quelques modes généraux représentant un certain nombre de modes caractériels. Ainsi, négligeant toutes les autres qualités ou formes générales des mouvements, je me suis arrêté à ces trois : la *vitesse*, la *lenteur*, l'*énergie intense*, ou l'*ardeur*, qui, en y ajoutant leurs combinaisons deux à deux, m'ont paru offrir les éléments d'une classification très simple et très facile à vérifier (2).

La rapidité des mouvements nous semble entraîner un premier type de caractères, celui des *vifs* ; la qualité contraire, celle des *lents* ; l'énergie très accusée, celle des *ardents* ; la même énergie, combinée avec la vivacité, mais

(1) *Rev. phil.* oct. 1890.

(2) Je ne crois pas qu'il y ait rien de commun avec cette conception et celle qui, ainsi que me l'apprend M. Fonsegrive dans ses *Eléments de phylosophie* (*Psychologie*), a été indiquée par Wundt dans sa *Psychologie physiologique*, trad. fr. t. II, p. 391. D'après Wund, le caractère dépend du tempérament, et il en distingue quatre : *prompts* (colérique, sanguin), *lents* (mélancolique, phlegmatique), les uns et les autres partagés en *forts* et en *faibles*.

celle-ci prédominant, nous offre le type intermédiaire des *vifs-ardents* ; combinée avec la lenteur, celle des *lents-ardents*. Nous distinguons, en outre, la classe des *pondérés* ou des *équilibrés*, tempérament de juste milieu ou d'heureuse harmonie, où ni la vivacité, ni la lenteur, ni l'ardeur n'ont une suprématie évidente.

On peut contester la valeur de ces six classes de caractères *moteurs* pris comme centres de ralliement de tous les éléments de la personnalité morale ; mais on ne peut nier, tout d'abord, que ce ne soient là des distinctions tout à fait simples, et qui ne demandent aucun effort d'observation : tout le monde peut s'assurer si elles correspondent à quelque chose de réel, et d'assez important pour être pris en considération. Je crois bien qu'il en est ainsi : de chacune de ces qualités nervomotrices constituant les six types que je viens d'énumérer, peuvent se déduire un grand nombre de traits caractériels. Que si tout n'est pas dans la vivacité, la lenteur, l'ardeur, et leurs combinaisons premières, un grand nombre de ces traits, dont elles n'expliquent pas absolument l'origine, sont par elles très particulièrement modifiés. Sans doute, ni la joie, ni la colère, ni la bienveillance, ou son contraire, ni la peur, ni le courage, ni l'orgueil, ni la vanité, ne dépendent immédiatement de nos trois modes typiques de mouvements ; ces qualités de l'âme, ces traits de caractère se combinent, ou, si l'on veut, se manifestent autrement avec la vivacité, autrement avec la lenteur, autrement avec l'ardeur, autrement avec leurs trois principales résultantes.

Je prévois une objection qui, si elle était fondée, ruinerait cet essai de classification. On parlera de lents à conception prompte, à imagination vive, à décision rapide ; de vifs à la parole lente, à l'imagination paresseuse, à l'esprit

réfléchi, aux résolutions mûries, etc. Ces oppositions doivent être assez rares, jamais complètes, et le plus souvent acquises. La nature, quoi qu'on dise de son goût pour les variétés, n'aime pas à ce point le divers et le contradictoire. Et d'ailleurs, ces oppositions, apparentes ou partielles, indiquent seulement qu'il est des degrés dans les qualités motrices et caractérielles dont il est ici question : un vif peut l'être plus ou moins, ne l'être pas en tout également ; un lent peut remplir quelques-unes des conditions attribuées à la vivacité. Nos sous-types de la vivacité, de la lenteur, de l'ardeur, tiennent compte en quelque manière de ces différences. Dans chaçune même de nos six catégories, comme on le verra surtout par les deux exemples plus ou moins accusés que nous offrons de chaque type, on peut noter des individus oscillant entre telle classe et telle autre : un vif-ardent, qui se rapproche à certains égards du lent-ardent, tout en restant strictement dans sa propre catégorie ; une lente-ardente, qui a montré, dans son enfance, et a conservé, bien atténués, quelques-uns des traits du caractère vif. Ce sont là des nuances, et rien que des nuances. Quant un individu est ardent, ou vif, ou lent, il l'est avec une certaine prédominance et une certaine persistance de cette qualité maîtresse.

Je crois devoir me borner à donner un rapide aperçu, pour chacune de nos six classes de tempéraments ou de caractères, des principales modifications apportées à la personnalité morale, celle-ci considérée dans les traits les plus essentiels de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté. Chacune de ces études sera suivie de deux portraits, qui en seront, chacun à sa manière et à son degré, une confirmation toute naturelle. On s'apercevra aisément que, si bon nombre des faits consignés dans chacune

de ces études reproduisent des observations contenues dans chaque portrait, ces études ont une portée plus générale ; elles sont le résumé de tout ce que j'ai pu me rappeler d'observations faites par moi, sur l'enfant et sur l'adulte, à diverses époques de ma vie et dans divers milieux. Le lecteur trouvera donc ici tout à la fois unité et diversité, analyse et synthèse.

CHAPITRE III

Les vifs.

I

Etude.

I. — Tout le monde entend ce qu'on veut dire quand on emploie le mot *vivacité*. Il est synonyme de rapidité dans les mouvements les plus apparents et les plus essentiels, tels que ceux de la marche, de la préhension ou de la répulsion, de la tension des traits, et de tous les autres modes d'expression, y compris la parole et l'écriture. La rapidité peut être unie à la force ou à la faiblesse : mais, plus ou moins abondantes, et plus ou moins vite épuisées, les décharges nerveuses qu'elle accuse ne sont jamais ni aussi puissantes, ni aussi capables de se prolonger en un laps de temps donné, que les décharges par lesquelles se manifeste l'énergie intense, ou l'ardeur.

Il semble que cette rapidité ne soit pas seulement une qualité du système nerveux ; car les muscles, chez les individus d'une égale musculature, ont plus ou moins de facilité à se contracter. Cette qualité nervomotrice, la rapidité de la circulation, l'explique-t-elle, à elle seule, comme on l'a dit parfois ? Il est à croire que non, car nous trouvons dans

la catégorie des vifs des personnes auxquelles nous pouvons attribuer un tempérament, soit sanguin, soit nerveux. On ne sait pas au juste ce qu'est la vivacité par rapport à l'anatomie des tissus et au travail physiologique tout entier.

Il est seulement acquis, depuis quelques années, qu'à cette vitesse des transmissions nerveuses, qui se traduit physiquement par une plus grande rapidité des mouvements, correspond un mode tout particulier des fonctions mentales : on a mesuré cette vitesse pour les actes les plus simples de l'intelligence, et on commence à appliquer le calcul aux opérations les plus compliquées. Notre rôle, à nous, plus modeste, mais non moins intéressant, est de montrer quel genre d'influence la vivacité exerce sur toutes les manifestations de la personne morale.

II. — La *sensibilité* ne se mesure pas toujours à la *vivacité*, qui tend, au contraire, à l'affaiblir en l'éparpillant. Qu'elle repose sur un fond normal et fort, ou faible et maladif, la vivacité entraîne, à coup sûr, la mobilité des sentiments : si ce n'est pas l'inconstance, c'est la diffusion.

La mobilité de l'humeur est en général plus tranchée chez les vifs à complexion faible : tandis que chez les robustes de cette catégorie, elle est plus égale, plus uniformément au ton de la gaité, ou d'un sérieux mêlé d'enjouement, on voit les autres passer en un clin d'œil du fou rire aux larmes, de la joie exubérante à l'abattement. La gaîté n'a pourtant pas beaucoup de peine à reprendre ses droits chez ceux que la maladie, une vie solitaire, un régime hygiénique, une éducation compressive ou énervante, ont comme prédisposés à la lypémanie. Il n'est pas rare qu'une vie plus régulière et plus douce, l'expérience interprétée avec un peu de bon sens, l'influence calmante de l'âge ou

de l'exercice, diminuent dans une certaine mesure leur tendance à se chagriner pour rien. Au surplus, chez tous les individus de cette classe, l'ordinaire est que la tristesse est vite oubliée, parce qu'ils ne peuvent rester longtemps sur les mêmes impressions et les mêmes sentiments.

Ce tempérament (on sait dans quel sens j'entends le mot), explosif pour la joie et pour la douleur, l'est aussi habituellement pour la colère et pour les sentiments et les tendances qui s'y rattachent. Soit naturelle, soit acquise, la douceur ne se montre chez les vifs que par exception. Mais chez ceux même qui ont, naturellement ou pour des causes accidentelles, un certain sérieux d'esprit, ou une tendance à la concentration chagrine, l'effet des colères est passager : l'explosion emporte tout avec elle. Les plus belliqueux de cette classe ne sont pas, en général, bien à craindre. Ils sont rarement aussi très craintifs : les impressions même déprimantes glissent sur eux plus ou moins.

On voit beaucoup de vifs affectueux, caressants, et même tendres : mais on leur reproche d'avoir des liaisons trop promptes et trop courtes. S'ils ne sont pas très inconstants, ils sont assez volages : j'en ai vu dont l'amitié facile tournait à la banalité. A demi concentrés par la maladie, la tristesse ou la timidité, ils mettent plus de retenue, plus de restriction dans leurs rapports affectueux ; ils donnent plus à la famille ; au dehors, ils comptent leurs vrais amis.

De toute façon, les vifs, même les plus gais, sont prompts à éprouver de l'antipathie, sans réflexion, antipathie rarement faite pour durer, même quand la personne en vaut la peine. Vous les entendez souvent parler très haut de leur mépris, de leur haine : mais la mobilité de leur esprit ne leur laisse guère de temps pour connaître à fond ces vilains sentiments. Malicieux, malveillants, plutôt que mé-

chants, quand la bienveillance ou une indifférence insouciante n'est pas ce qui domine chez eux. N'être pas méchant, c'est presque avoir de la bonté ; mais les vifs ont toujours quelque raison pour n'être pas tout à fait bons, j'entends de fait, non d'intention. Leur générosité va vite au caprice, à la prodigalité ; leur avarice, ou leur peu de facilité à donner, ne les empêche pas de se laisser prendre aux démonstrations affectueuses ou aux apparences d'infortune. En un mot, ils sont dévoués, comme ils sont courageux, avec entrain, avec insouciance ; ils sont égoïstes ou négligents, comme ils sont pusillanimes, par surprise, oubli, manque de réflexion.

Des vifs, la personnalité est trop tiraillée en tout sens, faute d'énergie ou de persistance dans les sentiments, pour qu'elle se redresse et se raidisse, sinon quelques instants, jusqu'à la fierté. Leur besoin impérieux d'excitation les prédispose, au contraire, à rechercher tout ce qui flatte et développe la vanité sérieuse ou frivole ; plutôt gai ou plutôt triste, rarement un vif est sans quelque vanité ou sans quelque affectation. L'orgueil des vifs se confond avec leur vanité ; il devient de la présomption, et presque de la fatuité, quand un peu de bon sens et une bonne éducation n'ont pas tempéré leur besoin d'étaler quelque chose d'eux-mêmes, l'habit, la fortune, la position ou l'esprit.

III. — Même en supposant chez le vif la réunion de toutes les conditions requises pour le bon exercice de l'intelligence, cerveau bien constitué, organes robustes, circulation et nutrition parfaites, même alors il est peu probable que la puissance du travail cérébral en égale la rapidité.

Parlons d'abord de l'attention. Ce qui la rend souple et

forte, c'est l'intensité des émotions, l'aptitude à la concentration de l'esprit sur une ou plusieurs impressions à l'exclusion des autres, le pouvoir d'arrêt, ou la faculté d'inhibition et de coordination des mouvements, sans laquelle il n'y a qu'éparpillement de la tension cérébro-musculaire, qui est proprement l'attention. Or, les vifs ne possèdent jamais toutes ces aptitudes à un haut degré : ils ne sont capables d'éprouver de fortes émotions, de réprimer en eux la diffusion des mouvements, qu'en certaines occasions plus ou moins rares et dans une mesure toujours assez restreinte. A plus forte raison, lorsque la faiblesse et la maladie chronique viennent s'ajouter aux causes normales qui leur rendent l'attention difficile et pénible.

Ne nous étonnons donc point de trouver, même chez les mieux doués, des aptitudes quelquefois variées, assez heureuses, brillantes même, de la netteté, de la précision, de la justesse, une curiosité littéraire ou artistique, une imagination facile et gaie, de l'observation, mais superficielle, de la décision à juger, mais en restant dans le détail, le concret, le sensible ; de la paresse ou de l'inaptitude à jouer avec les abstractions, les idées générales, les chaînes des raisonnements. Les mieux doués en fait de mémoire et d'imagination sont toujours plus propres à s'assimiler, à orner au besoin, et quelquefois même à appliquer les idées et les inventions des autres, qu'à faire des découvertes ou des combinaisons nouvelles. Ils compensent par les qualités extérieures de l'esprit le défaut de qualités profondes. Ils n'ont même souvent de la précision et de la justesse qu'à la condition de ne pas chercher à pénétrer l'écorce des choses. Artistes, littérateurs, leur sensibilité d'expression, leur élégance et leur fluidité de style, leur jolie manière de toucher à tout, glissant et papillonnant, font oublier qu'ils ne savent

que peindre les dessus et qu'ils nous donnent l'illusion d'une certaine profondeur d'observation. Si le sujet est du sexe feminin, et qu'à ses œuvres ne collabore aucune main virile, tenez pour sûr qu'il ne réussira qu'à demi dans les arts qu'il aimera le mieux.

Si nous passons aux qualités pratiques ou morales, nous ne les verrons encore jamais aller au-delà d'une plus ou moins heureuse médiocrité. Sérieux, prudents, prévoyants, soigneux, ordonnés, exacts, les vifs peuvent l'être, et beaucoup, mais jamais d'une façon soutenue. Tantôt c'est l'impatience, tantôt c'est la distraction qui les emportera loin de ce qu'ils sont censés faire. La meilleure ménagère de cette classe laissera souvent tourner sa sauce ou brûler son rôti, occupée ailleurs, ou présente de corps, mais l'esprit à autre chose. Leur prudence et leur tact, s'ils en ont, seront souvent en défaut; leur promptitude à décider et à agir, leur penchant à l'imitation, leur facilité à subir des suggestions de la part des personnes ou des choses, leur facilité à croire ou à se défier, sinon même à agir soudainement tout au rebours de la confiance ou de la défiance qu'ils ont le plus manifestement exprimée, tout leur joue de mauvais tours. Leur aptitude à dire sans réflexion ce qu'ils pensent, à se livrer à l'étourdie, leur est aussi souvent funeste : quand ils ont intérêt à mentir, ils ne pensent pas à tout, et il leur arrive de se prendre à leur propre trébuchet. Leur facilité à inventer des contes, par gaîté ou par vanité, par besoin d'excitation dramatique, fait qu'on les juge quelquefois moins francs qu'ils ne sont. Au surplus, étant donné le ricochet et le voletage incessant de leur conversation, on se demande s'ils peuvent être, si ce n'est par exception, absolument francs ou absolument faux.

En somme, quelles que soient leurs qualités pratiques ou

morales, ces qualités sont toujours plus ou moins compromises par le défaut d'énergie volontaire ou d'esprit de suite.

Mais ce qui domine, parmi les caractères de cette classe, ce sont les brouillons, les maladroits, les négligents, les insouciants, les gâcheurs, les prodigues, les dissipés.

IV. — Chez les vifs, l'activité, spontanée ou volontaire, présente les mêmes caractères que le sentiment et la pensée : une grande impatience de juger, de conclure et d'agir. La ténacité est moindre : si l'action résolue n'est pas rapidement exécutée, elle court risque de ne l'être pas. Les vifs sont sujets aux coups de tête, aux changements de projets. Ils en font et défont quelquefois « vingt par heure. »

Tout, chez eux, quelquefois même quand il s'agit d'actions habituelles et n'exigeant ni choix ni décision, dépend de l'impression intercurrente et de l'émotion instantanée. Des défaillances de la volonté se montrent souvent chez ceux même de cette classe qui sont le mieux qualifiés pour l'activité et l'énergie. Chez les autres, que d'irréflexion dans la volonté ou dans les actes, quelle impuissance de vouloir bien une chose, et qu'elle facilité à vouloir souvent deux ou plusieurs choses contraires en même temps ! Ce n'est pas l'aboulie, qui chez eux domine, mais plutôt ce que je me permettrai de désigner sous le nom de polyboulie.

Portraits.

I

Adèle.

I. — Voici une parisienne de race, dont tous les ancêtres connus furent parisiens. Nous ne parlerons que de son père et de sa mère ; l'un, bijoutier habile, homme doux, simple et confiant, dont Adèle, au physique, était le vrai portrait ; l'autre, assez gaie, mais sérieuse aussi, de plus, entreprenante, et même un peu impérieuse. Après avoir tenu un magasin de passementerie, qu'elle dut abandonner, à la suite de pertes amenées par l'imprudente bonté de son mari, elle ouvrit une petite boutique d'épicerie à Bercy, où devait naître Adèle.

Celle-ci était une brunette aux joues très colorées, au visage ovale, aux yeux grands et bruns, aux cheveux châtains, au nez fort, aux lèvres fines, peut-être sensuelles. Le front était droit, ni haut ni large, la tête ronde et bien proportionnée, petite, mais pas trop, eu égard à la petitesse de la taille.

Jusqu'à l'âge de dix ans, Adèle eut souvent des maladies qui paraissaient graves, mais elle s'en relevait comme par miracle : le médecin de la famille l'appelait Trompe-la-Mort. En somme, une complexion délicate, mais résistante, dont toutes les fonctions s'exerçaient régulièrement,

et avec une certaine énergie ; une sanguino-nerveuse, et, si l'on veut, une vive presque ardene.

II. — La sensibilité, chez Adèle, était vive, sans rien d'excessif. Elle avait plus de mobilité que d'inconstance ; une grande intensité, mais nulle violence dans ses désirs. La gaîté, comme chez sa mère, se tempérait chez elle d'un certain sérieux. Toujours la chanson aux lèvres, folle dans la joie ; mais ses plaisirs préférés étaient d'essence intellectuelle ou esthétique. Avec sa délicatesse de santé plutôt que de goût, elle souffrit plus qu'elle ne jouit, dans ses premières années, des sensations se rapportant au boire et au manger. Mais ses devoirs, ses lectures, les travaux du ménage, la broderie, la rendaient singulièrement heureuse. Un lambeau d'étoffe, un ruban, une fleur, un oiseau, représentaient pour elle des heures de plaisir infini. Telle on la voit encore, presque au seuil de la vieillesse : elle ne marche pas, elle vole ; elle passe en un instant de la joie à la colère ; mais elle n'est jamais bien triste sans de graves motifs.

Une seule chose s'est modifiée en elle, c'est sa délicatesse à l'égard de la nourriture : moitié par raison, moitié par économie, elle a pu s'habituer, mais encore assez tard, à dominer les répulsions de son estomac à l'égard de certains aliments.

La mère d'Adèle, une bonne femme un peu revêche, la menait presque sévèrement : elle la sacrifiait même à une plus jeune sœur, dont elle était le souffre-douleur, et à qui elle devait toujours céder, comme étant la plus raisonnable. Mais il ne semble pas qu'Adèle ait dû à cette éducation sa brusquerie de manières. Elle était bien en cela fille de sa mère ; elle en avait aussi la prompte irascibilité, et la

main leste ! Les soufflets, les coups de griffe, les coups de corde ou de raquette, pleuvaient dru sur les mauvais garçons qui venaient déranger ses jeux, ou qui cherchaient à l'effrayer par leurs vilaines grimaces et leurs cris bizarres. Mais la colère n'est pas la combativité. Adèle, très querelleuse, très discuteuse, et jamais disposée à faire des concessions, n'était point batailleuse avec ses jeunes compagnes: les langues suffisaient ici pour vider les différends. Ajoutons d'ailleurs que, par un effet de l'ardeur sous-jacente à sa vivacité, ses colères explosives, ordinairement très vite apaisées, pouvaient laisser quelquefois des rancunes assez longues. De même qu'elle s'obstinait à ne pas demander pardon à ses parents ou à ses maîtres, elle se serait fait hacher en morceaux, après une brouillerie, plutôt que de faire des avances à quelqu'un. On voit ici la rancune s'appuyer sur une fierté qui peut avoir ses excuses.

Une impressionnabilité aussi vive reposait sur un fond assez énergique. On pressent qu'Adèle n'était point une poltronne. A six ans, comme à trois ans, elle descendait à la cave sans lumière; elle courait sur les passerelles comme un garçon ; elle grimpait jusque sur les toits, où elle se fit plus tard une cachette pour lire. Les plus gros chiens du quartier étaient ses amis. Pour traverser la rue, elle n'attendait pas que les voitures fussent passées : elle filait comme une flèche sous le nez des chevaux. C'est à peine si elle connut des frayeurs d'imagination, mais c'était dans ses rêves ou dans le réveil à demi-hallucinatoire. Disons-le aussi à son avantage, elle fut toujours très sensible à la crainte morale, à celle qui se confond avec le respect des grandes personnes, avec le chagrin de les affliger ou la honte de s'en faire déprécier.

En disant qu'Adèle n'était point poltronne, et en la pré-

sentant même comme hardie et téméraire, nous n'avons pas voulu lui attribuer le vrai courage. Elle aurait eu d'ailleurs assez de force de caractère pour en prendre l'habitude, si les circonstances s'y étaient prêtées; mais elles interviennent rarement dans l'éducation d'une jeune fille et dans la vie d'une femme. Adèle est restée, à cet égard, de son sexe et de son tempérament. Quand elle a paru montrer de la vaillance, il y avait là, plus qu'autre chose, ignorance du danger, entraînement des sens, de l'humeur, de l'amour-propre. Dans les épreuves décisives, elle perd la tête avec une incroyable facilité : elle se désole, elle pleure, quand il faudrait se raidir ou agir. Elle n'a pas non plus la moindre énergie pour endurer les maux inévitables, ou s'armer de confiance et de prudence pour en hâter le terme. Ceci est d'une vive plus que d'une ardente.

Où la vive se montre encore, chez Adèle, c'est dans sa promptitude à concevoir des sympathies et des antipathies. Elle peut aimer beaucoup de gens à la fois, et paraître les aimer beaucoup. Elle n'est point une amie banale, certes, mais on la voudrait peut-être un peu plus exclusive ou plus jalouse. Au reste, si un rien suffit pour la brouiller avec une personne, un rien suffit pour la réconcilier; ses rancunes les plus durables, les mieux justifiées, ne savent pas se transformer en haines. Elle n'a pas assez d'ardeur pour cela.

La vivacité s'accuse également dans sa bienveillance active. Ni douce ni aimable toujours, plus polie que prévenante, cette fille de marchands n'était point trop libérale, sauf d'embrassements et de caresses. Autrement, donnant donnant : « Je te prête mes jouets, je ne te les donne pas. » — « Tu veux faire une dînette avec moi? Tu apporteras ton service. »

Pour tout ce qui vient d'être dit, je retrouve l'enfant dans la femme, toutefois, il faut le reconnaitre, avec quelques qualités en plus. Elle sait un peu mieux se déranger pour faire plaisir, bien qu'elle s'offre rarement pour rendre un service. Ni plus ni moins libérale qu'autrefois, sa difficulté à donner s'est combinée avec je ne sais quelle facilité à se laisser prendre ; cela tient sans doute à sa franchise autant qu'à sa bonté : elle a toujours conservé cette naïveté enfantine de croire de prime-abord aux démonstrations affectueuses, aux apparences de malheur.

Vive, impressionnable, aimant ce qui brille et ce qui plait, Adèle devait avoir la passion de la toilette et des colifichets. Elle avait aussi, presque avec un peu d'affectation, le désir de paraître distinguée dans son langage et dans ses manières. Elle tenait un peu cela de sa mère, par l'hérédité et par l'éducation. Mais elle était vaine avec dignité, sans la moindre infatuation, dédaigneuse par sentiment esthétique et non par orgueil. « Je suis née petite duchesse », disait-elle quelquefois en plaisantant. Elle n'aurait pour rien embrassé les personnes mal vêtues ou ayant les mains sales. Qu'aurait dit sa grand'mère la sans-culotte, si elle l'avait vue agir et parler de la sorte ? Il est vrai que cette coureuse de clubs, cette chanteuse de *Ça ira*, était loin d'avoir le bon sens, la modestie, la fierté de sa petite-fille ; elle avait, par contre, à un haut degré, le sot orgueil de sa roture !

III. — On peut avoir peu ou beaucoup de mémoire, d'attention, de jugement, qu'on soit un vif ou bien un lent : ce sont là qualités propres du cerveau, constitutionnelles, et en elles-mêmes très peu modifiables. Mais leur mode d'exercice et leur développement paraissent en étroite re-

lation, soit avec la vivacité, soit avec la lenteur du travail cérébral.

Notons d'abord, en les qualifiant à ce point de vue, les principaux traits intellectuels, de la personnalité chez Adèle. En premier lieu, ce que j'appelle la mémoire générale, accuse ici plus de facilité que de ténacité. C'est une mémoire prime-sautière et superficielle. Pour les mémoires spéciales, elles sont très variées, mais inégalement fortes. La mémoire visuelle, par exemple, est inférieure à la mémoire motrice et à la mémoire auditive ; une grande facilité et propriété d'expression, ce qui entraîne des idées nettes ; une rare aptitude à retenir les distinctions lexicologiques et les noms propres ; de bonne heure, l'orthographe correcte, des succès en grammaire et en histoire ; en outre, la mémoire des nombres, des abstractions et des combinaisons d'arithmétique, facultés évidemment héritées de sa mère.

Deux lacunes sont à signaler ici : celles de la mémoire des lieux et de la mémoire des physionomies. Y faut-il voir une cause ou un effet de son inaptitude à observer le détail des sites et le jeu des visages ? Glisse-t-elle là-dessus parce qu'elle est vive, ou plutôt, comme j'inclinerais à le croire, parce que son intelligence est à un assez haut degré émotionnelle ? Ce qui s'arcorde très bien avec ce dernier caractère, c'est une grande aptitude à l'attention pour tout ce qui intéresse en quelque manière le sentiment. Adèle a toujours eu le travail facile et soutenu, presque ardent ; peut-être n'en serait-il pas de même si elle était née, avec les mêmes capacités d'esprit, d'une autre race que d'une race de travailleurs. N'oublions pas d'ailleurs le métier du père, un bijoutier, et celui de la mère, une passementière : c'est surtout le sentiment du beau, qui l'excitait au travail.

Fort habile à tous les travaux manuels, jusqu'à tenir la scie, la lime et le marteau, comme un maître ouvrier, Adèle se plaisait surtout aux choses de l'esprit; elle avait la curiosité artistique et littéraire plutôt que scientifique. En dehors de ses grandes affaires, jeux, poupées, leçons, elle s'occupait peu des nouvelles de son entourage. Elle était éprise de savoir et de jolies phrases : ses parents l'appelaient l'*académicienne*. Elle cherchait sans cesse dans le dictionnaire de nouveaux mots, de belles locutions. Elle aimait fort la mythologie, moins pour les piquantes anecdotes que pour les descriptions poétiques. Une disposition à noter, et qui tenait, soit à sa bonne mémoire motrice, et par conséquent rythmique, soit à l'habitude que sa mère avait de chanter à pleines journées, c'était son aptitude à apprendre les vers. Elle en faisait des extraits; à cinquante ans passés, elle récite couramment plusieurs morceaux appris entre sa huitième et sa vingtième année.

En somme, une bonne petite tête ; un esprit net, étendu, sans vigueur logique et sans profondeur ; le sentiment domine le raisonnement; les généralisations logiques et morales sont fort restreintes ; la faculté d'assimilation supérieure au pouvoir de construction. Ainsi le mécanisme du vers est si bien entré dans son cerveau, qu'il lui arrive souvent d'intercaler des vers, sans le savoir, dans sa conversation; quand elle entend un vers et le commencement du vers suivant, elle achève aussitôt l'hémistiche, avec le sens et la rime très justes; malgré tout, chaque fois qu'elle s'est essayée à versifier, il ne lui est rien venu de bon sous la plume. S'agisssait-il, même à l'âge de quinze ans, époque de précoce fécondité pour l'imagination des jeunes filles, de s'exercer à une composition de style? Elle aimait mieux reproduire un texte déjà lu que chercher autre chose,

tout au rebours de la petite Aurore Dupin (future G. Sand), qui ne pouvait s'empêcher d'amplifier et d'embellir même un texte d'histoire. En dépit de cette paresse à combiner des idées, Adèle a beaucoup d'ouverture dans l'esprit, et surtout une grande décision à juger de toutes choses : qualité et défaut, si défaut il y a, qui me semblent caractériser les vifs.

Du reste, assez de bon sens et de sérieux pratique : Adèle est artiste, l'aiguille à la main, bonne au commerce, bonne au ménage, et elle est l'ordre et l'exactitude en personne. Enfant, elle fabriquait pour ses poupées tout un assortiment de robes et de tabliers, de mouchoirs, de chemises, dont ses amies s'émerveillaient: le tout plissé et arrangé avec un soin parfait. Plus tard, elle montra une sage économie, qui lui permit de faire vivre et bien vivre les siens, au prix d'un travail assidu. Peut-être n'avait-elle pas l'esprit inventif de sa mère, pour faire fortune comme sa mère y serait parvenue sans les sottises du père. Avec son bon sens, elle pouvait manquer de tact, de mesure envers les gens, en cédant à des impulsions irréfléchies du sentiment, et ne raisonnant souvent bien qu'après coup. Je crois d'ailleurs que sa finesse n'était pas au niveau du sens pratique, et du sens moral, exquis chez elle. Qu'à ses défauts s'ajoute sa logique prime-sautière et passionnée, prévenue ; la parole aussi prompte et souvent aussi peu ménageante que la main ; en un mot, la tête de la grand'mère, un peu près du bonnet : et nous comprendrons qu'il lui ait manqué, malgré tout, et par suite de sa vivacité, quelques-unes des qualités dont se compose le sens pratique.

Qu'y a-t-il, au résumé, dans tout cela, pour la vivacité ? D'abord, la mémoire facile et non tenace, sauf pour un petit nombre d'objets ayant fortement excité l'émotion,

cette admirable graveuse d'idées. L'inaptitude à abstraire va aussi avec une grande impatience de juger et de conclure, tout comme avec la paresse et la lenteur du jugement. De là cette constructivité bien inférieure au pouvoir d'assimilation, cette attention qui s'épuise dans le détail, dans le concret, faute de pouvoir s'appliquer aux généralisations et aux combinaisons logiques intéressant moins le sentiment. De là encore un sens esthétique s'absorbant dans l'émotion, dans la compréhension et l'exécution du petit, du joli, parce qu'Adèle n'a pas la forte patience qui extrait des objets les matériaux des combinaisons d'idées, d'images et de formes originales. De là encore ces actes à demi impulsifs, qui viennent souvent faire tort à des qualités pratiques incontestables.

IV. — Quoique vive, prompte à décider et à se décider, et souvent pour des raisons de sentiment, Adèle n'est point une passionnée. Si elle prend vite ses résolutions, elle a une facilité grande à leur trouver des motifs raisonnables. Toute d'élan, mais capable de maintenir longtemps son attention sur un objet, elle possède une certaine force d'arrêt, qui lui permet de se retourner et de se ressaisir pour mieux conditionner, s'il y a lieu, les résolutions déjà prises. Elle n'est pas autrement une inconstante. Sa volonté, pas plus que son attention, ne s'évanouit par épuisement d'énergie. Elle pécherait plutôt quelquefois par entêtement, tant que la passion s'en mêle, ce qui chez elle ne dure jamais bien longtemps. Peu de caprices, mais beaucoup d'impatiences ; assez d'entraînements. En somme, beaucoup de qualités volontaires.

Il est vrai que sa profession, ses habitudes, ses relations, n'exigent pas une force de caractère au-dessus de la moyenne,

Les occasions de déployer une volonté supérieure furent toujours rares pour elle. Sans cela, on a le droit de supposer que cette sensibilité inflammable, cette promptitude à juger et à se résoudre, avec un esprit moins juste qu'étendu, et moins personnel que facile, auraient plus d'une fois laissé Adèle impuissante, désarmée et désorientée, dans les rudes batailles de la vie.

II.

Julie.

I.— Julie est née dans une petite ville de la Corrèze, où son père, officier de santé, faisait pauvrement ses affaires. C'était un petit homme rougeaud, très nerveux, très actif, irascible, grondeur, mais honnête et bon. Sa mère, d'une complexion forte en apparence, mais souvent malade, était une femme douce, affectueuse, d'intelligence ordinaire : elle mourut en donnant le jour à Julie. L'enfant tenait de l'un et de l'autre : tempérament lymphatico-sanguin, quelque prédisposition au nervosisme. Son enfance fut chétive ; au milieu d'un entourage triste, négligemment élevée par sa tante, elle resta à la maison jusqu'à l'âge de huit ans.

Julie était petite, rondelette, blonde, d'une taille bien prise, ayant visage rond, nez mince et busqué, yeux grands de couleur noisette, lèvres rouges et gourmandes, menton bien dessiné, front large et haut. Rien d'anomal dans les fonctions sensorielles : la vue était excellente, l'ouïe d'une extrême finesse, l'odorat et le goût très délicats, mais sans aucun symptôme de sursensibilité maladive. Toutes les fonctions internes semblaient aussi s'accomplir régulièrement

Et pourtant, jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, Julie fut souvent malade, sans doute par l'effet de la vie solitaire et du régime peu hygiénique dont elle souffrait.

II.— Tour à tour rudoyée et gâtée par son père et par sa tante, à peu près libre de vouloir et de faire tout ce qui lui passait par la tête, Julie était sans cesse travaillée de désirs capricieux, qui faisaient bientôt place à d'autres. Mais, à part les friandises et la parure, rien ne satisfaisait complètement cette petite personne délicate et mobile : une vraie sensitive, frissonnant au moindre contact, au moindre souffle.

Presque toujours seule, à rôder de chambre en chambre, à rêver au fond d'un petit jardin maussade et sans fleurs, ou dans la bibliothèque étouffée de son père, sevrée de toutes les distractions enfantines, ruminant ses tristesses et celles de sa famille, elle s'étiolait dans la solitude et l'inaction. Elle passait de longues heures, chaque jour, à une lucarne du grenier, suivant de son regard atone le vol pesant des pigeons bleus ou l'éblouissante fusée des martinets aux cris aigus, écoutant piailler les moineaux, jaser les hirondelles et les commères du voisinage. De là aussi, elle entendait, le cœur serré, les cris lointains des élèves du couvent : « Comme elles doivent être heureuses ! » pensait-elle. Cependant elle s'était si bien accommodée à son isolement et à ses rêvasseries sombres, qu'elle pleurait quand on parlait de la mettre au couvent. Pour un médecin, son père comprenait bien mal les exigences physiques et morales de l'éducation !

Enfin, quand elle fut écolière, quelle revanche de belle humeur ! Elle était redevenue alors la fillette de son tempérament plutôt sanguin. C'était le fou rire, l'entrain, — la dissipation à outrance, — du moins se l'imaginait-elle. Elle

quitta malheureusement le couvent au moment où il lui était le plus utile d'y rester ; elle avait treize ans. La mort de sa tante décida son père à la reprendre, pour garder la maison et répondre aux gens pendant ses fréquentes absences. Plus que jamais, Julie fut en proie à la tristesse. Elle se mit à dévorer, au hasard, les livres de son père, qui la fatiguaient ou ne lui donnaient que d'énervantes excitations. Pâle, penchée comme une fleur sans sève, elle était souvent triste au point de vouloir mourir.

Bien lui en prit de résister à ces fatales obsessions de l'ennui, car elle a pu, dans la suite, entourée d'affections sincères, au milieu de travaux agréables et de loisirs raffinés, goûter la jouissance de vivre comme il n'est donné de la goûter qu'aux esprits et aux cœurs d'élite. Tout compte fait, malgré la mobilité de ses sentiments et les influences attristantes de son premier développement physique et moral, Julie reste une vive, par sa disposition prédominante à la gaîté, et sa facilité à oublier les motifs plus ou moins sérieux de chagrin. Quant à l'égalité d'humeur, au calme absolu, ils ne furent jamais dans le tempérament du sujet.

Julie, cela va sans dire, était fort irritable. Mais ses colères, d'explosion, s'en allaient en gestes précipités, en trépignements, en cris, en injures, quelquefois en petits coups brusques. D'autres fois, c'étaient des larmes, des scènes de désespoir : il s'ensuivait alors une bouderie de quelques heures, dont Julie sortait tout d'un coup, sans rancune, souvent au milieu d'un éclat de rire involontaire. Sa colère, non plus que sa gaîté ou sa tristesse, ne pouvait durer longtemps.

Julie, nullement combative, avait le courage des nerveux. Audacieuse dans ses jeux, elle sautait d'une hauteur considérable, se faisait lancer aussi haut que possible sur

la balançoire, tout heureuse quand l'escarpolette virait sur elle-même. Plus tard, elle lançait son cheval à toute vitesse, et menait les mulets de montagne au bord des précipices, fièrement campée sur leur croupe, lorsque des touristes mâles descendaient prudemment de leurs montures. Jamais un coup de tonnerre ne l'effraya. Elle ignora longtemps les craintes d'imagination, et ne les connut un moment qu'à l'imitation de son frère, un peureux qui se plaisait, le jour, à exagérer les frayeurs qui le faisaient trembler la nuit. Pour les craintes morales, elle en était fort émue : tout affolée quand elle entendait le tonnerre de la voix paternelle éclater sur son frère, un demi-polisson, toute pâle à la vue d'un client dont elle avait entendu dire du mal. Cette sauvagerie, de naissance ou d'éducation, lui est restée : son bon sens, le frottement du monde, son goût pour la société, ont à peine contribué à l'affaiblir. Elle se cacherait volontiers, quand on annonce une visite. Elle se trouve surtout singulièrement embarrassée devant une personne prétentieuse. Cette timidité tient aussi à sa vivacité nerveuse, qui la rend inhabile à se dominer, à composer ses gestes et son visage.

Je ne sais pas si Julie serait capable de montrer, en certaines circonstances, cette espèce de courage dont les hommes ont fait une attribution de leur sexe. En tout cas, je lui crois, malgré sa vivacité et son irritabilité, un pouvoir d'arrêt assez fort, mais limité seulement aux déterminations morales. Son père était l'homme du devoir, et elle est bien sous ce rapport la fille de son père. Elle l'a toujours été : c'est au point que ses amies d'enfance se cachaient d'elle pour mal faire.

Julie était naturellement affectueuse, et même caressante, surtout point volage. Cependant la mobilité de son

humeur se retrouvait dans les formes et les procédés, sinon dans les sentiments. Ses affections de famille étaient sérieuses et profondes : encore son irritabilité et ses caprices la faisaient-ils souvent paraître tout autre qu'elle n'était : non point malveillante, mais portée à tout voir au rebours, ombrageuse, agressive, discuteuse, assez peu aimable et fort peu complaisante. Y avait-il un petit service à rendre, un petit coup de main à donner, elle se sauvait bien vite. On en riait, elle le voyait, et n'en restait que plus résolûment dans son personnage à moitié fantasque. Enfantillages que tout cela ! Du reste, ses rancunes ne tournaient pas à la haine, et elle ignora toujours les tristes joies de la vengeance.

Elle se souvenait du mal plutôt que du bien ; mais au moment où on lui faisait quelque plaisir, si elle n'avait rien à donner en retour, son visage épanoui disait sa profonde reconnaissance. Comme bien des vifs, elle était donneuse, avec quelque tendance à la prodigalité. Quoiqu'elle aimât fort habiller et faire jouer ses poupées, elle ne savait pas les garder : elle n'avait pas pour elles un cœur de mère ; c'étaient de simples camarades, bien pomponnées et bien caressées, mais faites pour passer dans les mains de la première amie qui la venait voir. Il faut d'ailleurs noter que la raison esthétique entrait pour beaucoup dans ses affections : autant que la douceur et la bonté, c'était la propreté des habits, l'élégance des manières, qu'elle aimait dans ses maîtresses et ses compagnes préférées.

Sous tous ces rapports, Julie a peu changé, mais elle a changé à son avantage. Pas toujours aimable ni prévenante, elle est la bonté même. Elle se dévoue avec une facilité et un courage de sœur de charité, même pour des personnes à peine connues. Elle n'a d'ailleurs rien perdu de sa promp-

titude à lâcher les cordons de sa bourse, et à disséminer les petits objets précieux que ses doigts de fée ont souvent mis beaucoup de temps à confectionner.

Cette sensibilité à la fois expansive et retenue, un peu repliée sur elle-même, devait favoriser le développement de l'amour-propre. Il s'accusait surtout chez Julie par une susceptibilité délicate, mais ombrageuse : la timidité n'était pas sans lui donner son coup d'aiguillon. Toujours inquiet de l'opinion des autres, on est grandement excité à vouloir paraître absolument ce que l'on est, et bien souvent ce que l'on voudrait être. De là un amour excessif de la parure, de l'élégance et de la distinction, que la timidité maintiendrait dans une juste mesure, si les exemples de simplicité reçus dans la famille n'y suffisaient pas. Malgré sa timidité et malgré les bons exemples, Julie, enfant, était passionnée pour les chiffons et les rubans, dont le goût semble inné chez elle. Un jour de printemps (Julie avait sept ans), sa tante lui essayait les robes d'été pour voir les réparations à faire. A chaque nouvelle robe, Julie courait à la fenêtre ; il y avait quelques messieurs devant un café, presque en face de la maison; elle se disait : « Comme ils doivent dire que j'ai beaucoup de robes ! » Cette vanité-là, chez Julie, reste un penchant bien prononcé, mais réglé par le bon goût, le sens esthétique, et, j'allais dire, le sens moral. Elle se pare en femme intelligente et honnête.

Un autre fait montrera combien ce souci de l'opinion des autres avait besoin d'être contenu par le bon sens naturel et par les influences de l'entourage. Julie passait, aux yeux des étrangers, pour une petite personne sage et douce autant qu'affectueuse. Elle souffrait de se voir prendre pour ce qu'elle se figurait n'être pas. Au

couvent, quand on la citait comme une des plus méritantes, elle rougissait, moins par modestie que par crainte de passer pour hypocrite. Si elle sentait que les yeux de sa maîtresse restaient un moment fixés sur elle, elle tremblait de lui entendre dire : « Voyez la petite Julie, si tranquille et si obéissante. Elle fait l'ange ici ; chez elle, c'est un démon ! » Plus d'une fois, elle fit tout son possible pour être une vraie dissipée ; mais avec si peu de conviction et d'assurance, que sa maîtresse le devinait, et se contentait de sourire en la rappelant à l'ordre.

Julie avait plus de susceptibilité que de fierté proprement dite, et pas le moindre orgueil. La susceptibilité, la vanité, peuvent aller avec la faiblesse, et la vivacité des impressions, en tiraillant sans cesse l'amour-propre dans tous les sens, ne peut que les développer. La fierté vraie est un redressement de la personnalité, qui, pour durer ou se renouveler avec puissance, demande une énergie dont les vifs ne sont pas toujours capables. On peut en dire autant pour l'orgueil.

III. —Julie n'a pas donné toute la mesure de ses facultés intellectuelles. C'était un bon esprit, qu'on laissa livré à lui-même, inactif, ou s'exerçant au hasard, subissant, malgré tout, l'influence d'un entourage sain et instruit. Affranchie de toute discipline, elle en prit à son aise.

Au point de vue scolaire, et au point de vue pratique, elle s'éleva, pour ainsi dire, toute seule. On ne lui demandait que d'avoir une santé relativement bonne, et une conduite relativement sage : elle n'avait rien à prévoir, à calculer, à soigner. Elle sut lire, vers l'âge de sept ans, sans que personne pût dire comment elle l'avait appris. Elle n'avait jamais fait œuvre de ses dix doigts, quand elle entra au couvent.

Elle s'y montra de fort bonne volonté, mais fort irrégulière. Elle apprenait en se jouant tout ce qui ne demandait aucun effort d'esprit. Elle se serait appliquée pendant une demi-heure à un travail de mémoration, et elle retenait exactement le sens avec les mots ; mais elle n'aurait pas suivi une démonstration pendant six secondes : elle s'y refusait comme de parti-pris. Aujourd'hui encore, si vous voulez la voir vous quitter sur-le-champ, faites mine de vouloir lui expliquer ou prouver quelque chose. La curiosité scientifique,chez elle,est médiocre; la curiosité littéraire est sans critique, toute aux faits, c'est-à-dire aux émotions. Ne lui demandez pas des abstractions, des idées générales, des raisonnements, mais des intuitions. Elle est fine, elle est observatrice ; mais l'exercice de ces facultés, quand on ne s'intéresse pas scientifiquement ou philosophiquement aux raisons et aux causes, n'est qu'un jeu pour l'esprit, et surtout pour un esprit vif. L'imagination de Julie est toujours en voyage, effleurant, de çà, de là, des impressions, des aperçus, des détails concrets et sensibles. De ce glissement,de cet envolement rapide et paresseux d'un objet, d'un livre, d'une conversation, d'un travail agréable à un autre, il doit résulter, même pour un esprit fort éveillé et fort juste, quelque peu de superficialité et d'étroitesse.

Avec de la pénétration, du bon sens et de la droiture, Julie est trop encore, aujourd'hui, la personne de son tempérament vif et de ses habitudes indépendantes, pour compter parmi les gens vraiment sérieux et pratiques. Pas la moindre crédulité ; même à l'époque où ses nerfs étaient le plus irritables, on ne lui voyait pas ce défaut, si commun chez les personnes aigries, de croire avant tout au mal ; pas la moindre superstition non plus, et cependant

la faiblesse de croire aux pressentiments fâcheux : ce n'était que l'effet du premier mouvement; mais son bon sens avait assez de peine à le réprimer. Autres défauts plus ou moins accusés, où l'on peut voir les effets d'un tempérament vif, émotionnel, facile à distraire, et d'une volonté peu apte à réagir. Julie, dès son enfance, aimait les choses bien rangées ; femme, elle exige de l'ordre autour d'elle; parfois même elle cherche à en mettre dans ses affaires : mais elle y montre une adresse et un esprit de suite des plus insuffisants. Je lui vois aussi le défaut de beaucoup d'artistes (elle l'est, l'aiguille, le pinceau, et l'ébauchoir à la main), une inaptitude quasi-enfantine à régler ses propres intérêts, bien qu'elle soit femme à fournir tout son entourage d'excellents conseils.

Je lui reprocherais encore de limiter son esthétique au culte de la nature, de l'art, de la parure, et de ne savoir faire qu'une part bien modeste à la poésie intime et patriarcale du ménage et du pot-au-feu. Plus lente, plus ardente, moins artiste peut-être, elle ajouterait ce bon côté de la femme à ses autres qualités précieuses.

Parmi ces qualités, citons au hasard, pour ne pas effaroucher sa modestie, une franchise et une rectitude exemplaires. La sincérité fit chez elle, il est vrai, une éclipse passagère, pendant les quelques années qu'elle passa au couvent : il y a là, comme ailleurs, des petites filles menteuses ; sa timidité, sa facilité à suivre les exemples reçus, sa paresse, auraient trouvé leur compte à la menterie ; mais elle ne savait pas tromper, et elle ne réussit que deux ou trois fois (avec quel saint tremblement et quels remords de conscience !), à faire à ses parents de faux rapports. Quand elle essaya de recommencer, ses mensonges étaient bien trop transparents : elle ne prit donc pas goût au métier,

et revint pour toujours à son ancienne franchise. Nous voyons ici, la question de tempérament écartée, un effet combiné de l'hérédité et de l'éducation, celle-ci continuant celle-là. Je doute qu'avec une nature assez impulsive, et une volonté faible à beaucoup d'égards, le milieu social étant changé, l'hérédité eût prolongé toute seule son œuvre. J'en dirai autant pour le sens précoce de la moralité, ce besoin de régularité morale, d'accord entre la conduite, les sentiments et les principes, que Julie reçut de ses parents, par le sang d'abord, par les leçons et les exemples ensuite.

IV. — L'excessive mobilité des sentiments et de l'attention suffisent pour caractériser une volonté. Julie est l'indécision même : elle veut et cesse au même instant de vouloir ; elle cède et elle résiste ; elle donne, coup sur coup, des ordres et des contre-ordres. Les sentiments affectifs, moraux, esthétiques, inspirent la plupart du temps ses résolutions, et aussi les intuitions de bon sens, la sagacité, la finesse : rarement elles doivent quelque chose à la réflexion et au raisonnement. Dans les choses qui ne relèvent pas de l'habitude, des convenances, de la moralité, c'est la dernière décision qui prévaut, parce que d'autres n'ont pas le temps de se substituer à elle. Julie se laisse trop souvent mener par le hasard et par le caprice. Si ses déterminations ont quelque apparence d'énergie, c'est grâce à l'intensité du sentiment qui les suscite de temps à autre. Mais, même dans ces conditions, sa volonté violemment tendue peut se relâcher tout à coup au moment d'agir. Elle se décourage pour un mot, se déconcerte pour le plus spécieux des motifs. Que voulez-vous ? A la faiblesse naturelle de sa volonté se sont ajoutées les énervantes influences

de l'éducation. On ne lui a pas appris à agir et à vouloir ; on l'a de bonne heure habituée à compter sur les autres pour les choses essentielles, en la laissant libre de satisfaire ses fantaisies et sa paresse pour l'action physique et intellectuelle. Elle a trop vécu en enfant gâtée, sous la tutelle, et non sous l'autorité de sa famille. Par bonheur, ses protecteurs naturels étaient bons et intelligents, et la pupille bien douée, malgré sa faiblesse. L'enfant gâtée a été, et restera, sa vie durant, une enfant irrésolue, capricieuse, mais bonne, affectueuse et dévouée, qui ne sait pas vouloir, mais qui aime le bien et sait le faire. Est-il beaucoup de gens à volonté énergique dont on pourrait en dire autant ?

CHAPITRE IV

Les vifs-ardents

I

Etude.

I.—Tout à côté des vifs,et comme transition à la classe des ardents, se placent les vifs doublés d'ardeur, ou ce que je me suis permis d'appeler les *vifs-ardents*. Chez eux, c'est tantôt l'ardeur, tantôt la vivacité qui domine ; quelquefois même la vivacité alterne avec une certaine lenteur, sans qu'il soit permis de les classer parmi les lents-ardents, car la plupart de leurs modes essentiels de caractère appartiennent à la vivacité.

II.—Un effet très remarquable de la combinaison de la vivacité avec l'ardeur, c'est la mobilité des impressions et des émotions jointe à une tendance à persister. Il se produit une sorte de récurrence et de rumination des idées, des images, des sentiments et des volitions.

Quand la machine est robuste, les appétits régulièrement satisfaits, les impressions du milieu tout à la fois douces et excitantes, sans rien de contraint ou d'excessif, on voit naître l'heureux tempérament du plaisir. L'irascibilité, la combativité, n'ont guère d'occasions de s'exercer

et de s'accroître. Mais supposons quelque altération morbide des viscères, qu'à cette cause essentielle de trouble dans l'humeur s'ajoutent les contrariétés résultant de l'étourderie du caractère, de désirs d'autant plus tyranniques qu'ils ne sont pas toujours satisfaits, ou même de quelque rigueur de la part de l'entourage, alors nous aurons des chagrins fréquents, mais toujours vite oubliés, des tristesses donnant lieu par réaction à un étrange besoin de plaisir, à des accès de gaîté étourdissante. Ici, d'ailleurs, beaucoup de colères explosives, ou, si le sujet est timide, respectueux, des crises très courtes, mais très pénibles, de désespoir ou d'indignation. Ce que la vivacité laisserait échapper, l'ardeur le reprend pour son compte, et l'élabore en sous-œuvre.

Bien qu'un peu d'ardeur semble indiquer une certaine faculté de résistance et de lutte, ce n'est pas, en général, chez les vifs-ardents, qu'il faut chercher les grands batailleurs. Quand c'est leur métier, de soldat, d'orateur ou de polémiste, passe encore ; mais, dans la société actuelle, avec le genre de vie ordinaire, ceux qui auraient pu être des façons de Henri IV ou de d'Artagnan, des vifs-ardents au premier chef, ont trop de préoccupations, de distractions ou d'insouciance, pour se tenir sur le qui-vive, prêts à attaquer ou à se défendre. Il faut laisser cette attitude aux ardents proprement dits. Le cas échéant, les plus doux de cette classe, sous la forte impulsion d'un violent froissement d'amour-propre, peuvent tenir tête à un adversaire, sauf à lui tendre la main après la victoire. Ceux dont les entrailles sont promptes à se troubler, timides ou poltrons sans être des lâches, sont difficilement des vaillants : demandez-leur de la témérité, du courage par colère ou par entraînement, de l'héroïsme d'une minute, pas un courage de sang-froid, raisonné, patient, ferme.

Ces natures impressionnables, orientées vers le plaisir, mais capables de fréquents retours sur elles-mêmes, sur leurs joies comme sur leurs peines, sont assez portées à la bienveillance, et,surtout si elles ont un peu connu la souffrance, doivent être aussi promptes à s'émouvoir de pitié. Leurs liaisons sont, en général, comme celles des vifs, faciles, pas très constantes, à moins que leur inconstance même ne les ramène à leur objet. Malgré tout, la mobilité de leurs goûts et de leurs allures les fait paraître quelquefois moins affectueux qu'ils ne sont. Ne leur demandez pas toujours beaucoup de choix dans leurs amitiés, pas plus que des témoignages de reconnaissance éternelle, pas plus que des rancunes implacables : c'est surtout leur plaisir, leur bien-être ou leur tranquillité, qu'il leur faut chercher, et chercher en courant, et ils n'ont pas le temps de s'arrêter indéfiniment devant le même objet. Par contre, quand vous vous croyez oublié d'eux, par résipiscence, ils se ressouviennent. On en voit d'aimables, de complaisants, malgré leur inconsistance, leurs distractions, leur brusquerie, leur raideur passagère. Ils sont d'ailleurs, en général, prodigues de toute façon, de leur argent, de leurs bonnes intentions, de leurs bons conseils, quelquefois même de leur temps. Ils ont beaucoup de qualités et de défauts pour plaire, et aussi pour déplaire, en société, mais ils ne sont pas haineux et vindicatifs.

Il arrive souvent que les contraires font bon ménage ensemble,dans ces natures capricantes, qui reviennent sur un grand nombre de leurs glissantes impressions. Vous les voyez fiers, vous les croyez dignes, et vous vous étonnez ensuite de leur facilité à courber l'échine ou à tendre la main. Ils sont,par moments,orgueilleux,ou même présomptueux ; un peu plus, et vous les diriez arrogants et dédaigneux :

mais attendez, voyez-les à l'œuvre, écoutez-les parler, car ils sont sincères, en dépit de leur grande facilité à mentir : vous comprendrez qu'ils se connaissent et ont une véritable modestie, qui parfois même les porterait à douter de leurs forces après en avoir trop présumé. Ils seraient capables d'un peu d'affectation, même et surtout les timides ; mais, s'ils ont du bon sens, s'ils ont reçu une éducation simple et sérieuse, rien ne leur est plus étranger que l'infatuation. Je ne suis même pas bien sûr qu'avec leur amour de l'estime et de la considération, n'alterne, plus souvent qu'ils ne le voudraient, un certain abandon, qui peut aller jusqu'au mépris des convenances, mais qui s'arrête souvent au débraillé, par insouciance, par lassitude et horreur de la contrainte, sans jamais devenir une affectation de cynisme.

III. — Essayons, ce qui n'est pas très facile, de faire la part de ce tempérament en ce qui concerne la mémoire générale et les mémoires spéciales. La mémoire doit être facile, assez prompte au rappel, mais souvent peu précise ; parce que, dans leur impatience de comprendre, ils passent en courant sur ce qu'ils n'ont pas compris d'emblée, qu'ils font attention à certaines idées plus qu'à d'autres, et aux idées plus qu'aux mots. C'est peut-être, chez ceux de ce tempérament, en vertu de l'hérédité, que la mémoire est plus émotionnelle encore que chez les vifs, et aussi moins apte à la conservation des mots. Leur peu de goût pour les abstractions, et surtout pour les termes abstraits, peut expliquer leur inaptitude relative pour la terminologie et les démonstrations mathématiques. En revanche, leur tendance à goûter et à retenir les particularités concrètes auxquelles se rattache quelque fait d'émotion,

peut expliquer l'excellence de leur mémoire des physionomies, des attitudes, des lieux, des sites, des mélodies expressives du sentiment plutôt que des combinaisons musicales. Elle rendrait compte aussi, à mon avis, de leur curiosité, soit vulgaire, soit esthétique, littéraire et morale, et de leur sagacité d'observation, qui sont particulièrement développées pour tout ce qui se rapporte à l'homme affectif et social.

La mémoire et l'attention, chez les vifs-ardents, ont leurs obsessions et leurs retours, comme les émotions. Sous l'influence de la curiosité ou de divers sentiments, ou par une réexcitation toute mécanique des impressions récentes, ils repensent leurs pensées, ils les éclaircissent par cette révision même; ils les enchaînent par des rapports logiques, afin de les adapter convenablement à des fins toujours suggérées par de nouveaux besoins émotionnels. L'ordre se fait ainsi de lui-même dans le pêle-mêle des idées, soit claires, soit obscures. Pour bien voir, ils analysent; pour agir vite et bien, ils synthétisent, ils induisent et généralisent, en un mot, ils abrègent. Pour les esprits de cette sorte, toujours superficiels par quelques côtés, quelquefois profonds à leurs heures, il y a des compensations naturelles à leurs lacunes ou à leurs défaillances intellectuelles; chez les mieux doués, elles peuvent devenir habituelles et voulues. En somme, leur imagination, auditive plutôt que visuelle, faible en ce qui concerne les images et les sons verbaux, doit manquer de brillant et de netteté; ils réussiront peut-être assez dans les combinaisons éthiques et logiques, mais leurs constructions esthétiques et littéraires laisseront toujours quelque chose à désirer. Pour être un excellent constructeur, en littérature, il faut avoir une bonne mémoire des yeux, celle qui habi-

tue l'esprit à embrasser des ensembles de couleurs et de formes, unies et réparties dans une vision d'espace déterminé. La mémoire des sons, surtout des sons affectifs, n'établit ses points de repère que dans le temps : on ne bâtit guère avec ces données vagues et éparpillées. Ainsi doué, on trouve des idées mieux qu'on ne les assemble : on est un artiste moins qu'un penseur.

Avec une telle inconsistance et de si fréquents retours sur soi-même et sur les objets, on peut avoir du bon sens, et n'être sérieux qu'à demi. Prompt à l'imitation, comme un vif, on a l'imitation aussi variée, mais plus approfondie : on retient de tout et de tous un peu, et on en fait sa chose propre; on devient une personne composite, mais on est quelqu'un. On a des engouements, mais des admirations bien fondées ; des revirements d'opinion et d'estime, dont, en somme, bénéficie l'esprit critique. On doit être fort crédule, voire même un peu superstitieux, dans les premiers temps de la vie, surtout si l'on est naturellement timoré, surtout si l'on a rencontré des éducateurs peu réservés en cette matière ; de cette crédulité naïve, il restera toujours quelque chose : des adhésions irréfléchies à la parole des hommes ; des alternatives de confiance et de défiance à l'égard des autres et de soi-même.

La sincérité va bien avec un pareil état d'esprit; on souffre d'ailleurs de son inconsistance, et on éprouve le besoin de se fixer dans cette assiette morale qui résulte de la sincérité aussi bien que de la certitude. Au surplus, l'influence de l'entourage est ici considérable : un vif-ardent, élevé et entouré comme on l'est d'ordinaire, n'aura jamais qu'une franchise relative; mais il lui sera bien difficile d'être vraiment dissimulé; car, pour bien mentir, il faut beaucoup de passion, d'énergie ou d'esprit de suite.

Un vif-ardent ne sera non plus que par exception, un homme absolument pratique. Il aura beau avoir du bon sens et de la pénétration, cela ne l'empêchera pas de manquer souvent, dans une mesure variable, de prudence, de tact, d'ordre, d'exactitude. Il sera toujours insouciant de certaines choses : de ses intérêts, ou de sa réputation, ou de sa dignité, ou des intérêts de ses amis et de ses proches, ou des exigences professionnelles et des convenances sociales. Il le sera plus ou moins, il est vrai, et plus ou moins souvent, selon les circonstances. Cette insouciance relative lui tient lieu quelquefois de modération et de vertu. Il tombe rarement dans les extrêmes, précisément parce que sa nature est d'osciller entre les deux : en passant et repassant, il faut bien qu'il rencontre le juste-milieu, et il s'y arrête, quelquefois plus, quelquefois moins.

Cette tendance habituelle à glisser et à se retenir par intervalles caractérise aussi d'une certaine manière son esprit : sa vivacité à sentir et à dire, pour peu qu'il ait de finesse, lui donne le trait et la repartie prompte ; et cet esprit a toujours le piquant de l'imprévu ; on dirait de l'à-propos, et c'en peut souvent être, car le vif-ardent a recueilli mainte bonne observation sur sa route, et il lui en vient toujours quelqu'une à l'occasion. S'il est gai, on lui passe même l'à-peu près ou le risqué : tout en haussant les épaules, on en rit. Dans ses écrits, quand il se mêle d'être auteur, même inégalité : le naturel, chez lui, ne va pas sans un grain de préciosité. Pourquoi ? Parce qu'en poursuivant le naturel, qu'il aime, il rencontre çà et là les taux-brillants ou les tournures étranges, qu'il n'a pas le emps ou qu'il ne prend pas la peine de rejeter.

IV. — Le cerveau peut être plus ou moins bien doué pour

l'activité musculaire et pour l'activité volontaire, qui se tiennent d'assez près ; on peut être régulier ou irrégulier, adroit ou incohérent, mou ou persistant dans ses mouvements, et souvent aussi, par suite, dans ses déterminations volontaires. Un vif-ardent pourra être ceci ou cela, de par la nature, comme un lent ou un ardent ; mais son activité et sa volonté se ressentiront aussi de son caractère. Il sera, dans son travail et dans ses déterminations, primesautier, improvisateur : il en résultera des changements à vue, des projets avortés, des coups de tête singuliers. Mais regardons-y de près : la continuité d'une obsession fait sa persévérance et lui tient lieu de fermeté. Toujours faciles à entraîner, les vifs sont souvent ramenés à leur point de départ sans y dépenser le moindre effort : c'est leur inconstance qui les rend alors constants. Leur légèreté s'allie à une certaine ténacité, comme leur frivolité à un certain sérieux. Leur patience n'est pas la vertu que l'on croit : elle est le plus souvent faite de douceur voulue (pas calculée), d'insouciance ou de préférence pour leur repos: ils cèdent, pour n'avoir pas à résister, pour ménager leur temps et leur peine. C'est dire qu'ils en prennent souvent à leur aise, après avoir cédé, pour la forme. En somme, pour le bien et pour le mal, ils s'abandonnent et se ressaisissent ; leur détermination n'est souvent qu'un premier essai de volonté; après quoi, ils s'y reprennent une seconde ou une troisième fois, refondant, reformant leur volition. Décision, inconstance, persistance, secouez ces trois termes, et faites-en un composé où tour à tour l'un ou l'autre prédominera : telle est la volonté chez les vifs-ardents.

Portraits.

I

Edouard.

I.—Édouard est né dans un bourg assez important des Pyrénées. Ses parents, sortes de bourgeois campagnards ayant quelque instruction, l'eurent pour second fils, l'un et l'autre dans la force de la jeunesse. C'était un enfant bien constitué, quoique assez mince, brun, aux joues colorées ; on aurait pu le dire sanguin, comme son père, et bilieux, comme sa mère l'était un peu, et son aïeule maternelle beaucoup. Le visage, ovale dans la partie supérieure et moyenne, descend un peu brusquement vers le menton, petit, rond, peu énergique ; mais la bouche nettement dessinée, le nez aquilin, les sourcils d'une ligne ferme, le front haut, un peu fuyant, assez large, donnent à la physionomie un air d'intelligence et de décision. Le crâne est arrondi, un peu faible dans les zônes tempororale, pariétale et occipitale. Les yeux, à l'iris brun, ont une mobilité extrême ; dans les premières années, les membres se mouvaient avec une vivacité presque simienne.

Édouard tenait de son père la plupart des caractères faciaux, et cette vivacité singulière qui ne disparaitra jamais. Il avait seulement de sa mère les yeux bruns, un peu tendres aux moments de repos. D'elle, il tenait encore certaines

dispositions à moitié morbides : susceptibilité des muqueuses produisant un léger ptyalisme, relâchement facile des intestins, très grande facilité à rougir et à pâlir, tous indices de quelque imperfection originelle du grands ympathique. Ajoutons, comme legs du sang maternel, une certaine faiblesse des fonctions motrices, la fatigue vite amenée par les exercices du corps, si l'on excepte celui de la marche, qu'en sa qualité de fils d'un père montagnard, Edouard pouvait prolonger longtemps. Du reste, capable de fournir, à ses heures, une grande somme de travail intellectuel, Edouard fut toujours enclin à la paresse, à la fainéantise agitée, et c'est un des plus grands dormeurs que je connaisse.

II. — La fréquence et la brusquerie des gestes, la mobilité, non seulement des yeux, mais des sourcils, des muscles et des lèvres, annoncent un sujet essentiellement vif. Il l'avait fait pressentir avant de naître : sa mère, pendant sa grossesse, avait déjà souffert de sa précoce turbulence. Dès qu'il put se tenir sur ses jambes, sauter et jouer, ce fut un polichinelle dont une main invisible ne cessait de secouer les membres. Toujours une émotion nouvelle à exprimer. En même temps, l'ardeur se montrait, à l'obsession des désirs, à la tyrannie des habitudes sensuelles. Le système nerveux travaillait par saccades, mais il ne laissait pas que de se tendre par l'effet d'impressions ou d'images plus ou moins persistantes.

La joie, comme la vivacité, est, dit-on, sanguine ; la tristesse, comme l'ardeur, plutôt triste. Cela seul suffirait à expliquer, chez Edouard, le passage brusque de la gaité au chagrin. Mais les légères altérations de sa santé, sa susceptibilité viscérale, sa tendance à s'effrayer de beaucoup de

choses, joignaient souvent leurs effets à ceux d'une sensibilité tourmentée de désirs et à ceux d'une espièglerie entraînant avec elle ses petites expiations. De là, de gros chagrins, d'ailleurs vite oubliés. La machine, dont un sang riche et actif excitait les ressorts, était prompte à réparer ses déchets. Plus tard, vers l'adolescence, époque de rêves ambitieux, d'obsessions d'amour précoces, le sujet devint plus nerveux, ses tristesses plus fréquentes ; plus tard encore, des déceptions, des souffrances imméritées, les tourments incessants de la timidité, troublèrent davantage, mais sans l'aigrir, sa sensibilité. Elles n'entamèrent qu'à la surface une nature relativement heureuse, sur laquelle presque tout devait glisser. Si quelqu'un semble avoir été traité par la vie (disons le tempérament et la société) de façon à lui devoir garder rancune, c'est bien Édouard : eh bien, il ne s'est jamais lassé de croire en elle, d'espérer le bien pour lui et pour les autres : c'est un optimiste incorrigible, toujours content, ou toujours prêt à l'être.

Édouard n'était pas moins prompt à s'irriter : il ne lui fallait souvent qu'un prétexte. Il avait deux sortes de colères : l'une pour les familiers, les parents et les amis avec lesquels il n'avait pas à se gêner ; l'autre, pour les personnes qui lui inspiraient de la crainte ou du respect. Avec les premiers, il allait vite aux injures, aux menaces et même aux coups : un soufflet par-ci, un coup de pied par-là, un tabouret lancé dans les jambes : c'était fait en un clin d'œil, et il ne recommençait pas. Avec les autres, la colère, contenue, amenait des refoulements douloureux. Qu'on en juge par le fait suivant. Édouard, âgé de douze ans, venait de faire sa quatrième au collège de C., ayant pour professeur son oncle l'abbé G... Cet homme, rigide et scrupuleux, ne voulait pas

que son équité fût soupçonnée. Il avait été convenu qu'Édouard, qui avait mérité presque tous les premiers prix, n'entendrait pas appeler son nom le jour de la distribution. Il vit, le cœur navré, son principal concurrent emporter ses prix et ses couronnes ; mais il s'était résigné au sacrifice, bien sûr de prendre une glorieuse revanche l'année suivante. Or voilà que, revenu à son banc, son rival peu généreux, un grand gaillard de seize ans, eut le triste courage de le narguer en lui montrant son paquet de livres. Édouard baissa la tête, ses traits se contractèrent, son visage passa du violet au blanc : on dut l'emmener hors de la salle. Moins timide, plus résolu, ou plus méchant, il aurait sauté à la gorge de son odieux insulteur. Mais ce rageur, qui battait, ne se battait pas.

C'était plus qu'un timide, un trembleur dans toute l'acception du mot. Ses entrailles, nous l'avons dit, se troublaient facilement. Ajoutons que sa mère était timide, défaut qu'elle tenait de son propre père. Ce qui n'est pas non plus négligeable, c'est que, deux ou trois fois pendant sa grossesse, elle avait éprouvé une grande frayeur. Pour aggraver les choses, Édouard avait eu, dès l'âge de trois ans, du fait de sa tante, non de ses parents, l'imagination régalée d'histoires de voleurs, de revenants et de loups-garous. Disons, en bloc, qu'il connut, jusqu'à l'âge de l'adolescence, toutes les sortes de craintes.

Ce poltron fieffé n'en avait pas moins son courage à lui : courage d'inspiration, résolutions audacieuses, qu'un instant de réflexion aurait fait évanouir. Il fallait que la chose se fît vite, ou elle n'était point faite. La témérité et la couardise faisaient même souvent chez lui bon ménage. Un exemple suffit encore pour peindre notre homme sous cet aspect. Édouard, entre quatorze et quinze ans, était hanté

de rêves ambitieux, travaillé d'aspirations politiques et humanitaires. Un de ses professeurs venait d'être proscrit par l'Empire ; Édouard entraina deux ou trois élèves avec lui, et monta dans la chambre du professeur, pour lui exprimer la part qu'ils prenaient à sa disgrâce : ce dernier les remercia simplement, et dit qu'il ne regrettait rien, qu'il avait fait son devoir, qu'il le referait encore. Belles et encourageantes paroles ! Édouard, lancé dans la politique *active*, ne s'en tint pas là. Il écrivit un article violent, un article à envoyer son homme à Cayenne ; mais il n'osa pas le porter lui-même au journal ; un ami plus brave fit la commission. Le directeur, bien entendu, ne publia pas le factum, et il avertit prudemment le père d'Édouard de surveiller cette petite tête chaude.

Le dévouement d'Édouard est à l'avenant de son courage. Pris à l'improviste, il a de la présence d'esprit, une bravoure bouillante, qui l'étonne lui-même, car il va, la prouesse accomplie, tout modestement la raconter. Le courage ordinaire, celui du guerrier, ne lui fait pas défaut au besoin ; mais il supporte mal, malgré sa philosophie et sa bonne humeur, les souffrances répétées ou prolongées, les longues étapes, les privations, les veilles forcées, la chaleur, le froid, surtout les épreuves morales qui sont l'inévitable lot du soldat en campagne ou en garnison.

Il n'y a là qu'un manque de patience ; mais voici de la lâcheté vraie. S'agit-il de lutter contre soi-même, c'est-à-dire contre ses passions ou certaines habitudes sensuelles, le héros s'évanouit. Il est un peu comme ce M. Jourdain, qui n'a que faire de la morale, de la science enseignant « aux hommes à modérer leurs passions. » « Il n'y a morale qui tienne », pour certains hommes, à l'égard de leurs faiblesses dominantes. La morale, Édouard la connaît;

il pourrait même en donner des leçons. Mais, par nature, lui aussi, il est et fut toujours « ami de la vertu plutôt que vertueux. » Faible, inconstant, suggestible, entraînable, il ne sut jamais écouter assez la raison, qui pourtant parle souvent très haut dans sa conscience. Les intentions et les sentiments valent chez lui mieux que la volonté.

Edouard, on ne peut en douter, est un émotif, une girouette, tournant au vent de ses appétits toujours renouvelés. Mais cette sensibilité délicate et mobile est aussi, à certains égards, profonde, capable de se concentrer et de s'exalter. Surtout vif, mais ardent aussi, nature faite pour le plaisir, facile au rire, plus oublieuse du mal que du bien, il s'arrête volontiers où il se trouve à l'aise. Il était bien aussi affectueux qu'espiègle, ou du moins c'était un petit être éminemment social. Il lui fallait toujours être sur les bras de quelqu'un. Il ne savait pas jouer seul. Voilà bien les indices de la sympathie de plaisir, qui peut tourner à un aimable et inconstant égoïsme. Mais il était doué aussi (par le cerveau et ses adaptations héréditaires, ou par les viscères au trouble facile ?) quant à la sympathie de souffrance ou de tristesse.

La sympathie native est toujours encore bien faible, au début, et comme il semble qu'à cet égard l'enfant reste éloigné de l'homme ! Étourdi, insouciant, timide ou brusque, Édouard essuyait les baisers et repoussait les caresses : on peut voir là un effet de la délicatesse de contact ; et puis, dans la famille, on s'aimait sans grandes démonstrations de tendresse. C'est dans les faits d'exception, ou dans les grandes crises, que certains cœurs se montrent à découvert. Édouard était toujours sur les talons de son grand-père et de sa grand'mère, l'un et l'autre fort gais, et qui le choyaient. Pour ses frères et ses sœurs, qu'il ne ménageait

point, on l'aurait cru plus qu'indifférent; pourtant, à l'âge de sept ans, ayant perdu une de ses sœurs, il refusa pendant deux jours toute nourriture. Au collège, il paraissait avoir des camarades plutôt que des amis : cependant il eut deux ou trois liaisons durables : je ne vous dirais pas qu'elles fussent de premier choix ; ce qu'il aimait, dans ses amis, ce n'était peut-être ni l'intelligence ni la sagesse, mais bien la conformité d'humeur, et sans aucun doute la bonté, ou l'absence de méchanceté.

Voyez aussi où en était, à l'égard des animaux, l'enfant qui devait être un jour le plus doux et le plus tendre des hommes. Trois histoires lamentables. L'une, celle de l'hirondelle enfermée au grenier où elle avait son nid, et qu'Édouard poursuivit, en brandissant un torchon, pour la faire tomber et s'en emparer ; il n'y réussit pas, heureusement pour lui, car de pareils succès peuvent avoir des conséquences graves pour l'avenir : effrayé ou attendri par les cris désolés du pauvre oiseau, il renonça à son entreprise, et lui ouvrit la fenêtre. Entre parenthèses, la vivacité, dans ce cas, prima l'ardeur. Édouard avait alors onze ans. Deux ans plus tard, par colère, par esprit de résistance, il étouffa dans ses mains un petit moineau qu'on lui voulait prendre. Une autre fois, il poursuivit à outrance un chat qui venait battre amoureusement une de ses chattes, et lui lança sur les toits une brique ; il ne l'atteignit pas, mais le pauvre matou, en voulant éviter le coup, dégringola entre deux murs jusqu'en bas. Je ne parle pas des oiseaux pris aux casse-pieds, petits paquets de plume ébouriffée qu'il rapportait à la maison avec une mine de triomphateur. Il était bien loin de voir, dans ces pauvres morts, les frères de ceux qu'il élevait chez lui avec tant de sollicitude, et qu'il pleurait tant, lorsqu'ils disparaissaient dans la gueule d'un chat, ou mouraient vic-

times de ses soins maladroits ! Les progrès de la réflexion, les leçons, surtout les exemples de sa mère, et les livres qu'elle sut mettre à propos entre ses mains, opérèrent enfin, une fois pour toutes, le développement de la pitié générale.

Si Édouard était trop inconstant, trop jaloux, trop susceptible, pour aimer comme on l'aurait voulu, il n'avait pas assez d'énergie ou d'égoïsme, pour haïr beaucoup, ou même pour haïr assez, lorsqu'il aurait pu le faire à bon droit. Il oublie trop vite les torts qu'on lui fait, comme il oublie trop vite ses propres torts, et, ne craignons pas de le dire, comme il semble parfois trop vite oublier le bien qu'on lui fait. Il est vrai qu'il est si prompt à rendre un service, età l'oublier aussi !

Tout cela tient à son indifférence pour ce qui ne l'émeut pas très profondément, et il en est ainsi de ses désirs satisfaits, de ses craintes écartées, de toutes ses actions faites. Sa constance est trop souvent de l'obsession : ce qui ne l'obsède plus cesse presque d'exister pour lui ; mais ce qui l'obsède efface trop souvent tout le reste, le passé, l'avenir, les intérêts divers. Il aime certaines personnes malgré leurs défauts, qu'il voit d'ailleurs ; il est aimable, complaisant, libéral, prodigue, pour des gens qui ne le méritent pas. Voilà bien des faiblesses, qui gâtent sans contredit, sa réelle bonté ; mais, après tout, ce n'est que de l'inconsistance, et qui ne nuit guère à personne qu'à lui.

Comme beaucoup de vifs, et malgré la fierté et l'orgueil intermittents qu'il devait à son ardeur, féconde en sentiments élevés, et au sérieux relatif de son esprit, Edouard avait la vanité frivole, celle au moins de la parure ; mais il avait aussi des phases de négligence absolue. Sa fierté, quelquefois très susceptible, pouvait alterner avec un manque réel de dignité. Toutes ces contradictions s'expliquent sans peine.

La fierté d'Édouard dépendait, avant tout, de la délicatesse d'impressions qui lui faisait vivement ressentir la souffrance physique ou morale : c'était la réaction de son amour-propre, de sa timidité, de sa bonté froissée. L'estime de soi-même ne venait ensuite qu'à la réflexion, pour exaspérer sa fierté jusqu'à l'orgueil. Dans la détente, aux heures de tranquillité ou de bien-être, sa modestie, très sincère, s'oubliait, au point de se complaire dans une basse familiarité : le mépris des convenances n'assure-t-il pas ce repos dont les fiers un peu lâches ou timides ont besoin par-dessus tout ? Il va de soi que les faciles et heureuses excitations de la vanité se concilient avec une fierté plus irritable que farouche et dominatrice. Ce petit garçon de quinze ans, qui rêvait de se faire un nom dans l'armée, dans les lettres ou dans les sciences, aimait à regarder dans la glace son visage que l'on disait aimable, à parler de ses mains et de ses pieds qu'on disait mignons, fins, et indiquant la race (je ne sais quelle aïeule à particule il avait dénichée parmi ses ancêtres). A cet âge d'ardeurs contenues et avivées par la contrainte ou les privations, se rapporte l'histoire assez amusante de certain habit à la française, de couleur bronze, à boutons dorés, dont il fut condamné à faire un second été, alors que les plus riches de la cour (nous sommes au collège) se pavanaient dans un léger vestonnet citron, du plus brillant effet. Laissons de côté les larmes de dépit, les scènes de famille, qui s'associent, dans l'esprit d'Edouard, au souvenir de l'habit bronze et des habits citron. Nous aimons mieux raconter qu'à la même époque, Édouard, le premier de sa classe, était prompt à rougir des éloges qu'on lui décernait, et à en rabattre lui-même si on y insistait, comme aussi à se décerner lui-même ceux qu'on lui refusait. Cette fière modestie doit, selon moi, racheter bien des faiblesses.

III. — Il semble que, chez Edouard, les fonctions intellectuelles montrent souvent l'action combinée ou successive de la vivacité et de l'ardeur, et quelquefois une sorte de lutte entre l'une et l'autre.

La mémoire est facile, assez étendue, plus nette à l'égard des idées que des images ; assez prompte au rappel, mais rarement très précise ; d'une manière générale, les souvenirs ont une grande persistance, mais à l'état obscur. La mémoire verbale est faible : le sujet apprenait très vite, mais oubliait aussitôt les mots, surtout les noms propres ; nulle aptitude pour la terminologie et les démonstrations mathématiques : il pouvait être premier aux exercices de grammaire, en histoire et en géographie ; mais les paradygmes, les faits, les noms d'hommes et de lieux, les dates, il ne lui en restait, après huit jours, qu'un souvenir assez vague.

Très bon élève, il étonnait souvent ses maîtres par ses lapsus et ses quipropoquos étranges : il bégayait plus ou moins en parlant, et ses meilleurs devoirs renfermaient presque toujours des négligences et des incorrections : il ne s'est jamais corrigé de ces deux défauts. Sa mémoire avait des adaptations plus sûres : celles des couleurs, des sons et des formes associés à des sentiments affectifs; celles des physionomies, des attitudes, des lieux, des sites; celles aussi des généralisations philosophiques et morales.

Pour les esprits comme celui d'Edouard, il est, à leurs lacunes ou à leurs défauts,des compensations naturelles.Les impressions et les acquisitions les plus récentes ou le plus récemment rappelées, l'obsédaient souvent pendant quelques heures ou quelques jours. C'était une véritable rumination mentale, mais avec plus de variété, et moins d'automatisme que celle des images et des désirs qui carac-

térise la dégénérescence des hystériques ou des aliénés. C'est un rabâchage intérieur, qui, même chez un sujet intelligent et normal, peut aboutir à des redites fatigantes, à de véritables obsessions mentales, mais qui, plus ou moins conscient, se limite et se modère lui-même, et, au point de vue intellectuel, a l'avantage de graver et d'éclaircir des idées qui seraient autrement labiles et confuses.

Le même fait se reproduit pour l'attention. Elle est naturellement glissante; mais, sous l'influence du sentiment, de la curiosité, de l'habitude, elle est très apte à se fixer, et, ce qui importe le plus, à se refixer sur un même objet. A côté d'idées vagues et superficielles, beaucoup d'idées revues, corrigées, éclaircies et étendues, enchaînées par une logique d'abord inconsciente, qui est devenue plus tard une habitude systématique de l'esprit. Le retour obstiné de certains souvenirs, en les faisant repasser au crible de l'attention, n'aurait pas suffi à faire ainsi de l'ordre avec du désordre; il s'y ajoutait les pressantes exigences d'une sensibilité toujours tendue par le désir ou la curiosité vers des fins nouvelles. La nécessité de voir vite et bien les choses, pour les adapter à des fins attirantes, impose l'analyse à un esprit impatient; en même temps elle lui suggère des inductions rapides, et l'avertit de se défier des généralisations inexactes. Mais un bon esprit, qui ne l'est pas absolument de par la nature, ne le devient jamais de toute façon. Celui d'Édouard a eu toujours ses bornes et ses défaillances, surtout en ce qui regarde les facultés pratiques. Même dans les matières où il s'est donné des connaissances toutes spéciales, son imprécision et son incohérence originelles se retrouvent souvent, malgré tout ce qu'il peut faire pour les combattre ou les déguiser.

Prime-sautier et réfléchi, vif et ardent, Édouard avait

une curiosité sans cesse en éveil, qui oscillait entre l'observation sérieuse et l'observation indiscrète. Il écoutait aux portes, et publiait partout, sans malice, tous les secrets surpris, tous les commérages entendus. Il s'écoula bien du temps avant que la curiosité scientifique fît son apparition, à moins qu'elle ne s'exerçât chez lui à l'état latent. Il s'inquiétait vraiment peu de savoir les raisons des choses : une expérience de physique, une leçon de géométrie, même une leçon d'histoire naturelle, le laissaient froid, plus que froid, ennuyé, distrait. Mais se passait-il, ici ou là, quelque chose de vivant, de réel, d'humain, à voir ou à entendre, un spectacle, un jeu, un accident, une rixe, il y courait à toutes jambes. La curiosité scientifique, au moins à l'égard de l'histoire naturelle, s'éveilla enfin chez lui, et se développa dans la même mesure que sa curiosité philosophique, ou plutôt psychologique et morale. La curiosité esthétique proprement dite se confondit longtemps pour lui avec l'intérêt du spectacle ou l'intérêt émotionnel.

Imitateur et prime-sautier, cela cadre ensemble ; mais quand la vivacité est renforcée d'ardeur, que le glissement des impressions n'empêche pas leur persistance, l'imitation, très active, très variée, tourne à l'invention: la copie est si composite et si bien fondue, qu'elle est ou paraît originale. C'est ce qui arrivait à Édouard, singe des mauvaises manières et imitateur des bonnes, incapable de s'astreindre à la reproduction pure et simple des procédés, des raisonnements et des formes, et retenant de tout un peu pour le faire sien.

L'admiration, la crédulité, la franchise, chez Édouard, se ressentaient de cette facilité d'entrainement, et de cette aptitude à revenir sur les objets, de ruminer ses sentiments et ses idées. Certes, il jugeait bien, dans les matières de

sa compétence : la finesse ne lui manquait pas pour flairer son homme, la sagacité pour démêler une situation et percer un masque. Mais il y a de l'homme et de l'enfant, chez lui ; il est sceptique et il est gobeur. Il avait, même encore à seize ans, il a eu souvent depuis, de fortes inclinations pour des personnes sans mérite, qui le fascinaient par des qualités illusoires, surtout par leur assurance, une des qualités qu'il prisait le plus, en étant lui-même fort dépourvu.

Il fut aussi crédule jusqu'à la superstition, jusqu'à la sottise. Voyez-vous ce libre-penseur de dix-sept ans, qui a lu Descartes et Voltaire, et poussé, par-dessus leurs têtes, jusqu'à l'athéisme : le matin, il fronce les sourcils à la vue d'une araignée de mauvaise augure, et le soir, poltron autant que superstitieux, il regarde sous son lit avant de souffler sa bougie. A la même époque, il avait aussi la faiblesse de croire, par moments, à la mystérieuse influence de certaines combinaisons de lettres ou de chiffres sur la durée ou le bonheur de la vie. Cet excellent esprit était, décidément, à ses heures, un esprit faible. Sa franchise, toute d'impulsion, dépendait aussi beaucoup des milieux où il passait : il mentait quelquefois, par occasion, par timidité, par crainte, par convoitise, et, ce qui est plus pardonnable, par entrain de gaîté. En somme, la franchise lui était plus facile, plus habituelle que le mensonge ; mais il pratiquait l'une et l'autre, en prime-sautier, souvent avec indiscrétion : en sorte qu'il n'était au fond ni aussi vrai ni aussi faux qu'il le paraissait. Ses amis le tiennent pour absolument sincère. Au surplus, de même qu'il a dû à sa raison de se débarrasser de ses croyances et de ses admirations de mauvais aloi, il lui doit aussi d'être sincère en la manière qui lui est propre : quand il a le temps de la ré-

flexion, il ne ment jamais. Il est vrai qu'alors sa timidité a le temps d'intervenir : ne lui prêtons pas des vertus qui ne sont pas les siennes.

Avec une pareille inconsistance, on a beau avoir un bon jugement, on est difficilement un esprit sérieux et pratique. Dans la vie courante, peu de suite dans les idées : aujourd'hui dans un casque, et demain dans un sac. Vers sa quinzième année, il rêvait, nous l'avons dit, un brillant avenir, et jamais il ne savait auquel s'arrêter; il changeait de vocation au moins une fois par semaine. S'il est enfin parvenu à se fixer dans une carrière d'ailleurs assez indépendante, les circonstances en ont décidé plutôt que sa volonté. Plus de clairvoyance que de prudence, pas le moindre tact; toujours prêt à prendre les envolées d'Icare, mais ayant cela de bon ou de mauvais qu'il se relevait de ses chutes, meurtri, non guéri; toujours disposé à renouveler des fautes qui ne nuisaient qu'à lui, infatigable donneur de bons conseils, et n'en faisant jamais qu'à sa tête; le plus exquis bon sens, tant qu'il ne s'agissait pas d'en faire usage pour son propre compte; pas le moindre respect des choses extérieures : le mot *ordre* sonnait à ses oreilles comme synonyme de *contrainte*, et celui d'*exactitude* comme synonyme de *sujétion*. Précipité, brouillon, distrait, maladroit, briseur d'objets, gêné dans un lieu ou tout se trouvait bien rangé, il savait pourtant se reconnaitre au milieu du pêle-mêle de ses livres, de ses cahiers et de ses papiers de toute espèce. Il souffrait d'attendre quelqu'un pendant cinq minutes, et il ne pouvait venir à l'heure; toujours trop tôt ou trop tard. Il se trouvait aussi fort empêché d'écouter sans interrompre, de parler sans faire des digressions, de revenir à un sujet dont il n'était plus question, d'être à ce qu'on disait, et d'être même à ce qu'il disait et faisait. Il ne

pouvait rester en place, et il était rarement à la sienne. A tous ces points de vue, l'homme est resté, à peu de chose près, ce qu'était l'enfant.

Qu'il faudrait de qualités pour compenser tant et de si grands défauts ! Nous devons dire que ces défauts, au moins les plus graves, ne se montraient chez Édouard que par intervalles : et c'est déjà presque une qualité. Et puis, cette mobilité, qui n'était pas toujours de l'insouciance, lui tenait lieu de modération, sinon de vertu. Il y avait un peu de tout chez lui, suivant les gens. Mais entendons-nous : ce caméléon capable de revêtir plusieurs personnalités successives, était au fond très peu modifiable, et son fonds moral, malgré tout, n'était pas si mauvais ! Sa philosophie, sa sociabilité, sa gaîté, le faisaient aimer de ceux même qui l'auraient mal jugé ou qui lui auraient marchandé leur estime. Pour de l'esprit, il en avait, quand il osait s'en servir : avec un peu d'incohérence, beaucoup d'étrangeté, une verve comique un peu risquée, plus gauloise encore que gasconne, allant tour à tour du familier au trivial, de la finesse à la préciosité, mais si naturellement !

IV. — L'activité musculaire, condition ou expression de l'activité volontaire, pèche encore plus chez Édouard que l'activité intellectuelle. Édouard fait tout par saccades, par mouvement heurtés et maladroits ; il parle avec une volubilité mêlée de brusquerie, quelquefois avec un léger bégaiement. De plus, il est partiellement gaucher, ce qui peut faire supposer une inversion possible, de gauche à droite, du centre de la parole. En tout cas, cette maladresse de la parole et des mains, doublée de gaucherie dans l'attitude et dans la conduite, semble indiquer quelque imperfection congénitale dans le cervelet, organe présumé de la coordination des mouvements. La région postérieure du crâne est

médiocrement développée chez Édouard. J'ajoute qu'il n'a jamais pu supporter le moindre excès dans l'usage des boissons : il aurait eu l'ivresse prompte, à demi hallucinatoire, et accompagnée d'une grande incohérence de paroles et de mouvements, et l'on sait que le cervelet est un des premiers centres atteints par l'intoxication alcoolique. (1) Toutes ces irrégularités dans les fonctions motrices se combinent avec les effets de la vivacité, mais la vivacité ne suffit pas à les expliquer.

Cette impulsivité et cette brusquerie saccadée se retrouvent, à un degré plus faible, dans le mode d'activité intellectuelle. Bien qu'Édouard soit capable d'une attention soutenue, l'improvisation, le travail de premier jet, sont l'allure habituelle de son esprit. Il n'a jamais pu écrire une page à tête reposée ; il ne lui vaut rien de corriger et de polir, mais il ne se lasse pas de refaire, de refondre, ce qui est improviser encore à chaque fois. Il est vrai que, recommençant toujours, mais ayant toujours hâte de finir, il produit rarement quelque chose d'achevé.

Même impulsivité et même inégalité pour ce qui est de la volonté proprement dite. Édouard est plein de résolution ; mais souvent, s'il persiste à exécuter ses décisions, c'est qu'il ne saurait faire autrement. Désirs de feu, volonté de paille. C'est encore ici le retour mécanique et parfois obsédant des idées et des sentiments qui lui donne une apparence de fermeté, de constance, ou même d'entêtement. On le croit fixement orienté vers le but qu'il a choisi, mais il y a été simplement ramené. C'est pourquoi son courage est de la témérité, ses résistances des velléités d'héroïsme. Je vous le donne comme le plus indépendant et le plus entraînable des hommes. Léger comme une plume, et

(1) V. Ribot, *Etude sur la volonté ou sur l'attention.*

tenace comme un jonc, disait de lui sa mère. Quant à sa patience, on dirait plutôt de la douceur voulue ; il en a d'ailleurs beaucoup au service des autres, un peu par bonté, beaucoup par amour de sa tranquillité extérieure et intérieure. Mais, à l'égard des choses, à l'égard des grandes et des petites souffrances de la vie, son endurance, quand il en montre, ressemble fort à de l'insouciance.

Portraits

II

*F**** (1)

I. — Marmontel, dans ses *Mémoires*, a négligé de nous laisser son portrait, qui, tracé de sa main, nous aurait doublement intéressés. Il ne nous renseigne pas davantage sur son tempérament, et il nous laisse à peine quelques traits épars, qui nous permettent de deviner, sinon de reconstituer son caractère. Nous nous en contenterons, faute de mieux. Pour son type de visage, j'ai consulté deux crayons, l'un de face, et l'autre de profil, dessinés au cabinet des estampes de la bibliothèque nationale (2). Le visage est ovale, avec un front élevé, modérément fuyant, et des tempes creuses. Le ton du dessin nous fait supposer des joues colorées. L'arcade sourcilière est bien accusée, les yeux grands, écarquillés, souriants ; le nez long, charnu du bout, assez éloigné de la bouche ; celle-ci, fine, a le trait sensuel ou scrutateur, la lèvre inférieure un peu en avant,

(1) François Marmontel, d'après ses *Mémoires*.
(2) Je les dois à l'obligeance de mon ami le peintre Arnaud.

avec un sourire plein de bonhomie narquoise : elle rappelle celle de Boileau dans son portrait gravé par Drevet. Autant que l'arrangement des cheveux permet de le distinguer, le crâne présente des dimensions pleines et harmoniques, sans aucune partie saillante. C'est la tête d'un homme intelligent, sensible, bon, délicat, et né pour le plaisir.

Réservons la question du tempérament. Pour la santé, elle était robuste,comme l'appétit.Né au milieu d'une population saine et active,qui menait une vie simple et se nourrissait de végétaux et de laitage, F*** dut être un véritable enfant du Limousin, au sang riche, un peu épais, aux muscles solides, avec une certaine vivacité nerveuse, qu'il devait à sa mère, femme d'une santé délicate et d'un esprit distingué. Pour moi, ce serait un ardent oscillant entre la lenteur et la vivacité, mais la vivacité prédominant, par suite de l'excitation et de l'affinement du système nerveux, résultat de la culture et du travail littéraire.

II. — L'éducation du foyer risquait de faire de F*** un sensuel, peut-être un douillet. A l'exception du père, homme rude, mais excellent, c'était à qui le gâterait : ses tantes, ses grand'tantes, ses aïeules, surtout sa mère, qui avait une excuse, car il était le seul enfant qu'elle eût pu nourrir de son lait. Quelles exquises ressouvenances du goût et de l'odorat F*** annotées dans ses *Mémoires* ! On dirait d'un Vallès nourri à sa faim et à son goût, surtout point fessé. Le pli de la délicatesse avait été si bien pris, que F***, qui craignait le froid, et qui, à Mauriac, en allant avec ses camarades sur la glace et au milieu des neiges, avait essayé de « dompter la nature,» n'en savourait que mieux, chez lui, « des jouissances que la mollesse ne lui aurait jamais fait connaître. »

Bien portant, de grand appétit, admirablement dorloté,

comment aurait-il fait pour devenir un triste ou un amer? Aussi la colère, malgré la vivacité qu'il se donne et que nous lui prêtons de confiance, était un sentiment si inconnu de lui, qu'il fallut une cause bien grave, pour lui en faire éprouver le premier transport : l'intervention maladroite et même brutale d'une de ses tantes dans une jolie intrigue qu'il menait, à quinze ans, le long des prairies, avec une innocente jeune fille. Son courage était impétueux, nous dit-il, mais lent à s'allumer : il n'avait jamais eu, il faut le dire, l'occasion de développer en lui la combativité, ayant vu tout lui sourire, et, depuis sa naissance jusqu'à l'âge d'homme, n'ayant eu qu'à faire bon visage à la vie.

Par nature, par influence du milieu, F*** était affectueux et bon. Mais, facile et inconstant, de bonne heure tourné au plaisir, fasciné par le succès, il aura souvent des amitiés d'entraînement et de calcul. On l'accuse d'avoir quelquefois oublié ses protecteurs, pour ne s'en souvenir que dans ses *Mémoires*, et rattraper en les critiquant ses courbettes et ses flatteries. Jamais du moins sa vie de courtisan et d'homme dissipé ne lui fera perdre de vue ses devoirs envers les siens, que toute sa vie il aima et combla de bienfaits. Après avoir pendant trente ans exprimé, en vers et en prose, des sentiments faux et guindés, il se trouva mari modèle et père tendre. Homme du monde, homme d'intrigue et de plaisir, tant qu'on voudra, mais un excellent cœur, et tout au moins un bon égoïste. Nous voyons seulement que la sensualité et la sociabilité, indépendamment de l'amour-propre, faisaient déjà, dans les premières années, subir quelques éclipses passagères au sens moral. *Faire comme les autres*, cette maxime excusera, à ses yeux, toutes les faiblesses petites et grandes. C'était une âme faible, mais pas gâtée ni méchante.

Au surplus, son amour-propre assez chatouilleux, à défaut de véritable moralité, le préserva de bien des défaillances. Il avait cette fierté un peu raide qu'il dit être naturelle aux gens de son pays. Nous le voyons, tout jeune, plein d'émulation pour tout ce qu'on estime et qu'on loue, les qualités du cœur et de l'esprit, les qualités extérieures et d'apparat; d'ailleurs, plus de dignité que de vanité, beaucoup de confiance en soi, mais assez de modestie, et pas le moindre grain d'envie; toujours aimable et enjoué, sans trop de familiarité, l'échine souple, mais aussi prompte à se redresser qu'à se courber. Le vif apparaît ici autant que l'ardent : il se laissera toujours griser par le succès, mais un échec le relèvera, au lieu de l'abattre.

III. — Nous sommes peu renseignés sur l'évolution des facultés intellectuelles chez F***. Il nous dit seulement que sa mémoire était rebelle pour retenir les mots, excellente pour retenir le sens de ce qu'il lisait: ceci est plutôt d'un vif ou d'un lent que d'un ardent. Mais nous le voyons catégoriquement se qualifier comme vif par sa méthode de travail. Il est, à coup sûr, incomplètement doué du côté de l'attention : il faut un puissant mobile, intérêt, amour-propre ou devoir, pour lui communiquer une persévérance jamais très longue. Avec sa sensibilité d'imagination, ou son imagination de sentiment, il ne saura que produire facilement des œuvres médiocres : il ignorera toujours le secret des grandes compositions. Dès le premier jour, il atteignit à sa maturité littéraire. Il faut avouer, d'ailleurs, qu'il fut gâté par ses premiers maîtres, les jésuites, par les rémunérateurs de ses premiers essais académiques, et par le goût du temps, qui était à l'élégance superficielle et à la sentimentalité déclamatoire, qualités tenant lieu souvent

de pensée et de style. Ses *Mémoires* semblent montrer que son talent naturel aurait valu un peu mieux que son talent artificiel.

Deux autres qualités de l'intelligence, dont l'une est aussi une qualité du cœur, le discernement et la sincérité, sont à noter dans ce dernier écrit, et ne furent sans doute pas étrangères à son caractère habituel. Assurément, le sens critique ne lui manquait pas. Un maître du genre n'hésite pas à lui reconnaître un effort d'originalité dans sa science didactique : « Je ne dirai pas qu'il avait le goût mauvais, ce serait excessif, mais il l'avait entreprenant. En résumé, Marmontel a écrit trop tôt, et il a trop écrit, et il a écrit pour vivre d'abord, puis pour bien vivre. » (1)

Son habileté d'observation pouvait bien, d'ailleurs, se concilier, moyennant quelques tempéraments faciles, avec la sincérité de l'esprit. Cette sincérité soutenait et échauffait par moments son éloquence de lieux communs ; son style était faux jusqu'à un certain point, mais son cœur était vrai. Courtisan et homme à succès, d'une adresse impeccable, ce matois paysan d'entre Auvergne et Limousin avait par instants une rudesse loyale et fière. Toutes ces contradictions, qui savent s'accommoder ensemble en prédominant tour à tour, sont très communes chez les vifs, et surtout les vifs-ardents, gens prime-sautiers, mais gens de réflexion ou de résipiscence.

IV. — Enfant d'une race travailleuse, encouragé de bonne heure à appliquer son attention aux choses de l'esprit, cet homme de plaisir était un homme très actif, et, à sa façon, un volontaire. Mais sa constance et sa fermeté dépendaient

(1) Paul Albert, *La littérature française au XVIII*e *siècle*.

beaucoup des circonstances : il nous dit qu'il ne savait pas résister aux tentations agréables. Il possédait, il est vrai, une certaine force de résistance, qui éclatait chez lui par accès, dans les graves occasions, et dont il s'étonnait lui-même. Mais nulle ténacité ; pas même de l'entêtement : il se compare, à ce propos, à son ami et protecteur Voltaire, qui, dans les plus petites choses, et par caractère et par esprit de système, répugnait à céder. C'est que cet homme, aussi ardent que vif, avait, dans son éblouissante mobilité, un esprit de suite et une fermeté rares. Marmontel, lui, vif plus qu'ardent, un peu mou peut-être aux heures de tranquillité et de paresse, se laissait aller, « âme de liège, habituée à flotter à la dérive, à la merci de tous les appas ; » il s'abandonnait avec la plus grande facilité, sauf à se reprendre par élans.

Il glissait sur beaucoup de choses, et beaucoup de choses l'effleuraient sans percer sa cuirasse d'insouciant épicurien. Il s'oubliait dans le succès, et il lui fallait le coup d'aiguillon des échecs pour lui redonner du cœur à la besogne. Il avait le mécontentement superbe. Dépouillé de ses pensions par la Révolution, qui l'avait d'abord séduit, son attitude fut digne. Il fut sans doute heureux pour lui que les électeurs dont il sollicita les suffrages lui eussent préféré Siéyès. Vieil homme essayant de faire peau neuve au moment où tout réclamait des jeunes, que serait-il devenu, avec le souvenir de ses anciennes attaches au régime disparu, mal défendu par le prestige usé de son libéralisme académique, vite grisé et compromis par son éloquence fausse, bien que sincère ? Il se serait évanoui, fantôme d'une ou deux séances, dans le choc des compétitions implacables; ou, s'il avait résisté, tenu tête à l'orage, je le vois se raidir pour être enfin brisé, victime noble et fière de ses convictions.

CHAPITRE V

Les ardents

I

Étude.

1. — Nous entendons par *ardeur*, au point de vue des manifestations motrices, l'aptitude à produire plus ou moins habituellement ces mouvements énergiques et impétueux qui correspondent, dans l'ordre des fonctions psychiques, à une sensibilité plus ou moins forte et à une intelligence plus ou moins puissante.

Nous n'avons pas à en chercher les vraies causes. Qu'elle soit excitabilité plus grande des cellules ou tension musculaire plus considérable, elle représente nécessairement un travail plus étendu et plus profond des groupes de cellules nerveuses, une quantité plus grande d'éléments en activité, ou,ce qui revient au même, une quantité plus grande d'influx nerveux. Qu'il s'agisse, en effet, de faits psychiques ou de faits physiologiques, il faut admettre pour tous ce que M. Bergson semble admettre pour la sensation de l'effort musculaire, que le progrès qualitatif correspond à l'accroissement de la quantité.(1) Mais ici va reparaître l'inéluctable

(1) *Loc. cit.*, p. 15 et suiv.

question des tempéraments. Le cerveau, comme tous les organes, subit l'influence directe de ce milieu interne, si bien nommé par Claude Bernard, du sang, dans lequel il baigne et qui le nourrit : son excitation générale est en rapport avec l'abondance et la qualité de cette humeur vitale apportée par la circulation. L'excitabilité des cellules du cerveau est aussi entretenue, comme l'indique en passant M. Richet, (1) par les incitations médullaires, provoquées elles-mêmes en partie par les incitations d'orgine viscérale.

De quel secours nous serait ici la classification viscérale des caractères, si l'on pouvait s'y appuyer en toute confiance ! Laissons-la de côté, une fois pour toutes, et revenons à notre investigation psychologique.

II. — Nous voici au tempérament des fortes émotions. Chez les *ardents*, la douceur des premières années peut faire illusion sur l'âpreté future. Elle s'annonce pourtant, à y regarder de près, par une sensualité assez accusée dans un sens ou dans l'autre, par une tendance possessive, des attitudes personnelles, un amour-propre très excitable. Tout cela s'accuse petit à petit, particulièrement à l'âge de l'adolescence, avec les caractères de l'égoïsme, de la malveillance et de la combativité. Ce sont là des nerveux, soit sanguins, soit plutôt bilieux, d'après l'ancienne division des tempéraments. Chez les uns, c'est l'humeur gaie, mais impétueuse et violente, chez les autres, l'humeur triste, mais renforcée d'amertume, qui prédomine. Il est rare, d'ailleurs, qu'il n'y ait pas chez eux quelque affection des organes, soit congénitale, soit accidentelle, comme conséquence de l'activité considérable du cerveau. Les plus tran-

(1) *Essai de psychologie générale*, p. 85.

quilles et les plus sages ne laissent pas d'avoir, enfants ou adultes, une grande irascibilité, soit d'explosion, soit de lutte ouverte, soit de rancune sourde et vindicative. Ils ont tous un courage de sang-froid ou d'emportement, quelquefois l'un et l'autre, et la lutte est leur élément, à coups de poings ou à coups d'épée, à coups de langue ou à coups de plume. La tension puissante de leur cerveau, de leurs nerfs ou de leurs muscles, fait que chez eux la poltronnerie est fort rare ; tout au plus sont-ils quelquefois impuissants à dominer leurs émotions, quand il ne s'agit pas de satisfaire leurs passions ; mais c'est par exception qu'ils en ont la maitrise. C'est le seul esclavage qu'ils connaissent, la seule lâcheté dont ils donnent l'exemple, si par lâcheté nous n'entendons pas la bassesse unie à la cruauté.

Dans la gaité, dans la tristesse, dans les affections, dans les haines, il y a toujours la bonne part du sentiment personnel. S'ils caressent, c'est, comme Napoléon, à la manière des félins ; ils sont impérieux, grondeurs et menaçants, jusque dans leurs tendresses : voyez les billets de Bonaparte à Joséphine. Si vous ne travaillez pas à servir leurs convoitises ou à flatter leurs faiblesses, surtout leur penchant à la malveillance, vous n'êtes pas longtemps de leurs amis. Bienfaisants, généreux, comme ils peuvent l'être ; fort honnêtes gens, modestes, et sans nulle ambition, fort bons compagnons, comme il s'en trouve, dévisagez-les bien à travers peau, à travers masque, et vous reconnaîtrez une personnalité irritable et mauvaise : le foyer est incandescent, et, sous l'apparence tranquille et sereine, couvent de terribles orages. Sachez qu'ils n'oublient jamais le mal qu'on leur a fait ou qu'on a voulu leur faire : ils le feraient payer à vos enfants, à vos amis, à vos bêtes. Et si vous avez l'air de ne pas vous rappeler leurs bons services, leur mémoire en a pris note, et à l'occasion vous en serez durement averti.

Gardez-vous de passer à côté de leur supériorité sans la saluer : tout pour leurs amis et pour leurs flatteurs ; pour ceux qui les ont une fois blessés dans leur amour propre ou lésés dans leurs intérêts, c'est la rancune éternelle et l'implacable *vendetta*.

Ce n'est pas qu'ils mettent toujours leur *moi* bien au-dessus de celui des autres ; mais ce *moi* est impatient de tout ce qui se met en travers de sa route. Ce n'est pas toujours pour abaisser les autres qu'ils se relèvent au-dessus d'eux-mêmes, c'est quelquefois par le besoin impérieux d'être distingués pour ce qu'ils sont, et par la crainte d'être toisés au-dessous de leur taille. Leur fierté est d'une susceptibilité ombrageuse ; leur orgueil n'est pas toujours dominateur ; il n'est pas toujours arrogant et dédaigneux, mais il finit, chez les ambitieux, par devenir un immense mépris des hommes : tel Napoléon, tel Bismarck. Par orgueil, d'abord, ensuite par calcul politique, ils descendent quelquefois jusqu'à la vanité la plus puérile ; d'une simplicité outrageuse et d'une négligence cynique, d'un luxe de sauvage ou de petite-maitresse, quand leur amour-propre s'y trouve intéressé. Tous ces traits, qui peuvent paraître un peu forcés, ne regardent, bien entendu, que le type en bloc ; je fais mes réserves pour les exceptions et pour les nuances.

III. — Il est rare que l'ardeur, qui signifie avant tout puissance nerveuse, ne soit pas accompagnée d'une certaine intelligence, dont elle explique en même temps les qualités et les défauts. L'intensité des émotions entraine toujours quelque force de perception sensorielle, de mémoire imaginative et constructive. Le plus ou moins d'ouverture et d'étendue de l'intelligence, qui dépend essentiel-

lement de la constitution intime du cerveau, ne laisse pas que d'être aussi en rapport avec cette énergie des secousses nerveuses.

En général, la vision ou l'audition est vive et nette, quelquefois l'une et l'autre; mais leur exercice et leur développement pourront être contrariés par la trop grande attention accordée aux sensations recherchées par les appétitions de la vie animale, y compris celles de l'amour. La mémoire, chez les gens de cette classe, même quand le cerveau est naturellement fait pour un grand nombre d'aptitudes spéciales, est nette, précise, tenace, étendue, d'une manière générale, mais trop sous la dépendance de l'instinct ou du sentiment, pour n'être pas exclusive de beaucoup d'objets. En outre, elle s'exagère et se fausse, si je puis ainsi dire, au gré des transformations que les sentiments les plus habituels font éprouver au jugement. Il en résulte beaucoup d'oubli, beaucoup de partialité, à côté d'un grand nombre de souvenirs frais, vivants et fidèles. Il en est de même pour l'attention. Elle s'adapte fortement à certains objets, mais se ferme, spontanément d'abord, puis systématiquement, à d'autres. Chez les ardents, la curiosité scientifique fait tort à la curiosité littéraire, philosophique et esthétique, et *vice versâ*. Elle a toujours quelque tendance à se confiner dans la sphère des inclinations personnelles, soit inférieures, soit élevées; il en résulte un rétrécissement d'esprit très marqué chez ceux qui avaient tout d'abord montré une curiosité universelle. Ce qui arriva à Napoléon est, aux différences près, la règle universelle. « Le cerveau qui acceptait et absorbait toutes les idées nouvelles avec tant de facilité leur devient rebelle; lui qui s'assimilait toutes choses d'une manière si complète, repousse toute impression nouvelle. » Le comte

Chaptal écrit : « Pendant le Consulat, son opinion n'étant pas encore formée sur la plupart des sujets, il souffrait la discussion, et il était alors possible de l'éclairer et de faire prévaloir l'opinion qu'on émettait en sa présence. Mais, du moment où il a eu des idées vraies ou fausses sur tous les objets d'administration, il n'a plus consulté personne; il se moquait avec aigreur de tous ceux qui émettaient une opinion différente de la sienne, il cherchait à les tourner en ridicule » (1).

Je ne crois pas qu'il faille absolument attribuer aux ardents, comme Taine et d'autres l'ont fait pour Napoléon, et comme P. Bourget l'a fait pour Vallès, à la « force des impressions », la nécessité, particulière à l'homme primitif, de tout transformer en vérités simples et concrètes, et « l'impuissance de manier les abstractions et de suivre de grandes lignes méthodiques » (2). Il y a bien un peu de l'homme primitif dans l'ardent, considéré comme personne émotionnelle et morale; il y en a beaucoup moins, si on ne considère que son intelligence. Je connais des ardents à l'esprit très méthodique, nullement étrangers aux idées abstraites et générales. On pourrait seulement leur reprocher la partialité du jugement, l'acerbité et parfois l'étroitesse de leur critique. Personnels en tout, c'est le plus souvent leur façon d'être, de penser et d'écrire, qu'ils érigent en règle universelle; et leur manière, c'est, ou la prédominance du fond sur la forme (ce sont les logiciens), ou la prédominance de la forme sur le fond (ce sont les artistes). Leurs enthousiasmes sont rares, leurs préventions outrées.

1. Franz Funck-Brentano, *Revue critique d'histoire et de littérature,* 9 mars 1891, p. 196.

2. Même article, p. 196.

Passons aux qualités pratiques et morales. Les plus sérieux d'entre eux, sérieux par les idées, pèchent toujours de quelque manière dans leur conduite habituelle. Le tempérament finit toujours par atténuer le bon qu'ils tenaient de l'hérédité et de l'éducation ; il a ses heures de revanche contre la contrainte ou la modération qu'on a pu remarquer chez eux. La bête féroce ou grossière a, chez les meilleurs, des réveils plus ou moins fréquents. Sages, ordonnés, obéissants, respectueux, discrets, prudents, beaucoup d'entre eux ont pu l'être dans leur enfance ou leur jeunesse ; très peu le sont restés complètement.

Les qualités esthétiques de leur intelligence ont reçu aussi les empreintes de leur personnalité plus ou moins forte et plus ou moins étroite. Ils ont naturellement le style net, en relief, l'image juste. Quand ils veulent se donner la peine de construire une œuvre, le détail et l'ensemble sont solidement perçus et agencés. La plupart ont aussi l'éloquence naturelle : ils pensent avec force, et s'expriment de même. S'ils ont de l'esprit, ils l'ont souvent gai, quelquefois un peu lourd, presque toujours à l'emporte-pièce. Leur trait ne sait pas jouer sur les surfaces, il troue la peau et s'enfonce dans la chair vive.

IV. — Les ardents ont toujours, à un degré quelconque, de l'énergie volontaire : il sont nés pour l'action physique, et pour ce qui en tient lieu au moral, c'est-à-dire les résolutions à faire exécuter par d'autres. Leur impulsivité naturelle est plus ou moins atténuée par une force d'arrêt due à l'hérédité ou à l'éducation. Ils mettent au service de leur volonté des motifs clairement perçus, et des passions d'autant plus intenses et persistantes, qu'elles se rapportent à leur dominante personnalité.

Quand on a son *moi* pour mesure de toutes choses et pour terme habituel de ses jugements et de ses actions, tout se retrécit, mais tout se simplifie : on peut se contenir en cédant à son impétuosité, on peut être souple dans sa raideur, et opiniâtre dans la poursuite de ses satisfactions les plus petites comme les plus grandes. Les meilleurs de cette catégorie sont ceux dont l'ardeur est comme adoucie par la pauvreté du sang et par les défaillances passagères ou fréquentes de l'organisme, et surtout ceux dont une éducation saine et normale, ni compressive, ni molle, a satisfait, en les tempérant les unes par les autres, les tendances diverses: ce sont là des fougueux domptés, ou pacifiés.

Leur volonté s'est équilibrée dans une certaine mesure en s'appliquant a des fins variées, et ils ont appris à se commander à eux-mêmes, en obéissant doucement aux autres. Grâce à l'efficacité incontestable de la culture morale, aux influences sociales de toute sorte, y compris, et les dominant, celles de la famille, ces exceptions ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. Ce métal en fusion, jeté tout brut dans le moule de l'habitude, en sort quelquefois sous une forme très humaine, en dépit de ses indestructibles aspérités.

Portraits

I

Raymond.

I. — Raymond fut le premier enfant d'un architecte habitant la ville de X..., dans l'Ariège. Le père était un hom-

me petit, brun, nerveux, très sanguin, très vif; la mère, de taille moyenne, brune aussi, était d'un tempérament lymphatico-nerveux : l'un et l'autre d'une constitution assez robuste, et assez bien doués quant à l'intelligence et à la sensibilité. Mais la mère, pendant sa grossesse, avait eu des chagrins qui purent influer sur l'humeur future de l'enfant. Il vint avant terme, et,pendant ses trois premières années, on s'attendait toujours à le voir mourir.

Il garda, jusqu'à l'âge de douze ans, un teint pâlot, une santé chétive. A six-sept ans, venu un peu tardivement à la puberté, tout en restant assez maigre et assez petit, il devint presque fort : son teint brunit, ses cheveux passèrent du châtain clair au châtain foncé, ses épaules s'élargirent; ses pieds grands, ses mains osseuses et larges, ses genoux forts, faisaient prévoir une complexion solide.

L'âpreté nerveuse de sa voix indiquait un tempérament bien accusé de bilio-nerveux. A l'âge de vingt ans, c'était un grand garçon à la tête carrée, au front haut, au crâne bien développé dans la région temporo-occipitale, aux pommettes et aux mâchoires proéminentes, au nez fort et bosselé dans le milieu, aux lèvres bien fendues, mais fines et sensuelles, au menton rond, mais d'une ligne ferme : quelque chose de dur et de heurté dans l'ensemble, et, sous d'épais sourcils noirs, un œil brun, grand, souvent fixé par l'observation ou allumé par la passion.

II. — Les ardents ont, par définition, une sensibilité plus forte que délicate. A côté,et peut-être par l'effet d'une activité considérable du système nerveux, se trouve souvent en eux le germe de quelque affection plus ou moins grave des organes de la circulation ou de la digestion, ou du sys-

tème nerveux lui-même. Il en fut ainsi pour Raymond, qu'une fièvre typhoïde, survenue dans sa vingt-cinquième année, ramena jusqu'à un certain point à sa délicatesse primitive, en lui laissant une obstruction intestinale, dont il devait mourir à l'âge de quarante-cinq ans.

Cette délicatesse originelle ne ressemblait en rien à de la faiblesse. Toutes les fonctions sensorielles s'accomplissaient avec régularité : rien de douillet, une sensibilité thermique et dermique moyennes; aucune apparence de sensualité, si l'on excepte celle du goût, qui était fort accusée. Raymond fut de bonne heure un gourmet et un cuisinier ; fin appréciateur et savant confectionneur des bons plats. Sa femme, une artiste culinaire, et ses cordons-bleus, triés sur le volet. redoutaient sa visite aux fourneaux, car c'était pour lui un délit qu'une sauce manquée.

Cette sensualité déjà bien prononcée, qui pouvait en préparer d'autres, des désirs réglés, faciles à satisfaire, mais très persistants, annonçaient déjà l'ardeur future, avec ou sans mélange de lenteur. La douceur, les habitudes et les goûts paisibles des premières années laissaient entrevoir à peine, par échappées, une certaine irascibilité inquiète. A l'époque de l'adolescence, ce furent des accès de colère impétueuse, se traduisant par des paroles acerbes et injurieuses, et suivis quelquefois de rancunes durables. Ce qui dominait, c'était l'aigreur ; on sentait qu'on avait affaire à un esprit malade, violent dans ses tristesses comme dans ses joies, et très sensible aux souffrances de l'amour-propre.

Cette facilité à s'emporter contre ce qui blesse ou menace entraîne une forte combativité : Raymond était de ceux qui attaquent et se défendent avec la langue. Quel discuteur intrépide, quel critique mordant il devait faire un jour !

Pour les coups de poing, ce n'était pas son affaire. Mais si la nécessité l'y avait forcé, il s'en serait tiré comme un autre. Il a toujours montré, en effet, dans les grandes occasions, un courage réel, non de sang-froid, mais d'élan et d'entrain. Dans le danger, dans les circonstances critiques, il ne perdit jamais la tête. Il n'a jamais connu crainte ou pusillanimité d'aucune sorte.

Prédisposé par son tempérament bilieux d'abord, ensuite par les préoccupations de sa santé, aux sentiments plutôt personnels qu'altruistes, Raymond fut un enfant et un jeune homme affectueux, mais d'une bienveillance et d'une pitié médiocres. Il aima peu de personnes, et les aima surtout pour lui. Ses amis, en général bien choisis, intelligents et honnêtes, n'en étaient pas moins, qu'il le voulût ou non, par l'ascendant d'une personnalité supérieure à quelques égards, les flatteurs de ses qualités et de ses faiblesses. Je ne dis pas de ses défauts, car il n'en avait pas d'essentiels; encore moins de ses vices; car, enfant, adulte, il passait, à tort ou à raison, pour un parfait modèle de sagesse. Il y avait donc quelque chose d'exclusif dans ses amitiés, qui voulaient être fondées sur l'estime, mais qui laissaient place à des préventions faciles, à des haines énergiques. Sans être capable d'aucune méchanceté, Raymond devint de plus en plus un malveillant, toujours prêt à partir en guerre contre quelqu'un ou quelque chose, et s'exagérant peut-être les travers et les défauts de ceux qu'il n'aimait pas, comme il tolérait ou ne savait pas voir ceux des gens qu'il aimait. Assez complaisant dans son enfance, il ne le fut plus qu'à son corps défendant, quand l'expérience et l'âge l'eurent davantage aigri et désillusionné : très capable de rendre service, et même de se dévouer, pour peu qu'on sût le mériter, et d'une acerbité rare à reprocher les ser-

vices dont on ne paraissait pas assez reconnaissant. Au fond,une nature droite,mais un peu rude et nerveuse, d'une sociabilité parfois très gaie, mais accompagnée de coups de dents et de coups de griffes (au moral). Il ne péchait guère que par la forme, mais il péchait souvent.

Pas de susceptibilité plus ombrageuse que celle de Raymond. Il avait,d'ailleurs,cette fierté morale qui fait l'homme honnête et digne. Même enfant, il se faisait respecter par le prestige de ses qualités sérieuses, mais aussi par sa vigilance à faire respecter ses droits. Plus tard, il fallait y mettre bien des formes pour contrecarrer ses opinions ; c'était le blesser au vif, et le hérisser à tous crins, que de n'être pas de son avis. Pas d'orgueil,ou du moins pas d'arrogance, mais une crainte excessive du ridicule, avec le mépris facile et l'ironie amère. Une modestie sincère, mais sèche et sans indulgence, n'appréciant pas les petites qualités des autres, ni toujours les grandes, mais se jugeant à sa valeur et ne s'en faisant pas accroire. Du reste, ses appétits satisfaits, une médiocrité dorée suffisait à son ambition. Il n'avait qu'à un degré très faible le besoin de s'élever et de dominer, peut-être parce que ses souffrances et ses petites passions lui donnaient assez de besogne, peut-être aussi parce qu'il n'avait reçu dans sa famille que des exemples de simplicité et de probité rigide. Quel personnage désagréable il fût devenu, s'il avait été mordu au cœur par la grande ambition ! A peine deux ou trois fois dans sa vie, il se laissa relancer par les petites ambitions de clocher. Il lui convenait mieux de primer par le bon sens et l'instruction scientifique ; et cela, il le faisait en conscience, croyant le faire par pur amour de la vérité.

On suppose bien que la vanité, chez un Raymond, n'aura rien de vulgaire, si tant est qu'il y soit parfois accessible.

Il faisait fi, sincèrement et hautement, de la misère des conventions sociales, des succès de coterie, des distinctions banales. Il arrivait pourtant que sa susceptibilité lui donnât des airs de vaniteux : il souffrait, et le disait bien fort, de se voir préférer un imbécile, de ne pas voir venir à lui les honneurs mérités, et non mendiés.

Il était extrêmement simple dans tout son extérieur. Déjà, enfant et adolescent, il aimait la toilette, non la parure. C'était du respect humain, mais aussi du respect de soi-même ; il voulait être bien vêtu, avoir des habits allants, non pour être à la mode, mais pour n'être point ridicule. En tout et pour tout, la peur du ridicule fut pour lui le commencement de la sagesse, et aussi le commencement de la déraison.

III. — Le front très développé, avec une ligne légèrement fuyante, annonçait la force de l'attention souvent mise au service de la passion ; en même temps, la plénitude des régions pariétale et temporale semblait indiquer une grande force d'élaboration intellectuelle, et des facultés pratiques, sinon une forte tendance à l'action.

Raymond avait, en effet, la mémoire prompte, tenace et précise des ardents, mais une mémoire trop souvent influencée par le sentiment. Il se rappelait, avec une fidélité étonnante, les scènes de son enfance et de sa jeunesse qui se rapportaient à ses amitiés ou à ses haines. Les souvenirs tristes ou malveillants étaient tout particulièrement enracinés dans son esprit. C'est ce qui produisait souvent des lacunes dans les représentations du passé ; il s'imaginait, par exemple, de la meilleure foi du monde, avoir eu une enfance abreuvée de chagrins et de déboires. De même, comme sa sensibilité (combativité, amour-propre) était toujours fortement intéressée dans les jugements qu'il por-

tait sur les hommes et sur les choses, quand la fièvre de la dispute était passée, il se prenait à les juger autrement, ce qui arrive à tout le monde ; mais, chose singulière, il attribuait alors, à ses adversaires d'autrefois, les opinions qu'il avait d'abord soutenues, et qu'il n'avait plus.

Cette partialité de la mémoire, explicable en partie par le fait de la préoccupation émotionnelle, doit l'être aussi par les dispositions particulières de l'organe intellectuel. La mémoire de Raymond avait des adaptations très heureuses : les mémoires verbale, historique, géographique, géométrique, physique, naturaliste ; à un haut degré aussi la mémoire musicale : il lui suffisait d'entendre un air une ou deux fois pour le retenir ; il avait à un degré moindre la mémoire picturale : ses dessins d'enfant et d'homme montraient quelque sécheresse et quelque raideur ; la mémoire topographique était chez lui très faible, la mémoire des physionomies plus faible qu'il ne le croyait, étant assez observateur. En somme, à partir de l'adolescence, ses goûts intellectuels devinrent de plus en plus exclusifs : d'abord en faveur des sciences historiques, puis en faveur des sciences exactes, et ensuite en faveur des sciences physiques. Ses professeurs le disaient un esprit très juste, d'une scrupuleuse exactitude, d'une correction et d'une précision remarquables, mais d'une imagination littéraire un peu terne. Je le vois, enfant de douze ou treize ans, tranquille dans son coin, regardant tout d'un œil doux, sans paraître fort impressionné par rien. Sur sa table, les livres, les dictionnaires, les cahiers sont disposés dans un ordre parfait. Chaque devoir est achevé à point nommé, copié d'une écriture régulière, nette et ferme. Pas de non-sens dans ses versions, peu ou point

de solécismes et de barbarismes, une suffisante élégance dans ses thèmes. Dans ses narrations, dans ses amplifications, on remarquait la correction, la clarté, et la propriété des termes ; mais peu de mouvement, et une sobriété d'expression allant jusqu'à la pauvreté. C'était déjà l'esprit judicieux, qui va droit à la réalité sans tenir compte des apparences, qui met le fond bien au-dessus de la forme, qui voit bien tout ce qu'il voit, mais ne sait pas ou ne peut pas tout voir. Quand il vint étudier à Paris la médecine, à laquelle un héritage inattendu et le soin de sa santé le firent renoncer, ses professeurs louaient sa curiosité vraiment scientifique, sa patience et sa justesse d'observation, qui auraient fait de lui un excellent théoricien, et peut-être un meilleur praticien.

Un des excès de l'esprit judicieux, surtout quand il s'accompagne d'un peu de malveillance ou d'aigreur, c'est l'exagération dans la critique. Trop de justesse rend sensible aux plus petites dissonnances, et conduit à une sévérité excessive, à la manie disputante, à l'étroitesse et à l'injustice. Raymond, intelligence très droite et très ouverte, de bonne foi comme pas un, en vint de bonne heure à disputer et à critiquer à l'excès, sous prétexte de franchise et d'amour de la vérité. Il ne faisait point là-dessus de préférences : tout le monde y passait : les amis, les parents, les inconnus. Une dame, le voyant descendre de wagon avant l'arrêt complet du train, eut l'obligeance de l'en avertir; et lui, d'un ton brusque : « Je sais voyager, madame ». Peut-on être plus aimable ? Il se présentait, après bien des hésitations, au conseil général : dans une réunion publique, sur un mot sans importance, il se rebiffa, et malmena un électeur influent, qui était favorable à sa candidature: il échoua, et dit qu'il ne regrettait rien. A force de vouloir être sincère envers et contre tous on en

vient à ressembler à certain personnage des contes des frères Grimm, qui remarque tout, fait tout mieux que les autres, critique tout, a toujours raison, et monte enfin (en rêve, heureusement) au paradis, chercher querelle aux saints et à Dieu lui-même. Il fut heureux pour Raymond d'être un esprit vraiment judicieux et modeste : sans cela, il était en voie d'en arriver là.

Si nous passons aux qualités pratiques, je lui voyais beaucoup de sérieux ; mais je n'étais pas sûr que ses vertus, si le mot n'est pas trop fort, ne tinssent en grande partie aux habitudes prises dans la famille, à la nécessité de ménager les susceptibilités morales de son entourage, et au respect singulièrement développé en lui du *qu'en dira-t-on*. Livré à lui-même, et vivant dans un milieu relâché, je ne sais pas s'il n'aurait pas eu quelque facilité à prendre, dans sa jeunesse, sa revanche de la retenue excessive de son enfance. Il semblait, en tout cas, avoir perdu en chemin tout au moins la fleur de sa belle sagesse d'autrefois. Il avait été, par excellence, un enfant raisonnable, soumis à la règle, obéissant, plein de déférence et d'équité, d'un ordre minutieux, crédule sans être superstitieux, confiant sans abandon ; discret, concentré peut-être, mais non pas secret ; sincère et franc tout uniment : on pouvait supposer que ces qualités ne feraient que se développer, avec les progrès de la prudence, du tact, de la modération, du bon sens et de la finesse, qu'on voyait déjà en lui s'annoncer. Eh bien, non ; quelques-unes de ces qualités s'étaient grandement altérées sur la route de la vie. Le respect de la règle, des convenances, des apparences, était devenu son moindre défaut ; et il n'y aurait eu qu'à l'en louer, s'il ne s'était pas donné tort dans les formes. Il lui arrivait souvent de négliger l'ordre et l'exactitude, ses vertus maitresses, quand son amour-propre ou son intérêt lui

conseillaient de le faire. Prudent, prévoyant par nature, il cessait de l'être, par passion et par prévention. Econome, dans son enfance, il ménageait ses pièces blanches pour les dépenser utilement : il en était venu, quoique paraissant quelquefois intéressé comme un rural, à gaspiller son argent, non pour satisfaire ses vices, mais par simple besoin de dépense. Sa belle franchise d'autrefois, si rude au pauvre monde, n'empêchait pas qu'il ne sût au besoin dissimuler, pour donner le change sur ses sentiments et sar ses actes : il ne savait pas d'ailleurs mentir pour duper, non plus que pour être aimable.

L'heureuse harmonie du fond et de la forme se rencontre bien rarement chez ces forts plus ou moins déséquilibrés : chez Raymond, c'est le fond qui prédominait sur la forme. Ses qualités et ses défauts, ses penchants, ses goûts, sa logique, son esthétique, procédaient de là. Quand il discutait sans prévention, je ne dis pas sans passion, sur une question scientifique, littéraire, morale ou politique, on l'écoutait avec le plus vif intérêt : son argumentation était solide et nette. Son esthétique, un peu étroite, marquait un grand sens, et un grand besoin de naturel et de vérité. La beauté de la forme en elle-même ne lui suffisait pas. La complication voulue de l'analyse lui faisait hausser les épaules. Il trouvait du bon dans Zola, lisait Daudet avec plaisir ; mais je pourrais en citer dix autres, non moins illustres, qu'il s'obstinait à ne pas goûter, à ne pas comprendre. Il ne voulut jamais écouter une explication de la théorie de l'art pour l'art ; il demandait souvent à quoi servent les poètes, et Victor Hugo, comme Lamartine, étaient compris dans la question. Pour la musique, il ne lui demandait pas de rien exprimer : il voulait seulement que ce fût de la musique, et il était connaisseur. En fait de peinture, il appelait du bar-

bouillage les savantes gammes et fioritures de couleurs, qui ne montrent pas des êtres réels, beaux, si c'est possible, et laissant au spectateur quelque impression morale.

Comme tout se tient dans la tête d'un logicien à outrance, on ne sera pas surpris que Raymond, n'admettant pas la morale sans dogme, et ayant rejeté les croyances du premier âge, soutînt que la morale restait désormais sans fondement, et que l'intérêt était l'unique règle de la conduite humaine. Et l'altruisme ? Il n'en voulait pas entendre parler. « Quand je verrai, disait-il, un ivrogne corrigé par amour de l'humanité, je croirai à la morale sans dogme ! » Toujours un peu étroit et exclusif, par passion, prévention, ou par un effet de l'esprit géométrique.

IV. — Raymond n'avait pas pour rien le frontal et le temporal amples, l'arcade sourcilière et les pommettes saillantes, le nez fort et busqué, le menton énergique : c'était un actif et un volontaire. Quoique se décidant souvent sous l'impulsion de sentiments violents, comme ces sentiments pouvaient persister, il y avait chez lui de la fermeté et de la constance. L'intelligence fournissait d'ailleurs des motifs puissants d'action, qu'ils fussent tirés de raisons personnelles, de jugements prévenus, d'entraînements passagers, ou de raisons plus élevées, raisons d'humanité ou de moralité. Ce passionné savait parfois se contenir dans la passion même, soit pour sauver les apparences, soit pour sauvegarder ses intérêts. En dépit des défaillances de l'organisme et des exagérations du sentiment, l'activité, chez cet ardent fils de gens honnêtes et bons, se trouvait réglée le plus souvent au mieux de sa réputation et de ses intérêts. Il passait, malgré tout, pour un homme plus sage dans sa conduite que dans ses discours, gai compagnon à ses heures, en général, peu aimable, mais fort estimable.

II

J.

I. — J... était un gars taillé « à coups de serpe » dans le châtaignier des montagnes d'Auvergne,les pommettes et les mâchoires avançant, avec « les dents aiguës d'un chien, le teint jaune comme du « buis », le front haut et bombé, la tête osseuse, les épaules carrées, les bras longs, les pieds écartés, un peu lourd, pas lent, — un robuste et un ardent, tourmenté de bile. De cette tête anguleuse et dure, l'œil est la maîtresse partie : une grosse lentille à prunelle noire et luisante,dilatée par l'observation, la convoitise, la colère, la haine.

J... était un sensitif : toutes ses impressions et ses images se rattachaient à la vie animale : toujours faim ! toujours soif ! en réalité ou en imagination. C'était un nez subtil, un œil chasseur, une oreille fine, au service d'un appétit d'homme primitif. Or, sa destinée voulut que, depuis l'âge d'enfant jusqu'à l'âge d'homme, tous ses instincts dominants fussent contrariés,et,par suite,exaspérés et surexcités. Les privations les plus sensibles pour un gourmand lui furent prodiguées ; on le saturait de mets qui lui donnaient la nausée, on lui arrachait des mains ceux qui l'auraient tenté. Ses instincts d'activité musculaire étaient satisfaits au rebours : ah ! tu voudrais monter au trapèze ou à la balançoire ? et bien, reste à la maison, pour laver la vaisselle et ratisser les carottes, quand tes devoirs seront finis. Que de

1. Jules Vallès, d'après son livre de l'*Enfant* et des renseignements dus à mes relations personnelles avec l'auteur.

misères! Et les coups et les injures de pleuvoir sur lui. Jamais, à l'en croire, enfant ne fut plus battu, et plus injustement battu. Et il faut l'en croire : on a beau être le fils de parents âpres et durs, on n'invente pas de pareils souvenirs. Je les lui ai entendu raconter comme il les a écrits plus tard, et je puis affirmer qu'il a souffert, dans sa famille, plus encore qu'il ne l'a dit au public.

Et, malgré tant de souffrances, J... ne pourra devenir un triste : il sera tout au plus un amer, un révolté, mais ayant, comme ses terribles parents, une grosse et auvergnate gaîté. Il y avait, sous ce réfractaire, non seulement un gouailleur, un blagueur sinistre, mais un vrai bon enfant, au rire clair et saccadé comme le cri de délivrance ou de revanche, mais un rire qui mordait fièrement. Ses colères étaient moins cruelles que son ironie; car il était brave, et mauvais, sans doute, mais point méchant. Ses fêtes, trop rares au collège, c'était de jouer des poings et de montrer qu'il avait du « moignon ». On sentait bien, quand il bataillait de la plume, qu'une rude poigne la menait. Sanguin surchauffé de bile, fort, pouvait-il être autre chose qu'un batailleur ?

J'ai dit qu'à mon avis, J... n'était point méchant : je n'entends pas qu'il fût bon. Education à part, il avait été fabriqué rudement par l'hérédité : ses parents méritaient bien un tel fils; et il s'est châtié lui-même en les châtiant. Cependant il faut bien avouer que l'éducation eut sa bonne part dans l'achèvement de ce caractère. L'affection, la pitié, la bienveillance, s'apprennent dans une certaine mesure; on en peut aussi détruire ou affaiblir les germes innés. Or tout ce qu'il pouvait y avoir de bon et d'affectueux dans le J... de la nature, resta inexercé, refoulé, comprimé. Il y a, dans la mémoire de l'enfant battu, des coins tout parfumés

et mouillés de tendresse : l'enterrement de la chienne Myrza, les tortures de la petite Bergouignat, les histoires navrantes du fichu de la morte et du bouquet de l'absente. Il semble même que, blasé sur les mauvais traitements, il en était presque arrivé à les trouver naturels, et qu'il s'estimait heureux et aimait ses parents, quand ils ne le battaient pas trop fort. Il aurait pu même oublier ses quotidiennes humiliations ; mais il est des souffrances inoubliables. Quels ferments de haine jetés dans le cœur de cet enfant, que son père frappe à toute heure, en vrai barbare, après la scène de jalousie dont il a fourni le sujet à sa femme, scène affreuse dont l'enfant a été témoin ! Quel renversement de la conscience morale, quand il apprend que son père lui a menti, que sa paresse n'était qu'un prétexte, que la vraie cause des supplices qu'il lui infligeait, c'était un reproche déguisé du proviseur sur la fameuse scène en question ! Il est triste de penser que le seul souvenir d'un bon mouvement de son père se rapporte à une côtelette « chippée pour son fils, un soir, au lycée du Puy ! » Pas autre chose que la reconnaissance de l'estomac. Mais si on ne lui donnait pas l'occasion d'en éprouver d'un autre genre !

J..., avait l'amour-propre de son tempérament : et comme il eut encore à souffrir de ce côté-là ! Dans sa famille, où on l'injurie ; au collège, où il est humilié jusque dans la personne de ses parents ! « Je me contente d'enfoncer mes mains dans mes poches, et j'ai l'air de rire ! Je pleure. Que de sanglots j'ai étouffés pendant qu'on ne me voyait pas ! » Misères physiques, et misères morales, privations, humiliations, en faut-il davantage pour faire d'un enfant ardent et sensuel un orgueilleux et un envieux ? Or J... avait dans le sang, comme sa mère, les vanités d'un rustre. On ne l'avai pas dressé à la fierté morale, qui ne va pas sans la culture

des sentiments élevés et délicats ; et, dans ses moments de répit, pendant ses vacances au village, il ne voit admirer et n'admire que la force de l'appétit ou du biceps. C'est pour cela qu'il pose, et pour faire l'homme. Quelle joie, de se faire décrotter en tirant négligeamment deux sous de sa poche, comme font les messieurs, et disant : « Pour la goutte, Moustache ! » Il posait, à douze ans, pour l'homme qui se fait cirer, et à trente pour l'indécrottable, « le candidat de la misère », d'ailleurs toujours assez bien mangeant et buvant. Ce rustre, dont on n'a pas su faire un monsieur, sera tourmenté toute sa vie de la fièvre d'être quelqu'un ou de le paraître.

III. — Où commence l'intelligence, où finit la sensibilité ? Pour les idées, comme pour les émotions, J..., est un sensitif. Sa vision est intense, mais bornée : elle ne va guère au-delà des sensations vives, des images concrètes des objets, des objets d'appétion ou d'aversion. C'est un esprit à idées simples, d'une certaine puissance, mais mieux disposé à s'assimiler les formes et les couleurs, les sons et les mots, qu'à les combiner en jugements abstraits et en idées générales. Il était cela, par la construction même de son cerveau doué d'une grande vitalité, mais quelque peu étroit. Les influences du milieu ne pouvaient que le développer, ou achever de le déformer dans ce sens : tout y était fait pour le retenir dans le cercle des préoccupations vulgaires, personnelles, animales. Dans la famille, il n'entend parler que de cuisine, d'argent, de commérages du quartier et du collège. S'il quitte un moment ses dictionnaires et ses cahiers, c'est pour prendre en main le torchon, la brosse ou le balai. Son père n'est à la maison que pour le gronder ou le battre, lui rappeler une composition à préparer, une première à

rattraper. Rien pour élargir la pensée et élever l'âme : il ne prendra jamais goût à la substance des livres, dont on lui donne seulement à broyer et à digérer l'écorce. Son esprit de sensitif et de géomètre est rétréci comme à plaisir. Aussi, voyez : tant qu'on exigera de lui plutôt des mots que des idées, il tiendra le premier rang. Il est passé maître en l'art du vers latin, l'art de faire des coupes et de plaquer des épithètes ; et, s'il manque le prix au concours général, c'est peut-être faute d'un peu d'invention, car enfin, quoi qu'il dise, il en y faut bien un peu. Ne lui parlez pas de dissertation ; il n'y a pas réussi, car il n'en dirait pas tant de mal autrement : sans doute, il a voulu trop croire que ce n'était là qu'une affaire de centon, de la prose pour ne rien dire, mais de la prose à effet, une traduction de vers latin. Et toute sa vie, il écrira pour décrire, avec une virtuosité singulière, une correction et un relief admirables, une rudesse et une rutilance voulues et monotones : ce contempteur de l'université, universitaire, quoi qu'il en eût, restera un habile ouvrier en vers latin.

Un virtuose plutôt qu'un artiste. Faute d'idées générales, pas la moindre aspiration généreuse. Sa poésie, son idéal, c'est le libre épanouissement de tous ses appétits : boire et manger, sauter ou marcher à sa fantaisie, respirer l'air des champs, et, par pis-aller, l'air enviolетté des boulevards, gagner beaucoup d'argent, attirer les yeux sur soi par des coups de tam-tam ou des refrains de mirliton, chercher à décrocher la timbale, c'est-à-dire une influence quelconque, et, entre-temps, dauber les bourgeois, les universitaires, les artistes. On croit sentir l'effort dans ses invectives et ses ironies rhétoriciennes: il n'y avait peut-être qu'une exagération passée en habitude. Autrement, c'étaient bien là ses principes, de n'en avoir point. Tout n'existait que par rap-

port à lui, comme il le voyait, et dans la mesure où il pouvait le voir.

D'ailleurs, il n'avait pas de sérieux dans l'esprit ; il était même souvent d'une légèreté puérile, par vanité, sentiment personnel, étroitesse de vues : capable de violentes éruptions et d'outrances calculées ; une absence complète de scrupules à l'égard des autres, et une préoccupation tyrannique de ses intérêts ; d'une franchise voulue, d'une sociabilité bonhommière, et le don de mentir avec aplomb, même sans nécessité, par pose et par politique ; d'une discrétion limitée à ses propres secrets, mais d'une facilité impitoyable à démasquer les faiblesses des autres ; sachant, au gré de ses passions, parler ou se taire, ruser avec les puissances de ce monde, en ne se compromettant qu'à bon escient, et se préoccupant fort peu de laisser les autres se compromettre à côté de lui ; enfin, par-dessus tout, aussi avare que jouisseur : farouche apôtre des misérables, révolutionnaire démolisseur, par envie, par orgueil, par rancune, par pose.

IV. — J... était une nature en dehors, bruyante, agissante, souple dans sa raideur, contenue dans son impétuosité ; une grande impulsivité et un grand pouvoir d'arrêt. Même en cédant, ce qui était pour lui l'ordinaire, à des mobiles passionnés, il tendait à des fins nettement perçues, et d'autant plus que les sentiments personnels rétrécissent et simplifient la vision des motifs. Comme il n'oubliait jamais son *moi*, il ne perdait jamais la tête au cours de l'exécution la plus mouvementée. Pachionnard, comme l'avait appelé Louis Veuillot, était un instinctif, presque un simpliste, un tempérament plus qu'une personnalité. Cette volonté, d'énergique allure, mise au service des

appétits et des convoitises, procédait souvent par boutades et saccades, mais sans perdre l'esprit de suite. Il lui manquait, cela est sûr, la sévère persévérance des grands travailleurs : incapable de renouveler sa provision d'idées,(1) et ayant toujours assez d'images à son service, son stock de tournures sentimentales et d'épithètes pittoresques, et toujours un recoin de sa monotone personnalité à coudre à tout cela, il se figeait souvent dans sa paresse sybaritique ou cynique. Peut-être y avait-il une certaine nonchalance d'action dans cette vibrance (2), et l'énergie de la volonté, réelle à certains moments, put être souvent jouée, comme tout le reste, dans cette nature expansive, mais ayant ses dessous, et cabotine autant qu'artiste.

(1) Comme l'a dit M. Sarcey, qui le connaissait, et qui se connaît en hommes.

(2) Vous n'êtes pas sans savoir que le même Veuillot avait dit de lui : « C'est un vibrant... il vibrera toujours. » Ce fut vrai.

CHAPITRE VI

Les lents.

I

Étude.

I. — La lenteur des mouvements, et, par suite, de la plupart des fonctions psychiques, est généralement attribuée à la constitution ou au tempérament lymphatique. Mais la présence dans le sang de lymphe, de mucosités, de tout autre élément agissant de manière à en affaiblir la force excitatrice ou à en retarder la circulation, ne suffit pas pour expliquer la lenteur. Il faut toujours en revenir à la constitution propre du cerveau, tel que l'ont fait toutes les circonstances résumées dans le mot « hérédité ». C'est là que doit être la véritable explication de la lenteur générale, dans tel sujet donné, et de sa fusion ou de son alternance avec la vivacité ou avec l'ardeur dans tel autre. C'est parce que telle partie du cerveau est plus riche en activité, a été davantage et mieux exercée par les ascendants, qu'elle se trouve plus apte que telle ou telle autre, moins bien exercée, à fonctionner avec promptitude et énergie. Ceci nous aide à comprendre que, s'il y a des individus absolument lents, qui le sont pour tout, il y en a d'autres, et c'est peut-être le plus grand nombre, qui ne le sont pas également pour toutes choses, ni dans toutes les circonstances.

II. — La lenteur comporte une sensibilité quelquefois délicate, en général peu profonde, peu étendue, souvent obtuse. Il faut, d'ailleurs, distinguer les lents robustes, presque ardents, et les lents anémiques ou affaiblis. Chez les premiers, l'humeur est en général égale, ou du moins l'équilibre est prompt à se rétablir. Indifférents à beaucoup de choses, nonchalants, paresseux peut-être, jouisseurs, satisfaits d'eux-mêmes et confiants dans la fortune, plus vaniteux qu'orgueilleux, leur sensualité épaisse ou fine, ou leur travail professionnel, occupent la meilleure part de leur existence. Ceux d'entre eux dont l'humeur est moins gaie, sans qu'ils soient sérieux, sont, si vous voulez, des tristes de sens rassis. Quant à ceux chez lesquels la faiblesse persiste, anémiques ou névrosés, ils sentent plus vivement que profondément ; leur sensualité est plus douillette, plus absorbante, avec une pointe de mélancolie. On les voit inquiets dans le plaisir, plus désolés parfois des petites contrariétés que des grandes souffrances.

On trouve, parmi les *lents*, pas mal de gens enclins à la brutalité ; leurs colères s'expriment le plus souvent par des poussées brusques et massives. C'est chez eux qu'on trouve le moins de batailleurs et de disputeurs : ce sont des gens qui abondent dans leur sens, et ne sont guère dérangés par l'opposition qu'on fait à leurs idées ; ils sont plutôt sensibles aux petits froissements et aux petites déceptions, quand la faiblesse maladive domine chez eux. Les énergiques de cette classe ne se fâchent guère que pour des choses qui en valent la peine, et ne se mettent pas pour rien en frais de courage. Leur sang-froid, qui n'est pas toujours de la patience, mais plutôt de la nonchalance, est d'ailleurs une qualité toute négative, quoique ayant son prix : s'ils n'ont pas peur, c'est souvent parce qu'ils ne s'é-

meuvent pas fort. Le courage instinctif est chez eux plus habituel que le courage raisonné. (1) De même qu'ils ont leurs impulsions passionnées, qui les emportent lourdement à leurs fins, comme les rochers détachés de leur base et roulant sur un plan incliné, de même poussés à bout, et fortement effrayés, par exemple, par un effet de contagion, ils vont, dans leur colère et leur effarement, frappant en aveugles, comme des bœufs affolés que rien n'arrête et ne modère. La colère et la lutte répugnent à la plupart d'entre eux : ils sont tolérants par indifférence, pacifiques par paresse et par système; ou en voit qui, par moments, se fâchent avec éclat, pour se débarrasser au plus vite de la peine de se fâcher.

Comme il faut aux lents quelque effort et quelque temps pour sortir d'eux-mêmes, ils se cantonnent le plus naturellement du monde dans un innocent égoïsme. Ainsi Fontenelle, dont on connaît la maxime : « Il faut avoir en tout temps le cœur froid et l'estomac chaud. » On a dit de lui que s'il « n'était pas très sensible à l'amitié, il serait injuste de lui dénier une vive sensibilité à l'endroit des asperges. » (2) Un caprice fortifié par l'habitude, plutôt qu'une vive sensibilité. Ce n'est pas, du reste, le cas de tous les lents. Chez eux, point de désirs passionnés ; plutôt des goûts exclusifs, tournant quelquefois à une sorte de manie routinière. Les plus affectueux ne se dépensent pas plus en effusions de tendresse qu'en explosions de colère. Cependant les anémiques, les irritables de cette classe, tourmentent les gens, comme le dit Bahnsen, avec leur besoin d'amour, de pitié, de câlinerie. Ceux-ci ont des amitiés banales, et, en général, peu profondes, de sensualité, d'imagination plutôt que de cœur. Les forts de la même classe ont

(1) J'en ai dit autant des vifs pour d'autres raisons.

(2) Paulhan, *loc, cit.*, p. 53.

d'ordinaire, des amitiés peu nombreuses, mais durables.

La bienveillance, chez les forts ou les normaux de cette classe, est, en général, discrète ou molle, d'extérieur et d'apparat envers les personnes qui ne sont pas de leur famille ou de leur coterie. Il en est peu qui éprouvent, de manière à en être troublés, ce mouvement profond des entrailles qu'on appelle pitié. Leur bonté, leur ressentiment, ne sont guère actifs. Ils sont trop occupés de leur personne ou de leurs affaires, trop oublieux, trop lambins, trop distraits, pour ne pas différer souvent le service à rendre ou la punition à infliger. Leurs rancunes peuvent être vivaces, et ils le font à peine voir. Ils ont, d'ailleurs, en fait de sentiments affectifs, leur inconstance, d'un genre tout spécial. Ce sont gens qui vous quittent en fort bons termes : loin de vous, sans que vous vous en doutiez, ils ont eu le temps de ruminer leurs impressions, et les voilà tout changés à votre égard. Ils ne reviennent pas autrement de leurs préventions et de leurs haines : chez eux, pour connaître leurs sentiments définitifs, il faut attendre que la machine intérieure ait fait un certain nombre de tours, car leur montre retarde presque toujours sur la vôtre.

Avec leur imagination rarement très active, leur jugement paresseux ou indécis, leurs désirs peu violents et peu obsédants, leur tendance à s'abandonner plus ou moins au courant des choses, les lents n'ont jamais un amour-propre bien développé sous toutes les formes. Il est parmi eux des natures mesquines, souffreteuses, irritables, affectées de minuties, qui ont une susceptibilité fiévreuse et toujours inquiète ; elles ne laissent pas d'avoir aussi leur petite et insupportable vanité. Chez les forts qui n'ont pas de bon sens ou ont reçu une mauvaise éducation, la vanité, l'orgueil, la fierté prennent les airs d'une tranquille

suffisance ; où d'autres se contentent de montrer leurs qualités réelles ou supposées, ils les étalent : Courbet aurait été un homme bien malheureux, s'il n'avait pas reçu la croix du gouvernement de l'Empire, pour la refuser au su du monde entier.

Les lents plutôt sérieux que sensuels et frivoles ont quelquefois de la dignité morale, mais elle se confond souvent chez eux avec la fierté professionnelle. Ils parlent toujours d'estime et de considération, et ce sont choses qu'ils ont à cœur, d'autant plus que les témoignages extérieurs en sont faciles à observer, et aussi, pour eux, plus faciles à mériter ; leur nonchalance ou leur froideur les met, il est vrai, à l'abri des fortes séductions et des dangereux enivrements de l'orgueil. Quant aux fiertés généreuses, qui sont fondées sur des nuances délicates d'idées ou de sentiments, et qui impliquent presque toujours une sensibilité et une imagination vives ou ardentes, ils ont plus de peine à en remarquer les signes chez les autres et à les éprouver eux-mêmes. Quelques-uns d'entre eux n'ont ni assez de fierté, ni assez d'orgueil, ni assez de susceptibilité, ni même assez de vanité. Heureuse mollesse, précieuse indifférence, qui leur sont comptées peut-être pour du mérite et pour de la sagesse !

III. — Les facultés essentielles de l'intelligence dépendent avant tout de l'organisation du cerveau. Il est des lents doués d'une mémoire scolaire et d'une mémoire émotionnelle excellentes. Le cas est pourtant rare, et, chez eux, d'ordinaire, ces deux sortes de mémoire montrent des lacunes plus ou moins considérables. Il n'est pas toujours vrai non plus que leur mémoire, lente à acquérir, soit tenace à conserver, et paresseuse à la reproduction. Chez les faibles de cette catégorie, la ténacité et la précision pa-

raissent atténuées dans une mesure variable. Il est des lents au cerveau bien constitué dont l'attention est prompte et puissante dans ses prises. Chez d'autres, d'une hérédité intellectuelle plus pauvre, bien qu'ils ne soient pas à ranger parmi les médiocres, l'organe intellectuel est moins bien servi par la santé et par la tension musculaire ; le ressort a beaucoup de peine à se tendre et à rester tendu. Chez tous les lents, on rencontre d'ailleurs une étourderie presque nonchalante, quelquefois accompagnée de rêverie creuse, de lambinerie, de musarderie. Le mécanisme des habitudes leur fait une économie de mouvements, d'attention et de raisonnement. Ce sont, par excellence, les esprits routiniers, traînassiers et conservateurs ; gens très utiles pour modérer l'impatiente initiative des vifs et des ardents, quand ils ne s'obstinent pas à l'enrayer ; gens vétilleux, mais de sens rassis, temporisateurs, mais pratiques.

Les défauts d'esprit, chez les moins bien doués, je ne parle pas des obtus, qui abondent dans cette classe, sont les suivants : au contraire de ce que l'on voit chez les vifs, ils s'intéressent de préférence aux choses qu'ils connaissent ; le nouveau les séduit peu. Les raisonnements tout faits, les déductions, font mieux leur affaire que les patientes recherches ayant pour but de transformer les hypothèses en inductions. Leur besoin de logique, d'accord entre leur pensée et la réalité, les confine dans une sphère étroite et les arrête à la superficie des choses, aux détails, aux formules : pour la « substantifique moelle, » ils en sont peu friands. Il en est même qui, par paresse et par hâte d'en finir, concluent et généralisent avec la désinvolture des prime-sautiers.

C'est par là qu'ils perdent souvent le bénéfice de leurs qualités essentielles, la précision, la justesse, l'ordre,

l'exactitude, la sincérité, la candeur, la prudence, qualités qu'ils portent souvent, par une autre exagération paresseuse, jusqu'au scrupule et à la minutie. Beaucoup de lents, d'ailleurs, tâtillons et insouciants, sont aussi éloignés que les vifs les plus prononcés de toutes ces belles qualités pratiques.

Ainsi que les affections désintéressées, l'enthousiasme fait trop souvent défaut même aux plus distingués de cette classe d'esprits. Une chose leur manque, en général : c'est, si je puis employer cette expression qui rend bien ma pensée, l'émotionnalité. Ils vont leur train-train, comme des instruments montés et bien construits, mais ils ne sont pas capables de réaction, capables de faire retour sur eux-mêmes, de s'étudier, de se comprendre, de tendre à se modifier. Ils sont ce qu'ils sont; ils seront, adultes, ce qu'ils sont enfants. J'en sais qui ont l'intelligence prodigieusement rapide, vive, nette, étendue; avec cela, terre à terre. Excellentes machines à faire thèmes, versions, problèmes, mais sans le *vena dives*, le *quid divinum*, qui fait les esprits élevés, susceptibles de s'enflammer pour une idée, de s'éprendre d'autre chose que de leurs plaisirs égoïstes et habituels. Simplistes, ils expriment leur pensée d'un jet bref, sans ampleur: une énigme, un mot d'oracle à interpréter, jeté avec indifférence, sans souci d'être compris. Si bien doués qu'ils soient, ils sont fermés à certaines choses. Humanité, patrie, vérité scientifique ou morale, souvent tout cela est lettre morte pour eux. Il en est même qui, tout jeunes, ont puisé je ne sais où, cette manière de persifflage des gens secs et désillusionnés, qui est le signe le plus désagréable de l'étroitesse d'esprit se prenant pour sagesse, et affectant un superbe dédain pour tout ce qui est grand et généreux. L'éducation est bien pour quelque chose dans ces regrettables lacunes.

IV. — Les plus forts, les plus sensibles, les plus intelligents de cette classe d'esprits, paraissent avoir les éléments essentiels d'une volonté sérieuse : décision, fermeté, constance. Ce ne sont là, chez eux, que des cas exceptionnels ou de simples apparences. Leur décision n'est souvent que l'effet mécanique de l'habitude ou d'impulsions à demi instinctives, particulièrement puissantes, soit l'amour-propre, soit l'amour de la famille, ou du devoir, de la considération. Dans les cas nouveaux et difficiles, où la réflexion serait nécessaire, leur imagination ne leur ayant pas fourni de motifs à mettre en balance, ou ils ajournent la décision, ou ils l'improvisent avec le sans-façon des prime-sautiers vifs ou ardents.

La constance des lents n'est souvent que la persistance d'une impulsion donnée ; elle a pour cause leur inaptitude à modifier, à renouveler cette impulsion. Leur force d'arrêt n'est souvent aussi que de l'impassibilité, de l'apathie, de l'indifférence. Ils ont leur inconstance, qui procède avec lenteur, quelquefois par surprise et comme par un coup de théâtre : c'est qu'une impulsion, tard venue, a produit peu à peu ou brusquement son effet et pris à son tour pour un certain temps la direction du mouvement. On ne peut guère compter sur eux, si l'on n'est pas toujours auprès d'eux, à attendre ou à préparer l'éclosion du moment où tel instinct, tel sentiment, telle habitude, reprendra sur eux tout machinalement son empire. Ils aiment commander, parce qu'ils sont entêtés avec douceur ou avec violence, et ils ne savent pas céder ; c'est lentement, et sans le leur laisser apercevoir, qu'on les tire à soi, entraînés de fait, mais à leur manière, tout en se croyant seulement éclairés ou persuadés.

Les faibles de cette classe ont tous les défauts que la volonté présente chez les vifs, l'irrésolution, la promptitude,

l'inconstance, avec la mollesse en plus, et l'entêtement ou le caprice. Ce qui les trouble et les embarrasse, ce n'est pas seulement l'effort de l'exécution, mais encore et surtout la décision à prendre. Chez eux, la volonté agit au hasard, suggérée, rencontrée, incertaine, hésitante, souvent en disproportion avec le motif. Ils veulent trop ou trop peu, et ils s'arrêtent ou s'écartent à chaque instant sur leur chemin.

Portraits

I

Georges.

I. — Georges est parisien, fils de parisiens, mais, par son père, de race picarde. Le père est un homme sanguin, vif, robuste, intelligent, joyeux et bon ; la mère, que Georges perdit il y a cinq ans, était nerveuse, énergique, d'intelligence supérieure. Georges est sanguin, comme son père. mais faiblement constitué : ses joues sont roses, son teint blanc, ses cheveux châtain-clair. La taille, encore à l'âge de quinze ans, est petite, la musculature médiocre. On eut beaucoup de peine à l'élever : les fonctions digestives étaient fort imparfaites ; et, malgré quelque tendance naturelle à la sensualité du goût, il y avait chez lui, jusqu'à l'âge de quatorze ans, inappétence habituelle.

Les indices faciaux et crâniens ne présentent rien de bien particulier : visage arrondi, front ordinaire, ou du moins le paraissant grâce à un plus grand développement du temporal, du pariétal et de l'occipital ; nez droit, de grosseur

moyenne, un peu relevé du bout ; lèvres un peu charnues et rouges : menton petit, œil petit aussi, brun, peu mobile; entre les deux sourcils, un sillon souvent ébauché par l'effort pénible de l'attention. Malgré l'habitude déjà ancienne de la souffrance, la physionomie est plus habituellement souriante que sérieuse.

I. Malgré la lenteur un peu molle qui le caractérise, Georges a une certaine vivacité d'impressions : c'est plutôt, par suite de la faiblesse maladive, le pouvoir de réaction qui ferait défaut. Il est vrai que sa sensibilité a ses heures, et ses objets de préférence : elle est indifférente à beaucoup de choses. Elle s'arrête et se concentre sur quelques-unes avec une tranquillité phlegmatique et une sorte d'entêtement doux. C'est le tempérament du « j'y suis, j'y reste » ; celui de la tortue peu encline à s'agiter, remuant à peine sur place, et aimant les longues pauses ; le tempérament des habitudes et de la routine.

Georges, pendant ses premières années, pleurait et riait facilement. Depuis sa douzième année, il n'a peut-être pas pleuré deux fois; mais le rire, et même le fou rire, sont chez lui fréquents. Il tient de son père un fonds de gaîté essentielle, qui ne va pas sans un certain sérieux d'humeur et d'esprit. Cette gaîté est d'ailleurs peu explosive : à peine çà et là quelques sauts de cabri mal éveillé. Son attitude ordinaire semble correspondre à l'équilibre intérieur que Bahnsen attribue au *phlegmatique pur*. Ses jeux n'ont rien d'ardent ni de pétulant ; il préfère à tous autres ceux de la parole ; car il aime parler, et il parle bien, d'abondance, ne se lassant ni ne se pressant jamais, racontant comme un homme et lançant à l'occasion le petit mot pour rire. En somme, chez lui, désirs peu variés, peu intenses, peu de mobi-

lité dans les goûts, chagrins rares et vite oubliés ; une naturelle insouciance à l'égard d'un grand nombre de choses.

Georges ne se fâche pas pour rien, et ses colères n'ont ni grand fracas ni longue durée. Ce sont plutôt des impatiences plus ou moins prononcées ; par exception, un mouvement un peu brusque, quand on le dérange de ce qu'il fait, ou qu'on l'agace trop fort : alors il donne une poussée ou une giffle, ce qui ferait croire à de la brutalité, si c'était raisonné et répété. Mais non, il en rougit aussitôt, et il ne tarde pas à rentrer dans son assiette ordinaire.

Georges n'a pas le moins du monde l'humeur combative, mais il n'est point peureux. Ni les chiens aboyeurs, ni le ciel tonnant, n'ont jamais hâté les pulsations de son cœur : il s'amuse, au contraire, à faire hurler les chiens hargneux, à voir les éclairs zigzaguer dans les nuages et à entendre les grondements furieux de la foudre : il n'y voit pas autre chose que de curieux effets d'électricité. Il craindrait plutôt les coups, en ayant peu reçu, et n'ayant pas appris à en donner, ayant d'ailleurs eu de bonne heure le sentiment de sa faiblesse physique. Il est prudent, il n'attaque jamais personne, il ne se défend pas contre un adversaire plus fort que lui ; mais si un enfant de force égale veut le houspiller, il se défend en conscience. Rien, dans l'éducation qu'il a reçue, n'était de nature à irriter ou aigrir ce tempérament fait de sang-froid et de douceur.

Enveloppé d'une atmosphère de bien-être, de sympathie et de tendresse, Georges, qui était naturellement sensible, ne pouvait manquer d'être bienveillant et affectueux. Il éprouva un si grand chagrin à la mort de sa mère, qu'il en fit une maladie ; il parle souvent d'elle. Je ne sais ce que seront plus tard ses affections et ses liaisons ; pour le

moment, il aime profondément tous ses parents. Il a bien ses rancunes prolongées, et qu'il appelle ses « haines ». Mais là-dessus, il s'en fait accroire : voulez-vous en juger par un exemple?

Ne lui parlez pas de son professeur d'anglais, ni même des Anglais en général ; voici ses griefs contre eux : un peu plus avancé que ses camarades quand il entra au collège, il se laissa distancer par les plus forts en certaines matières, et particulièrement en anglais ; son professeur crut à de la négligence, et il avait quelque peu raison, car Georges s'était dégoûté d'un exercice où il ne réussissait plus comme autrefois : de là, chez le professeur, et chez l'élève, le soupçon d'un parti pris, exagéré de part et d'autre ; de là le professeur passé en bête noire, d'abord celui qui est mort, ensuite celui qui lui a succédé ; de là le dénigrement systématique des Anglais comme nation et comme individus, et l'appréciation très peu flatteuse de leur rôle historique. Il en veut donc terriblement à son maître d'anglais, qui n'en saura jamais rien : Georges est trop oublieux, trop distrait, trop lambin, disons le vrai mot, trop bon, pour faire le moindre mal, même en paroles, à ceux qu'il s'imagine haïr cordialement. Mais disons-lui son fait, en le louant comme il le mérite. S'il est incapable d'avoir des haines méchantes, la raison en est qu'il laisse traîner bien des choses. Vous pouvez le tenir pour un enfant non seulement poli, prévenant, aimable, et tout rempli de bonnes intentions : il ne faut pourtant pas lui demander des services à longue échéance ou exigeant un certain effort : il vous promettra pour demain tout ce que vous voudrez ; demain, il aura peut-être pensé à autre chose.

Cette faiblesse relative,et peut-être passagère,du ressort

intérieur, ne laisse pas que de laisser entrevoir des signes d'énergie future. Georges a sa petite dignité, sans raideur, à la fois expansive et réservée, simple surtout, mais qui n'a rien de commun avec la vanité, l'infatuation ou l'orgueil. Notre petit homme tient à l'estime et à la considération. Mais, avec son indolence, étant donné un certain milieu, de certains exemples, on pourrait craindre qu'il ne se laissât aller, sur ce point, à une philosophique indifférence. On le voudrait un tant soit peu susceptible. Ainsi, je le vois raconter en riant, très gentiment, comme s'il s'agissait d'un autre, les étourderies et les lapsus que sa lenteur lui a fait commettre, et les quolibets qu'ils lui ont attirés de la part de ses professeurs et de ses condisciples. Il prend aussi trop aisément son parti de ses échecs en telle ou telle matière. Il est vrai que, pour les parties où il prime, par exemple, l'histoire et la géographie, il serait désolé de descendre d'un rang,et même, pour conserver la première place, il travaille avec un entêtement que je dirais presque passionné, s'il s'agissait d'un autre.

II. Le cerveau, chez Georges, est mal servi par les viscères: il est bien constitué et mal nourri ; on le voit,au jeu très inégal des fonctions mentales.

Ce qui d'abord paraît dépendre de la constitution même du cerveau, c'est une mémoire assez paresseuse à retenir, assez tenace à conserver : ce qui paraît surtout dépendre de la nutrition plus ou moins imparfaite des tissus nerveux, c'est, selon les jours, le plus ou moins de facilité, d'opportunité et de précision dans le rappel. Les liens établis entre les associations sont lâches ; ces associations, qui ne se reproduisent pas toujours en temps utile, le font quelquefois

mal à propos, pour compromettre le travail intellectuel. Par exemple, Georges vient de réciter couramment deux pages de grammaire latine, ou la série complète des temps d'un verbe latin ou grec ; mais s'agit-il d'appliquer un paradygme, moins que cela, de donner un mode, une personne, un temps de ce verbe, il répond souvent en dépit du bon sens, ou il fait attendre la réponse. Il arrive à chaque instant qu'un mot éveille chez lui des associations d'idées ou de mots étrangères au sujet : le voilà alors enlevé à ce qu'il fait, et il lui vient des réflexions inattendues, des allitérations, des quiproquos, des calembours étranges.

La mémoire de Georges n'a qu'un petit nombre d'adaptations heureuses. Celle des mots, celle des noms propres, sont assez développées : il s'exprime avec facilité, nettement, non sans quelque prolixité ; il fut toujours des premiers en histoire et en géographie. Il retient bien aussi les termes des classifications naturelles. Il a plus de peine avec la terminologie des sciences exactes. Pour ce qui est des langues classiques, il a baissé à mesure que la mémoire des mots perdait de son importance dans les exercices : de moins en moins bien classé pour le thème, il s'est élevé — par intervalles — au premier rang, pour la version, où la divination sert quelquefois plus que l'intelligence proprement dite ou le savoir.

A ces inégalités de la mémoire correspondent des lapsus analogues de l'attention. Georges a beaucoup de peine à l'appliquer à certains objets : quand elle se maintient assez longtemps, c'est plutôt un travail de transcription ou de mémoration qu'un travail d'intelligence. Quand il travaille, la grande difficulté, pour lui, c'est d'être entièrement à ce qu'il fait : machinalement, son attention se partage entre ce qui devrait l'occuper et des choses étran-

gères. Cependant, contradiction singulière, quand on lui parle, il ramène toujours avec ténacité son interlocuteur à son sujet, pour peu que celui-ci entre dans des digressions. Dans la conversation, il procède autrement que dans le travail : c'est qu'à écouter, l'attention a moins d'efforts à faire, pour se maintenir, que lorsqu'on est tranquillement devant un travail sérieux. Cependant, j'ai constaté, de la treizième à la quinzième année, un progrès général de cette faculté ; si elle ne s'adapte pas toujours facilement, si elle se distrait avec la plus grande facilité, il arrive souvent qu'elle se soutient mieux. Ce progrès est dû évidemment à l'amélioration de la santé, à l'accroissement parallèle des forces musculaires et de la force du cerveau, mieux nourri, et fortfié d'ailleurs par un travail continu.

Chez Georges, le mécanisme des habitudes joue un grand rôle. Nous retrouvons ici le double inconvénient de la lenteur et de la faiblesse, qui rendent la réaction insuffisante. Son asservissement à ses habitudes va quelquefois jusqu'à la routine et à la manie. Ainsi, j'ai eu beaucoup de peine à modérer en lui le besoin de prendre de temps en temps la clef de son tiroir, d'ouvrir le tiroir et d'en retirer quelque chose, sans nécessité, pendant que nous sommes occupés à traduire un texte. Il ne peut se défendre aussi du besoin de mettre toujours ses livres dans le même ordre, avant de se mettre au travail, si pressé que soit ce travail. Il exagère encore l'habitude de prendre des notes pour venir en aide à sa mémoire : excellente méthode, mais le mal est qu'il perd beaucoup de temps à les compulser, et souvent sans retrouver ce qu'il cherche. Trop de catalogues, de documents : il ne s'y reconnait plus. Un fait à rapprocher de cette tendance routinière : les mêmes fautes se

reproduisent toujours dans les devoirs de Georges, les mêmes confusions dans ses réponses. Cette impulsivité réflexe de son esprit, qui dépend en partie de sa lenteur native, diminuera sans doute plus tard, car il aurait un grand désir de la réprimer. Il y réussit rarement, parce que sa force d'arrêt n'est pas encore assez développée. Avec la santé, tout ira mieux plus tard : les progrès déjà faits en promettent d'autres.

Cette prédominance des habitudes, qui fait une économie de mouvements et d'attention, est un effet de la lenteur, autrement dit, de la faiblesse dans la spontanéité et dans le pouvoir d'arrêt ou de concentration. Elle caractérise ses goûts et ses inclinations, comme son genre de curiosité. Dès ses premières années, on le voyait possédé par des goûts tranquilles, mais exclusifs, et plus ou moins persistants. Ce fut d'abord, de la troisième à la sixième année, le goût des polichinelles, ensuite celui des papillons, puis celui de l'anglais ; enfin celui des poissons, qui dure encore, avec celui de l'histoire et surtout de la géographie. Sa curiosité est limitée à ce qu'il aime : il ne cherche guère à comprendre le reste. Toujours la loi du moindre effort, que les vifs et les lents appliquent d'une manière différente, les premiers en s'éparpillant, les seconds en se concentrant sur un seul objet ou sur des détails. Il y a pourtant, chez Georges, des tendances logiques, qu'il aimerait à satisfaire. Il lui faut de l'ordre dans ses idées; il veut savoir les raisons des faits ; il en demande sans cesse l'explication, non pas seulement utilitaire, mais causale, scientifique. Il juge bien, quand il en a le temps.

L'esprit positif de la famille (des deux côtés, des ancêtres industriels) est passé en lui. Pour les choses pratiques, il recherche avec soin des renseignements précis. Il en parle

bien, pour ce qu'il en doit connaître à son âge. Cependant, il est trop distrait, trop maladroit peut-être, pour savoir, mettre beaucoup d'ordre dans ses affaires, je veux dire ses collections de timbres-poste,ses papiers de toute sorte. Il est musard et lambin, quelquefois paresseux de fait, sinon de volonté, réfléchi, du reste, et se connaissant assez pour s'être appliqué cette maxime : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. »

Georges n'est point un naïf : il a même de la pénétration et de la finesse ; mais il est candide. On est heureux de voir en lui ce que l'on a tant de peine à rencontrer aujourd'hui : un véritable enfant. Il sait même allier cette candeur à l'habileté ; par exemple, il sait trouver toutes sortes de biais pour amener doucement les gens à lui laisser faire ce qu'il veut. « N'écoutez pas cet enjôleur, m'a dit un jour son père : il vous ferait faire de la géographie,quand il s'agit d'un thème ou d'une version. » Du reste, il est absolument sincère ; il ne lui viendra pas à l'idée qu'une grande personne puisse mentir : cela ne convient qu'aux cancres de sa classe. Un seul exemple nous suffira pour montrer à quel point il sait allier la franchise à la droiture. Un jour de composition, son voisin l'invite à copier, sous prétexte que les autres copiaient, il répond : « Tant pis, si je suis dernier, mais je ne veux pas copier. » Il est on ne peut plus confiant en ses maîtres, et l'opinion de son père, dont il ne suit pas toujours les conseils, lui paraît le dernier mot de la sagesse. Voilà de bien précieuses qualités, pour compenser les défauts, petits ou grands, que nous avons eu à noter.

Sa délicatesse esthétique sera-t-elle au niveau de sa délicatesse morale ? Il aurait aimé la musique, disait-il autrefois, s'il avait eu le temps de l'apprendre. Quand il di-

sait cela, il n'en avait pour ainsi dire pas encore entendu ; mais depuis que ses sœurs commencent à jouer passablement du piano, il éprouve un vrai plaisir à les écouter. Il dessine assez bien, mais une œuvre plastique l'intéresse peu. S'il voyage, il ne s'extasie guère, semble-t-il, sur les beautés du pays ; du moins ses lettres, et, plus tard ses récits, ne rapportent que des détails positifs, géographiques : « Nous avons fait l'ascension du ballon d'*Alsace* (1,250 mètres au-dessus du niveau de la mer), et aussi celle du *Honneck* (1,366 mètres). » Rien de plus. Je ne le crois pas pourtant incapable d'avoir un jour le sentiment esthétique développé sous ses formes principales, pour peu que s'y prêtent les influences du milieu. Jusqu'à ce moment, ça été une lacune un peu forcée de son éducation. Il est trop surmené par ses devoirs d'écolier, par le strict obligatoire, pour avoir pu se donner le superflu... si nécessaire. En tout cas, le sentiment de la beauté littéraire ne lui fera pas défaut. Il sent d'instinct une phrase bien tournée, et qui dit quelque chose. A son âge, il serait surprenant qu'il s'intéressât beaucoup aux savantes nuances et à la sensibilité vécue de Racine ; mais il adore le grand, le noble, le fier Corneille. Il aimera Molière, à coup sûr, car il a de l'observation, du bon sens, et le rire français, peut-être en attendant le rire gaulois. A son aptitude précoce à bien dire (et à bien lire), il joint une certaine finesse de repartie : si cela est ou devient de l'esprit, la lacune que j'ai signalée dans ses facultés esthétiques doit paraître tout à fait insignifiante.

IV. — A l'égard de la volonté, nous trouvons chez Georges des contradictions apparentes, qu'il n'est pas difficile d'expliquer. La force impulsive du sentiment, et l'imagi-

nation, qui pourrait suggérer des motifs variés, se trouvant un peu en défaut, la persistance des habitudes produit un entêtement qui paraît de la fermeté. Il y a bien là une certaine énergie, mais atténuée par la lambinerie habituelle du sujet. Même quand il obéit à ses habitudes les plus chères et les plus tyranniques, Georges trouve le moyen de lanterner, de se laisser distraire par des impressions ou des idées intercurrentes, surtout de s'étendre dans les menus détails de la chose à laquelle il s'applique.

Sa décision de volonté ne tient pas toujours ce qu'elle promet. Les motifs qu'on lui a suggérés ou sur lesquels son choix s'est spontanément arrêté, n'influent pas toujours sur ses actions. Ou bien, c'est l'habitude qui reprend sur lui ses droits, sans qu'il s'en doute ou sans qu'il cherche à lutter contre elle, ou bien des motifs imprévus viennent lui imposer des actes tout autres que ceux qu'il avait en vue. Il dit *oui*, et il pense *oui*, et il fera comme s'il avait pensé *non*. C'est qu'il est encore moins entêté qu'il n'est distrait : et son entêtement, sa distraction proviennent l'un et l'autre de sa lenteur : lenteur à conditionner la volonté par de nombreux motifs, lenteur à réprimer les motifs de rencontre. Comme il est avant tout un être d'habitudes, et destiné à subir forcément celles de son milieu, il est heureux pour lui que les premières qu'il a reçues, celles dont l'influence est prédominante, aient été favorables au point de vue de la pratique et de la moralité. Il est heureux surtout qu'elles aient pu continuer leur action sur lui, après la mort prématurée de sa mère. Ce qu'on peut, enfin, lui souhaiter de mieux, c'est de vivre, jusqu'à l'âge d'homme, dans le milieu normal et sain où il est né.

II

Louis.

I. — La mère était de Paris, une petite personne très vive, ayant reçu de l'instruction, quelque peu frottée de littérature, et en parlant assez bien pour une chemisière. Le père, un Lillois, grand, lourd, taciturne, d'intelligence médiocre, mais ébéniste fort adroit, et brave homme ; il mourut jeune, des suites d'un accident, pendant que son enfant était en nourrice.

Louis est un nerveux lymphatique, de bonne complexion, carré d'épaules, de moyenne taille, d'une pâleur saine, aux yeux bruns et grands, au nez droit, un peu gros du bout, à la bouche bien fendue, au menton ordinaire. La face est large; mais les pommettes et les mâchoires ne faisant pas saillie, elle paraît ronde. Les extrémités sont fines, ce qui indique peut-être quelque délicatesse intellectuelle ou morale ; le travail de la ciselure a pourtant quelque peu épaissi les mains. La tête est grosse, le front assez développé, les autres parties le sont également, sans rien de prédominant. Toutes les fonctions de la machine étaient et sont restées normales; rien de particulier à noter dans les aptitudes sensorielles, si ce n'est que Louis, enfant, était paresseux à marcher, qu'il était grand dormeur, et, ce qui est peut-être un indice pour le caractère, qu'il avait le réveil maussade. Il représente dans nos cadres le lent fort, sans mollesse, presque nerveux, avec une légère tendance à l'ardeur.

II. — La sensibilité, chez Louis, était ou paraissait moyennement développée, et plus persistante qu'étendue. Il sem-

blait indifférent à beaucoup de choses, et il ne montrait pour rien des désirs passionnés.

Tout jeune, il n'était guère affriolé par les friandises et par les jouets; plus tard, la menue monnaie n'excitait guère sa convoitise. Ni gourmand, ni gourmet: quand il revenait de l'école, sa mère absente, il prenait un morceau de pain dans la huche, et ne cherchait pas autre chose. Il jouait seul, pendant une ou deux heures, assis sur le parquet, devant l'armoire où se trouvaient son cheval, sa voiture, son marteau; ou, dans son plus grand entrain, il tirait pendant un quart d'heure cheval et voiture, sans chanter ni crier; ou bien il frappait tranquillement le plancher avec son marteau.

Ce calme n'était peut-être pas aussi indifférent qu'on le croyait. En tout cas, sa douceur concentrée frisait la tristesse. Il pleurait peu, riait encore moins; mais il était singulièrement grognon. Il semble bien avoir hérité de l'ourserie paternelle; mais je me demande, en psychologue impartial, si elle n'avait rien dû aux circonstances. Sa mère était irascible et sévère; souvent éloignée de lui par les courses de son métier, elle était obligée de le laisser seul ou de l'abandonner à la voisine qui voulait bien s'en charger: de cette sévérité habituelle, de cet isolement fréquent, les effets combinés n'avaient-ils pas accusé la note triste, assurément de tempérament chez Louis? Le fait est que, si presque toutes les personnes chargées de le garder, en l'absence de sa mère, le trouvaient peu aimable, d'autres, plus favorisées, plus intelligentes, ou peut-être plus aimables elles-mêmes, disaient de lui: « Il a une bonne petite gaîté ». Pour sa mère, rarement elle le trouvait satisfait de ce qui fait le bonheur des autres enfants. Il s'amusait à la campa-

gne, au théâtre, mais il ronchonnait tout le long du chemin. « Ah ! oui; c'est bien gai d'aller là-bas ! Ces personnes-là vous mettent bien à l'aise ! » Tout le gênait, chacun le heurtait : « Qu'est-ce qu'il veut donc celui-là qui me donne des coups de coude ? » Et il en jouait lui-même en conscience, et marchait dans les jambes des passants, toujours geignant comme un petit vieux malade.

Louis n'a fait que se développer dans le sens que je viens d'indiquer. Son premier mouvement est de prendre les choses du mauvais côté. Il est venu des luttes, des déceptions, des souffrances, qui l'ont beaucoup aigri ; mais ses méconvenues provenaient souvent de sa mauvaise façon de s'accommoder aux choses et aux gens. On ne récolte pas des roses, quand on a semé des épines.

Taciturne, à l'exemple de son père, Louis avait un peu, mais très peu de l'irascibilité de sa mère. Il était prompt à se monter la tête, mais pour quelque chose qui en valût la peine. Comme elle, il battait fort les portes ; mais il criait peu, ne lâchait pas de gros mots, des injures, des menaces. Ce qu'il pouvait avoir de fougue dans le sang ne s'est montré que plus tard. Maintenant ses colères sont plus fréquentes, plus violentes qu'autrefois, et en paroles, et en actes : il a la main prompte, surtout quand il s'est monté la tête par de mauvaises boissons ou par de mauvaises raisons.

L'imagination fut toujours pour beaucoup dans ses tristesses et dans ses colères, et elle ne fut pas étrangère à son genre de combativité et de courage. Enfant, il n'était peureux ni poltron en aucune manière ; mais il était fort peu enclin à batailler. En face du danger, il a du sangfroid, de l'énergie dans la résistance ; mais s'il n'est pris au dépourvu, toute sa bravoure s'envole en fumée. Que d'admirables prouesses je lui ai vu faire en paroles ! Le 18 mars 1871,

par exemple, exaspéré par les misères du siège et le double jeu des hommes du gouvernement, il parlait de tout égorger, de tout démolir : le lendemain, à la première heure, il avait mis la clef de son atelier dans sa poche, et filé en province, avec son chassepot,— pour chasser aux bécasses. Plus tard, mécontent de ses affaires, c'est-à-dire, en bon français, du gouvernement, on l'entendait crier avec conviction : « S'il y a quelque chose, on me verra dans la rue. » Quand il y avait apparence de quelque chose, notre homme était tranquillement à limer du bronze, ou à manger la soupe avec sa femme et ses enfants.

Sa physionomie, d'ailleurs, exprime habituellement le calme, et même un peu la bonté. L'œil n'est pas dur, il est franc, loyal ; le trait amer manque aux coins de la bouche, et le front est sans pli transversal. Louis, malveillant pour l'espèce humaine en général, est très affectueux pour les siens. Sa tendresse est, d'ailleurs, sujette à des variations bizarres. Eloigné de ceux qu'il aime, il est des semaines ou des mois sans leur donner signe de vie ; on le dit oublieux, indifférent, peut-être égoïste. Peut-être avait-il en effet quelque chose sur le cœur ; mais c'est passé : le voilà revenu, il vous embrasse, il vous parle presque avec effusion, on croirait que ses yeux sont humides. Mais l'entretien se prolonge, quelque mouche invisible l'a piqué : aux embrassements vont succéder les coups de boutoir ; il se souvient qu'il avait des griefs contre vous, et il vous reproche vos torts, dont le plus grave est de l'avoir négligé si longtemps. Voilà l'homme ! On lui pardonne, en raison de sa sincérité ; car il avoue lui-même qu'il n'est pas très aimable, et on le sait incapable de faire du mal. Il n'a guère du temps de reste pour les démonstrations de reconnaissance ; et, pour ses rancunes (est-ce paresse d'ac-

tion, ou foncière bonté?) il les garde longtemps dans le cœur, sans les faire sortir. Ses ennemis ne savent pas souvent à quel point il leur en veut: il y en a qui ne le sauront jamais.

Sa bonté n'est pas très active. Il peut vouloir du bien aux gens, et ne leur en pas faire. Point de spontanéité, d'élan dans son dévouement. Il faut faire appel à son cœur, pour voir qu'il n'en manque point : autrement, préoccupé de ses ennuis ou de son travail, il ne devine pas les besoins, il ne pressent pas les souffrances des autres. Ceux qui le connaissent ont souvent abusé de sa facilité à ouvrir sa bourse ; on l'a plus d'une fois *refait*, comme il le dit en son langage d'atelier. En somme, il est moins personnel qu'il ne semble, et son égoïsme est tout de surface. Il est ours, voilà sa formule, et, comme beaucoup d'ours, il est lent. Sa sensibilité se meut, un peu massive, dans un horizon un peu étroit ; il est sans grandes qualités, mais il n'a pas de grands défauts.

Récapitulons : sensibilité moyenne, désirs modérés, humeur concentrée, presque triste, tendance aux préoccupations personnelles, imagination portée à s'exagérer les déboires et les injustices ; ce sont là des conditions émotionnelles propres à favoriser l'amour-propre, mais non toutes les formes d'amour-propre. Louis est très susceptible : il soupçonne même le mépris ou l'injustice où ils ne sont pas. Mais sa fierté se limite au besoin d'estime et de considération, soit morale, soit professionnelle. Son idéal d'ambitieux se réduit à ces deux objets : être et paraître un honnête et excellent ouvrier; mais plus ou moins qu'un autre, c'est là son moindre souci. Nulle infatuation, nul orgueil. Sa mère, qui aurait voulu faire de lui un « petit monsieur », ne put jamais le façonner à l'élégance des manières,

à la politesse, au goût de la parure, dont tant de jeunes ouvriers sont possédés. Mais s'il est simple, presque trop simple, il n'a jamais connu la négligence et le débraillé affectés en haine des raffinements aristocratiques. Il hausse les épaules en entendant quelqu'un de ses camarades poser, comme le faisait Proudhon, pour sa « blouse » ou ses « sabots d'ouvrier ». Pour lui, il est tout bonnement ouvrier, et il ne se fait pas gloire d'être autre chose.

III. — La lenteur influe d'une manière plus ou moins accusée sur le jeu isolé ou combiné de toutes les fonctions intellectuelles. Louis avait la mémoire paresseuse des lents, mais non la ténacité de souvenir qu'ils ont souvent en partage. Sa mémoire était par-dessus tout tactilo-musculaire ; ses doigts longs et larges avaient beaucoup d'adresse. Il avait aussi, en suffisante mesure, la mémoire des nombres et celle des combinaisons linéaires : en classe, l'arithmétique et la géométrie étaient les parties où il réussissait le plus. D'une curiosité molle, mais d'une assez grande aptitude à l'attention, il finissait par se montrer bon à toute chose. Il en fut ainsi pour les diverses matières de l'instruction élémentaire, et même, en dépit de son adresse, pour l'apprentissage de son métier de ciseleur. En somme, et bien que sa mémoire eût peu de ténacité, il avait assez d'aptitude à conserver les habitudes, mal aisément contractées, dans l'ordre des jugements positifs et pratiques. Pour tout le reste, il jugeait par routine, avec prévention, avec une rapidité d'insouciance et de paresse. Il ne prenait pas la peine d'user de son intelligence.

Dans son train de vie ordinaire, on lui voyait un genre particulier d'étourderie, qui n'est pas tout à fait celui des

vifs. Lambin, musard et badaud, s'il allait faire une commission, il s'arrêtait partout, dans la rue, dans la cour, dans l'escalier. Pour observer? pour songer? Bien fin qui l'aurait su. C'était ce doux farniente de l'esprit, cette paresse ambulante, que les vifs connaissent rarement : pour eux, quand ils ne font rien, ils s'amusent, et quand ils rêvent, c'est sans bouger, à demi ou tout à fait endormis.

Comme tout esprit lent et un peu étroit, Louis avait la déduction plus facile que l'induction : il voyait mal, à côté de ce qu'il voyait; il ne voyait bien que les détails, quand il n'avait pas quelque intérêt à les voir autrement qu'ils n'étaient. Ces sortes d'esprits, pauvres en associations d'idées, d'une logique peu souple, sont trop portés à tout juger à un point de vue personnel, par habitude et parti pris, pour ne pas juger souvent faux. Ils généralisent, eux aussi, avec précipitation et prévention, comme les vifs et les passionnés; c'est qu'ils ne voient pas aisément les choses d'ensemble, et qu'un fait nouveau les déroute. Trop souvent leur siège est fait; ou, s'ils sont intelligents, trop souvent il est à refaire. Ils ne démordront pas aujourd'hui de l'opinion qu'ils ont exprimée : demain, après-demain peut-être, les roues de la lourde machine auront fait plusieurs tours, les matériaux auront été broyés et fondus à point, et vous serez bien étonnés de les voir défendre un avis contraire. Les habiles de cette classe de tempéraments, les moins entêtés, savent attendre, et ne risquent jamais un jugement qu'ils n'ont pas eu le temps de ruminer; ils se réservent, et c'est là leur triomphe. Encore une application du mot connu de Guizot : « Les paresseux sont la réserve de la France. »

Dans l'ordre des choses pratiques, où l'expérience transmise ou acquise, c'est-à-dire, la routine et l'habitude,

jouent un rôle prépondérant, Louis, montrait, dès son adolescence, un bon jugement. Il n'était d'ailleurs point aussi sérieux d'esprit que d'humeur. Non qu'il ait rien de frivole, mais il exagère souvent l'importance des choses, toujours faute de souplesse et de vues d'ensemble. Il grossit de bonne foi les difficultés de la lutte, les offenses faites à son amour-propre; et cela, parce qu'il ne veut pas ou ne sait pas rattacher les faits à d'autres faits, relier le présent et le passé à l'avenir, c'est-à-dire se souvenir et prévoir. Il aurait, autrement, quelque finesse, de la prudence ; mais sa lenteur de prévision, son indifférence à prendre des précautions, son attachement à ses habitudes, son entêtement d'amour-propre, sa fierté déplacée, sa sincérité même, le font souvent agir comme un homme dépourvu de tact, mettre, comme on dit, les pieds dans le plat, et jeter le manche après la cognée.

Ce qui le sauve, c'est la lenteur même de ses évolutions, on peut dire de ses révolutions. Pessimiste par humeur, par habitude, son bon sens le rend souvent, par l'exagération du mouvement en sens contraire, d'une excessive confiance. Il déclare à tout venant qu'il n'y a plus d'amis, de parents, et que c'est tout au plus s'il croit à lui-même, et il s'en laissera conter par des gens qu'il connaît à peine. Il a, vous le supposez, horreur de toute contrainte et de tout cérémonial ; mais il veut que son monde représente, que sa femme, ses enfants, pour sortir avec lui, soient bien habillés, lui « fassent honneur. » Il veut être étrange, si cela lui plaît, mais il n'entend pas qu'on le lui dise, ni surtout qu'autour de sa personne on soit étrange.

Il y a, chez lui, un peu de tout, mais il n'y a beaucoup de rien. Cette formule lui convient, en ce qui touche au sens esthétique, et aussi, mais un peu moins, en ce qui

touche au sens moral. Il avait, pour le dessin, du coup d'œil et de l'adresse ; il avait l'oreille et la voix justes, il jouait passablement de l'accordéon ; mais jamais il n'a dessiné, chanté, ni joué avec grand entrain. Il aimait lire, surtout à partir de sa quatorzième année ; mais il lisait sans choix, sans préférence, sans passion. Sa délicatesse morale paraît, il est vrai, supérieure à sa délicatesse esthétique. Sa mère avait de bonne heure développé chez lui le sens moral, avec les habitudes morales. Il conçut et pratiqua la vie comme chose grave, en homme jaloux d'arriver à l'aisance, sinon à la fortune, de son mieux, et par les voies honnêtes. Pourtant, vous l'entendez quelquefois regretter de n'avoir pas fait comme tant d'autres, dont la probité est le moindre défaut, et qui n'en ont que mieux fait leurs affaires. La lenteur, l'étroitesse relative de l'esprit, le manque de souplesse, l'ont peut-être, avec les bons exemples de la famille, maintenu loyal, sincère et honnête : qui sait si, avec une vivacité ou une ardeur plus grandes, il n'aurait pas subi plus facilement de séduisantes et fatales suggestions ? En fin de compte, si vous comparez l'homme qui agit à l'homme qui parle, Louis vaut souvent mieux que lui-même.

IV. Les conditions dans lesquelles la volonté fonctionne chez Louis sont déjà, dans une certaine mesure, indiquées par les caractères de sa sensibilité et de son intelligence.

Lent, même jusqu'à la mollesse, on a toujours, sauf le cas des maladies de la volonté, qui rendent la décision impossible, plusieurs mobiles, soit d'instinct et d'impulsion, soit d'habitude, qui entraînent d'emblée la détermination ou l'action. Chez Louis, ces mobiles sont le plus souvent

des excitations de l'amour-propre, des préventions pessimistes, des sentiments moraux. Quand il agit sous leur influence, il n'est pas loin de ressembler à un vif ou même à un ardent. Mais, dans beaucoup de circonstances, sa promptitude à juger et à vouloir tient à une autre raison : dans les cas nouveaux, difficiles, délicats, où la réflexion serait nécessaire, son imagination paresseuse ne lui fournit pas les raisons opposées : alors il ne se résout à rien, ou, si quelque impulsion pressante, surtout quelque préoccupation personnelle, l'excite à vouloir, il le fait avec l'étourderie d'un prime-sautier. D'une sensibilité plus énergique, d'une intelligence plus active, plus riche en production d'idées, il improviserait moins souvent des résolutions importantes. C'est par lenteur, en définitive, par la difficulté qu'il a de peser des raisons pour ou contre, que Louis se décide souvent à la hâte. C'est ici plutôt l'intelligence que la volonté même qui paraît en défaut.

Ses déterminations prises, Louis les soutient avec une persistance qui ressemble à de la fermeté. C'est aussi de l'entêtement, et cet entêtement se produit tout mécaniquement, par l'effet de l'amour-propre, et par l'effet de l'impulsion reçue, qui se continue jusqu'à ce qu'une nouvelle impulsion, ici lente à surgir, vienne changer la direction du mouvement. Ce n'est pas là cette force qui contrôle et réprime les impulsions et les mobiles, et qui les domine au lieu d'en être dominée. Ce n'est pas la volonté pleine et forte. Aussi qu'arrive-t-il souvent ? C'est qu'après un certain temps, notre homme est retourné : il a eu le temps de réfléchir, de modifier ses idées, de voir les choses sous un autre biais ; et, sans qu'il s'en soit aperçu, ou qu'il se l'avoue à lui-même, il en est arrivé à vouloir le contraire de ce qu'il avait décidé. C'est là de l'inconstance à long feu. Le

sentiment n'est d'ailleurs pas étranger à ces revirements, si étonnants chez un homme que l'on voit énergique et même autoritaire. Ceux qui le connaissent, et qui savent attendre pour faire jouer au bon moment, au moment psychologique, un mobile ayant sur lui de l'influence, mènent à peu près à leur guise cet entêté. Avec de la douceur, de la déférence, des marques d'affection, on le persuade, on l'entraîne, alors qu'il s'imagine tout régenter. Aux ridicules près (mais qui n'a pas les siens ?), c'est M. Argan, c'est M. Jourdain, qui se croient les maîtres chez eux, et auxquels personne n'obéit, et qui obéissent à tout le monde. Comme les femmes que le grand comique a placées autour de ce type, si commun dans l'espèce humaine, la femme et les filles de Louis, surtout la première, la plus douce, la plus muette et la plus entêtée des trois, le laissent dire et crier, et font ou lui font faire ce qu'elles veulent. C'est le contraire de Georges, qui fait souvent faire aux autres ce qu'il veut.

CHAPITRE VII

Les lents-ardents

I

Etude.

I. — On explique la lenteur ou le phlegme par l'abondance dans le sang d'humeur lymphatique ou d'autres éléments qui en affaiblissent la force excitante et en ralentissent le mouvement. La lenteur unie à des tempéraments, soit bilieux, soit sanguins, est mal expliquée par cette hypothèse. On voit, en effet, des ardents, comme Napoléon, et des lents-ardents, comme George Sand, avoir également la circulation paresseuse. C'est donc encore ici la constitution particulière du cerveau qu'il faut mettre en cause : c'est là qu'il faut chercher, avant tout, l'explication, et de l'ardeur, et de la lenteur. Les autres éléments qu'on pourrait faire entrer en ligne de compte ne sont pas du moins objets de constatation directe et expérimentale.

II. — Le calme extérieur, et plus ou moins complet, des *lents-ardents*, recouvre une sensibilité profonde, aux obsessions passionnées, féconde en rêveries sentimentales. Un tel état, même sans complication de maladie, et en dépit de la

douceur et des caresses du milieu, entraîne quelque sérieux d'humeur. Même chez ceux dont la lenteur n'est pas très accusée, et qui rentreraient par certains côtés dans la classe des vifs, la gaîté ne brille et n'éclate que par échappées. Mais, vivant d'imagination ou de pensée autant que de sentiment, ils connaissent des joies intimes et très intenses, soit sensuelles, affectives, esthétiques ou morales. La force qui est en eux ne se manifeste tout entière que dans certaines circonstances exceptionnelles : c'est souvent le tempérament de l'eau dormante, du volcan sous la glace. Leurs colères, surtout lorsque le milieu où ils ont d'abord vécu les a laissés assez calmes, deviennent, à l'âge adulte, de plus en plus rares, sans cesser d'être impétueuses. La souffrance, surtout la souffrance morale (ils supportent quelquefois fièrement les privations et les coups), est facilement exagérée par leur imagination ; et, comme ils ont, moins que d'autres, la faculté de s'en débarrasser ou de l'atténuer par la distractien des idées et la diffusion des mouvements, elle produit en eux des refoulements et des froissements profonds. Ils s'en repaissent comme d'autres de leurs joies ; ils savourent leurs secrètes indignations avec une sorte de jouissance âpre et orgueilleuse. Le rôle de martyr leur va mieux qu'aux vifs, qui ont la joie et l'oubli faciles, et qu'aux lents, que leur apathie ou leur indifférence protège, et qu'aux ardents eux-mêmes, qui sont toujours quelque peu bourreaux des autres.

Dominés plus qu'entraînés par la passion, ils en subissent les effets plus sûrement et plus longuement. La passion, chez eux couvée et surchauffée, est trop forte pour qu'un autre état d'âme puisse beaucoup se développer en même temps ; et, comme ils ne peuvent pas vivre sans passion (j'entends le sentiment exalté), il leur en vient toujours

quelqu'une à point nommé, pour chasser jusqu'au souvenir de celle qui les a d'abord tenus sous son influence exclusive. Tout à leurs affections du moment, il n'y a pas pour eux autre chose dans le monde. L'imagination ou les sens en font les frais plus que la bienveillance, la pitié, la tendresse, en un mot, la bonté. Ce n'est pas qu'ils ne puissent être bons, et très bons ; mais dès que la passion intervient, le démon est bien près de l'ange. Ils idéalisent les objets de leur adoration, et ils ne les voient pas vrais ; c'est pourquoi ceux-ci passent tour à tour du rang d'idoles au rang de hochets brisés. Généreux, dévoués, jusqu'au sacrifice, quelquefois jusqu'à la complaisance, pour ceux qu'ils aiment, tant qu'ils les aiment, leurs affections de famille, quand la contrainte ne leur en a pas paru trop austère, sont plus pondérées, plus sages, plus constantes : mais bien peu d'entre eux ont rarement le temps d'être à elles tout entiers, si ce n'est lorsque l'âge ou un entourage exceptionnellement favorable a apaisé la fougue naturelle de leurs âmes. C'est le tempérament des extrêmes, non pas toujours, mais dans certaines circonstances ; à un certain âge, c'est le calme plat, et puis la tempête déchaînée. Il leur en coûte d'être toujours bons ou toujours méchants, et ils ne peuvent être l'un et l'autre à demi. Heureusement le calme est ce qui domine chez eux, en vertu de l'hérédité ou de l'éducation, à presque toutes les époques de leur vie. Il entre toujours un peu de sang-froid dans leurs passions les plus fortes, comme dans leur courage à la fois impétueux et contenu. Ils ont quelquefois des rancunes longues, quelques-uns le goût de la vengeance : mais le plus souvent, tout cela est adouci par leur paresse à vivre trop hors d'eux-mêmes; leur besoin de rêver gêne aussi, pour leur bien, leur besoin d'action. En un mot, en bien des cas, l'ardeur les emporte-

rait, la lenteur les retient : ils vivent de compromis entre ces deux états ou tendances.

Ces caractères rendus sérieux par la concentration émotionnelle, quand ce n'est pas par les applications chères à leur intelligence, doivent connaître peu la petite vanité, qui vole à ce qui brille, et aime à s'y brûler les ailes. Leur personnalité, nécessairement attristée par les déceptions dues à leur imagination éprise d'idéal, le plus souvent concentrée dans la préoccupation de leurs sentiments les plus forts, fait se développer en eux un amour-propre d'autant plus profond qu'il se traduit moins par des manifestations motrices. J'en connais beaucoup dont la fierté, susceptible ou stoïque, se voile de modestie et de patience, et comme d'une superbe indifférence. Il en est d'autres dont la fierté, fondée sur les plus belles qualités du monde, ne laisse pas que d'être chatouilleuse et sensible à des piqûres d'épingle. Cette fierté se hausse jusqu'à l'indomptable orgueil, dans la lutte acharnée des passions et des intérêts. Mais leur calme intermittent, leur facilité de réflexion, pour peu qu'ils aient d'intelligence et de bon sens, les ramène à juger sainement les autres et eux-mêmes, et à se conduire en conséquence, ne serait-ce que par amour pour leur tranquillité et par souci de leur bonheur.

III. — L'ardeur contenue ou concentrée par la lenteur doit produire, en général, une intelligence fortement émotionnelle. Elle le sera d'autant plus que, dès les premières années, la lenteur sera plus accusée, sans mélange de cette vivacité qu'on peut remarquer, à côté d'elle, chez quelques individus de cette classe. Recevant de fortes impressions de beaucoup de choses, et les élaborant en secret, quelquefois consciemment, sans les affaiblir par des réactions psychomotrices, ils vivent dans le monde de l'imagination autant

que dans celui des réalités. Ils s'accoutument à sentir plus qu'à penser et à raisonner. Leur curiosité est, par-dessus tout, affective, esthétique, morale. Ils ne se soucient, ils ne s'occupent que de ce qui les touche plus ou moins directement. Ils peuvent tout retenir sans comprendre, pourvu que ce qu'ils voient, entendent, chantent ou lisent, dise quelque chose à leur cœur. Quoique peu séduits par la sécheresse des abstractions mathématiques, ils pourront les étudier avec succès, si leur ennui est racheté par le plaisir de contenter quelqu'un. On peut leur appliquer ce mot profond et piquant de Pascal : « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point ; l'esprit a son ordre, qui est par principes et par démonstrations ; le cœur en a un autre ». Ils devinent bien plus qu'ils ne comprennent ; ils acceptent les faits et les théories parce qu'ils satisfont leur besoin d'émotion et d'idéal, et non parce qu'ils satisfont leurs instintcs de logique ou de justice.

Avec l'intelligence la plus nette et la plus ouverte du monde, c'est par la fantaisie qu'ils arrivent au sérieux, soit intellectuel, soit pratique. Il en est peu qui atteignent l'un et l'autre en même temps, ou qui réussissent jamais à les posséder au même degré. Ces privilégiés sont ceux que certaines circonstances favorables de l'hérédité ou du milieu ont amenés à accorder plus à l'action et moins au rêve, plus au devoir qu'à l'instinct et à la passion, à vivre, en un mot, au moins autant en hommes qu'en artistes.

IV. — Les *lents-ardents* ont une force considérable d'impulvisité émotionnelle, avec un pouvoir égal de concentration et d'arrêt : c'est le sang-froid uni à la véhémence passionnelle. Il en résulte une volonté énergique, persévérante, mais qui ne se détermine et ne se soutient que par l'influence prépondérante du sentiment.

Leurs motifs passionnés peuvent être de fort bonnes raisons ; mais ils risquent souvent d'obéir moins à leur tête qu'à leur cœur. Heureux, si on leur a appris à résister à leurs propres entraînements, comme ils savent résister à l'impulsion d'autrui ! Heureux si l'action obligatoire, assidue, a usé pour son compte une partie des forces toujours en réserve dans leur cerveau incandescent ! Alors, au profit des devoirs domestiques, de l'intérêt bien entendu, des affections légitimes et fidèles, peut-être au profit de la science, de l'art ou de la littérature, ils utiliseront cette résolution vaillante, cet entêtement opiniatre, qui, au service de la passion seule, peuvent faire tant de mal aux autres et à eux-mêmes. Le sujet dont le portrait suit fut un des privilégiés de cette classe.

I

Léonie.

1. — Léonie était une brunette aux yeux grands et noirs, au visage d'un parfait ovale, aux joues fleuries, au nez aquilin, au menton rond et volontaire, au front large et haut, bien cintré, aux arcades sourcilières d'un dessin ferme et un peu en saillie, au crâne symétrique et développé dans toutes ses parties ; un profil de jeune romaine.

Elle avait pour père un Bordelais, employé dans l'administration des chemins de fer, petit homme sanguin et vif, un peu rude, au demeurant, le plus honnête et le meilleur des hommes. Léonie avait retenu quelque chose de ses traits et de son tempérament ; mais elle avait reçu quelque chose aussi du tempérament de sa mère, une lymphatico-

bilieuse, à la fois ardente et alanguie. La constitution était d'ailleurs assez forte,et,jusqu'à l'âge mûr,sans aucun symptôme de diathèse morbide. Nous aurions à signaler seulement une certaine délicatesse ou susceptibilité des impressions sensorielles, pendant l'enfance, et, très tard, un léger arthritisme.

II. — Jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, Léonie montrait le plus souvent la sensibilité d'une vive-ardente ; c'étaient des hauts et des bas soudains, des changements d'humeur à la minute, des désirs obsédants,suivis bientôt du dégoût de la chose possédée. Mais souvent aussi l'apparence était tout à fait calme : or, cette tranquillité extérieure était pour Léonie l'attitude de la contrainte, du refoulement intérieur ou de la rêverie active.

Pour être une personne fort gaie, elle avait peut-être une sensibilité trop délicate. Son humeur se ressentait des moindres variations de la température. Elle souffrait beaucoup du froid, du contact rugueux ou de la pression des étoffes ; le moindre pli du traversin, le plus petit crin du matelas la faisaient s'agiter toute la nuit, comme si mille bêtes l'avaient piquée. Elle digérait d'ailleurs admirablement, mangeait avec appétit, et de toute chose. Elle avait le sommeil profond et le réveil très joyeux, surtout quand il faisait beau. Du côté des impressions sensorielles comme du côté du tempérament, elle ne paraissait donc être prédisposée tout à fait ni à la joie ni à la tristesse. Au surplus, la discipline,ni trop sévère ni trop douce,de la famille, n'était pas de nature à modifier beaucoup les effets de la constitution originelle.

Mais, avec sa sensibilité à la fois vive et profonde, facilement refoulée, surchauffée par une imagination très ardente, Léonie n'était pas, en réalité, l'enfant heureuse

qu'on se figurait, en l'entendant chanter quelquefois du matin au soir, et en la voyant sauter et courir comme un petit diable. Elle se sentait souvent blessée au vif des reproches de ses parents ; elle se repliait alors sur elle-même, sans larmes, mais en s'indignant tout bas. Sur le moment, elle s'exagérait ses souffrances ; bientôt après, elle se donnait tort à elle-même, et se tourmentait de remords illusoires ; elle se faisait un crime d'avoir trop parlé ou d'avoir désobéi, d'avoir dérobé un morceau de sucre ou une cuillerée de confiture. Elle avait des heures de contrition parfaite, où elle prenait la résolution de changer de vie et d'enrichir de son nom la légende des saints et des saintes ; elle se privait, pour les offrir à Dieu, des choses les plus nécessaires. Et elle revêtait le masque de ces vertus maussades : dans son parti pris de renoncer au monde, à ses joies et à ses tristesses, elle n'avait garde de se donner les dehors séduisants de la dévotion aimable. Le lendemain, il n'y paraissait plus : elle se réveillait en chantant, et courait à son déjeuner, ayant oublié ses remords et ses velléités d'ascétisme.

Irascible comme une vive, Léonie avait quelquefois des rancunes comme une lente ou une ardente ; mais ni ses explosions n'étaient bien terribles, ni ses rancunes très vivaces. Le plus souvent, ses ennuis se traduisaient par un pli sur le front, ou par une bouderie d'une heure ou deux. Elle souffrait étrangement de ces colères concentrées : elle en éprouvait presque des suffocations, et, si l'accès avait lieu peu après le repas, sa digestion en était troublée. Quant à ses colères explosives, elles s'exprimaient et s'épuisaient avec quelques mots de reproche ou de menace, ou, par exception, avec un bon soufflet, qu'elle regrettait à peine lancé.

L'instinct de lutte n'a jamais été considérablement développé chez Léonie. Si l'éducation de la famille n'avait pas contribué à l'atténuer en elle, il aurait trouvé dans son caractère des obstacles à son développement. Léonie, comme il sera dit plus loin, avait la pitié et la rêverie faciles, deux qualités dont l'instinct militant ne s'accommode guère. La force d'inertie, la résistance douloureuse et indignée, l'emportaient chez elle sur les impulsions agressives. Ses plus grands éclats, en paroles, étaient d'une timide ou d'une poltronne révoltée.

Léonie était vraiment craintive, et de toute façon. Même à l'âge de douze ans, elle ne passait qu'en tremblant sur le petit pont d'un ruisseau presque à sec. La vue d'un chien aboyeur, l'idée d'un serpent la faisaient frissonner. Elle connut aussi plus que personne les craintes morales — nous avons parlé de ses remords exagérés — et les craintes d'imagination. Le bruit du tonnerre ne l'effrayait pas; mais s'il tonnait les jours où elle avait sur la conscience quelque petit méfait, elle se figurait que le bras de Dieu s'armait pour la châtier. Quelquefois, dans ses insomnies, toutes sortes de formes horribles et de figures grimaçantes lui apparaissaient, et elle se cachait la tête sous les draps pour ne point les voir.

Il n'y avait pas de danger qu'elle touchât au sucrier, quand il y avait un mort dans le voisinage. Le soir, dans l'escalier, elle pensait qu'un revenant frôlait sa jambe, la tirait par sa robe et allait l'emporter. Ses craintes superstitieuses passèrent vite, mais non ses craintes morales et ses craintes d'imagination. Un bruit inattendu la fait tressaillir. L'idée du moindre soupçon trouble ses entrailles et resserre sa poitrine. L'attente de l'inconnu, même quand il n'est pas trop menaçant, lui met un poids sur le cœur.

Toutes ces délicatesses, toutes ces susceptibilités, cette aptitude à la concentration rêveuse ou triste, sans parler des influences du milieu, nous font pressentir ce qu'il en sera chez Léonie des dispositions affectives et sociales. Elle avait des sympathies promptes et des revirements soudains : un rien l'éloignait d'une amie, quelquefois pour longtemps. Elle avait des préférences exclusives, auxquelles le sentiment esthétique n'était pas étranger ; elle n'aimait que les jolis visages. Pensez si les chats étaient de ses amis ! C'est qu'eux seuls peut-être comprenaient ce qu'elle avait au cœur d'intimes tendresses. Contrainte et résignée dans sa famille, aimable, complaisante, prévenante seulement par surprises, ses parents la croyaient indifférente. Il faut dire aussi qu'habituée de bonne heure (un peu par leur faute) à vivre en imagination avec des personnages idéaux, mille et mille fois plus beaux que les êtres réels, c'étaient là, après ses jeux emportés, sa plus grande affaire et son plus grand bonheur.

Par le fait de la nature ou des circonstances, la pitié paraissait chez elle plus développée que la bienveillance. Elle ne pouvait voir battre un enfant ou un animal sans crier : elle pleurait bien plus que ses frères des coups qu'ils pouvaient recevoir. Elle s'affligeait moins de ses propres chagrins que des infortunes des héros de ses livres. Elle songeait pendant plusieurs mois aux scènes de sauvagerie dont elle avait lu ou entendu le récit. Cette pitié, reposant sur un fonds réel de bonté, ne devait pas rester un sentiment stérile. Avec les progrès de la raison et le calme apporté par l'âge, Léonie, autrefois donneuse avec insouciance, est devenue la personne du monde la plus sagement économe. Envers les siens, son dévouement est allé quelquefois jusqu'au sacrifice ; à l'égard des étrangers,

elle est plus circonspecte : elle a ses répulsions instinctives et ses antipathies réfléchies; les misères sans dignité la touchent peu : elles froisseraient plutôt ses susceptibilités morales et esthétiques.

Si Léonie ne sut jamais s'imposer l'obligation de faire bon visage à ceux qu'elle ne pouvait aimer, si elle avait même quelquefois des inimitiés sincères, elle ne connut jamais la haine qui cherche à se venger ou qui se réjouit du mal arrivé à ses ennemis. Elle se contentait d'exhaler son ressentiment ou son mépris en quelques paroles amères. Il n'était même pas difficile de la faire revenir à des sentiments plus doux en confessant ses torts, car elle n'a jamais détesté personne autant qu'elle a pu le croire ou le donner à croire. Quelque vibrante que l'émotion soit chez elle, la bonté, l'équité et le bon sens parlent encore plus haut.

Ce qu'il y avait en Léonie, et ce qu'il y a peut-être encore de dominant, c'est une susceptibilité fière. Elle ne pouvait supporter un reproche devant témoins; une taquinerie de ses frères l'humiliait et l'exaspérait, bien qu'elle fût de son côté un peu contrariante et moqueuse (ce qui lui a bien passé). Elle avait grand besoin d'être appréciée : rebelle aux remontrances, un mot d'éloge lui faisait faire tout ce qu'on voulait. Mais pensait-elle avoir baissé dans l'estime de quelqu'un, son visage s'assombrissait, elle se minait de désespoir.

Pour de l'orgueil, si elle en avait, il n'y paraissait guère. La conscience de sa valeur, qu'elle eut vers sa quatorzième année, était sujette à de fréquentes éclipses ; sa modestie devenait souvent de l'humilité. Si on lui disait qu'elle était laide ou sotte, bien qu'elle sût le contraire, elle n'avait pas de peine à croire qu'on disait vrai. A certains

jours de malheur ou de contrition (ceci se rapporte surtout à ses douze premières années), elle se considérait comme une déshéritée de la nature. Son bon sens et sa fierté naturelle corrigèrent à la fin pour toujours cette modestie exagérée, et la réduisirent à une claire et juste confiance en soi-même. Jamais, d'ailleurs, cette confiance ne dégénéra en mépris pour ceux qu'elle estimait à bon droit comme ses inférieurs, et pour l'intelligence et pour la moralité. Il est vrai que l'éducation, toute de simplicité, qu'elle avait reçue des siens, n'était pas de nature à encourager chez elle l'infatuation et l'arrogance.

Et pourtant, était-ce un effet de la vivacité qui paraissait quelquefois dominer chez elle, ou bien un effet de certains exemples, de l'étourderie, d'une esthétique encore incertaine et frivole ? Léonie connut longtemps la vanité, même la sotte vanité. Ainsi, comme ses parents, pour expliquer ses petits défauts, disaient qu'on avait dû la changer en nourrice, notre fillette, prenant la chose au sérieux, et l'interprétant à sa façon, se disait que de grands personnages viendraient un jour la réclamer. Cette pensée excitait son imagination : quand elle se trouvait seule, elle s'exerçait par avance aux mines et aux allures d'une demoiselle de grande maison, rythmant ses pas, redressant la tête, poussant de ci, de là, sa jupe, et la faisant traîner comme une queue. Une fois, des parents de la campagne devaient venir voir son père ; Léonie, bavarde comme une pie, avait rempli tout le couvent de ce grand événement. Mais quelle déception, quand elle vit ses cousines habillées en paysannes ! Elle ne put refuser de sortir avec elles, mais de si mauvaise grâce ! Elle marchait le plus possible à distance de ces jeunes filles, qui s'en apercevaient bien ; si quelque dame passait sur le trottoir, vite, Léonie s'appro-

chait d'elle, se figurant qu'on la prendrait pour une de ses parentes. Léonie est depuis longtemps guérie de cette ridicule vanité. Sa fierté aurait suffi, à défaut de son bon sens, pour lui faire passer ce petit travers.

IV. — La figure expressive et le beau front de Léonie n'étaient pas de fausses enseignes : elle devait compter parmi les plus intelligentes. Mais elle ne se pressa point. A quoi bon ? Elle ne se souciait que de ce qui la touchait directement, ses jeux, ses chagrins d'une heure ou d'un jour, ses rêveries sentimentales, ses fugitives intuitions de la beauté. La science, pour elle, était une inconnue ; l'instruction ne signifiait pour elle autre chose que travaux ennuyeux et maîtres injustes ; ayant une mémoire bonne à tout apprendre en quelques minutes, et pour longtemps, elle se mettait vite en règle avec eux. Elle n'était curieuse de rien, pas même des petits cancans de la ville ou du couvent. Ce n'est pas elle qui aurait écouté aux portes, ni cherché à surprendre les secrets de quelqu'un. Son indifférence à cet égard se renforçait d'une discrétion quelque peu timorée. C'est au point qu'elle se bouchait les oreilles, pour ne pas entendre ce que son frère, dans son lit voisin du sien, disait en rêvant.

Ses maîtres ne voyaient en elle qu'une dissipée, boudant à ses heures, mais point méchante. Elle ne pouvait suivre une explication pendant trois minutes, et elle n'en demandait jamais aucune. Par exemple, elle aurait passé plusieurs heures sans remuer, à écouter une histoire. Sa mère la trouvait aussi appliquée aux travaux d'aiguille, pourvu que ce ne fût pas au moment où les autres enfants jouaient sous ses fenêtres. Plus tard, ayant devant elle un but sérieux, fortement excitée à le poursuivre, d'ailleurs moins vive et

plus ardente, elle répara en quelques mois le temps perdu pour l'instruction, et elle brilla dans tous ses examens.

Est-ce à dire que, pendant tant d'années, cette petite tête fût demeurée inactive ? Oh ! que nenni. Il s'était fait dans son esprit un travail libre et inconscient sur des milliers d'impressions saisies au passage. Tout ingénue et simple que la montraient ses réflexions ou ses réponses d'étourdie, elle apprenait, à ses risques et périls, à juger par elle-même : faculté rare, qu'on n'achète pas trop cher, même au prix de beaucoup d'erreurs nécessaires, d'illusions naïves, mais, en somme, faciles à justifier.

C'est par les routes gazonnées et doux-fleurantes de la fantaisie que certaines natures, et non des moins distinguées, arrivent au sérieux, même au sérieux pratique. Léonie fut de ce nombre. Même sans parler de ses concentrations de tristesse, elle avait naturellement des accalmies pendant lesquelles elle se tenait comme une statue, l'œil plongé dans les régions bleues du rêve ; ses mains, agitant les aiguilles de son tricot, témoignaient seules qu'elle ne dormait pas. Elle s'hypnotisait elle-même par de riantes visions, qui venaient quelquefois la trouver. Voilà que des bohémiens passent dans la rue avec leur musique bruyante, leurs costumes bariolés et pailletés de clinquant, leurs visages bronzés et bizarres : aussitôt Léonie rêvait de voyages et d'aventures. Le lendemain, aux premiers grondements de l'orgue dans la chapelle, notre petite gitane prenait des poses angéliques, et baisait dévotement la terre, comme une sainte Thérèse. Toutes ses lectures se transformaient en merveilleux romans ou en chimériques projets ; son esprit se mouvait avec une incroyable facilité dans toutes sortes de milieux imaginaires. Les vifs agissent davantage, les lents imaginent moins ; mais elle rentrait de plus en

plus dans la catégorie des lents-ardents, qui rêvent plus qu'ils n'agissent.

Ces longues échappées dans le monde des chimères ne sont pas toujours sans danger pour la constitution logique et morale du sujet, quand les bonnes influences du milieu ne lui viennent pas en aide. A ces deux points de vue, Léonie fut servie à souhait par l'excellent esprit et les excellents exemples de la famille. Cependant, à l'égard de la logique, il y a des réserves à faire : Léonie sent peut-être plus qu'elle ne raisonne ; le sentiment, les considérations personnelles ou esthétiques, arrêtent quelquefois ses meilleurs jugements dans le concret et le particulier, ou la poussent à généraliser outre mesure, avant d'avoir suffisamment comparé et abstrait. Les femmes les plus éclairées et les plus impartiales en sont toujours un peu là, et j'estime que cela dépend moins de leur sexualité mentale que des habitudes d'esprit contractées dans la fréquentation plus habituelle des personnes ignorantes de leur sexe. En tout cas, Léonie, qui a toujours beaucoup vécu par l'imagination, n'a jamais rien sacrifié de sa dignité ou de sa moralité aux chimères du sentiment. Esprit passionné et exclusif à ses heures, elle fut toujours admirable de bon sens et de rectitude dans sa conduite.

Non qu'elle eût toutes les qualités dont la réunion forme ce qu'on peut appeler le sérieux pratique. Par exemple, elle n'avait pas, dans son enfance, assez perdu de sa vivacité partielle, en ce qui concerne la franchise : sincère au plus haut degré, elle ne savait rien cacher; mais elle ne savait pas toujours se taire. Quand elle était fillette, sa mère disait d'elle : « Elle parlerait sous l'eau. » Avec son éloignement de tout ce qui ressemble à la dissimulation, elle aurait été parfaite, si elle avait pu toujours commander à sa

langue et retenir un peu ce qu'elle pense. Je dis toujours, car c'est par exception que la fillette bavarde se retrouve encore dans la femme.

Avec la menterie, qu'elle connut un peu dans ses premières années, elle ne tarda pas à jeter par-dessus bord quelques autres petits défauts plus ou moins graves. Longtemps elle parut tout à fait brouillée avec l'ordre. Encore à douze ans, elle laissait les trous s'élargir plutôt que de les faire réparer ; elle remplaçait par des épingles les boutons et les agrafes ; elle se contentait d'un *rapproche-toi* ou d'un *cul-de-poule*, au lieu de mettre une pièce. Son sac de classe était un nid de vieilles plumes, de feuilles sales ou déchirées, de fantômes de livres déchiquetés. Il n'y a plus trace de toute cette négligence, qui valut à Léonie tant de reproches. Il faut d'ailleurs noter que, toute jeune, Léonie eut le respect et l'obéissance faciles, et le respect de la règle est aux trois quarts celui des personnes. C'était, malgré son humeur volage, une personne à habitudes : effet de la lenteur sans doute. Ne pas manquer la classe, arriver à l'heure, lui semblait aussi naturel, aussi obligatoire, que de dîner à midi ou de jouer après le dîner. Enfin, dame Léonie s'est donné bien des qualités qui lui manquaient pour être une personne absolument pratique : prévoyante et prudente, d'une rigoureuse économie, ayant la religion de l'ordre et de la propreté, qui reconnaîtrait en elle l'enfant régulière, mais négligente, étourdie, gâcheuse et prodigue, dont sa mère désespérait de faire jamais une vraie maitresse de maison ?

Voilà bien des mérites, sans oublier ceux d'une intelligence bien forgée et bien meublée, nette, précise, étendue, non sans profondeur. C'était un excellent esprit, plutôt sérieux que fin. Léonie, en effet, n'aimait ou ne savait guère plai-

santer ; tout en appréciant le don des reparties piquantes, elle n'en risquait pas souvent. Peut-être y avait-il en elle trop de préoccupations pratiques ou sentimentales, ou de laisser-aller rêveur, tranchons le mot, trop d'âme, pour avoir beaucoup de cette chose légère et glissante qu'on appelle esprit. Elle en avait d'ailleurs plus dans ses lettres que dans sa conversation : c'est que, dans ses lettres, la vivacité reprenait le pas sur la lenteur et sur l'ardeur.

Léonie avait au moins, à un haut degré, ce qui manque à bien des gens d'esprit, le sentiment esthétique. Le beau, sous toutes ses formes, le joli, le gracieux, le grandiose, le sublime, l'éblouissaient et l'enivraient. Elle restait en extase devant un beau visage, et une belle taille lui en imposait, A huit ans, bien que grandelette pour son âge, que n'aurait-elle pas donné pour avoir une de ces bonnes maladies qui font pousser tout d'un coup les enfants ? Pour allonger sa sœur toute courte et ronde, elle la suspendait aux battants des portes et lui tirait les jambes. Elle admirait, avec une sorte d'émotion religieuse, les grandes maisons et les vastes appartements. Elle chantait comme un rossignol, et s'affolait à l'audition de la plus médiocre musique transformée par son imagination en concert des anges. Mais son esthétique n'était pas commune ; la gaieté ne lui faisait pas excuser la vulgarité, encore moins la grossièreté. Elle sent à merveille la simplicité rustique, mais non la poésie du haillon et le pittoresque de la canaille. Ce qui l'a uniquement charmée à l'Exposition, c'est l'Exposition elle-même, et, çà et là, quelques jolies toilettes parisiennes et quelques beaux types exotiques ; mais la foule grouillante, encombrante, populacière, avec ses gaités grasses et ses festins homériques sur les pelouses, ne lui causait qu'ennui et dégoût. Que voulez-vous ? C'est, tout caractère à part, une

Française de province, exquisement française, mais pas le moins du monde gauloise.

IV. — La volonté est tout d'abord une force d'impulsion et d'arrêt, dont l'intensité et la persistance dépendent de la quantité d'influx nerveux habituellement disponible et du degré de concentration de ses divers courants. Elle se mesure à la force de l'attention, à la puissance des émotions, à la décision du jugement, qui tout à la fois l'exprime et la conditionnent. Nous avons vu que, sous ces trois rapports, Léonie était bien douée. Elle saura donc vouloir avec énergie et persistance dans ses résolutions. Mais, comme c'est l'émotion instantanée ou forte qui souvent prédomine, elle se décidera le plus souvent par des raisons de sentiment. Ces raisons pourront en même temps être des motifs intellectuels de haute valeur ; mais, si le sentiment ne vient à la rescousse, ils auront moins de chance d'aboutir. Opiniâtre plus que ferme, elle ne se laissera guère entraîner, mais elle s'entraînera elle-même. Elle aura de la décision, de l'audace même, et beaucoup de persévérance dans ses entreprises, parce qu'elle aura à cœur tout ce qu'elle entreprendra : jeunette, elle s'était promis de faire passer à son père ses derniers jours dans une jolie maison de campagne, et elle s'est tenu parole. Si, par point d'honneur, ou par dévouement aux siens, elle avait résolu d'aller chercher fortune au bout du monde, elle y aurait réussi, comme on l'a vue réussir dans tout ce qu'elle s'était mis en tête. L'imagination de Léonie, éprise d'idéal et de poésie, se combina d'assez bonne heure avec le penchant à l'action, soit qu'elle fut née ainsi, soitqu'elle y eût été habituée par la discipline et les habitudes de la famille. Dans une famille de rentiers, cette imagination, habituellement appliquée aux rêverie si paresseuses, se serait de

temps à autre abandonnée à la fougue ou aux caprices de la passion. Rien n'est plus dangereux, pour les ardents, et pour les lents-ardents, que l'oisiveté qui les livre à eux-mêmes. Heureusement pour Léonie, elle fut obligée de dériver du côté des travaux intellectuels et des affaires cette fougue de sentiment d'autant plus forte qu'elle s'accompagne d'une certaine tendance à la concentration. Toutes ses facultés se trouvèrent ainsi contre-balancées les unes par les autres, et il lui fut donné d'arriver à cet équilibre moral, qui n'était pas dans son tempérament et dans son caractère primitif.

II

A.

I. — Voici un second exemplaire du même type, mais bien plus accusé dans la lenteur comme dans l'ardeur, et d'un tempérament bien différent.

Le front est haut et large, le teint d'un brun mat, les cheveux noirs, les yeux grands, passionnés, énigmatiques, le nez aquilin, un peu tendu vers la bouche, aux lèvres sensuelles et boudeuses : le visage est allongé et terminé par un menton rond et ferme. A... est une bilieuse à circulation lente, douée, comme son père et sa mère, d'une solide complexion, ayant de l'un, artiste et soldat, la sensibilité nerveuse et le sang-froid, et de l'autre, nature ardente et passionnée, l'ardeur sans la vivacité.

Chez A..., le calme habituel cachait une vie intérieure

(1) *Aurore Dupin* (G. Sand), d'après l'*Histoire de ma vie*.

de sentiment et d'imagination : au physique et au moral, c'étaient des alternatives de langueur et d'impétuosité. Sa gaité, tout intérieure, était réelle, bien qu'elle eût eu l'enfance attristée par des dissentiments entre des personnes qu'elle aurait été naturellement portée à aimer. Quand sa gaité éclatait pour les autres, elle avait quelque chose de contraint et de fébrile. Ses colères, très rares, procédaient aussi par accès impétueux, qui mettaient en jeu les dispositions à la combativité calme qu'elle tenait de son père. Parfois elle avait des sursauts d'intrépidité, une fièvre de mouvement, qui la poussaient à lancer son cheval à travers haies et fondrières. C'était là de la témérité, un courage tout féminin d'excitation. A... ne connut d'ailleurs, dans son enfance, aucun genre de peur, si ce n'est, un moment, des terreurs d'imagination ; mais l'âge et la raison dissipèrent ces chimères.

Placée entre sa mère et sa grand'mère, qui ne pouvaient vivre ensemble, et qui se disputaient son cœur, A... n'aima longtemps que celle dont elle comprenait l'affection, sa mère, fantasque et mobile, mais vraiment bonne. Elle l'aimait, comme elle aima toujours, avec tendresse, respect, abnégation, comme pour satisfaire un idéal à la fois religieux et romanesque. Grondée et frappée pour une désobéissance involontaire, elle était désolée de lui avoir déplu. Il y a toujours de la partialité et de l'injustice dans les affections de ces êtres à la fois ardents et imaginatifs, rêveurs idéalistes et capricieux, qui ne savent pas aimer assez les uns, parce qu'ils aiment trop les autres. Et puis, quelle duperie que cette religion de l'amour, cet enivrement du roman mystique ! On transforme la réalité en poésie, et bientôt, la trouvant réalité, on s'en dégoûte, et on la brise, pour courir à d'autres idoles, à d'autres désenchantements.

Cependant l'idéal persiste, en changeant de forme et d'objet, et l'on est condamné à vivre et à mourir d'amour ; et l'amour, n'est pour les tempéraments tels que celui d'A..., que le dilettantisme de la passion ou la curiosité malsaine des sens. Fatale, désenchantée, c'est sans haine qu'A... brisera les cœurs qui l'auront aimée. Du reste, si elle n'a pas connu la haine, ce n'était pas par bonté, mais par facilité à oublier, disons mieux, par sa facilité à remplacer un culte par un autre. Elle était d'ailleurs, nous dit-elle, plutôt douce que bonne, et d'une douceur surtout extérieure.

A... n'avait pas la moindre vanité, pour ce qui regarde la toilette ou les apparences distinguées. Elle ne tenait, sous ce rapport, ni de sa grand'mère la patricienne, ni de sa mère, plébéienne assez amie de la représentation. Elle poussait l'amour de l'indépendance jusqu'à la simplicité dédaigneuse des convenances, aimant la parure et les bijoux avec passion, mais en artiste, pas en femme : toutes ces jolies choses sont ravissantes, mais si incommodes à porter ! C'est qu'elle professait une superbe indifférence pour tout ce qui n'était pas le bonheur, le rêve éveillé qu'elle écrivit toute sa vie sur de nouvelles pages !

Sa paresse d'action et sa vieille habitude de vivre en rêvant, se retrouvaient jusque dans sa patience stoïque. Elle éprouvait un amer plaisir à se venger par le silence des brutalités de sa bonne, dont elle souffrait moins encore qu'elle n'en était froissée. Malgré tout, elle éprouvait le besoin de pardonner, d'oublier, parce qu'elle se savait aimée de cette irascible fille. Les sentiments affectueux, avec la tendance à l'inertie physique, contribuaient donc à fonder cette belle fierté. Ce sont là des compromis dangereux, d'où la vraie fierté, la dignité personnelle, peuvent souvent sortir diminuées et meurtries; on tolère trop, parce qu'on est aimé, on

ne tolère plus assez, parce qu'on n'est plus aimé ou qu'on n'aime plus.

III. — Au point de vue intellectuel, A... est éminemment réceptive, émotionnelle et artiste. Elle peut tout retenir, sans comprendre, paresseuse et comme fermée à ce qui n'intéresse pas de quelque manière sa sensibilité. Elle a besoin d'être excitée à un travail, pour le faire ; elle est, comme sa mère, incapable de lier ses souvenirs, si on ne lui en fait pas remarquer l'enchaînement. Sa logique est une accumulation d'images suscitées par le sentiment ; elle assiste, consciente mais passive, à cette formation toute machinale de tableaux vivants dans son cerveau. Dès l'enfance, imaginer, rêver, peindre, chanter de jolies scènes, telle est sa fonction intellectuelle. C'est à peine si elle pense : l'abstraction et le raisonnement lui répugnent, quand ils ne lui viennent pas tout faits ; encore ne peut-elle se soumettre à l'effort de suivre les raisonnements exprimés dans un livre : son esprit saute par-dessus ; il faut qu'elle orne, amplifie, idéalise tout. Toujours initiée, jamais disciple, elle remplit, à l'égard des théories acceptées par son cœur plutôt que par son esprit, l'office d'un écho multiplicateur. Incapable de se former elle-même un idéal, et ne pouvant s'en passer, elle en recevra de toutes mains, renchérissant successivement sur les théories psychologiques, morales, esthétiques, sociales, de ses endoctrineurs.

Mais elle était muse de naissance. Elle trouva la poésie, sans la chercher, dans son cœur ; elle l'aspirait et la respirait tout naturellement. D'instinct, tout enfant, elle apprit à écrire ; mais elle aurait été incapable de se faire un style. Déjà, à dix ans, elle écrivait pour le plaisir de revivre ses émotions, et elle ne croira jamais que l'art

puisse aller au-delà. Voyez cette théorie bien féminine de l'art, qui sera aussi celle de Mme Guizot et de Lamartine : « J'avais dès lors un sentiment que j'ai toujours conservé : c'est qu'aucun art ne peut rendre le charme et la fraîcheur de l'impression produite par les beautés de la nature, de même rien dans l'expression ne peut atteindre à la force et à la spontanéité de nos émotions intimes ». Plus active, plus raisonnante, plus maîtresse de ses émotions, elle aurait compris qu'imaginer les choses, et les sentir revivre en soi, c'est déjà les artialiser, et que le rôle de l'artiste est de serrer de près l'idéal, de lui faire rendre tout ce qu'il contient de vérité et de beauté, en un mot, de chercher à préciser le vague et à rapprocher le lointain. Dans sa vie, comme dans ses écrits, si elle avait eu un peu plus d'esthétique raisonnée et de logique vraie, elle aurait moins rêvé et plus agi, elle aurait moins changé de thèses et de héros, et surtout moins brusqué les dénouements. Elle aurait aimé encore passionnément, mais en dominant la passion ; elle aurait mieux écrit sans doute, et surtout mieux vécu.

D'humeur trop concentrée, trop passionnée, trop passive, pour avoir de l'esprit (car elle avoue que, tout en ayant le don de l'observation, elle manquait de finesse), elle le fut trop aussi pour avoir le sens pratique. Le plaisir des yeux était sa prise de possession des objets extérieurs : elle n'en connaissait point d'autre. Elle n'admirait que l'or des blés ondulant sur la brise. Elle était bien un peu gaspilleuse, puisque son mari dut lui retirer la libre gestion des dépenses domestiques. Trop rêveuse, trop absorbée dans son monde intérieur, impropre aux modestes et prosaïques soucis du ménage, il est probable qu'elle aurait mieux attaché son mari auprès d'elle, si elle-même avait pu s'assujettir à ses fonctions de femme. La faiblesse du sens pratique

semble avoir été chez elle un legs de l'hérédité ; ni son père, ni sa mère, ni ses grands-parents, du côté paternel, n'avaient montré des tendances de ce genre. Elle devait, sur ce point, rappeler surtout son père, « insouciant et libéral », « sans aucune prévoyance, se laissant aller à toutes choses et à toutes gens ».

En somme, il se peut que cette petite fille, qui, à l'âge de trois ans, faisait des romans entre quatre chaises, fût naturellement dénuée de tact, et eut, en vertu de son tempérament, dans ses rapports avec les choses extérieures, un peu de cet air bête qu'elle dit avoir eu toute sa vie. Vous comprenez : l'air bête de La Fontaine ou de Jean-Jacques.

IV. — Nature de passion et de sang-froid, A... avait de ces impulsions énergiques qui paraissent être de la résolution, et de ces fièvres de résistance et d'obstination qui ressemblent à une persistance raisonnée. Mais non ; ce n'étaient pas la réflexion et le choix, mais le sentiment ou la passion, qui faisaient tout. A... était paresseuse à affirmer sa personnalité par des actes et des décisions bien tranchées. Très entêtée, sous un air de soumission apparente, « indépendante dans ses idées, soumise dans ses actes » (voyez-vous la lenteur, avec la paresse d'action, et l'ardeur, avec la puissance des images et des sentiment ?) elle cédait à la persuasion, au sentiment de l'obéissance, à la conscience du devoir, surtout à la passion d'aimer. Il ne lui en coûtait rien de céder, « du moment que le cœur était pris ».

Quel danger, d' « obéir plus volontiers à son cœur qu'à sa tête » ! Par entraînement,on se laisse aller, par langueur, on s'abandonne, à son idéal, à son héros du moment, au premier venu, à Dieu, au diable. On ne fait pas le bien

qu'on voudrait faire, on fait le mal sans le vouloir, ou sans le croire aussi grand qu'il est. Heureusement A... trouva, dans sa conscience et dans son génie, des motifs et des mobiles supérieurs d'inspiration, l'art, l'humanité, la bonté, la justice, pour compenser par des œuvres admirables les erreurs et les défaillances de sa vie privée, erreurs et défaillances qui auraient dû être soigneusement cachées au public, comme lui a certainement été caché le meilleur de l'âme et de la vie d'A...

CHAPITRE VIII

Les équilibrés.

I

Étude.

1. — N'ayant pas trouvé d'autre mot pour bien rendre mon idée, j'ai dû donner au mot *équilibré* un sens plus large que celui qu'on lui donne en langage courant et en terminologie médicale. Il signifie pour moi cette pondération naturelle des mouvements qui fait qu'on peut être ardent, vif ou lent à ses heures, mais sans l'être jamais absolument. Cette harmonieuse répartition des forces motrices, qui a pour concomitante une semblable distribution de l'influx nerveux, a pour cause première, mais pas unique sans doute, une excellente organisation de toutes les parties du cerveau qui contribuent à produire des sentiments, des idées et des volitions. Le cerveau des *équilibrés*, plus ou moins bien organisé,et servi par une santé et des viscères en plus ou moins bon état, a des adaptations variées et bien fondues entre elles, en ce qui touche aux plus essentielles facultés de l'homme moral. L'équilibre que peuvent donner l'éducation et la discipline personnelle n'est jamais aussi parfait ou aussi constant que l'équibre de nature dont nous parlons ici.

II.— Ce tempérament du juste-milieu, également éloigné de tous les systèmes, peut se rencontrer avec la vivacité ou avec l'ardeur ; mais il est caractérisé par sa modération naturelle, qui le fait participer, dans une certaine mesure, aux attributions des lents. Nous trouvons ici une sensibilité, soit délicate, soit forte, soit à la fois l'un et l'autre, et, dans tous les cas, très développée en surface, embrassant une très grande variété d'objets. C'est surtout parmi les sujets de cette classe que se rencontrent ces rares et heureuses natures, capables, selon le mot de Voltaire, de donner à leur âme, sans effort ni exégération, tous les modes possibles. Ce sont là véritablement les plus humains des hommes ; rien de ce qui est de l'homme ne leur est étranger, et ils vivent, ils jouissent, en toute liberté et franchise de passions, par les sens, par l'esprit, par le cœur, par leurs facultés actives.

Ils ne se laissent pas griser par la joie, ni abattre par la tristesse. En général, ils ont l'humeur égale ; leur gaîté est robuste parfois, toujours tempérée par quelque convenance esthétique, sociale ou morale. La variété de leurs goûts, de leurs habitudes, la saineté de leur jugement, les préservent des douleurs étroites et persistantes. Leurs colères sont rares, courtes, parfois éclatantes, mais toujours dominées et purifiées par les sévères exigences de la raison et de la justice. Ils en rougiraient, si elles n'étaient pas justifiées ou proportionnées aux objets qui les excitent. Ils peuvent, car l'équilibre lui-même n'est qu'une perfection relative, confondre en certains moments l'intérêt de leur personnalité avec celui de la justice ; mais c'est pour celle-ci, en leur âme et conscience, et pour celle-ci uniquement, qu'ils prétendent combattre.

Chez les plus énergiques, le courage se contient dans sa

violence même ; les plus doux, les plus faibles, que le sentiment de leur infériorité physique rend circonspects, ont toujours la force morale qui, ne pouvant vaincre l'obstacle, se maîtrise elle-même. Et le poète n'a-t-il pas dit admirablement que « la plus belle victoire est de vaincre son cœur ? » Combien de vaillants lutteurs sont de piètres héros de ce côté-là !

Les équilibrés ont des sympathies et des antipathies promptes, comme les vifs et les ardents, mais toujours assez fondées, car la réflexion est passée chez eux en habitude, et leur a donné un flair assez sûr pour qu'ils ne jugent pas les gens d'après des indices peu sérieux. Leurs vraies affections sont en général doublées d'estime, et partant, susceptibles de durer. Ils y mettent du choix, de la raison, de la convenance esthétique ou morale. Ils peuvent avoir leur égoïsme, leur malveillance, leur indifférence à l'égard de certaines misères, leur répugnance à se dévouer pour certaines personnes ; mais la bienveillance envers les hommes est chez eux ce qui domine, avec une pitié, mesurée quelquefois, éloignée de tout excès, mais très réelle. Ils sont toujours bons et bienfaisants de quelque manière.

Leur amour-propre se tient aussi dans une juste mesure. Enfants, ils ont eu leur petite vanité, l'amour de la parure, des belles manières, du beau langage; mais cette vanité se confondait avec la sociabilité et le sentiment esthétique : c'est le besoin de la considération qui les portait à vouloir être distingués. La fierté, la dignité, ces deux formes naturelles du respect des autres et du respect de soi-même, sont chez eux dons de nature ou de facile acquisition. Ils sont trop avisés et trop sensés pour avoir de la présomption ; trop équitables, trop bons juges de leur personnalité, trop modérés dans leurs désirs, pour ne montrer de l'orgueil qu'à bonnes enseignes.

III. — Si nous passons aux qualités intellectuelles, qui dépendent avant tout de prédispositions cérébrales sur lesquelles l'observation directe n'a pas de prise, nous voyons peut-être encore ici l'influence générale du tempérament ou du caractère.

Chez les forts, chez les faibles de cette classe, la mémoire, plus ou moins facile, tenace, prompte et précise, est toujours riche en adaptations spéciales. La curiosité, l'attention, procèdent chez les uns avec ardeur et enthousiasme, chez les autres avec douceur et patience, chez tous avec une persévérance en rapport avec les forces physiques, et elles s'appliquent à des études ou à des fins très variées. Souvent on ne saurait dire ce qui prédomine chez eux, la curiosité esthétique ou scientifique, affective ou morale; il est certain qu'on trouve tout cela chez eux en une bonne mesure.

Comme, chez les équilibrés, le sentiment et le jugement ont toujours une certaine force, il se peut que leur empressement à réaliser des fins théoriques ou pratiques leur fasse conclure des généralisations précipitées, ou construire des œuvres et des systèmes d'idées péchant par quelques détails ou par la contexture de l'ensemble. Mais, s'ils en font leur métier, leur occupation spéciale, poètes, moralistes, philosophes, littérateurs, artistes, ils apprennent vite à régler par les lois d'une exacte raison leur imagination constructive. Ils manquent quelquefois de profondeur ; mais non d'étendue, de souplesse, de clarté, de délicatesse, de pondération. La simplicité est une vertu essentielle de leur esprit : l'éducation et les influences de l'époque et du milieu réussissent rarement à la leur faire perdre entièrement. Ils sont vrais aussi, parce qu'is ont de tout, et à une assez forte dose : sociabilité, bon

sens, courage ou force d'âme, aptitude à prendre leur rang et leur place en tous lieux et envers tous. Le mensonge est une faiblesse qui leur répugne autant qu'elle leur est inutile. Leur prudence et leur tact gardent toujours quelque chose de candide et de naturel. Leur sérieux moral se pare à la fois de politesse et de dignité. Leur sérieux pratique (ils en ont tous dans leur conduite, même quand, pour une raison quelconque, ils sont malhabiles à l'action) ne les empêche pas d'avoir un esprit, soit gai et piquant, soit d'une ironie douce, dont ils dédaignent la plupart du temps de faire une arme de protection et d'attaque. La franchise robuste ou délicate leur suffit pour redresser leurs griefs, et un mépris sans dédain les met au-dessus de bien des injures.

IV. — Chez les équilibrés, soit forts, soit faibles, la volonté est toujours bien caractérisée dans toutes ses formes, dans ses fins, ses motifs et ses mobiles. Si elle n'est pas chez tous énergique et impétueuse, elle est chez tous éclairée et persévérante : les sentiments, intenses ou variés, qui la poussent et la modèrent, sont presque toujours contrôlés par la réflexion et subordonnés entre eux par la raison. Ils savent ce qu'ils veulent, pourquoi ils le veulent, et le poursuivre avec constance. Ils peuvent se laisser aveugler et entraîner par la passion, dans des circonstances exceptionnellement graves et troublantes ; mais leur attitude habituelle est de dominer les difficultés extérieures, tout comme ils sont maîtres de leurs sens et de leurs passions. Calmes, patients, avec ou sans effort, mais avec une imperturbable tranquillité, ils savent jouir de leurs joies sans s'y oublier, souffrir leurs peines sans se laisser abattre ou aigrir ; superbement vaillants, ou doucement entêtés contre les ennemis du dedans et du dehors.

I

Lucien

I. — Lucien est né dans une petite ville de la Basse-Durance, au pied du Lubéron, dernier rameau détaché des grandes Alpes. Le type gallo-romain, qui est le sien, domine chez ses compatriotes, natures un peu brusques, mais fines, et assez laborieuses. Sa famille, une famille de magistrats, avait conservé les qualités saines, avec quelques-uns des préjugés de l'ancienne bourgeoisie. Son père, homme distingué, bien équilibré au physique et au moral, mais de complexion délicate, lui avait transmis tous ces caractères : il paraissait tenir moins de sa mère, femme plus sanguine que nerveuse, assez robuste, bien douée, inférieure au père, mais curieuse des choses de l'esprit, liseuse d'œuvres classiques, aimant d'instinct les antiquités et les peintures.

Lucien, leur troisième enfant, malgré sa chétive complexion, avait une santé régulière, le sommeil bon, l'appétit ferme. Enfant, adulte, il fut toujours grêle et petit ; son teint brun, assez coloré, est devenu, à la puberté, le teint pâle du nerveux. Les yeux, d'un gris profond, semblent indiquer de la douceur et de la tendresse ; le nez, assez fort et bien dessiné, est peut-être énergique et fier, à coup sûr d'une finesse de lignes esthétique. Peut-être verrait-on les indices de la bonté, ou d'une mollesse de volonté, dans le menton court, fuyant, à fossette. Le front est haut et large, sans aucune saillie ; le crâne est harmonique dans toutes ses proportions, ce qui semble indiquer, pour l'intelligence et la sensibilité des aptitudes variées, sans rien d'excessif.

II. — Il y avait beaucoup de vivacité chez Lucien enfant : il y en a moins aujourd'hui, mais il y a aussi, par intervalles, quelque ardeur. C'est une sensibilité de juste milieu : l'impétuosité est rare, les désirs plus variés qu'obsédants, les mouvements mesurés, la parole facile, sane volubilité ni emportement.

Rien de particulier à signaler dans les fonctions organiques et sensorielles, rien de morbide ou d'anomal. Sa délicatesse physique ne l'avait pas rendu douillet; du reste, ses parents ne l'avaient ni gâté, ni élevé à la dure ; et il devait peut-être autant à l'éducation qu'à la nature un pouvoir d'arrêt assez remarquable. S'il pleurait pour une dent qu'on parlait d'enlever, c'était pur effet d'imagination ; car il réagissait assez bien contre le chaud et le froid, dont la première impression lui était pénible. La sensibilité du goût et de l'odorat était chez lui très accusée : nul penchant à la gourmandise, mais un tempérament de gourmet et de bon mangeur, qui est allé s'affirmant avec l'âge, et empruntant quelque force à ses autres aptitudes esthétiques et sociales.

Sans être ce qu'on appelle un joyeux, Lucien ne fut jamais un triste. Tout au plus des chagrins et des soucis précoces (la mort de son père et les graves responsabilités qui en furent la conséquence) ont-ils voilé d'une teinte un peu grise sa bonne humeur naturelle. C'est une gaîté douce, une douce tristesse. Cette humeur entre-deux se concilie fort bien avec un léger pessimisme d'esprit, qui porte Lucien à voir les côtés affligeants de la vie. Tout cela n'est qu'à la surface, ou, du moins, reste bien au fond, sans se montrer dans la pratique de la vie.

Lucien n'est pas non plus un irascible, bien qu'il soit prompt à s'irriter : son premier mot est énorme ; mais,

une fois ce gros mot lâché, l'apaisement se produit. Ici le tempérament n'a pas tout fait ; nous avons déjà parlé du pouvoir d'arrêt qui joue ici un rôle ; mais il y a encore autre chose : un grand bon sens de nature, un sérieux développé sans doute par l'éducation, et aussi, et surtout, le sentiment esthétique. Lucien fut toujours choqué de voir la colère chez les autres, et il en eut toujours honte pour lui-même. Grâce à toutes ces qualités réunies, il prit de bonne heure l'habitude de ne se fâcher qu'autant qu'il était convenable ou nécessaire.

On ne doit pas s'attendre à rencontrer chez lui une combativité farouche. Il ne montra jamais beaucoup d'empressement à affronter le danger ; il avait trop, pour cela, le sentiment de sa faiblesse physique. Pourtant, sous le coup d'une agression, il savait se défendre, toujours avec prudence : ainsi, insulté et menacé un jour, à la sortie de l'école, par quelques méchants drôles, il les tint bravement en respect, non pas avec ses mains et ses pieds, armes naturelles bien en défaut chez lui, mais avec des armes de civilisé, en faisant le moulinet avec ses livres attachés par une forte courroie. S'il était poltron, ou craintif ou timide, ce n'était que dans une mesure fort restreinte : sauf les cas où l'impression subite, le coup droit au cœur précédait la réflexion, il n'éprouva jamais que des craintes bien justifiées et raisonnées. Il est seulement circonspect. A peine eut-il, avant sa dixième année, quelques frayeurs imaginaires. C'était le contre-coup des superstitions villageoises, qui avait vite trouvé son correctif dans les sages leçons de la famille, un peu voltairienne, bien que suffisamment croyante.

Mêmes caractères de la sensibilité par rapport aux émotions sociales : de la variété et de la persistance plutôt que

de l'énergie et de l'élan. Ses sympathies envers les animaux sont réelles, point excessives : il souffre, sans trop s'indigner, de les voir maltraiter, et, à l'occasion, il l'empêche;mais il ouvrirait toutes les cages,et,s'il avait,comme Michelet, un rossignol captif, au lieu de se bercer de son chant, il songerait plutôt à le renvoyer dans les bois.Dans ses sympathies humaines, c'est la même délicatesse avec la même mesure. Lucien, dans sa famille, fut un enfant tendre et caressant, mais sans démonstrations ardentes. La jalousie, si commune chez les vifs et les ardents, lui était inconnue. Sa grand'mère avait une préférence marquée pour la sœur aînée de Lucien ; cette préférence allait jusqu'à l'injustice : il n'en chérissait pas moins et sa grand'-mère et surtout *Vové* (Zoé), qui d'ailleurs était bonne et ne songeait pas à abuser de ses avantages.Il n'y avait pas grand mérite à l'aimer ainsi ; mais supposez-le ardent, bilieux, malade, plus porté à se souvenir du mal que du bien, il est certain que Lucien aurait eu un peu moins d'affection pour sa sœur ; il lui aurait même fait sentir qu'il souffrait des préférences de leur grand'mère.

Au dehors, Lucien se montrait plus réservé, sans cesser d'être doucement expansif. Il avait bien des antipathies à première vue, antipathies souvent justifiées ; mais rarement ses affections débutaient par un entraînement très vif. Il avait des amitiés de choix, aussi d'habitude, nullement exclusives ; il y mettait de la douceur et de la tolérance plutôt que de la passion. Point de longues rancunes ni de méchancetés préméditées ; assez de reconnaissance ; un égoïsme et un désintéressement non point inconscients, plus tôt raisonnés, et tempérés par une dose voulue de justice et de sociabilité. Sans penser tout le bien possible de ses semblables, il ne leur veut point de mal, et il ne se refuse point à leur faire du bien, quand il le peut,

Chez Lucien, l'amour-propre se tient aussi dans une juste mesure. Enfant, il eut sa petite vanité, l'amour de la parure associé au plaisir de donner une bonne opinion de soi aux personnes *comme il faut*, c'est-à-dire bien vêtues. Naturellement aussi le plaisir esthétique était là pour quelque chose. Mais, dès l'âge de puberté, la vanité du costume lui fut à peu près inconnue; dès lors, sans viser à l'élégance, on le vit toujours soigneux de sa personne. Il ne connut guère non plus, quoique beau diseur, l'affectation dans le langage, et quoique très poli, l'affectation dans les manières. Il avait, enfant, et il a toujours eu plus de fierté que de fatuité ; peut-être même, jusqu'à sa quatorzième année, était-il presque trop fier, en ce qui touchait à la situation privilégiée de ses parents dans leur petite ville ; cela n'allait pas d'ailleurs à l'arrogance et au dédain, et il ne lui en est resté que d'être digne, de tenir à l'appréciation des gens de bien et des gens de goût, et aussi de ne pas se trouver à son aise au milieu des gens vulgaires et grossiers.

Pour ce qui est de l'orgueil, s'il y avait été naturellement enclin, les sages exemples de ses parents, son tact naturel, sa sociabilité peut-être, auraient suffi pour l'atténuer. Mais il était, je crois, par bon sens et par sincérité, naturellement modeste. Il eut des succès au collège, mais sans se griser de sa gloire : il aurait pu s'affliger de son infériorité en quelque chose, mais jamais de la supériorité des autres. Du reste, beaucoup d'indépendance, et nul besoin de domination. Imposer ses idées ou ses goûts ne lui allait pas plus que d'attirer sur lui l'attention. Ni esclave, ni tyran. Il est vrai qu'à vouloir faire un tyranneau de lycée, ses petites forces physiques l'auraient mal servi. Mais son énergie morale était encore assez forte pour ne lui point rendre la servitude facile.

Du temps qu'il était au lycée, la mode des société secrètes sévissait : on formait des ligues offensives et défensives ayant leurs statuts, et dont les membres s'engageaient à molester le *pion*, à soutenir les opprimés, à démolir les oppresseurs. Lucien avait autant de répugnance à entrer dans ces ligues qu'il en aurait eu, de nos jours, à s'enrôler sous le drapeau d'un comité politique, quelle qu'en fût l'étiquette.

III. — L'équilibre que nous avons noté dans les principales formes de la sensibilité se retrouve, avec quelques défauts corrélatifs, dans les principaux traits intellectuels de son caractère.

En premier lieu, ce qui s'explique peut-être par les mêmes raisons que cet équilibre, signalons une mémoire riche en adaptations, et, d'une manière générale, facile, précise, prompte, assez tenace. Parmi ces adaptations excellentes, notons les mémoires spéciales des mots, des noms propres, des termes abstraits, des couleurs et des sons, des physionomies, des lieux, des faits et des classifications se rattachant à l'histoire naturelle, celle aussi des déductions logiques, morales et philosophiques, et celle des constructions esthétiques.

La curiosité et l'attention, ces deux facultés fondamentales de l'intelligence, procèdent chez Lucien sans impatience, d'un train égal et continu. Il semble qu'il ait voulu définir son genre de curiosité en disant : « La curiosité est la fourmi qui charrie toujours du grain au cerveau. » Ce qui domina, dès ses premières années, ce fut la curiosité esthétique ouvrant la voie à la curiosité scientifique. Je le vois, tout petit, suivre longuement des yeux « les processions des fourmis », et fouiller le sol pour découvrir leurs « chambres. » Il s'attarde au soleil pour voir la cigale sor-

tir verdâtre de sa coque, brunir peu à peu à l'air, se gratter les ailes et essayer le grincement aigre de ses crotales. Il amassait toutes sortes de vers, de larves, de chenilles, de chrysalides, de cocons, pour savoir ce que ça deviendrait. Il cultivait les fleurs avec passion, ce qui était un des goûts de sa mère, et il connaissait les noms de plusieurs, tant et si bien, qu'il eût plus tard peu de peine à devenir un botaniste passable. Il avait naturellement plusieurs cordes à son arc, un assez bon nombre d'aptitudes intellectuelles ; mais qui niera qu'il n'eût bien décidément une vocation ? A quarante ans passés, Lucien, publiciste distingué, me disait un jour, devant l'amphithâtre du Jardin des plantes : « Si l'on m'enfermait là, avec le droit de travailler à ma guise, j'y resterais dix ans, vingt ans, sans m'inquiéter de ce qui se passe dans le monde ! »

Mais il semble que le sentiment esthétique primait encore, au début de la vie, l'intérêt scientifique. Sa sœur jouait au piano de belles mélodies italiennes, en particulier un air des *Puritains*, de Bellini, qu'elle ne répétait jamais assez au gré de Lucien. Il entrait aussi en extase devant les belles couleurs et les belles formes des objets ; il se trouvait délicieusement heureux dans certains sites. La belle vallée de la Durance, ses montagnes assez pittoresques, les spectacles inattendus qui s'agitaient dans ce cadre ; ensuite, la ville d'Aix, avec ses vieux hôtels et la tour de Saint-Sauveur, lui « remplissaient les yeux. » A l'âge de neuf ans, il vit Avignon. « Quel éblouissement me prit, quand apparut sur le ciel la silhouette grandiose du palais des papes et de Notre-Dame des Doms assise sur son rocher ! Avec quelle curiosité je regardai la porte ogivale percée dans les murailles d'enceinte à créneaux et à machicoulis, puis la rue des teinturiers avec ses roues moussues qui

tourment lentement dans la Sorgue, et ses longues tentures d'étoffes qui sèchent, pendues aux étages des maisons noires! C'était une capitale à mes yeux de village! »

Cette imagination, équilibrée par la variété même de ses objets, aurait eu d'ailleurs, sans cela, le contre-poids naturel d'un jugement net et rassis.

Mais, avec des aptitudes à peu près universelles, avec de la finesse et de la pénétration, cet esprit si juste manque un peu de profondeur. La pondération même des facultés n'a-t-elle pas pour effet d'en atténuer jusqu'à un certain point la force ? Ce résultat doit nécessairement se produire lorsque le cerveau, si bien organisé qu'il soit dans toutes ses parties, ne reçoit pas toujours un concours suffisant des organes. Plus riche en énergies musculaires et en force sanguine, Lucien aurait eu sans doute un cerveau fonctionnant avec plus d'énergie et d'uniformité. Diligent et sagace, dénicheur de faits, il s'arrête souvent aux particularités, aux détails, parce qu'il n'a pas toujours la force de concentration requise pour le dégagement des richesses amassées. Ses généralisations critiques et ses constructions théoriques n'ont pas toujours la même solidité ; on sent l'effort ou la hâte, et la cause en est toujours dans la lassitude, l'épuisement trop prompt de la force nerveuse. C'est un bon esprit, et un esprit délicat, plutôt qu'un esprit robuste. Il aurait, je crois, quelque tendance à subordonner les rapports logiques aux rapports d'agrément, à aimer ce qui plaît, au moins autant, sinon plus, que ce qui est vrai, ce qui est bien dit autant au moins que ce qui est bien pensé ou bien conçu. En un mot, avec beaucoup de critique, il a surtout du bel-esprit, dans la plus favorable acception du mot. A-t-il de l'esprit ? Il a le sien, qui est de la finesse bien aiguisée ; il a le trait qui fait sourire ;

il n'a pas le rire éclatant, la saillie gauloise, qu'il n'est pas sans goûter chez les maîtres.

Signalons ici une qualité précieuse, tout à la fois intellectuelle et morale : c'est la simplicité, compagne ordinaire du jugement droit, de la modestie et de la sincérité. Elle se marque dans la personne extérieure par une distinction de bon goût, une sorte de dignité demi-familière. En littérature, les goûts de Lucien vont à ce qui dit élégamment quelque chose ; en musique, il préfère les morceaux uniment écrits, et son propre jeu (il est bon violoniste) est sans effets cherchés et sans fioritures ; en fait d'art, il lui faut l'exquis, mais sans manière ; il est bon paysagiste aussi, excellent même pour un amateur ; et là encore son genre est de masser, de mettre à l'effet : il m'a d'ailleurs parfaitement démontré que la myopie n'y est pour rien, et qu'il ne faut pas voir là une infirmité de sa vision qui lui ferait sacrifier les détails à l'aspect général. Au surplus, si dans ses constructions logiques le contraire paraît avoir lieu quelquefois,nous en avons dit les raisons, qui sont de pur accident.

En fait, Lucien n'avait peut-être pas autant de simplicité que de candeur : entendez naïveté, mais entendez aussi pudeur. La pudeur seule est restée : les conversations trop libres l'ont toujours choqué, au point qu'il paraît sauvage en compagnie de gens mal élevés. Du reste la délicatesse morale,sous toutes ses formes,est très développée chez lui. Elle s'accusa de bonne heure. Ses souvenirs les plus vifs se rapportent à des faits moraux, à ces mille petites luttes par lesquelles se forme la moralité. Nul n'a plus rigoureusement pratiqué les examens de conscience que la discipline chrétienne emprunta aux moralistes anciens, et qui survivront sans doute aux croyances religieuses. Or, ses

premiers examens de conscience portaient avant tout sur la sincérité dans les paroles et dans les actes. Quoique né sur les bords cigaliers de la Durance, et porté dans son enfance à exagérer beaucoup de choses, à amplifier les objets, à grossir les incidents, peut-être par moments à outrer les ridicules, Lucien a toujours eu le mensonge et la fausseté en horreur, et il fut vrai autant qu'un enfant peut l'être.

Le sérieux moral n'entraîne pas nécessairement le sérieux pratique, qui n'est pas non plus toujours en rapport avec le sérieux d'humeur et le sérieux d'esprit, ou du moins le sérieux n'entraîne pas toujours la faculté pratique. C'est cette dernière qui, à notre avis, laisse le plus à désirer chez Lucien. Assez vif de mouvements, quoique faisant toute chose posément, il n'avait pas les énergies propres à l'homme d'action. Son tempérament et les circonstances, c'est-à-dire la famille et le collège, firent de lui un spéculatif. N'ayant pas à emporter de haute lutte une position dans la vie, il se contenta d'être circonspect, sans chercher à être habile et surtout roué. Il s'est comme volontairement fermé plusieurs débouchés d'action. De l'ordre, de la précision, de l'exactitude, il en a à revendre : mais, avec tout cela, l'on peut être sérieux sans être pratique. Qu'importe ? En bon esthéticien, ce sage sut faire de sa vie une page nette, aux lignes régulières et harmonique, une page pure, tout intime et sincère, une page bien écrite.

IV. — Sentiments variés, en général peu énergiques, mais subordonnés à la raison, richesse d'idées et de points de vue bien coordonnés entre eux, pouvoir d'arrêt assez considérable, tels sont les mobiles et les motifs qui vont conditionner, telle est la qualité essentielle qui va caractériser la volonté chez Lucien. Le centre de la vie sentimen-

tale, celui de la vie d'idéation et celui de la vie de relation se trouvent en équilibre. Ce sont autant les idées que les sentiments qui le déterminent à l'action. Il se décide rarement par coup brusque, sans savoir bien où il veut aller, et il y va doucement, avec un rare esprit de suite. Son écriture, ses mouvements, soit instinctifs, soit réfléchis, traduisent fidèlement ces caractères de sa volonté. L'écriture est large, régulière, uniforme, presque droite, avec des *t* non massués, mais presque tous barrés; elle est légèrement mouvementée, bien accentuée et ponctuée, et la plupart des lettres en sont reliées par de grands crochets; quelques angles aux extrémités supérieures, mais les panses très arrondies : tout cela, interprété graphologiquement, indique une volonté égale à elle-même, avec quelques excitations d'impatience qui se répriment aisément, et la prédominance d'une douce ténacité. Quant à ses mouvements les plus expressifs au point de vue de l'action, ceux des bras et des jambes sont faciles, mesurés, adroits, sans brusquerie ni trainasserie. Nous avons déjà dit que Lucien parle avec une facilité sûre d'elle-même, et il nous faut ajouter qu'il sait écouter aussi, chose pas très commune chez les gens un peu vifs.

L'abondance des mobiles affectifs ou esthétiques, celle des idées qui font les motifs, n'était le pouvoir d'arrêt qui agit chez Lucien sans effort, auraient pu devenir pour la volonté une cause habituelle d'éparpillement et d'indécision. Nous la voyons, au contraire, devenue une fonction d'habitude, s'appliquant avec une certaine constance et une grande souplesse de revirement à des fins intellectuelles ou abstraites. Ces résultats sont d'autant plus heureux qu'ils sont souvent obtenus en dépit des défaillances de l'organisme : une sorte de fièvre nerveuse, due à l'anémie

du cerveau, condamne quelquefois Lucien à des semaines d'inaction forcée, supplice de Tantale bien dur pour un intellectuel et un laborieux.

Cette volonté, toujours grâce au pouvoir d'arrêt, grâce au sérieux d'esprit et à la fierté morale, déploie, du moins, par moments, une force de résistance qui l'égale aux plus fermes. Facile à persuader, réfractaire à l'entrainement, elle ne sait pas plier devant l'arbitraire, et elle lui tient doucement tête. Un seul fait, se rapportant à sa douzième ou treizième année, et que nous trouvons indiqué par Lucien lui-même : « Un jour, pendant la récréation, l'un des pères m'avait tenu près d'une heure sur la sellette à me questionner indiscrètement sur ma famille (il s'agissait pour eux de savoir s'ils pourraient compter sur l'influence et les hautes relations de mon père) ; il me souvient que je demeurai tout ce temps-là sans répondre, appuyé contre le montant de la treille, blessé que j'étais dans ma dignité d'enfant. Cette belle scène me valut au prochain bulletin la qualification de caractère « impénétrable ». Comme on le voit, la dignité et la volonté fonctionnaient déjà de concert chez Lucien enfant.

II

M... (1)

I. — M... était une brune, de tempérament sanguin, grande, forte, équilibrée, à « l'attitude ferme et gracieuse ». La figure était « d'une grande fraicheur », avait « beaucoup

1. Manon Phlipon (Mme Roland), d'après ses *Mémoires*.

de douceur et d'expression »; la bouche était un peu grande ; l'œil, d'un gris châtain, placé à fleur de tête ; le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil, brun comme les cheveux, et bien dessiné ; le nez un peu gros par le bout ; le front large, soutenu par l'orbite très élevé de l'œil, le menton, assez retroussé ; des dents saines et bien rangées, le teint vif plutôt que très éclatant, l'embonpoint d'une santé parfaite. Tels sont les principaux traits, que j'ai dû à regret détacher de leur savoureux ensemble, de cette esquisse que M... a si complaisamment dessinée.

Quelle robuste, saine et riche nature ! Le sang est pur et ardent ; l'appareil cérébral, à en juger par les pleines et harmonieuses proportions du crâne, sera un puissant instrument du travail émotionnel, intellectuel et volontaire ; grâce à une musculature à la fois solide et fine, le sujet sera propre à l'activité sous toutes ses formes. Tout, jusqu'à une certaine douceur dans la vivacité, que M... doit à sa mère, contribuera à tempérer l'ardeur et à parfaire l'équilibre des fonctions et des facultés. « Un caractère doux, une âme forte, un esprit solide, un cœur très affectueux » telle est M..., peinte en raccourci par elle-même.

De son père, artiste, homme de plaisir et d'action, M.,. tenait une sensibilité impétueuse et expansive, et de sa mère, au moins par l'éducation sérieuse, réservée, « sans contrainte et sans familiarité », une rare aptitude à la retenue. Son humeur était égale, la sérénité de l'innocence et du bonheur. Tour à tour gaie et recueillie, jamais triste, M... n'eut guère occasion de développer en elle l'instinct d'irascibilité. Mais autant elle était accessible à la persuasion, autant elle montrait, déjà à six ans, une force invincible de résistance contre la violence et l'arbitraire. Son père en fit l'expérience un jour qu'il voulait la forcer à prendre

une médecine qui lui répugnait : elle se coucha sur son lit, la tête contre le mur, troussa sa chemise, et s'offrit aux coups en silence : « on m'aurait dit-elle, tuée sur place, sans m'arracher un soupir... on pouvait me briser, non me vaincre ». La colère, chez cette âme fière et tranquille, ne pouvait être que le raidissement de la volonté contre l'injustice.

M... eut le bonheur de recevoir l'éducation qui lui convenait. Son père était bon, malgré sa brusquerie, et il se laissa mettre par sa femme à l'école de la douceur persuasive. Tout son entourage était à l'avenant : outre son père et sa mère, l'aimable et joyeux abbé, son oncle, et sa grand' mère, la meilleure nature du monde.

« En vérité, écrira plus tard M..., je crois que le ciel m'avait environné tout exprès de bonnes âmes pour rendre la mienne la plus aimable qu'il soit possible ». Ainsi « l'idée seule de s'éloigner de sa mère lui faisait verser des torrents de larmes ». Elle aimait ses parents avec passion, avec ferveur, comme elle aimait déjà la vérité, la bonté, la beauté, la justice, l'humanité, la nature. Et toutes ses affections, tous ses goûts, tous ses cultes tourneront spontanément à l'action. « Mon premier besoin était de plaire et de faire du bien ». — « Je ne lisais pas le récit d'une belle action que je ne me disse : c'est ainsi que j'aurais agi ».

Cette âme généreuse et tendre, mais gouvernée par la raison, avait aussi, au nom de la raison même, de singuliers froissements, des rancunes tenaces, des haines vigoureuses. Il pouvait cependant y avoir là quelque excès : car l'équilibre du tempérament n'entraine pas un équilibre moral constant et parfait. Ainsi elle ne sourit plus jamais à une dame qui avait trouvé mauvais qu'elle lût *Candide* : notre héroïne de Plutarque avait un sentiment exagéré de la liberté en matière de lecture ! Elle raconte deux ou trois

anecdotes pareilles, qui nous la montrent un peu trop susceptible, bien qu'ayant raison au fond. Ce fut bien pis, quand la petite républicaine, par faveur, alla loger huit jours à Versailles. Son logement était sous les combles, dans le même corridor que celui de l'archevêque de Paris, Beaumont, duc et pair de France ; « l'abord en était détestable par l'obscurité et par l'odeur des lieux d'aisance ». Il y a là des mots à la Saint-Simon. Comme elle se trouvait déplacée, comme elle souffrait dans ce paradis des courtisans ! « Encore quelques jours, disait-elle à sa mère, et je détesterais si fort les gens que je vois, que je ne saurais que faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc ? — Sentir l'injustice et contempler à tout moment l'absurdité ».

Cette fierté superbe, et. à ce qu'il semble, trop peu voilée de modestie, est le sentiment un peu cornélien, mais très sincère et presque ingénu, de la dignité humaine. D'ailleurs nulle infatuation : si, jeunette, elle aspire aux grands rôles, elle s'y prépare avec une simplicité touchante, comme elle remplira plus tard les devoirs et goûtera les joies de la vie domestique. Cette fierté sérieuse, et la culture variée de son esprit, façonné à l'antique, la sauvèrent de la vanité !

Ses parents l'avaient habituée, à certains jours, à sortir parée comme une poupée. Sa mère lui avait appris à parler et à se tenir avec grâce, d'un air posé, en sorte que, tout enfant, elle allait, avec dignité, demander du persil ou de la salade à la fruitière. Elle avoue que, vers sa quatorzième année, elle aimait « à paraitre bien, à l'entendre dire, et s'occupait avec complaisance de ce qui pouvait lui en procurer l'agrément. » Mais à ce penchant si vif, elle apportait elle-même son correctif. Les leçons d'humilité du couvent ayant survécu à sa ferveur religieuse, elle se reprochait quelquefois son extrême désir de plaire. Il va

de soi qu'elle avait aussi conscience de ses qualités desprit ; mais le plaisir d'être distinguée, qui resta toujours très vif chez elle, allait de compagnie avec celui d'être chérie. C'était donc là surtout un impérieux besoin d'estime et d'amitié ; ou si c'était de la vanité, elle était bien pardonnable, et pas si commune. C'est l'indice de l'idéal d'un perfectionnement qu'on porte en soi.

III. — Pour ce qui est des facultés de l'intelligence, on peut se demander quelle est celle qui, chez M..., était en défaut. La mémoire universelle, le jugement, le raisonnement, la faculté d'abstraire et de généraliser, étaient chez elle au niveau de sa forte imagination. Elle apprenait, dit-elle, tout ce qu'elle voulait. On la croit sur parole, quand on pense à l'abondance et à la précision de ses souvenirs du jeune âge. On pourrait faire un riche catalogue avec la simple nomenclature des auteurs lus par elle, qu'elle cite au courant de la plume. Il y en avait pour toutes les applications de l'esprit : romans, poésie, littérature, critique, histoire, philosophie, morale, théologie, économie politique, physique, géométrie. Elle s'arrêta seulement à l'algèbre, dont la sécheresse la dégoûta bientôt ; n'aurait-elle pas rebuté Pascal, s'il avait dû l'apprendre tout seul, et sans en avoir surpris quelques bribes dans les savants entretiens de son père, comme cela avait eu lieu ponr la géométrie ?

Cette petite fille sensible, imaginative, mais réfléchie et raisonneuse, lisait moins pour s'amuser et s'émouvoir que pour s'instruire, et elle cherchait l'instruction pour la mettre en œuvre dans sa conduite future. « Mon propre bonheur et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvait être attaché, me préoccupèrent de bonne heure. » Elle est tout entière dans ces quelques paroles. Son idéal, c'était d'être philosophe et républicaine, dans toute l'acception

des termes, et en même temps mère de famille. Il nous faut donc voir en elle une personne éminemment sérieuse, d'humeur, d'esprit et de sens. La prudence, la prévoyance, le tact, la modération, qualités qui purent s'éclipser plus ou moins sous l'influence des passions politiques, lui étaient d'ailleurs très naturels. Elle sut être, pour son père, après la mort de sa mère, et ensuite pour son mari et pour sa fille, une véritable femme d'intérieur. Ces rares et prosaïques dons n'ôtaient rien à sa finesse enjouée, qui aurait pu être railleuse, et mettaient, au contraire, en relief sa franche et robuste belle humeur. A toutes ces qualités de l'esprit, ajoutez encore le goût des beaux-arts, un joli talent pour la musique et le dessin, et vous aurez un des exemplaires à beaucoup d'égards les plus parfaits de la nature humaine, toutes les virilités de l'intelligence et toutes les grâces et les douceurs féminines de la sensibilité.

IV. — Des sentiments forts et persistants, une remarquable puissance de réflexion, une force d'arrêt considérable, ce sont là les conditions d'exercice d'une volonté supérieure dans toutes ses formes, impulsion, constance, résistance.

Nous avons vu que cette douce petite fille voulait énergiquement tout ce qu'elle voulait, et qu'elle savait se mouvoir avec souplesse dans sa sphère très large d'action. Elle trouvait du temps pour tout entreprendre, pour tout revoir et tout parfaire. Rien de lâche, de décousu, de capricieux, d'imprévu, dans ses travaux et dans ses résolutions. Nous avons aussi admiré l'opiniâtreté de cette indépendante fillette, qui ne cédait même au sentiment que lorsqu'il pouvait se concilier avec la raison. La raison fut le côté fort de M... ; mais qu'est-ce que la raison sans la volonté ? Cette énergie doublée de délicatesse morale nous aide

autant dans la lutte contre nous-mêmes que dans la résistance la plus stoïque ou la plus héroïque à l'arbitraire. A l'un comme à l'autre point de vue, M... fut, dès son enfance, admirablement douée.

Quel que soit l'adversaire à combattre, au dedans comme au dehors, nous devons retrouver la même âme guerrière et maitresse d'elle-même, intrépide avec sagesse, sage avec intrépidité. Plus que beaucoup d'autres, elle avait des sens vifs et une imagination hardie. Dès son enfance, elle sut retenir sur eux l'empire de la raison. « J'ai conservé par morale et par délicatesse la sévérité que j'avais par dévotion. Je suis demeurée maitresse de mon imagination, à force de la gourmander ; j'ai acquis une sorte d'éloignement pour tout plaisir, brutal ou solitaire, et dans des situations périlleuses je suis restée sage par volupté, lorsque la séduction m'aurait entrainée à oublier la raison ou les principes. Je ne vois le plaisir, comme le bonheur, que dans la réunion de ce qui peut charmer le cœur comme les sens et ne peut coûter de regrets. Mais cela ne met point à l'abri de ce qu'on peut appeler une passion, et peut-être même reste-t-il plus d'étoffe pour l'entretenir. » Pour si bien dire de telles choses, il faut être capable de les sentir.

Et ce ne sont point là de vaines ou théoriques déclarations. N'avez-vous pas remarqué, dans son portrait, le passage où elle se reconnait, à certains signes extérieurs ou intimes, un penchant naturel à la volupté ? « Je crois aujourd'hui, dit-elle sans hésiter, qu'avec une pareille disposition, du désœuvrement ou certaines compagnies, la personne pouvait faire beaucoup de chemin. » Elle qui a la franchise d'exprimer le regret de n'avoir pas connu toutes les joies, elle sut résister jusqu'au bout à cette fière et chaste

passion qui remplit les derniers jours de sa vie, et lui résister « avec la vigueur d'un athlète. » Tout armée qu'elle fût par la nature pour de si difficiles combats, on se prend à croire qu'elle dut une partie de son énergie morale à la forte et saine discipline de sa mère, qui aurait été bien mal remplacée par le père dans son rôle d'éducatrice.

CHAPITRE IX

Les rapports de la gaité et de la tristesse avec les autres principaux traits émotionnels, intellectuels et volitionnels du caractère.

I. — Ces deux formes essentielles de la sensibilité et du caractère ont été étudiées dans leurs rapports avec la vivacité, la lenteur et l'ardeur, soit simples, soit combinées. Nous allons mettre en lumière quelques-uns de leurs rapports avec les autres principaux facteurs émotionnels et volitionnels, et avec les trait intellectuels les plus importants de la personnalité.

La gaîté et la tristesse sont en elles-mêmes des signes de l'état physiologique des organes : d'une manière générale, gaîté et bien-être, tristesse et malaise, c'est tout un. L'animal est continuellement gai, quand il se porte bien ; vieux, il devient morose. C'est le rire ou les larmes du corps : l'intelligence n'y est pour rien. La force produit la joie, et la faiblesse produit l'état contraire. Mais il ne faut pas oublier qu'avec une santé générale très bonne, tel organe peut n'être pas à l'état normal, et à lui seul occasionner la tristesse. Nous avons eu à constater ce fait à propos de quelques-uns des sujets qui figurent dans ce livre (1).

1. Bien qu'une grande partie des considérations qui vont suivre puissent trouver leur confirmation dans nos portraits, le lec-

Considéré à l'état normal, à l'état de santé habituel, chacun est plus ou moins particulièrement apte à éprouver du plaisir ou de la douleur, selon la constitution, non pas seulement des organes, mais du cerveau que ses ancêtres lui ont transmis. On sait que les affections des voies digestives sont celles qui retentissent le plus péniblement sur le caractère : Voltaire, si irritable, surtout quand il digérait mal, n'en conservait pas moins sa belle humeur naturelle, ni plus ni moins qu'un rhumatisant ou un goutteux de bonne étoffe, comme le furent Mécène et Scarron. Les influences héréditaires inscrites dans le cerveau peuvent n'avoir qu'une date assez récente, à ce qu'il semble. Mme Michelet nous dit en parlant de son père : « Je lui tenais par mille liens, par mille rapports intimes. J'étais la fille de son âge mûr et de sa santé ébranlée. Je n'eus pas l'humeur équilibrée que les autres enfants tenaient de ma mère. Il disait lui-même: que je te sens ma fille ! (1) ».

M. Renan, fils d'un père breton et d'une mère gasconne, fort gaie, nous dit aussi : « Mon père était plutôt doux et mélancolique. Il me donna le jour un peu vieux, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la brise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart (2) ».

Mais l'hérédité, immédiate ou ancienne, n'est pas tout. Il y a pour chacun les influences directes du milieu, de l'éducation, du régime physique et moral. Encore faut-il se

teur me saura gré de ne les rappeler que çà et là : ces indications, plus nombreuses, ne seraient ni plus intéressantes ni plus utiles.

1. *Mémoires d'une enfant*, p. 89.

2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

garder d'exagérer la force bien réelle de ces influences, et ne pas leur attribuer les effets du simple et naturel développement du cerveau et des organes. Tel changement, dans l'humeur comme dans la santé, était en germe dans l'organisme, et devait se produire presque fatalement, l'heure venue, ou les circonstances s'y prêtant, par exemple, à l'époque de la puberté, si décisive quelquefois pour les organisations des deux sexes.

Ayant indiqué brièvement les origines ou les conditions essentielles de l'humeur, soit gaie, soit triste, montrons comment l'une et l'autre se combinent avec la colère, le courage, la bienveillance, et leurs contraires, avec les différentes formes de l'amour-propre et les principaux modes de l'intelligence et de la volonté.

II. — Unie à l'*irascibilité*, la gaîté est plus démonstrative. plus capricieuse aussi. Les gais les plus irascibles sont en général les plus aptes à exprimer énergiquement la joie. Il n'y a pas là seulement une question d'énergie émotionnelle, mais aussi des rapports étroits de fonction organique et d'expression. La gaité et la colère développent dans tout l'être une force considérable, elles activent l'une et l'autre au plus haut degré la circulation et la respiration ; celle-ci, au degré extrême, se transforme, dans les deux, en un rire strident et en paroles entrecoupées ; elles prennent toutes les deux une forme éruptive, avec une tendance irrésistible à atteindre leur objet, à le presser, à le battre, à le mordre, la colère, en déchirant, la gaîté, en embrassant. Leur mimique ayant beaucoup d'analogie, il n'est pas étonnant qu'elles soient si rapprochées l'une de l'autre : rien de plus prompt à s'irriter qu'un homme troublé dans son allégresse. Voyez d'un peu loin deux hommes du midi parlant et s'agitant ; vous ne savez s'ils rient entre eux ou s'ils

se disputent. S'ils rient, il ne faut qu'un rien pour les mettre en colère ; s'ils sont furieux, pour les remettre en joie, le tout avec le même emportement du geste et de la parole.

Unie à la *douceur*, la gaîté est plus sobre de démonstrations extérieures, plus tempérée, plus égale à elle-même. Mais la gaîté douce est très rare, au moins comme disposition naturelle et non acquise. La douceur des irascibles pacifiés par l'âge, le bon sens et les efforts de la volonté, laisse d'ailleurs une grande marge, et pour la colère et pour la gaîté. Chez les violents de nature, si la douceur n'est pas feinte et voulue, c'est un calme trompeur entre deux décharges nerveuses, explosions de gaîté ou de colère. C'est d'eux qu'on peut dire que « la joie fait peur ». Elle les secoue comme un vent d'orage, et les éclairs et le tonnerre ne sont jamais bien loin. On sait au moins à quoi s'en tenir avec eux; tandis qu'avec certaines natures molles et placides, la gaîté ressemble fort à l'indifférence, quand elle n'est pas un voile de bienséance jeté sur des défauts plus graves. Il est des sourires si doux qu'on se demande ce qu'ils veulent dire, et l'on ne sait ce qu'ils cachent.

La douceur des tristes peut alterner avec une certaine disposition, mais faible, à l'irascibilité, de même qu'elle s'allie à une certaine vivacité. Les tristes qui sont mous ou apathiques n'ont guère que des impatiences ; leur attitude habituelle est celle de la langueur. Pour trouver chez les tristes des colères puissantes, il faut s'adresser aux plus énergiques, qui sont alors plutôt des amers que des tristes. Encore chez le gens de ce caractère, n'est-il pas rare que le mauvais rire et les joies malignes alternent avec les plus violentes colères.

III. — De la colère au *courage*, il n'y a pas loin. Le courage, même le courage de sang-froid, est quelque chose comme de la colère en acte ou en puissance. Il semble donc qu'on le rencontrera le plus souvent avec l'énergie qui produit les fortes explosions de la colère ou de la joie. La sérénité qui accompagne le courage calme est d'ailleurs bien voisine de la gaîté. L'habitude de tout voir d'un œil satisfait et d'un cœur confiant, n'est pas non plus sans donner à l'âme une excitation de bon aloi, qui est plutôt faite pour engendrer la vaillance que la pusillanimité. La tristesse, outre qu'elle indique souvent une nature pauvre en énergie et en ressources, doit plutôt porter l'homme à douter de ses forces et à n'en pas faire usage, sinon dans quelque moment d'effervescence et d'oubli de soi. Une aptitude à peu près égale à la tristesse et à la joie, tout en accusant un tempérament à énergie intermittente, pourra fort bien comporter un mélange habituel de courage et de poltronnerie, surtout des paniques et des dévouements irréfléchis. (1) En somme, c'est la gaîté qui tend le ressort du courage, mais seulement chez les forts ; toute seule, elle produirait une insouciance relative, aussi éloignée de l'héroïque effort que peu capable de comprendre le véritable danger. Je sais des lâches qui sont tout ce qu'il y a de plus gai au monde, sauf dans le cas d'un danger imminent.

Pour ce qui est des timides, il faut distinguer. « Cet animal est triste, et la crainte le ronge », a dit La Fontaine à propos du lièvre ; et il nous présente cet animal comme ayant peur de l'ombre de ses oreilles. Ce sont là gens poltrons, à notre égard et à l'égard des chiens, et gens payés pour

1. Il en est ainsi chez notre *Edouard*.

l'être. Admettons même qu'ils ne soient pas très braves entre eux, car ils sont doux par nature et par habitude; mais je les rangerais parmi les timides plutôt que parmi les lâches. Or, comme beaucoup de timides, ils ont leur gaîté, d'étourderie, d'oubli, de surprise, de bonne et tranquille digestion. Telle est aussi la gaîté de certains timides à deux pieds, qui peuvent être plutôt nerveux et impressionnables que lâches ou poltrons. Lamennais, malgré sa sauvagerie et son goût pour la rêverie solitaire, était souvent d'une gaîté fort vive, d'une gaîté enfantine, nous dit G. Sand ; et il avait bien des sortes de courage, sans compter celui du polémiste et du sectaire : enfant, il aimait tous les exercices du corps, surtout la lutte contre les flots en fureur; jeune homme, il maniait le fleuret aussi fièrement qu'on le vit plus tard manier la plume. Benjamin Constant, encore un timide, mais vain et ombrageux, très gai aussi, poussait jusqu'à la témérité le courage du duelliste. Quant au courage tout intime de l'homme sage,qui modère et maîtrise ses instincts ou ses passions, il l'avait encore moins que Lamennais. Il est bien peu de timides, gais ou tristes, et en général bien peu d'hommes, braves ou non, qui aient ce courage-là, en un mot, qui aient au même degré toutes les sortes de courage.

III. — Nous voici aux émotions altruistes. Elles sont avant tout fondées sur la bienveillance et la pitié, prédispositions héréditaires du cerveau et modes particuliers de réaction des viscères aux impressions sensorielles et instinctives. La sympathie de plaisir a fait naître primitivement la première, et la sympathie de peine la seconde. L'une et l'autre, pour se développer, réclament l'adjonction d'autres sentiments basés sur des conceptions abstraites, sans oublier les influences plus ou moins favorables de l'éducation et du milieu.

Le tempérament du *plaisir* n'est pas toujours celui de la *bienveillance*. Sans doute, l'être naturellement enclin à la joie est souvent porté à faire plaisir aux autres pour s'éviter à lui-même de la peine. Il est intéressé, qu'il le calcule ou non, à paraître bon, et c'est déjà là une raison pour qu'il soit difficilement un être méchant. Mais, faute des dispositions premières dont il vient d'être question, il pourra se tenir dans un égoïsme inconscient ou systématique : trop satisfait, en général, de son sort, pour n'être pas indifférent à celui des autres ; plein de complaisance pour sa propre personne ; indulgent pour ses propres défauts, et se débarrassant par une facile insouciance de l'ennui de voir ceux des autres ; touché de leurs maux seulement lorsqu'il doit en souffrir de quelque manière, ou en effaçant en soi la pénible impression par quelque réflexion philosophique ou plaisante.

Il est, en revanche, bien douteux qu'un homme foncièrement mauvais puisse avoir une véritable et franche gaîté. Il peut être, comme Vautrin, riche en gaîté physiologique ; mais, plus sa jovialité a d'entrain, plus elle est suspecte. C'est un railleur, un gouailleur, qui a intérêt à l'être ou à le paraître, toujours préoccupé de s'oublier ou de se déguiser. C'est un homme à qui la solitude répugne, et qui s'en éloigne avec horreur, qui échappe à ses remords (chacun a les siens, qu'il étouffe quelquefois sous le poids de nouvelles fautes ou de nouveaux crimes) par le rire bruyant et superficiel ; un bon compagnon, sans doute, mais pas autre chose.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la *tristesse* favorise nécessairement la *pitié* ; elle se prête encore moins à la bienveillance active. Ceux qui « rient peu, dit Azam, ne

prennent que peu de part aux amusements des autres »(1). Pour pouvoir prendre part à leurs peines, il leur faut un surcroit de forces à dépenser, ce qui n'est le fait que des organisations physiquement ou moralement robustes. Quand la tristesse est modérée, ce qui indique peut-être assez d'énergie, on voit souvent l'affection, unie à la pitié, produire la bonté active : cela dépend aussi un peu des influences du milieu et du plus ou moins d'ouverture de l'intelligence. Un degré de plus dans la faiblesse organique ou accidentelle,et nous voici aux pitiés sans effet, aux tendresses glissantes ou exclusives, aux préventions et aux rancunes injustifiées, quelquefois même aux petites et inutiles vengeances.

Pour ce qui est de l'exclusivisme en affection, M. Pierre Janet en fait « une des formes du rétrécissement de la conscience et de la désagrégation psychique » (1). Cet état, quand il reste dans des limites à peu près normales, même avec une santé faible et des nerfs susceptibles, comporte, avec une certaine maussaderie et de nombreux caprices, une aptitude naturelle à se dévouer à ceux qu'on aime, et. par réflexion, à ceux qu'on voit dans la peine. Peu aimables on sait pourtant se faire aimer. Ceci d'ailleurs n'est pas seulement vrai des faibles au caractère triste, mais de beaucoup de forts naturellement tristes ou aigris, gens personnels et malveillants, mais sensés, honnêtes, et capables de faire du bien, je dirais presque, sans bonté.

La souffrance ne rend pas nécessairement bons ou méchants ceux que la nature n'a pas d'abord quelque peu faits tels. On voit, dans les mêmes milieux, élevés, autant qu'il

1. *Le Caractère dans la santé et dans la maladie*, p. 90.
1. *L'Automatisme psychologique*, p. 318.

est possible, de la même manière, des enfants tout jeunes se montrer sympathiques, tendres, affectueux, complaisants, donnants, et d'autres présenter les caractères opposés. Je n'ai pas à me demander s'il ne conviendrait pas de donner à des natures différentes des moyens différents, pour les faire arriver aux mêmes résultats désirables : je me borne à constater le fait. J'ajoute que l'humeur naturelle ne suffit pas à expliquer rigoureusement de telles différences, et que l'expérience habituelle du plaisir ou de la douleur ne paraît guère avoir modifié les tendances primitives. Les uns firent, avec le plaisir, l'apprentissage de l'égoïsme bienveillant ; les autres, avec la douleur, celui de l'égoïsme malveillant (1). Le plaisir, porté jusqu'à la sensualité, n'a pas fait tort à la bonté des uns, et il n'a fait que développer les tendances grossièrement personnelles des autres.

Il est nécessaire d'appuyer un peu sur cette tendance à la sensualité. Il y a une sensualité délicate, et une sensualité grossière, se rapportant aux impressions de nos divers sens. L'une et l'autre, même quand il s'agit du goût, peut aller avec une certaine bienveillance, car ses jouissances, quoi qu'en pense Bain, peuvent se partager. La grossièreté du palais fait tort quelquefois à la pitié, sans exclure une franche sociabilité. Mais la sensualité trop délicate du goût ou de l'odorat peut diminuer, sinon supprimer les tendances à la compassion et à la bienveillance. Chez les tendres et les raffinés, qui sont des faibles jusqu'à un certain point, la susceptibilité excessive des sens met facilement en opposition les impulsions égoïstes et les

1. Par exemple, *J. Vallès*.

impulsions altruistes. Je n'ai parlé que des sens qui se rattachent à la nutrition; mais ce que j'en ai dit s'applique à tous les autres, y compris celui de l'instinct sexuel.

IV. — Les rapports de l'humeur avec l'*amour-propre*, sont évidents. La *susceptibilité* engendre la tristesse, et la tristesse l'exagère. Il y a assurément des susceptibles parmi les gens d'humeur joyeuse; mais, à intelligence égale, je crois qu'une personne gaie le sera moins ou moins souvent qu'une triste. L'orgueil froissé, surtout joint aux influences d'une santé altérée, peut donner aux meilleurs une susceptibilité intolérante. Gambetta, malade et aigri, ne pouvait plus souffrir la moindre contradiction.

La *fierté*, plus que l'orgueil, qui va difficilement sans une ambition quelconque, a plus de chances de se rencontrer avec un tempérament gai. Par la satisfaction intérieure qui l'accompagne, par la dignité qui l'élève au-dessus des petites misères et la défend contre une foule de chocs, elle doit contribuer à accroître la bonne humeur naturelle. Il est plus rare qu'elle procure autre chose que la sérénité à ceux qui sont nés ou accidentellement devenus des tristes. Elle tempère, d'ailleurs, chez les esprits mobiles ou frivoles, la gaîté excessive, par un certain sérieux, qui, dans mainte occasion, peut ressembler à de la dignité (1).

Quant à la *vanité*, elle peut produire, comme nous le verrons plus loin, une gaité factice chez les tristes; mais, à titre d'émotion excitante, elle est une qualité plutôt qu'un défaut chez l'homme gai, quand elle s'allie à la bienveillance et au bon sens. Elle contribue grandement à faire de lui un homme aimable. Quand un homme gai est

(1) C'était quelquefois le cas chez *Edouard*.

sans vanité, c'est qu'il est vraiment sérieux d'esprit, ou encore plus sérieux au moral : il est alors plus ou moins fier. Il peut n'être aussi qu'un insouciant.

Chez les tristes, l'orgueil comporte un mélange d'amertume, qui inspire aux calmes doués d'énergie une raideur stoïque, aux ardents faibles la tendance à se faire martyrs, aux violents le besoin de se faire persécuteurs : deux sortes d'intolérance qui se touchent de bien près. L'ambition, comme la jalousie, est, d'ailleurs, une passion triste, qui menace d'altérer tôt ou tard l'humeur et la santé les plus heureuses. Si elle n'a pas la tristesse pour point de départ, elle y aboutit presque fatalement.

La fierté, qui tempère l'excitation joyeuse, peut adoucir et rasséréner la tristesse. Si la gaîté est plus voisine de la sérénité que la tristesse, elle doit être aussi plus voisine de la fierté. Elle indique toujours quelque force et quelque tendance au contentement de soi-même, d'autant plus sûr qu'il veut se fonder sur le mérite moral. Ce contentement peut se trouver, il est vrai, dans des âmes énergiques, mais dures et égoïstes ; alors la fierté arrive à l'orgueil sans dignité. Ajoutons que les tristes affaiblis, seraient-ils naturellement bons et modestes, s'arrêtent souvent à la susceptibilité, sur le chemin de la fierté.

La vanité est un sentiment excitant qui, chez les gais, se satisfait souvent à peu de frais. Il n'en est pas de même chez les tristes. Forts, ils la marient à l'arrogance, à l'orgueil ; faibles, à la susceptibilité, à la manie maladive de la représentation et du luxe raffiné. Nos néo-pessimistes sont tous des délicats et des précieux. On ne connaissait pas autrefois ce besoin, non seulement des jouissances variées, mais de la distinction apparente en toutes choses, qui tourmente si fort nos homoncules et nos femmelettes, c'est-

à-dire, des malades, ou peu s'en faut. « Les surmenés de tout ordre cherchent à lutter contre l'épuisement par des excitations diverses : luxe de l'habillement, de l'ameublement, de l'alimentation, plaisirs du corps et de l'esprit ; l'alcool, le thé, le tabac, etc., semblent ranimer momentameut ces êtres dégénérés, mais d'autant plus irritables qu'ils sont plus affaiblis ; ils deviennent véritablement explosifs, sous l'influence des excitations auxquelles ils sont soumis. Et, chose remarquable, l'individu dégénéré, comme le fait remarquer Maudsley, est attiré par les relations hostiles à son bien-être, par celles qui augmentent sa dégénération et qui tendent à le supprimer » (1).

III.— Bien qu'il n'y ait pas des rapports évidents de causalité réciproque entre l'humeur et les facultés ou opérations de l'esprit, on peut dire que l'humeur les qualifie, et qu'elle est qualifiée par elles de diverses manières.

La gaîté et la tristesse influent moins sur la forme que sur la matière intellectuelle. La gaîté, par exemple, malgré sa puissance d'excitation, ne donnera pas une mémoire prompte, facile et vive, à celui dont le cerveau n'est pas organisé pour produire ces aptitudes. Si la gaîté peut contribuer souvent à exciter ou à maintenir l'attention, on peut en dire autant de la tristesse ; si la première peut la distraire ou l'absorber, la seconde ne lui fait pas toujours sentir son action déprimante. De même, l'humeur peut restreindre ou élargir, dans certains cas, le cercle dans lequel opère le jugement, mais elle n'a jamais pu fournir ou enlever à personne les qualités de justesse, de précision, d'étendue, qui constituent un bon esprit.

1. Féré, *Revue phil.*, oct. 1887, p. 357 et suiv.

Quelle est donc l'influence de l'humeur sur les facultés essentielles de l'intelligence ? Parlons premièrement de la *mémoire*. Bain a distingué avec raison une mémoire émotionnelle, spécialisée dans le sens du plaisir ou de la peine. Chez une personne gaie, les impressions agréables, et chez une personne triste, les impressions contraires, plus facilement et plus habituellemdnt perçues, sont aussi plus facilement reproduites. La même force d'attraction pour des impressions et des objets d'une certaine espèce existe aussi pour l'*attention*. Les images gaies, chez une personne de ce caractère, l'emportent sur les autres dans leur compétition pour occuper le champ de la conscience ; elles attirent et elles retiennent plus fortement l'attention. Il y a là un avantage et un inconvénient : s'il est heureux de posséder une grande facilité à éloigner l'impression ou l'image des choses pénibles, il serait quelquefois plus utile de pouvoir s'arrêter à la considération d'objets qui ne sont tristes que parce qu'ils sont importants. La tristesse a sur l'attention la même influence, accompagnée des mêmes inconvénients, mais non des mêmes avantages.

Pour ce qui est du *jugement*, il est certain que l'humeur, comme l'a si bien montré M. J. Sully, influe d'une manière générale et d'une manière particulière sur les idées que nous nous faisons des hommes et des choses. « Nous sommes tous aptes à faire de l'expérience individuelle la mesure des choses qui la dépassent... Ce qui est vrai pour nous doit l'être également pour les autres... Le mélancolique verra naturellement le monde sombre et trouble pour les autres, tandis que l'esprit vif et prime-sautier (nous dirions simplement joyeux, car les vifs n'ont pas seuls le privilège de voir ainsi les choses) environnera ses semblables

de tout un monde de lumière et d'allégresse semblable à celui qu'il a façonné pour lui-même » (1).

Cette influence se fait sentir dans les plus petites choses. Ne pouvant user des hommes et des choses selon nos désirs, nous les apprécions au-dessous de leur valeur, nous en voyons les défauts plutôt que les qualités. Trop gais, nous sommes portés à voir tout en rose, à surfaire nos mérites et ceux de nos amis, à passer condamnation sur nos défauts et sur les leurs, à ne voir que le côté souriant des choses. Les deux excès se valent. La tristesse, à petite dose, est la chose la plus souhaitable du monde. Elle tempère la diffusion des mouvements, au profit de l'attention et de toutes les facultés que celle-ci alimente : elle ouvre à l'esprit des horizons qui, sans elle, lui auraient été fermés ; elle peut donner à réfléchir, porter les insouciants à s'observer un peu, accroître la prudence naturelle, ou la donner par moments à qui en est naturellement dépourvu.

Ces trois facultés fondamentales de l'esprit, *mémoire*, *attention* et *jugement*, influent à leur tour sur l'humeur. Sans doute, « les douleurs qui rappellent de temps en temps au malade leur mal », altèrent plus son caractère que « les affections chroniques non douloureuses » (2). A ce compte-là, les personnes naturellement tristes seront plus portées à se rappeler leurs petites peines. Mais encore faut-il tenir compte ici du plus ou moins de force et de netteté de la mémoire et de l'attention, du plus ou moins de vigueur du jugement. Il y a des tristes, comme il y a des malades, qui oublient aussitôt le souci ou le mal passé. Il en est aussi qui sont ingénieux à se créer des

1. *Le Pessimisme*, ch. XIV.
2. Azam, *loc. cit.*, p. 195.

peines, s'ils n'en ont pas, et à s'exagérer outre mesure celles qu'ils ont : c'est qu'ils sont mieux doués en fait d'attention qu'en fait de jugement. Il est à peine besoin d'ajouter que la même chose se produit, en sens inverse, pour les gens à caractère gai. Une bonne mémoire, une bonne capacité d'attention, un bon jugement, les retiennent sur les images agréables, leur font faire un retour sur leurs plaisirs passés, et les préparent à en goûter de semblables dans l'avenir.

Pour les qualités secondaires et dérivées de l'intelligence, dont quelques-unes sont en même temps des qualités du cœur, la crédulité, la véracité, la tendance imitative ou admirative, l'ordre, l'exactitude, le sérieux pratique, l'aptitude esthétique, l'esprit, nous les trouvons également réparties, sauf peut-être le dernier, entre les gens gais et les gens tristes.

Les *crédules*, les sceptiques, n'ont pas telle ou telle humeur ; les Italiens, qui sont gais, n'ont rien à envier, en fait de superstition, aux Bretons, qui sont tristes, ou du moins très sérieux ; nous connaissons tous des pessimistes enjoués et des optimistes moroses.

Peut-être les joyeux sont-ils plus portés au mensonge par manière de jeu, et les tristes à la dissimulation : mais ces qualités dépendent peut-être moins de l'humeur que du tempérament, du bon sens, des habitudes morales. Il y a une gaité franche, et même candide ; mais toute *franchise* n'est pas *gaie*, et toute *gaîté* n'est pas *franche*. L'extrême fourberie seule paraît devoir entraîner tout au moins une atténuation de la gaîté : Tartuffe est bon vivant, mais il semble n'avoir rien de l'homme gai. La *discrétion* elle-même n'est pas toujours une vertu des tristes : peut-

être même leur est-elle plus difficile qu'aux gais bien doués en intelligence, et qui instinctivement ferment les yeux et passent l'éponge sur bien des choses. Quant au bon sens *pratique*, il est de toute humeur : l'insouciance, la négligence, le désordre, se rencontrent chez bien des tristes, et sont loin d'être les défaut de tous les gens de belle humeur. L'esprit de chimère ne couve pas seulement dans les cervelles tristes : l'atrabilaire Saint-Simon n'est-il pas, en politique, un « chimérique, » au moins autant que Fénelon, ce bel-esprit enjoué ?

La *finesse* et la *délicatesse* d'esprit, le *sens esthétique*, s'accommodent fort bien avec l'une et l'autre sorte d'humeur. Ces qualités sont seulement nuancées de telle ou telle façon par la joie et par la tristesse. Il semblerait, il est vrai, que l'esprit, l'art d'établir ou de saisir des rapports inattendus dans les mots et dans les choses, doit se rapporter, comme l'art, à quelque disposition naturelle au jeu. « L'esprit cause », a dit Mme de Staël ; et causer, c'est pour une bonne part, rire ou sourire. On peut rire, même sourire, sans beaucoup d'esprit, et avec plus ou moins de gaité. Si la gaité fait faire de l'esprit, si l'esprit méchant fait rire, celui-ci a peut-être moins de gaité que le bon esprit. La bonté a donc plus d'influence sur l'esprit que la gaité elle-memê.

Si le sentiment esthétique est né du besoin de jeu et d'émotions agréables, la tristesse, le besoin de jouer avec l'image de la douleur sans en être atteint, ont contribué à le développer et à l'affiner. C'est l'ennui, et le besoin d'y échapper qui ont suggéré aux écrivains et aux poètes l'art d'être courts, variés, élégants et délicats. La force, le naturel, la vraisemblance, et encore ! auraient suffi à la gaîté. Un écrivain gai n'est pas complet, sans un mélange de tristesse ; un écrivain absolument triste est incomplet aussi ; mais il a

des chances de plaire et de toucher plus que l'autre n'en a de faire rire.

IV. — La sensibilité, d'une manière générale, plutôt que l'humeur, qui en est un des signes ou une des formes, est en étroite relation avec l'activité musculaire et avec l'activité volontaire. Une puissante volonté a pour point de départ une forte sensibilité (1), et la volonté cette transformation idéale des mouvements, agit surdes muscles et par des muscles (2). Il semble donc, à priori, que l'aptitude aux émotions excitantes, comme la joie, est une des plus favorables à la production des états dits volontaires. Le tempérament triste suppose, en général, quelque faiblesse organique, et peut faire augurer quelque faiblesse de l'activité ou de la volonté. Mais n'oublions pas que l'aptitude aux fortes émotions et la puissance des excitations psychomotrices sont des effets de la propre vigueur du cerveau.

Étudions, en premier lieu, le rôle du plaisir, en ce qui concerne l'activité. Quand la sensualité grossière, s'arrête à la tranquille satisfaction d'un goût tout matériel, tel que celui de la bonne chère, elle peut porter atteinte à la dignité morale, sans détruire pour cela, si ce n'est à la longue, le principe des énergies actives. Les gros mangeurs, aux muscles et au cerveau bien nourris,sont d'ailleurs souvent des gens actifs,et même vaillants,mais de faible volonté. Tels Antoine et Porthos. La sensualité délicate, ayant pour cause une mollesse congénitale ou l'énervement résultant de l'abus des jouissances raffinées, doit entrainer souvent une certaine faiblesse de l'activité et de la volonté. Mais on

1 et 2. V. Ribot, *Les Maladies de la volonté* et *Psychologie de l'attention*, passim.

voit souvent déployer beaucoup d'énergie à des viveurs très déterminés, qui deviennnt aisément d'intrépides chasseurs, de braves soldats, de diligents meneurs d'affaires. Ils font quelquefois des prodiges pour satisfaire leurs passions. A plus forte raison, la tendance gaie, et même voluptueuse, unie à quelque puissant goût de l'esprit, ou à un vif amour de la réputation, contribue-t-elle à produire, gais, des déterminations aussi fortes que celles que la raison seule, l'amour du devoir ou le dévouement, produisent chez d'autres moins gais. Buffon, homme du monde, savait concilier le plaisir avec l'étude : à quelque heure de la nuit qu'il rentrât, son domestique avait ordre de l'arracher du lit au moment voulu. Le goût des jouissances de l'esprit est d'ailleurs celui qui donne à la volonté son plus ferme ressort, et celui aussi dont l'excès est le moins à craindre pour elle.

La tendance gaie, à son tour, doit quelque chose à la volonté. C'est par exception qu'on trouve, au moins dans la classe moyenne, et dans nos climats tempérés, un très joyeux caractère uni à une très grande indolence. Parmi nous, le goût de l'effort est synonyme de maladie ou de stupidité. La tendance gaie ne se contente pas, d'habitude, d'une instinctive et passagère diversion aux idées et aux sentiments pénibles ; elle pousse activement à atteindre le plaisir et à repousser la douleur : et il y faut de la décision, de la souplesse, de la constance, comme aux affaires les plus sérieuses. Lorsque la tendance gaie s'accompagne de jugement et d'énergie volontaire, celui qui les possède a une triple chance d'être heureux. L'*arithmétique du plaisir* est pour lui en général une science ou un art très facile à apprendre.

Terminons par quelques mots sur les rapports entre la

tristesse et la volonté. Elle est synonyme de faiblesse, d'incapacité pour l'action et de répugnance à l'effort. Mais s'il y a un pessimisme actif, qui voit du mal partout, ne se résigne pas à le subir, il y a la tristesse des forts, qui, tournée à l'amertume ou à la violence, et doublée de convoitise ou d'orgueil, excite et même exagère les énergies actives. La plupart des grand ambitieux, de ceux qui ont le plus pesé sur le monde par leur volonté, furent des tristes, malgré leur forte et épaisse sensualité, comme Charles-Quint, ou malgré leur singulière aptitude à passer de l'« ironie froide » à la « bonhomie gouailleuse », à « badiner, un temps très court », comme Napoléon (1).

1. Henri Laujol, *Lucien Bonaparte*, dans la *Revue bleue* du 18 mai 1889.

CHAPITRE X

Les rapports de l'irascibilité et de la douceur avec le courage et la peur, avec les autres principaux traits émotionnels, intellectuels et volitionnels du caractère (1).

I. — On trouve le courage uni au calme aussi bien qu'à l'irascibilité. Bien que celle-ci, par son intensité ou sa fréquence, suppose une certaine activité, on peut supposer une puissante activité pondérée et sobre d'excitations motrices. Pour être puissante et réglée, pour ressembler au courage, la colère doit s'appuyer sur l'énergie. Gratiolet donne à peu près la même expression au courage et à l'énergie. « L'énergie, dit-il(2), résulte d'un sentiment très distinct de sa force et se traduit par un sentiment de tonicité dans les muscles. Son attribut est celui de l'action, mais d'une action calme et qui se possède, d'une action dominante qu'on n'a pas besoin d'effort pour produire. Aussi est-elle accompagnée d'une grande liberté, d'une grande aisance de mouvements. Toutefois, les contractions apparentes de certains muscles, tels que le sourcilier et le mas-

1. V. pour les rapports de l'*irascibilité* et de la *douceur* avec. la *vivacité*, l'*ardeur*, la *lenteur*, chap. III-VIII.

2. Pour leurs rapports avec la *gaîté* et avec la *tristesse*, chap IX, *De la Physionomie et des mouvements d'expression*, p. 342.

séter, la netteté ferme des mouvements, indiquent la persistance vivace d'une volonté toujours prête à se manifester. » Il ajoute, pour le courage, ces traits en plus, qui caractérisent aussi, d'après lui, la générosité : « Le corps, le regard haut et ferme, les narines larges, les lèvres entr'ouvertes par un léger sourire. » En somme, le courage ressemble beaucoup plus, dans son expression comme dans sa fonction, à la colère qu'à la douceur ; mais il a un peu de calme en plus, et un peu d'énergie aussi. Le courage, accompagné de douceur, ressemble encore plus à l'énergie qu'à la faiblesse.

II. — La colère prédispose à la *malveillance*. Elle est, a dit Bain, l'un des plus forts neutralisants de la sympathie. C'est déjà comme de la haine en action. Il est difficile que la fréquente répétition de ces mouvements hostiles de l'organisme ne développe pas dans une large mesure les sentiments correspondants. Cependant, il faut tenir compte d'autres éléments psychiques, et, par exemple, de l'aptitude naturelle à la gaîté, à la pitié. L'irascibilité n'est, en somme, pas plus incompatible avec la bonté, que la douceur n'est synonyme de tendresse ou de bienveillance.

La colère s'allume au foyer de toutes les affections sincères. On met quelquefois plus d'ardeur à défendre les intérêts d'un ami que ses propres intérêts, de même qu'on voit une douce et faible femme, anéantie devant le danger qui la menace, s'armer d'une énergie furieuse pour secourir un des siens. Souvent même un peu d'emportement contre les méchants semble annoncer un peu de zèle en faveur des bons ; c'est précisément ce qui manque le plus souvent à des personnes moins dévouées, moins tendres peut-être, que bienveillantes et aimables. Telle était la douce et peu serviable Mme Geoffrin. Mais il ne faut rien

exagérer. La douceur qui vient de l'indolence et de la mollesse n'exclut pas une bonté d'un certain genre. Elle favorise l'automatisme des habitudes altruistes, et aide à faire le bien, sans effort, sans éclat, mais non sans utilité. « On voit tous les jours des gens excellents manifester leur bonté avec la lenteur qu'ils mettent à faire toute chose : malheureusement, ces formes de caractères donnent souvent le change et ne peuvent être appréciées que si l'on connaît à fond ceux qui les manifestent » (1).

On peut, il est vrai, être *doux* de plusieurs manières : par indifférence, par paresse, par dédain, par amour du repos, par calcul égoïste. Aux doux de ce genre, il est permis de préférer certains violents. « Telle personne est dure, emportée et désagréable avec son entourage,qui, dans un moment difficile, sera admirable de dévouement et de bonté ; telle autre sera chaque jour, et pour tous, gracieuse, douce et charmante, qui, les jours tristes venus, se dérobera sous un prétexte quelconque » (2).

Si la *bonté* ne s'apprend pas, il n'en est pas de même de la *douceur*. C'est souvent un vernis qu'on se donne, un masque dont on se pare ; c'est aussi une qualité d'autant plus précieuse qu'on a plus de peine à l'acquérir, en dépit des tendances naturelles. La bonté seule ne suffit pas toujours à opérer cette transformation du caractère ; il y faut surtout l'amour, de quelque nom qu'on le nomme. Chez les moins parfaits, peu ou point soucieux d'ailleurs d'atteindre à la perfection idéale, l'affection et la bonté alternent et souvent se fusionnent avec la colère. Chez les autres, elles peuvent avoir pacifié l'âme au point

1. Azam, *loc. cit.*, p. 118.
2. Ibid., id., p. 59.

de n'y laisser de place que pour l'amour et la pitié. Je m'imagine qu'il en fut ainsi chez cette fille d'une race irascible entre toutes, chez sainte Thérèse, dont l'ineffable tendresse allait jusqu'à plaindre Satan : « Le malheureux, il n'aime pas ! » Victor Hugo, génie viril et même violent, a écrit *Torquemada* après avoir écrit les *Châtiments :* chez cet humain aux colères léonines, où s'arrêtaient la tendresse envers les bons, la pitié envers les faibles et les malheureux, y compris les criminels ?

En somme, on peut affirmer sans témérité que la meilleure douceur est la douceur apprise, quand elle n'est pas le fait d'une banale politesse ou d'une politique dissimulation.

Chez les *timides*, chez les affaiblis, la *douceur* alterne souvent avec une irascibilité impatiente, irascibilité qui, par une sorte de phénomène en retour, en donnant les apparences de la malveillance, contribue plus ou moins à la produire. On les prend pour des sournois, et leur sauvagerie inquiète passe pour venir d'un fond d'orgueil ou d'égoïsme. Ils sont tout au plus désagréables. Ils cachent quelquefois leurs meilleurs sentiments par défiance, par crainte de ne pas y voir assez répondre. C'est là, il faut le dire, une situation d'esprit peu favorable au maintien des sentiments altruistes. Mais un peu d'énergie intermittente, de bons conseils et de bons procédés, sauvent ces ombrageux des tristes conséquences de leur caractère (1).

III. — L'irascibilité, qui exagère à sa façon le sentiment de la *personnalité*, est elle-même modifiée plus ou moins par les formes dominantes de l'amour-propre.

Chez les *vaniteux* qui ne sont pas en même temps un peu

1. C'est ce qui avait lieu par moments chez *Edouard*, chez *Léonie*, chez *Julie*.

fiers ou orgueilleux, l'irascibilité se traduit rarement par des effets d'une extrême violence ou d'une longue durée, et il est rare aussi qu'elle ne se concilie pas avec une tendance bien marquée à la gaîté et à la bienveillance. Horace, prompt à s'irriter, et non moins prompt à s'apaiser, était un homme aimable et bon, franc par-dessus tout, mais d'une vanité pour le moins aussi ingénieuse ou ingénue que celle du gascon Montaigne : pour se faire bien voir d'Auguste, en le flattant, et de la postérité, en singeant l'illustre poète Alcée, il osait se vanter, à tort ou à raison, d'avoir bravement jeté son bouclier dans les champs de Philippes ! Il y avait aussi quelque ingénuité dans la vanité de mon illustre compatriote Théophile Gautier, qui portait des gilets roses, et qui se donnait des airs de batailleur étrangers à son caractère. A. Houssaye, qui l'a bien connu dans sa jeunesse, dit de lui : « Théophile Gautier, né placide et silencieux, travaillait à se faire une nature violente et tapageuse » (1). On sait qu'il y réussit assez bien, et comment se signala la vigueur de son bras à la première d'*Hernani* ; il lui arrivait aussi de montrer l'ardeur de son amour à sa plus tendre amie en engageant avec elle de sérieux combats, où ils se prenaient tous les deux par leurs chevelures également longues. Etait-ce là de l'irascibilité pure et simple, ou de la vanité échauffée et surexcitée ?

Des *fiers*, même un peu vaniteux, les colères sont toujours naturelles, d'explosion sincère, mais elles ne s'allument pas toujours aussi vite ; la dignité ou le mépris des injures en enchaîne souvent l'essor. Elles ne sont pas non plus si promptes à se calmer. Il leur arrive de les prolonger ou de les modérer, par réflexion et comme par devoir.

1. *Confessions.*

Il faut être plus vaniteux que fier, peut-être assez orgueilleux,et aussi très bilieux, pour savourer pendant un demi-siècle ses colères et ses haines et s'y retremper chaque jour, pour se repaître de ses rancunes, se baigner dans sa rage, et éprouver un tourment délicieux à se venger, comme ce triste et extraordinaire duc de Saint-Simon. Les colères des vrais fiers ne persistent le plus souvent que sous forme de généreuses indignations, impersonnelles, visant des vices éternels, des abus inhérents à une certaine classe d'hommes ou à une certaine sorte d'institutions; du reste, ils s'en affligent encore plus qu'ils ne s'en irritent. Les fiers qui s'indignent à tout propos et avec excès, ont en général moins de fierté que d'aigreur et de malveillance.

Cette *susceptibilité rageuse* et démonstrative doit souvent beaucoup aux influences du milieu, tandis qu'une irascibilité *hautaine* et *taciturne*, ordinairement accompagnée d'orgueil, est plutôt une tendance innée. Chateaubriand nous montre ces deux sortes de caractères dans sa famille. « Mon père, dit-il, était grand et sec, il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares. Je n'ai jamais vu un pareil regard : quand la colère y montait, les prunelles étincelantes semblaient se détacher et venir vous frapper comme une balle. » Deux traits complètent cette farouche physionomie : « une tristesse profonde et un silence dont il ne sortait que par emportements»(1). La châtelaine de Combourg était aussi peu aimable,mais d'une autre façon : « Avec de la douceur dans l'âme, elle grondait toujours : mon père était la terreur

1. *Mémoires d'outre-tombe.*

des domestiques, ma mère en était le fléau. » Voici la colère expansive, verbeuse, tracassière, née d'une douceur et d'un amour-propre aigris par un long refoulement. Mme de Chateaubriand n'était d'ailleurs jamais plus acariâtre que lorsqu'elle venait de rendre visite à des amis qui l'entretenaient dans cette fâcheuse disposition.

La *susceptibilité de combat* est quelquefois un résultat des conditions physiologiques, du tempérament ou de la santé, conditions aggravées par l'entourage. J'ai retiré de la vie errante et recueilli chez moi, quand il avait à peu près deux ans, un grand chat blanc, mon ami Diavolo. C'est un malade ou un maniaque : très robuste, il ne jouit pas, pour des raisons inconnues, des prérogatives de son sexe, et il est en guerre ouverte avec tous ceux de son espèce, mâles et femelles, grands et petits. Bien que très câlin pour nous, il ne se laisse pas facilement prendre ou emporter. Pour le toucher, et même le rudoyer en manière de jeu, car il comprend bien cela, il suffit pourtant de lui parler d'un air caressant avant de lui mettre la main dessus. Je crois qu'il serait encore plus maniable, malgré son irritabilité de nerveux lympathique, si je l'avais eu tout jeune et pu élever avec la douceur dont j'use envers tous mes chats. Ma bonne vieille gouvernante, Mme G*** (1), qui ne daigne pas le traiter avec les mêmes égards, sait à quoi s'en tenir sur la solidité de ses griffes et de ses crocs. Est-ce que l'irritabilité de certains enfants n'est pas un peu l'œuvre de leurs parents ou de leurs maîtres ?

1. Son portrait est dans mon livre; et qui sait s'il n'y a pas d'elle autre chose? Notre entourage est toujours plus ou moins notre collaborateur, et, dans nos œuvres, sa part n'est pas toujours la plus mauvaise.

IV. — L'irascibilité et la douceur ont, avec les formes *intellectuelles du caractère*, des rapports plus ou moins directs et plus ou moins importants. Indiquons les plus manifestes.

La *mémoire*, à priori, doit, en général, correspondre en puissance à une grande capacité de colère, mais seulement parce que celle-ci implique une certaine force du système nerveux. Que la colère ne vienne souvent en aide à la mémoire, rien aussi de plus facile à vérifier : cet état d'excitation supérieure met en branle les idées et les images. Sénèque a dit : « La mémoire, comme les livres qui restent longtemps enfermés dans la poussière, demande à être déroulée de temps en temps ; il faut, pour ainsi dire, en secouer les feuillets, afin de les trouver en état au besoin. » La colère rend ce service à la mémoire, d'épousseter en grand les souvenirs. Elle n'en fait même que trop reparaître avec éclat, qui auraient dû rester enfouis dans leur poussière. Voyez comme la colère suggère au comte de Gormaz, à propos du choix royal qui l'humilie, un certain nombre d'idées toutes relatives à son mérite et au mérite si déprécié par lui de don Diègue. La colère s'attache le plus souvent à des faits intéressant l'amour-propre, la passion, les sentiments de justice et d'humanité : c'est dire qu'elle ne doit pas être d'un grand secours pour raviver les idées dans l'ordre purement intellectuel ou scientifique. Elle peut cependant stimuler l'esprit qui souffre de son impuissance à reproduire ou à combiner ses idées, et l'aider à faire ce qu'avec plus de mollesse ou de calme il n'aurait pas réussi à faire. Il entre souvent une disposition très voisine de la colère dans l'ardeur factice que l'esprit se donne pour travailler vite et bien. J'ai vu beaucoup d'enfants qui n'apprenaient leurs leçons qu'en se mettant un peu en colère contre eux-mêmes ou contre leurs maitres.

On rencontre l'*attention*, soit forte, soit faible, avec un tempérament irascible, comme avec un tempérament doux. L'aptitude à être attentif contribue, sans doute, mais ne suffit pas à atténuer ou plutôt à régler la colère. Le don de l'observation peut aussi influer sur la colère en lui prêtant soit des motifs d'excitation, soit des raisons d'apaisement. Il est des gens irritables qui embrassent d'un coup d'œil toute une physionomie, et il suffit souvent d'un demi-sourire pour leur faire monter le sang et la colère à la tête. Chez eux, la curiosité se trouve souvent unie à l'impatience. Mais il peut arriver qu'une volonté forte, ou simplement l'effet des années et de l'expérience, réprime l'excessive mobilité de leurs organes et de leur humeur : ils apprennent à se surveiller, à se dominer, et à ne laisser percer de leurs émotions que ce qu'ils veulent que leur visage exprime. Tout autres sont ceux qui, avec moins d'empire sur eux-mêmes, et une observation moins pénétrante, se sont trop abandonnés à la fougue de leur humeur : on les voit incapables de songer à autre chose qu'à l'objet de leur colère, au moment où elle se produit; souvent même leur excitation est si grande, qu'elle leur fait perdre de vue cet objet.

Un tel trouble de l'organisme et du cerveau entraine des *jugements* précipités et faux. Mais l'homme irascible, pour peu qu'il ait de bon sens et de sincérité, trouve tout naturel, ses sens apaisés, de donner audience à la raison : il ne lui en coûte pas de se déjuger et de réparer son erreur. Au reste, la logique et la bonne volonté, l'exercice méthodique de l'intelligence, peuvent produire une placidité relative chez les natures les plus impétueuses. L'irascibilité, ayant moins d'occasions de s'exercer, s'affaiblit, comme toutes les autres tendances inactives.

L'influence de l'entourage intervient ici dans une me-

sure inappréciable. Les natures très plastiques ou très fines s'assimilent aisément les qualités et les défauts des autres. Quel que soit d'ailleurs le degré de leur plasticité, il faut moins d'exemples pour développer chez elles la tendance à la colère que la tendance à la douceur. J'ai vu des personnes très douces devenir, en quelques années, d'une impatience et d'une irascibilité singulières, parce qu'elles vivaient dans la société de gens emportés. La douceur innée, même avec du bon sens et de la bonté, n'empêche pas les natures essentiellement imitatrices de prendre des habitudes d'irascibilité : il n'y a pas mal de bonnes gens qui, sans motifs et sans nécessité, bataillent à tort et à travers, moins pour leur propre compte, que par besoin d'épouser les querelles d'autrui.

Parmi les qualités du jugement applicables à la vie *pratique*, il en est peu dont les rapports avec l'irascibilité soient faciles à constater. Ainsi je ne vois pas trop quels rapports directs peuvent exister entre la *crédulité* et la colère ou la douceur. Il en est autrement de la *prudence*. L'homme avisé, partant souple, fût-il le plus irascible du monde, apprend à faire sa part à la colère : et il y réussit d'autant mieux qu'il a plus de tact, de bonté, ou de force de caractère. On sait que les colères de Gambetta, en public, comportaient un peu de comédie ; avec ses amis, elles étaient sincères, mais adoucies par la bonté et par l'indulgence. N'oublions pas, d'ailleurs, que la prudence est faite à moitié de fierté, comme c'était le cas chez ce grand homme d'Etat : son insouciance apparente était souvent celle de l'homme sérieux et sage, sur lequel de petites égratignures n'ont aucun effet, et qui n'a pas de peine à rester calme devant des ennemis qu'il ne veut pas voir. Il arrive aussi aux habiles de cette espèce, bienveillants ou non, de cacher leur profonde subtilité sous les dehors d'une brusquerie loyale.

Nous voici aux rapports de la *franchise* et de la *sincérité* avec l'humeur irascible ou douce. Il semble qu'elles s'accommodent plutôt de l'humeur irascible, sans la faire naître où elle n'existe pas naturellement, et qu'une vague tendance à la dissimulation va plutôt avec la douceur. Mais la sincérité, la fausseté, se trouvent, de fait, aussi souvent unies à l'une et à l'autre sorte d'humeur. Ce qui influe le plus ici, c'est encore le *tact*, c'est la bienveillance, ou leurs contraires.

Le tact suppose une certaine modération naturelle ou acquise, ou même feinte : il peut faire qu'on ne s'irrite qu'à bon escient et dans la mesure utile. Mais l'homme le plus habile, le plus maître de lui dans les grandes circonstances, ne craint pas de lâcher la bride à ses sentiments, quand il ne se croit pas tenu de ménager les situations et les personnes. Alors, un seul geste de la main, un petit mouvement des muscles du visage, trahissent celui qui ne s'oublie pas complètement, ou bien une violente explosion dénonce la personnalité tout entière. Le maître fourbe, l'ami d'Orgon, ne se fâche jamais : pour en arriver là, il n'est pas trop d'avoir « avec le ciel des accommodements ».

Où le tact, la prudence, la bonté, sont relativement impuissants, le *sens moral* intervient avec un pouvoir plus étendu. Que ne peut la raison décuplée par le sentiment du devoir? Ils contribuent ensemble à fonder ce qu'on appelle la dignité morale, la plus haute puissance qui soit au monde. Par dignité morale, par respect de l'homme en nous et dans les autres, nous faisons ce que nous n'aurions pu faire grâce aux influences réunies de la prudence, du tact, de l'amour-propre, de la bienveillance : nous apprenons à contenir, à propos et dans la mesure voulue, non seulement l'expression, mais le sentiment même de la colère.

Avec un peu moins de force peut-être, mais sûrement,

le *sentiment esthétique* produit souvent le même résultat. Quand il s'applique aux gestes et à la tenue extérieure, qu'il s'appelle décence ou pudeur, il amène une réserve des plus délicates. C'est ainsi que beaucoup d'enfants cachent instinctivement leurs larmes ou souffrent d'être surpris en colère (1).

Finissons par les relations possibles de l'irascibilité avec l'*esprit*. L'esprit donne une pointe de combativité à la douceur : il doit donc souvent prêter des armes ou fournir des prétextes à la colère. En revanche, il n'est pas sans exemple que la colère ait nui à l'esprit. Elle a fait dire et commettre bien des sottises à des gens qui n'étaient rien moins que sots. On ne peut pourtant pas dire d'elle ce qu'on a dit de l'amour, qu'elle « donne de l'esprit à ceux qui n'en ont pas, et qu'elle en ôte à ceux qui en ont ». Je ne sache pas qu'elle ait jamais rendu un sot bien spirituel.

V. — Une *volonté* faible ne peut rien contre la colère : elle la laisse se déchaîner librement, sans la modérer ni la diriger vers un but utile. Une volonté moyenne, éclairée par la raison, et guidée par le sentiment du devoir ou des convenances, peut quelquefois la maîtriser, mais il est encore bien des cas où elle n'y réussit pas. Il appartient seulement aux volontés fortes de contenir cette force explosive dans la plupart des circonstances sérieuses de la vie. A son tour, l'irascibilité, par la fréquence ou l'intensité de ses manifestations, caractérise ou modifie la volonté. Une colère éruptive et courte, mais très fréquente, indique une volonté sans énergie, féconde en bonnes intentions non suivies d'effet (2) ; une irascibilité rare, peu intense, indique aussi la

1. Notre *Lucien* était du nombre. Le fait est surtout fréquent chez les *équilibrés*

2. Exemples : *Edouard* et *Julie*.

mollesse habituelle, prédominante, mais pas toujours incompatible avec les résolutions sérieuses (1); une irascibilité forte, éclatante, persistante dans ses effets, indique une volonté supérieure, et plus ou moins maîtresse d'elle-même et des circonstances, selon que le sens moral est plus ou moins délicat et les passions plus ou moins circonscrites dans les appétits personnels (2).

Un peu de physiologie et de phrénologie en passant. Comparez la vive et mobile fureur de l'oiseau-mouche ou de certains roquets à la nerveuse et impétueuse ardeur de l'aigle ou du lion, à la massive et vaste colère du condor ou de l'éléphant. Il semble que la force des muscles soit indifférente au déploiement des énergies volontaires. Je me figure le petit être chétif, pâle, nerveux, irritable et volontaire, qui devait s'appeler Napoléon, et le grand et solide gaillard, plein d'idées et de projets, mais d'une volonté souvent molle et vascillante, qui devait s'appeler Alexandre Dumas. A regarder aux muscles, la supériorité est du côté du bon et spirituel géant; mais la comparaison entre les deux crânes, sièges de l'organe essentiel des fonctions nerveuses, suffit pour montrer de quel côté se trouve la puissance de la volonté. Le cerveau de Napoléon est large et plein dans ses trois dimensions principales; celui d'Alexandre Dumas, assez développé dans le sens des régions occipitales, siège des appétits et d'une certaine activité mal définie, assez faible dans la partie frontale, où l'on a voulu voir les indices des facultés d'attention et de volonté, est faible aussi dans la

1. Ex.: *Marmontel*, *G. Sand* peut-être, en une foule d'occasions.

2. Ex.: *Raymond*, pour le premier cas; *J. Vallès*, pour le second.

région temporale, qui, d'après quelques-uns de nos physiologistes, est en relation avec les énergies actives et constructives. Rappelons, d'ailleurs, que les phrénologistes avaient rapproché l'activité de la combativité, et qu'ils en rattachaient les énergies au développement de la partie de la tête immédiatement supérieure et postérieure à l'oreille, partie qui, selon eux, est peu large chez les pacifiques.

CHAPITRE XI

Les rapports du courage et de la crainte avec la bienveillance et la malveillance et avec les principaux traits intellectuels et volitionnels du caractère (1).

I. — Le courage et la peur, ou la confiance en nos forces et le sentiment contraire, nous font surmonter ou fuir un danger qui ne peut être écarté, nous le font envisager de sang-froid ou avec le plus grand trouble. Les dispositions au courage et à la crainte dépendent peut-être, avant tout, non pas de la vigueur et de la faiblesse des muscles, mais du fonctionnement régulier ou irrégulier des viscères, de la manière dont ils résistent aux diverses causes d'excitation. Ces organes vitaux ont plus ou moins de tonicité, sont plus ou moins délicats et susceptibles. Le courage et la peur ne les émeuvent pas de la même manière, au moins chez la plupart des hommes. Ainsi le mot de Montaigne n'est vrai que d'une manière relative : « La peur extrême et l'extrême ardeur du courage troublent également le ventre et le lâchent. » On voit du moins ici le rôle souvent prédomi-

1. Les rapports du *courage* et de son contraire avec la *vivacité*, l'*ardeur*, la *lenteur*, ont été étudiés, Chap. III-VIII ; — leurs rapports avec la *gaîté* et la *tristesse*, Chap. IX; — leurs rapports avec l'*irascibilité* et la *douceur*, Chap. X.

nant qui est dévolu, à l'égard des réactions viscérales, aux fonctions supérieures, et souvent innées, du cerveau. « La peur, dit M. Féré, a quelquefois des effets locaux nettement prédominants contre lesquels le sujet peut lutter dans une certaine mesure ; le maréchal de Luxembourg était pris de fièvre et de diarrhée pendant la bataille : « Dans ces moments-là, disait-il, je laisse faire à mon corps tout ce qu'il veut, pour conserver tout mon esprit à l'action » (1).

II. — Ayant déjà étudié les rapports du courage et de la peur avec d'autres dispositions essentielles du tempérament et de la sensibilité, il nous reste à étudier les rapports de ces deux sentiments, d'abord avec les sentiments sociaux et antisociaux, et ensuite avec les diverses formes de l'amour-propre.

A priori, le courage, comme la crainte, paraît devoir s'allier aussi bien avec la bienveillance qu'avec la malveillance. Le courage est d'abord employé pour la conservation personnelle ; mais la crainte atteint à ce résultat d'une autre manière. La lâcheté a des ailes pour fuir le danger, la ruse pour le tourner, et l'une et l'autre sont connues de beaucoup d'hommes, soit bienveillants, soit malveillants. Il y a plus : le lâche peut devoir quelques vigoureuses poussées à l'amour de soi. La bienveillance aussi, la tendresse, produisent, chez les êtres timides et faibles, des dévouements qui nous étonnent. C'est là l'effet d'une surexcitation nerveuse extraordinaire, mais ce n'est pas à proprement parler du courage. Ces dévouements-là sont d'ailleurs assez rares chez les enfants qui ne sont pas un peu courageux par nature, et on ne les voit pas se soutenir longtemps,

1. *Rev. phil.*, note sur la *Physiologie de l'attention,* oct. 1890.

dans une lutte inégale, chez les femmes auxquelles l'affection et l'impulsivité nerveuse tiennent lieu de vaillance. Il faut toujours en revenir là : le courage est une disposition émotionnelle et intellectuelle d'un genre spécial, une sorte d'irritation à la fois expansive et contenue, qui ne se prolonge et ne se renouvelle guère sans le secours d'une volonté énergique.

Chez les faibles, les timides et les irrésolus, la bienveillance et la pitié s'arrêtent souvent à des velléités d'héroïsme ou de patience ; ayant à payer de leur personne, ils sont presque toujours battus d'avance. Un courage de bouillonnement et d'entrain est le seul dont ils donnent quelquefois le spectacle (1). Les poltrons sympathiques, capables de beaux entrainements, mais ayant conscience d'un état d'infériorité morale dont ils ne peuvent se guérir, cherchent au moins à l'oublier et à le faire oublier par de bons petits services et de délicates prévenances. Encore est-il besoin d'une bonne dose de bonté naturelle pour n'être pas souvent refoulé, par la pusillanimité, dans un égoïsme insouciant ou inquiet, et pour ne pas descendre ainsi jusqu'à la lâcheté. La crainte est un des stimulants les plus actifs pour l'égoïsme étroit.

Si les *sentiments altruistes* sont impuissants à fonder un *courage* parfait et durable, le courage naturel s'achève en quelque sorte, quand, au mépris du sentiment de conservation personnelle, il est tourné à la défense ou à la protection d'autrui. Tous les nobles sentiments qui sont l'apanage de la nature humaine viennent, pour ainsi dire, à son appui. Soit grâce aux passions affectives qui le surexcitent, soit grâce aux mouvements de l'amour-propre qui l'exal-

1. Il en est ainsi de notre *Edouard.*

tent, soit grâce aux leçons et aux exemples qui en font une habitude, et,pour ainsi dire,un art et une science,le courage est chose éminemment et merveilleusement sociale.Cette fièvre généreuse, bien plus que la peur, augmente de force en se communiquant ; la confiance, qui en est l'élément essentiel, est la vertu grégaire par excellence, comme dirait M. Espinas (1). Les hommes, à un plus haut degré que les animaux, puisent dans leur association le sentiment d'une force qui leur inspire une audace incroyable. Tout ce qui associe le courage aux sentiments les plus humains l'ennoblit et le rehausse. Le vrai héros se plaît à cette humaine générosité qui tempère la barbarie des luttes primitives. Nous n'estimons pas de courage au-dessus de la force victorieuse qui sait se vaincre en pardonnant. Nous pardonnons nous-mêmes, dans notre cœur, à Octave, en faveur d'Auguste, bien que nous soupçonnions dans sa clémence une foule de sous-entendus politiques.

Malheureusement, et en dépit de tous les progrès de la civilisation, la générosité est encore bien rare en ce monde. On ne la voit que trop souvent étrangère au plus brillant courage ; il peut même s'allier à une cruauté si basse qu'il mérite alors d'être flétri sous le nom de lâcheté. Plus d'un qui ne fuirait pas devant le péril, ne craint pas d'abuser de sa force à l'égard des faibles ou de dépasser toute mesure dans ses rigueurs. César pardonnait politiquement à Ligarius, mais il avait fait indignement périr Vercingétorix, qui s'était livré à lui, pour sauver les siens : cruauté peut-être inutile, donc basse ou lâche. Ceux en qui domine cette inhumaine tendance écrasent tout être qui les gêne ou dont ils n'ont rien à craindre. Ils font souffrir un animal, pour

1. *Les Sociétés animales*, 2e édit., passim.

un mal qu'il n'a pu faire; ils frappent leurs serviteurs, leurs enfants, leurs femmes, leurs mères; on a dit qu'ils « se vengeraient sur une fleur. » Souvent c'est moins la cruauté naturelle ou réfléchie, que l'impulsivité ignorante, qui fait commettre aux enfants des actes que nous appellerions bassement cruels, s'ils étaient accomplis par un adulte (1).

Chose consolante à penser, ces hommes, au moins de nos jours, ne se rencontrent que par exception parmi les plus courageux. On les voit, au contraire, envoyer quelqu'un à leur place, quand le danger est grave, et l'éviter autrement par la fuite ou par la trahison. Ce sont ceux-là qui, sur tous les champs de bataille, achèvent les blessés ou profanent les morts. Voyez comme les a dépeints Montaigne: « J'ai souvent ouy dire que la couardise est la mère de la cruauté. Et si ai par expérience aperçu que cette aigreur et âpreté de courage malicieux et inhumain s'accompagne coutumièrement de mollesse féminine : j'en ai vu des plus cruels sujets à pleurer aisément et pour des causes frivoles. » Avis à ceux qui prétendent donner aux hommes des leçons de courage par l'exhibition d'animaux torturés et éventrés sur l'arène!

Cette sensibilité, que Montaigne appelle « féminine », et qui accompagne, par exception, je le crois, la couardise, appartient à des natures impulsives, d'une nervosité qui les rapproche à certains égards des sauvages, si prompts à passer du rire aux larmes, et si féroces dans leurs représailles; elle expose ceux qui en sont affectés à manquer de courage et de sang-froid dans des occasions décisives. Ce fut le cas de Bonaparte, au moment du Dix-huit Brumaire (2). On sait

1. V. notre portrait d'*Edouard*. Vallès lui-même, enfant, avait pitié des animaux.

2. V. Laujol, *loc. cit.* Tandis que Lucien fut « merveilleux de

que son courage, ordinairement à la hauteur de son génie et de son ambition, s'accompagnait de rigueur, et qu'il ne reculait pas, au besoin, devant les cruautés inutiles. Il se défiait, uniquement au point de vue de l'apparat, ou par crainte de s'oublier à quelque attendrissement dangereux, de cette sensibilité nerveuse qui lui mettait souvent malgré lui des larmes aux yeux. Il avait peur de s'émouvoir, de cesser un moment d'être le plus égoïste des hommes (1).

III. — L'*amour-propre* le plus fortement développé ne suffit pas plus que la force des sentiments altruistes, pour produire le vrai courage : le facteur essentiel, et indispensable, c'est encore et toujours la force de volonté. Il lui rend cependant, lui aussi, de grands services.

Le grand air que le courage donne contribue tout d'abord à cette énergique stimulation. Rien qu'à voir un beau régiment défiler, sonneries et tambours en tête, d'un pas tranquille et fier, on sent remuer en soi la fibre héroïque. C'est dire que l'orgueil et la fierté fournissent, en général, au courage, un aliment plus sûr que la vanité. La fierté tient à se montrer ce qu'elle est; l'orgueil, ce qu'il veut être : la vanité, le simple point d'honneur, se contentent de paraître. Le courage d'ostentation est toujours très suspect. L'homme qui n'est courageux que lorsqu'on a les yeux sur lui ressemble à ces enfants qui ne travaillent, ou ne font semblant de travailler, que lorsque le maître les regarde. Ce courage a son

sang-froid, de souplesse et d'audace, son butor de frère s'avisa de venir donner du pied dans son travail ». Il ne s'y montra que résolument faible et cruel. « Napoléon n'y avait vu que du feu. Il pâlit et trembla ». Il proféra des « paroles imprudentes, aussi cruelles qu'inutiles, car il n'y avait plus de résistance... « Et si l'on résiste, avait-il dit, tuez, tuez ! »

1. V. Taine, *Napoléon*.

prix, lorsqu'il est réel ; mais il faut s'en défier, comme de la vertu des gens que le respect humain empêche seul de voler ou de calomnier. Otez-leur la galerie : de ces héros, de ces gens de bien, il ne reste plus que l'ombre. En voulez-vous un bel exemple ?

« Je me rappelle, dit un général anglais, un officier de cette catégorie, que j'avais souvent vu se comporter à merveille sous le feu. C'était même un gai compagnon au milieu des périls nombreux de la guerre, à condition qu'il eût des spectateurs. Mais une nuit, il se trouva désigné pour un assaut des plus dangereux. L'opération ne réussit pas, et nos pertes furent des plus lourdes. On me dit que l'officier en question était resté parmi les morts. Les cadavres ayant été relevés, j'arrivais pour assister à ses funérailles, quand je le rencontrai fort bien portant et sain comme l'œil. Il me conta joyeusement que, grâce à l'obscurité de la nuit, il avait pu échapper à l'ennemi et regagner nos lignes. Or, quelques années plus tard, j'appris la vérité de façon à n'en pouvoir douter : mon gaillard avait tout simplement lâché ses hommes pour rester à l'abri dans un taillis. C'était un de ces braves qui ont besoin du grand jour et de la publicité pour se montrer à leur avantage ». (1) Cet officier-là devait sans doute avoir plus de vanité que de fierté, et surtout que d'énergie volontaire. Faute de ce ressort intérieur, on se demande de quelle manière il luttera contre ses passions, surtout quand il n'aura d'autre témoin que sa conscience, celui qui n'a qu'une combativité de parade !

Même avec de la fierté, de l'orgueil, de l'intelligence, de la volonté, plus d'un aura beaucoup à faire pour triompher de son organisation peu disposée aux luttes meurtrières. Je

1. Gal Wolseley, *Forthnigthtly Rewiew*, 1889.

reprends, à ce propos, ma citation : « Il y a aussi, dit-il, des natures qui manquent naturellement d'audace, mais qui arrivent, à force de méthode et de volonté, à s'imposer un courage de commande et à s'exposer au danger par calcul, parce que leur ambition l'exige. A la vérité, ce ne sont pas là les chefs que le soldat aime instinctivement à suivre. Mais l'orgueil est si puissant chez eux, qu'il arrive à dompter la couardise. Par quelles tortures intérieures les pauvres gens ne doivent-ils pas passer ! Et ici se pose cette question : Quel est le plus digne de respect, de celui qui arrive ainsi à dominer d'ignobles instincts, ou de celui qui est né naturellement brave et qui se conduit héroïquement sans peine et sans efforts ? Quelle que soit la réponse, il ne saurait y avoir de doute sur le plus séduisant des deux caractères. On peut respecter le premier, mais on est irrésistiblement entraîné vers le second ».

La *fierté*, l'*affection*, la *confiance*, peuvent donner accidentellement, même à des enfants, la force de supporter des souffrances que des hommes très braves ne supporteraient pas toujours convenablement. Soutenue par ces mêmes mobiles, la vanité peut aussi beaucoup dans ce sens. Mais, toute seule, elle est mauvaise ouvrière de patience. A l'orgueil lui-même, il faut toujours le concours de quelque mobile plus important, pour produire autre chose que la colère ou la combativité. Ces trois mobiles réunis, l'orgueil ou la fierté tenant le premier rang, et la vanité le troisième, peuvent suggérer la patience et le sang-froid, aussi bien que le courage militaire. Mais, presque toujours, l'une de ces trois formes de l'énergie virile sera plus accentuée que les autres. L'amour-propre ne réussit pas à faire des héros, je dis héros de tous points, si la raison et la volonté ne s'en mêlent pas.

IV. — Enumérons quelques-uns des rapports les plus

évidents, entre le courage et la peur, et les *traits intellectuels* du caractère.

La peur appelle l'*attention* sur un danger qui passerait inaperçu ou dédaigné; mais elle trouble le *jugement*, et elle enlève à l'esprit la faculté de considérer ce danger avec tout le sang-froid voulu : l'homme trop accessible à la peur voit le danger où il n'est pas, ou il ne s'arrête pas aux véritables moyens de le repousser. La peur est, en général, aussi défavorable à l'attention, qu'elle est contraire au courage. Pourtant, il arrive, par le fait de la préattention, que les émotions graves, dans un esprit préparé à les recevoir, produisent de moindres effets que les grandes émotions insolites. Un peu de prévoyance et un peu d'impressionnabilité peuvent donc se combiner d'une manière utile chez l'homme dont le courage est d'ailleurs peu considérable ; mais une trop forte impressionnabilité produit souvent l'effet contraire.

Une impressionnabilité faible peut produire un courage d'insouciance, surtout quand elle s'accompagne de cette curiosité banale qui est l'imagination des gens lourds et rassis. Pendant le siège de Paris, le nerveux et dilettante de Goncourt prenait les précautions voulues pour s'abriter dans sa cave contre les obus prussiens; sous le canon de l'ennemi, un grand nombre de Strasbourgeois, de caractère et d'habitudes placides, montraient plus d'indifférence. « En dehors des personnes que leurs affaires ou leurs fonctions forçaient à circuler en ville, il y avait toute une catégorie de bourgeois et de rentiers que rien n'obligeait à sortir de chez eux. Eh bien ! on les rencontrait partout, continuant tant bien que mal leur train de vie ordinaire. J'ai connu des vieillards qui, tout le temps du siège, faisaient trois fois par jour leur promenade habituelle et

allaient dans les quartiers les plus exposés, pour voir en vrais badauds les désastres et les dégâts de la veille » (1).

La peur fausse le *jugement*, et le faible jugement se concilie rarement avec le courage et la patience. L'homme d'un jugement sain fait une juste appréciation du danger ou de la souffrance. Il sait prévoir, et,pour peu qu'il sache attendre, il prend ses mesures, et il se comporte souvent comme si le courage était chez lui un don de nature : il fait ce qui doit être fait, pour repousser le mal ou atteindre le bien.

On peut cependant être sérieux et pratique, dans une certaine mesure, sans avoir beaucoup de force de caractère. Ruser, alors, avec l'obstacle, éviter, tourner le danger, cela donne un air de décision qui ressemble à de l'intrépidité. On passe pour avoir l'énergie de dominer des impressions qu'on juge simplement n'être pas de nature à troubler. On peut, d'ailleurs, avec ce genre de caractère et d'esprit, avoir ses révoltes d'amour-propre ou d'égoïsme, comme on a ses révoltes de timidité,et déployer, dans certaines occasions, une véritable force de résistance ou d'attaque.

Le courage et la peur sont très souvent des effets d'*imagination*, même chez des personnes qui ne sont pas très impressionnables, et dont le jugement n'est pas en défaut. L'imagination confère à l'homme le triste privilège de grossir ou de prolonger la peur au-delà de ce que la réalité autorise. Jointe à une crédulité optimiste, elle peut produire une assurance qui ressemble à du courage, et qui n'est, au fond, que l'ignorance du danger. Il est vrai que l'absence d'imagination, comme le peu de délicatesse d'impression,

1. Beaunis, *Impressions de campagne*, 1870-1871, p. 44.

produit le même effet. Grâce à l'imagination, aidée d'un peu de crédulité pessimiste, la peur s'empare de nous, à l'idée de dangers dont nous n'avons rien à craindre. On ne se plaît que trop à entretenir cette faiblesse chez les enfants, par les fictions et les fables dont on alimente leur jeune esprit. Quelquefois les natures bien trempées réagissent d'elles-mêmes contre ces causes de débilitation morale : qui n'a vu des enfants trembler lorsqu'ils se croyaient en présence d'apparitions surnaturelles, et se montrer tout autres en face de dangers réels ?

L'imagination, accompagnée d'une faiblesse relative, peut exagérer la grandeur du danger et frapper de crainte ceux qui ne trembleraient pas en des occasions supposées moins graves. Aristote nous raconte une jolie anecdote sur le compte des Argiens. Ils avaient attaqué les Spartiates, les prenant pour des Sicyoniens ; mais ils prirent la fuite dès qu'ils virent qu'ils s'étaient trompés. Au surplus, les vrais poltrons, accidentellement de faux braves, n'ont de courage qu'en l'absence présumée du danger. Tel est le héros Tartarin, si intrépide au milieu des précipices des Alpes, tant qu'il les considère comme des décors de théâtre, et si prompt à lâcher, que dis-je, à couper la corde qui le retient à son compagnon, à l'apparence d'un véritable danger.

L'imagination joue des tours plus sérieux à des personnes qui voudraient avoir du courage et se battent les flancs pour en avoir, mais qui n'en ont que virtuellement. « J'ai souvent rencontré, dit l'écrivain compétent que j'ai déjà cité, des hommes faibles et sans ressort, qui désiraient sincèrement être courageux, et qu'une sorte de démon poussait toujours à des bagarres pour lesquelles ils n'étaient nullement faits. Les gens de cette sorte dresseront

des plans merveilleux pour des opérations qu'ils sont incapables de mener à terme ; jusqu'au dernier moment, ils réussissent à se faire illusion à eux-mêmes : puis, soudain, le cœur leur manque, et les voilà qui prennent les jambes à leur cou... Jusqu'au moment du combat (un officier cité en exemple), tout alla le mieux du monde : le moment de l'action venu, une fillette de quinze ans aurait montré plus de sang-froid. Et pourtant ce même homme dirigeait l'insurrection la plus hasardeuse,et qui ne pouvait le conduire qu'au triomphe ou à l'échafaud » (1).

Il nous faut parler aussi des combinaisons essentielles de la *prudence*, je ne dis pas avec la peur seulement (celles-ci sont connues de tout le monde), mais avec le courage. La prudence unie au courage n'est pas un fait aussi rare qu'on le croirait. Plus d'un renommé capitaine sut, comme Philippe ou Lysandre, coudre la peau du renard à celle du lion. Le courage permet à l'homme d'envisager avec calme et de calculer les chances propables du succès : il peut donc venir en aide à la prudence. D'un autre côté, le brave gagne, à être prudent, du sang-froid et de l'opportunité dans l'action. Même pour éviter le danger qu'on ne veut pas braver en face, la prudence unie au courage est cent fois plus efficace que la prudence mâtinée de crainte. Au surplus, la prudence des faibles est loin de ressembler à celle des forts. Il en est que l'expérience de la vie ne corrige pas plus de leur étourderie que de leur mollesse dans le danger,et surtout de leur peu de courage à se vaincre eux-mêmes. (2) La prudence, chez les faibles, confine à la lâcheté, surtout quand leur faiblesse atténue leur fierté, et quand leur bienveillance, plus ou moins accompagnée de bon

1. Gén. Woseley, *loc. cit.*
2. *Edouard* est à citer sous ce dernier rapport.

sens, ne leur donne pas au moins cette précieuse compensation d'être habiles et actifs à servir les autres.

Les combinaisons du courage et de son contraire avec d'autres facultés secondaires de l'intelligence, et, entre autres, avec la *franchise*, sont moins faciles à constater. Il semble seulement que l'énergie d'où provient la franchise peut plus facilement produire le courage que la peur. Le fait est qu'il faut souvent un certain courage pour être franc (1); mais cela demande aussi un peu de bon sens et de prévoyance.(2) Cependant le courage guerrier, le mépris de la mort, la patience dans la douleur et les privations, sont loin d'exclure la fausseté. Plus d'un brave soldat, intrépide au feu, chevronné par la victoire, est devenu maître « roublard », qu'on me passe le mot, autant que « débrouillard ». Le poltron peut aussi ne pas toujours manquer de sincérité, quoiqu'il soit bien souvent tenté de tourner le dos à la vérité aussi lestement qu'il le tourne au danger. Je parierais pourtant que l'homme véritablement franc, qui a cette énergie d'être partout et toujours lui-même, doit avoir à son service quelque autre espèce de courage que le courage d'action : je lui suppose, du moins à l'égard de certains vices ou de certaines passions, quelque empire sur lui-même. Quant au lâche proprement dit, s'il est faux, ce qui arrive d'ordinaire, il doit l'être en raison de sa lâcheté, et j'allais dire de sa malveillance. C'est encore celui qui rit, pour éviter de se fâcher, qui calomnie la vertu et dénigre le mérite, qui frappe par derrière, qui se met à couvert de la loi ou prétexte les exigences du devoir pour faire ses mauvais coups, et qui, de même qu'il persécute ou torture les

1. Ex. : Madame Roland.
2. Ex. : *Lucie*

faibles, accable les innocents de la responsabilité de ses fautes ou de ses crimes.

Il ne serait peut-être pas utile de s'étendre sur les rapports, d'ailleurs moins importants, des deux aptitudes dont il est ici question, avec l'*imitation*, l'*ordre*, l'*exactitude*, la *négligence*, avec l'*esprit*, l'*insignifiance*, et avec le *sens esthétique*. Quelques mots suffiront.

Le courage et la peur sont, à bien des égards, et surtout dans certaines circonstances particulières, affaire de contagion : on peut y voir des effets de l'entraînement et de l'impulsion plutôt que de l'*imitation* proprement dite. La moitié au moins des soldats, selon qu'ils ont affaire à tels ou à tels chefs, sont braves ou poltrons ; mais tous ne sont pas capables de recevoir et de prolonger aussi longtemps ces diverses excitations : il y a une sélection de bravoure et de pusillanimité, d'après les dispositions particulières des individus. Peut-être même les grands imitateurs n'ont-ils, en général, qu'un courage de circonstance, d'emprunt, de reflet, ou des peurs de même sorte. La tendance imitative, trop développée ou trop exercée, — à moins qu'elle ne devienne un jeu de profession, je parle ici des comédiens de tout genre, — supprime une bonne partie de l'homme original.

Négligent, *insouciant* même, on peut l'être par mobilité ou par apathie, avec ou sans énergie, avec ou sans irascibilité, avec ou sans courage. Cependant ces aptitudes en quelque sorte négatives, et qui éloignent plus ou moins de l'action, doivent, en bien des cas, contrarier l'aptitude au courage, et tout aussi bien atténuer la tendance à s'effrayer ou à se préoccuper fortement du mal ou du danger. L'insouciance vient en aide au courage ou le simule : elle contribue surtout à éliminer les motifs de crainte. Elle

peut d'ailleurs se limiter à un certain nombre d'intérêts et d'objets, et laisser entière la faculté des résolutions sérieuses.

Passons aux qualités esthétiques de l'intelligence. Il est des braves, il est des lâches, avec ou sans esprit. Cela est naturellement vrai aussi pour ce qui est du *sentiment esthétique*. Et pourtant l'attitude de l'homme vaillant, en dehors de son mérite moral, a quelque chose de décent et de beau, qui met en jeu toutes les énergies du sentiment dramatique, en même temps que celles de l'amour-propre. « Qu'un homme d'un vrai courage est beau à voir dans un danger digne de lui ! Tout son visage exprime une noble fierté, son œil fixe et calme, sa bouche fortement fermée, semblent dire : « Il faut agir, j'agis. » Toute son attitude dit sa confiance en lui-même, la volonté qui l'anime (1). » Au contraire, la peur, un des sentiments qui se dissimulent le moins, a dans son expression quelque chose de répugnant, qu'on ne peut considérer sans en éprouver un vague dégoût mêlé d'une sorte d'effroi. Ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'au vrai courage, une noble pudeur et un sentiment de décence venant à leur aide, cherchent au moins à se donner un air d'assurance et de dignité. Le brave a, plus que tout autre, cette virile et vraiment poétique délicatesse. J'en prends, au hasard, un fort bon exemple. Il s'agit du fameux d'Artagnan, encore un de mes compatriotes dont j'ai le droit d'être fier. « Comme notre gascon n'était pas facile à intimider, ou que, plutôt, grâce à un orgueil naturel, il ne laissait pas voir facilement ce qui se passait dans son âme, quand ce qui s'y passait ressemblait à de la crainte, il se campa fièrement devant messieurs les gardes, et attendit la main sur la hanche, dans une attitude qui ne

1. Citation dont je ne me rappelle pas la provenance.

manquait pas de majesté » (1). Si le sentiment esthétique ne peut, par lui-même et en dehors d'autres influences de la nature et du milieu, produire la bravoure, ni à plus forte raison la pusillanimité, et il est incontestable que, dans la véritable vaillance, il se mêle des suggestions de nature essentiellement esthétique.

V. — Le courage n'étant, à certains égards, que la force même de la volonté, nous nous exposerions à des redites inutiles, en étudiant ici les rapports entre ces deux traits du caractère. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit précédemment, au sujet de la volonté, dans nos études et nos portraits.

1. *Les Trois Mousquetaires*, t. I, p. 7.

CHAPITRE XII

Les rapports de la bienveillance et de la malveillance avec les diverses formes de l'amour-propre et les principaux traits intellectuels et volitionnels du caractère (1).

I. — La fierté va bien avec tous les sentiments généreux. Elle accompagne plus souvent la bienveillance, la bonté, la reconnaissance, que leurs contraires. Si elle est altérée par un mélange de vanité, ces sentiments ne seront ni aussi parfaits ni aussi constants. Il y a d'ailleurs une fierté malheureuse, qui se confond presque avec la susceptibilité, et qui tend à détruire la bienveillance, qui peut aigrir la bonté même. Il y a aussi une fierté de mauvais aloi, tout à la fois susceptible, égoïste, arrogante, qui semble incompatible avec la bienveillance et la bonté, sinon toujours avec la tendresse amoureuse et les affections étroites.

La *vanité* n'a pas en général grand'chose à voir dans les affections de l'enfant ; mais elle influe déjà beaucoup sur son amabilité, et, si le mot n'est pas trop fort, sur sa bien-

1. Les rapports de ces deux sentiments ou tendances avec la la *vivacité*, l'*ardeur*, la *lenteur*, ont été étudiés, chap. III-VIII ; — leurs rapports avec la *gaîté* et la *tristesse*, chap. IX ; — leurs rapports avec la *colère* et la *douceur*, chap. X ; — leurs rapports avec le *courage* et la *crainte*, chap. XI.

faisance. Du reste, les enfants portés à la vanité, mais bons, apprennent aisément de leur entourage à ne pas mettre la vanité de moitié dans leurs actions généreuses : le tout est de les louer moins sur leur bon cœur que sur leurs actes, quand ils leur ont coûté quelque effort, et surtout que leurs résultats ont été utiles. Cette habitude tourne peu à peu la vanité à la fierté, en ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé. Du reste, je n'apprends rien aux vrais éducateurs.

Chez les enfants, l'*orgueil* peut faire bon ménage avec la vanité, et la modestie peut entrer aussi dans la combinaison : c'est dire qu'avec de tels caractères, l'on rencontre tantôt la malveillance, tantôt la bienveillance. Quand c'est la vanité qui domine, la bonté devient souvent de la prodigalité. Il y avait de cet enfant-là chez A. Dumas, jamais modeste, mais d'une franche bonhomie, et qui tombait de l'orgueil naïf dans une vanité puérile ; au surplus, recevant et donnant sans compter. « Il ne donnait pas, il se donnait lui-même. Il donnait des deux mains avec une grâce exquise » (1).

Pour ce qui est de la mémoire des services rendus, je crois qu'on peut établir une échelle de gradation allant de la *fierté* à la vanité et à l'orgueil. Les âmes qu'anime une fierté généreuse portent la reconnaissance jusqu'au dévouement, et elles sont reconnaissantes pour toujours (2). Les âmes moins fières que vaniteuses trouvent toujours de bonnes raisons pour s'alléger du poids de la reconnaissance : elles s'imaginent qu'on n'a fait pour elles que tout juste ce qu'elles méritaient. L'orgueilleux n'a qu'une reconnaissance politique, dont les manifestations sont pro-

1. A. Houssaye, *Confessions.*
2. Ex.: *Léonie.*

portionnées à son intérêt. Il se révolte contre la suprématie que le bienfaiteur exerce sur celui qu'il oblige. Remarquons aussi que la reconnaissance s'adresse plus volontiers à l'homme noblement fier qu'à l'homme vaniteux, et surtout qu'à l'orgueilleux. La fierté oublie les rangs, elle ne voit que la personne à aider : on est fier d'attirer son attention, parce qu'on sait qu'elle oblige avec discernement et équité. La vanité marque les rangs en s'adressant à des inférieurs, et elle blesse sans le vouloir celui qu'elle oblige. L'orgueil, on ne le sait que trop, ne fait pas le bien pour le bien, mais en vue de sa renommée ou de ses intérêts, et avec un mépris secret ou mal déguisé pour la personne obligée. Or, la reconnaissance est la monnaie du cœur, qui aime à rendre la part de cœur qu'on lui a donnée.

II. — Examinons les rapports qui peuvent exister entre les traits de caractère intellectuels et les sentiments sociaux et antisociaux.

L'influence de la *mémoire* sur ces tendances est d'observation vulgaire. Qui n'a entendu parler de la bonne ou mauvaise mémoire du cœur ? Il ne s'agit pas seulement ici du souvenir des émotions et de leurs signes, mais des circonstances plus ou moins nombreuses et précises qui les accompagnent. A ce point de vue, être bienveillant ou malveillant, c'est avoir une aptitude particulière à reproduire tout ce qui tient aux sentiments favorables ou défavorables aux gens. Cette sorte de mémoire peut se distinguer, jusqu'à un certain point, de la mémoire proprement intellectuelle. Or, on a plus ou moins de cette mémoire, et on peut dire ainsi qu'une bonne mémoire renforce la bienveillance ou la malveillance, chez ceux où elles se trouvent comme qualités naturelles ou acquises. La mémoire proprement intellectuelle n'a rien à faire ici, à moins qu'on ne

la considère dans ses relations avec la faculté d'abstraire et la faculté de réfléchir, qui interviennent dans le développement des sentiments sociaux et antisociaux. On ne voit pas, d'ailleurs, quelle influence appréciable ces sentiments exerceraient sur la mémoire générale et sur les mémoires spéciales.

On peut en dire autant de l'*attention*. Les sentiments sociaux ou antisociaux peuvent lui servir de stimulants et de mobiles, mais ni plus ni moins que les autres sentiments. En revanche, cette faculté, considérée comme une aptitude générale de l'intelligence, peut développer considérablement la bienveillance et la malveillance là où elle les trouve déjà établies. Il y aurait de l'exagération à supposer que ces sentiments aient par eux-mêmes la vertu de développer une grande force d'attention.

La *réflexion*, le *jugement*, le *bon sens*, influent puissamment sur la bienveillance et la malveillance, mais plutôt pour les développer que pour les faire naître. C'est l'instinct naturel, tel que les impressions dominantes de la famille et du milieu social l'ont formé, qui a ici le plus d'importance. Nous voyons la bienveillance et la pitié se manifester à un très haut degré chez de tout jeunes enfants, tandis que leurs frères ou leurs sœurs sont on ne peut plus mal doués sous ce rapport. Chez certains enfants, dès l'âge de dix ans, l'écriture présente les signes nettement tranchés de la bienveillance et de la sensibilité ; chez quelques autres, ceux de la malveillance atténués par les signes contraires ; chez d'autres, les signes bien accusés de l'égoïsme, de la dureté, de la cruauté même : traits anguleux, lettres serrées, crochets et finales en pointe. Quand une force naturelle est si bien établie, on comprend que la réflexion ou le bon sens puisse aider beaucoup à l'accroître, mais très peu à

l'atténuer. C'est dans les natures moyennes, comme l'a pensé M. Ribot, que ces facultés, collaborant avec l'éducation physique, intellectuelle et morale, bénéficieront le plus des incertitudes de l'instinct. Aussi voyons-nous la pitié, par exemple, encore peu développée chez les enfants dans lesquels elle est vraiment innée. La pitié morale, qui évoque dans l'esprit l'image de souffrances pouvant nous frapper ou frapper quelqu'un des nôtres, ne se produit chez eux qu'en des circonstances exceptionnelles et ne s'étend guère qu'aux personnes connues. Cependant, avec le progrès du jugement, et quelquefois en dépit des influences et des exemples contraires, la pitié deviendra chez eux une force très puissante, quand elle relèvera à la fois « d'une idée et d'un sentiment » (1).

Où l'instinct fait plus ou moins défaut, toutes les qualités de l'intelligence, la réflexion, l'instruction, le sens pratique, le sens moral, ne feront que contre-balancer, et quelquefois mieux mettre en évidence cette infériorité originelle des dispositions sociales. M. Marion nous a montré dans St. Mill une personnalité des plus estimables, mais très peu aimable ; un homme d'une décision et d'une ténacité rares ; pur, loyal, sévère à lui-même et aux autres ; solide en amitié, mais d'une sympathie essentiellement intellectuelle ; fidèle par logique autant que par tendresse ; dur, grondeur, contrôleur dans sa famille, les sentiments affectueux ne prenant chez lui qu'un rôle secondaire. Est-il bien nécessaire d'ajouter que cette austère et rude personnalité reposait sur une constitution maladive, et ruinée par des travaux persistants (2) ?

1. L. Arréat, *La morale dans le drame*, p. 9.
2. *Rev. phil.*, XVI, p. 553.

C'est là un exemplaire peut-être assez commun du caractère personnel, de l'homme sévère et bon, surtout sévère. Je lui trouve quelques points de ressemblance avec l'égoïste dur ou brutal, à peu près tout formé, celui-là aussi, par la nature, c'est-à-dire par l'hérédité.

Ici nous ne trouvons point de bonté ni de bienveillance, si ce n'est par calcul. Cet homme ne se replie sur lui-même que pour y concentrer toute son affection, toute sa tendresse, toute sa pitié. Jamais, enfant, il ne songeait à plaire ou à être utile. Il ne cherche pas sans nécessité à causer de la souffrance aux autres ; mais à la moindre opposition, à la moindre offense, sa colère s'allume, et sa haine brise ou tue. Quoique souvent indifférent sur l'opinion d'autrui, il en exige des égards, des distinctions, des hommages ; mais les susceptibilités des autres ne sont rien pour lui, il ne ménage aucune délicatesse. Son indifférence est raisonnée, comme chez un autre la compassion ; chez lui on peut dire que la réflexion est l'ennemie du sentiment. Ferait-il l'aumône, lui qui a profondément médité sur l'ingratitude humaine ? Quand il ne peut nier les souffrances d'autrui, il les met sur le compte de la faiblesse, du vice, du manque de sens pratique, de la fatalité. Il est le centre de tout : à lui tout doit aboutir, se subordonner, se sacrifier ; il profite du dévouement sans en être touché, et souvent il l'exige comme en vertu d'un droit. Libéral pour lui-même, il fait souffrir les autres de son avarice ou de sa cupidité. On le voit partout envahissant, s'insinuant, ayant toujours d'excellentes raisons pour prendre les meilleures places (1).

D'autre part, faute de réflexion, d'étendue dans les

1. J. Vallès était un peu cela, et Bonaparte beaucoup.

idées, l'instinct de bienveillance peut en rester aux impulsions mal réglées de la sensualité affective. Tel est le cas d'une petite fille âgée de sept ans, qui traduisait de cette façon ses plus grands accès de tendresse : « Tu viendras me voir, je te laisserai embrasser Baptiste. » L'heureux possesseur de ce nom était l'ordonnance du père de Lucie. Avec ces natures sans énergie, l'affection qui disparaît entraîne avec elle la bienveillance : rien de raisonné, de logique, de voulu. Très souvent leur tendresse se dépense en menue monnaie de démonstrations et de caresses. C'est chose légère et peu sûre. Elle ne sait pas bien discerner son monde, s'adresser bien, s'entretenir, se ménager, faire suivre d'effet toutes ses bonnes intentions, et le faire avec choix, à propos et mesure. Il faut de l'intelligence, de la clairvoyance, du sérieux d'esprit, pour être vraiment bon et aimable, pour l'être avec franchise, délicatesse et retenue. La bonté toute seule ne rend pas sérieux, mais le sérieux lui est indispensable. La malveillance, intelligente ou non, se trouve, elle aussi, chez des personnes très sérieuses et très positives; non qu'elle les rende telles, mais elle fait tourner cette qualité à son avantage ; il n'est pas d'ailleurs rare qu'elle la compromette ou l'éclipse, produisant ce qu'on appelle alors les sophismes ou paralogismes d'intérêt, d'amour-propre et de passion.

III. — Les sentiments altruistes, sauf la pitié dans certains cas, sont moins contagieux que les sentiments contraires, et cela pour deux raisons : ils n'éveillent pas l'idée de défense personnelle si profondément empreinte dans toutes les âmes, et ils ont une expression en général moins violente et moins excitante. La haine, la vengeance, la colère, agissent par contagion soudaine, tandis que la bienveillance, la tendresse, la pitié morale, n'agissent le plus souvent qu'à la longue, et par l'effet de la répétition.

La bienveillance est facile à simuler, surtout pour les natures fortement *imitatives*. Quand un homme malveillant a intérêt à se montrer humain et bon, et qu'il s'agit d'attitudes et de paroles plutôt que d'actes, il y parvient sans grand effort, bien qu'il lui en coûte au fond de prolonger l'épreuve. La tendance imitative contribue, au moins autant que la vanité ou l'intérêt, à produire ces semblants de bienveillance. Il faut y regarder à deux fois pour faire la part de ces différents mobiles : la générosité qui regarde, avant de donner, si d'autres bourses s'ouvrent, ressemble de bien près à celle qui veut qu'on la voie donner. Cette même tendance produit aussi, avec irréflexion, entraînement ou prévention, des actes qui feraient prendre pour égoïstes, dures et méchantes, des personnes faibles seulement de caractère. Le mimétisme moral domine les impulsions raisonnées, même encore à l'âge de dix ou douze ans, chez les enfants les mieux doués et les mieux dressés ; leur bonté, leur méchanceté, tiennent à bien peu de chose : les circonstances et les mœurs de l'entourage se reflètent dans leurs vertus et leurs vices les plus marqués des traits de l'hérédité.

Il est bon d'insister sur les rapports de la tendance imitative avec les sentiments ici étudiés. Quand elle est très prononcée, elle rend si facile et si habituelle l'expression des diverses émotions, qu'elle en amoindrit sans doute la puissance. Il en est qui semblent se jouer eux-mêmes, lorsqu'ils sont le plus fortement émus. Combien d'enfants simulent ainsi innocemment la tendresse, la colère, le dépit, l'indignation ! Il faut une grande sensibilité pour éprouver avec force et sincérité des sentiments très bien mimés, pour être en même temps et au même degré un acteur et un homme. Cette remarque vaut pour la bienveillance, comme pour le sentiment contraire.

Il semble enfin que la tendance imitative, considérée d'une manière générale, est plus favorisée par la bienveillance, sentiment très expansif, que par la malveillance, qui, bien que toujours prête à agir pour l'agression, se concentre souvent sur elle-même pour la défense personnelle. Et puis l'imitation et le jeu, ces deux principes communs de l'art, ont entre eux des relations étroites : or, le malveillant est moins porté à jouer que celui qui a le cœur allégé par la bienveillance, et par une sorte de gaîté désintéressée qui se rattache à ce sentiment.

L'*admiration*, comme l'imitation, et plus qu'elle, touche de très près à la bienveillance. On est porté à admirer ce qu'on aime, comme on est porté à l'imiter. Il est bien difficile qu'on admire des actes de bonté, de pitié, de tendresse, de dévouement, sans être un peu capable d'en produire de pareils. Le malveillant imite peu, il admire moins encore : il admire surtout ce qui lui ressemble à quelques égards, et il l'envie encore plus qu'il ne l'admire. Ainsi le jeune Bonaparte rêvait pour lui le rôle de Paoli, résolu déjà à faire le plus de mal possible aux Français. L'indifférent, celui qui n'est ni bon ni méchant, peut éprouver quelquefois de l'estime, rarement de l'admiration : s'il est intelligent et honnête, il faut que la chose en vaille bien la peine, ou qu'il ait eu le temps de se faire à elle et de l'apprécier. Le malveillant connait le mépris plus que l'estime ; et, quand il s'indigne, c'est toujours à l'excès, et avec des paroles de haine : il n'accorde jamais à l'adversaire, autant dire à l'ennemi, les circonstances atténuantes.

Les généreuses, les belles indignations, sont sœurs des nobles admirations. En somme, l'aptitude à l'admiration intelligente indique chez les faibles une tendance à la force, et chez les forts un penchant à la bienveillance. Voyez, en

effet, le double caractère de sa mimique : c'est à la fois l'attitude penchée, qui indique sensibilité, douceur, modestie, et l'attitude fière et enthousiaste, avec le relèvement des paupières et de la tête : une fierté qui se relève pour elle-même, et qui s'incline à demi vers autrui (1).

IV. — La bienveillance et la malveillance ont l'une et l'autre, en dépit de la finesse, et même de la ruse inhérente au caractère, leur *naïveté* et leur *crédulité*, qui ne demandent que des apparences pour s'abandonner à leurs impulsions, et des prétextes pour les justifier. Dès l'enfance, les natures sympathiques ont peine à croire au mal, et elles se donnent ingénument tout entières. Ces délicieux sentiments, pâture quotidienne de leurs âmes, soit tristes, soit gaies, résistent souvent à mille causes qui auraient dû les détruire (2). Plus tard, malgré bien des déceptions, bien des coupes d'amertume vidées, et surtout mille protestations de ne plus être dupes, ils le sont quand même et toujours. Ceux d'entre eux dont la tendresse et le dévouement se concentrent dans la famille ou la coterie, sont moins souvent trompés; mais ils le sont quelquefois encore par leurs parents ou leurs amis.

Les malveillants ont aussi la naïveté d'être eux-mêmes sans le savoir et sans le vouloir, même quand ils ont le don naturel ou acquis de se dominer le mieux; mais ils ont, eux, la faiblesse de croire au mal de préférence. Cependant on leur voit des préventions favorables pour ceux qui les aiment et qui les flattent, qui les mènent souvent par le bout du nez sans

1. Les *vifs-ardents* sont peut-être les caractères les mieux disposés pour présenter cette attitude composée ; leurs admirations sont même quelquefois trop faciles et trop peu justifiées.
2. Ainsi chez *Edouard*, *Léonie*, etc.

qu'ils s'en doutent : ils croient facilement au bien chez les personnes qui se mettent bien avec eux, en flattant leur amour-propre, ou paraissant servir leurs passions, surtout leurs haines (1). Les despotes ont toujours cru à leurs courtisans, et ceux-ci ne sont faits que pour les tromper.

V. — Dans quels rapports la *prévoyance* et la *prudence* se trouvent-elles avec les sentiments sociaux et antisociaux? La prévoyance est plutôt intellectuelle, la prudence est à la fois intellectuelle et pratique. Tel, capable de prévoir les événements futurs, ne l'est pas de faire ce qu'il faut pour s'y conformer ou les modifier. Au moment où l'on prévoit, on est loin des faits, et il ne se forme pas de ces irrésistibles impulsions actives avec lesquelles la prudence aurait à compter (2). Or, la malveillance fournit abondamment de ces impulsions ; et l'homme entraîné par la passion ou aveuglé par l'orgueil, agit souvent sans scrupules, et néglige les plus vulgaires précautions. Au contraire, le bon qui est prudent, est du même coup prévoyant, bien que sa prudence puisse être inférieure à sa prévoyance. Il met habituellement toutes ses ressources au service des autres, de la même manière qu'il les utilise pour lui-même. A intelligence et à sagacité égales, je crois que la bienveillance favorise mieux que la malveillance l'exercice de la prévoyance et de la prudence.

Le bienveillant peut n'être, d'ailleurs, ni prévoyant ni prudent, et sa bienveillance gagne alors peut-être à s'aiguiser un peu de malveillance : il se tient mieux sur la défensive, il ne s'abandonne pas à l'étourdie. La prudence modère ou atténue la bienveillance, comme elle peut, à

1. Ainsi *Raymond* lui-même, dans une certaine mesure.
2. Ex. : *Edouard, Julie*.

l'occasion, renforcer et préciser la malveillance (1). Le prudent qui n'est ni bienveillant ni malveillant connait ses limites, et il se borne à éviter les déceptions personnelles.

L'*insouciance* va avec une certaine bienveillance, qui n'est pas la vraie, qui est ni judicieuse, ni active, ni ferme (2). La malveillance, accompagnée d'insouciance, est d'ailleurs flottante, capricieuse, mais par moments aussi dangereuse que la malveillance vigilante et ferme.

Le caractère *régulier* est plus ou moins l'esclave de l'habitude. Quand il est bon, il l'est absolument. Mais le plus souvent, quand il n'est pas méchant, il est indifférent, d'abord par nonchalance, et ensuite par système. C'est un homme que la pitié trouble, et dérange de son train de vie ordinaire; par la bonté active, il en sortirait sans doute au point d'en souffrir. Pour faire du bien, il doit y être fortement sollicité, et qu'il ne lui en coûte ni temps ni effort. C'est l'homme qui va et revient du même pas, par les mêmes chemins. Sa tendresse a ses visages, sa charité a ses pauvres; sa haine a ses privilégiés, ses effets invariables. Il pleure les siens à leur mort, mais il n'en perd pas une bouchée de ses trois repas. Supposez-le méchant, il sera moins régulier peut-être, mais tout aussi fidèle à ses chères habitudes. Supposez-le bon, il entrera beaucoup de routine et de parti pris dans ses affections comme dans ses préventions, dans sa pitié comme dans sa bienfaisance (3). A son heure dernière, ce qu'il quitte avec le plus de regret, ce n'est pas la vie, mais ses habitudes.

1. Ex. : *J. Vallès.*
2. Ex. : *Edouard, Julie* peut être; *Léonie* nous offre un exemple des qualités contraires.
3. Il y a un peu de cela chez *Georges* et chez *Louis.*

VI. — On trouve souvent la *franchise* unie à la bonté, avec prédominance de l'une ou de l'autre. Il semble qu'on ne puisse être tout à fait bon si l'on n'est franc, ni tout à fait méchant avec quelque sincérité. Mais il y a là des nuances intermédiaires. La bonté conseille le mensonge ou la dissimulation, et bien des personnes très franches croiraient manquer à leur devoir en ne se prêtant pas à ces suggestions. Dans cette casuistique à l'usage des gens de bien, c'est moins la raison que la sagacité du jugement, et surtout la force du caractère qui décident : opportune, mesurée, la menterie paraît en quelque sorte justifiée par son sage emploi. La malveillance aussi comporte une certaine franchise, intéressée la plupart du temps; ce n'est pas celle du bourru bienfaisant, dont la bonté est naturellement supérieure à la franchise et à la brusquerie. En somme, la tendresse peut coexister, mais non la bonté parfaite, avec la fausseté ; et pas de franchise parfaite, où domine la malveillance.

Il y a, du reste, à faire ici une différence entre la bienveillance et la bonté. Celle-ci se traduit par des actes, et elle n'a pas à se déjuger pour rester sincère. Mais la bienveillance, qui s'affirme par des paroles plus que par des actes, est d'autant plus facile à simuler, qu'on la juge à l'air qu'elle se donne. Je voudrais bien voir comment les enfants déjà grands d'un père anglais tel que le romancier Dickens nous l'a dépeint, peuvent imiter ses sentiments et ses vertus de parade. « La religion anglaise est peu dogmatique et toute morale : Pecknitf ne lâche pas comme Tartuffe des phrases de théologie ; il s'épanche. Il a marché avec le siècle. Il est devenu philosophe humanitaire. Il a donné à ses filles les noms de Mercy (Compassion) et de Charity. Il est tendre, il est bon, il s'abandonne aux effusions de famille. Il offre

innocemment en spectacle, lorsqu'on vient le voir, de charmantes scènes d'intérieur ; il étale le cœur d'un père, les sentiments d'un époux, la bienveillance d'un bon maître. Les vertus de famille sont en honneur aujourd'hui ; il faut s'en affubler. » (1) L'esquisse est délicieuse, — du Dickens revu par Taine ! Il est des Tartuffes de toute robe et de tout pays : n'en déplaise aux pudibondes morales d'outre-Rhin et d'outre-Manche, il en est au pays de Meta Holdenis comme au pays de Lovelace.

Mais, s'il faut en croire les rapports des étrangers, nous aurions aussi, comme un produit naturel du sol, non pas seulement des fanfarons du vice, ce qui est moins une hypocrisie qu'une affectation, mais mieux encore : la tartufferie de l'amabilité. Elle est tellement passée dans nos manières, que nous pouvons, sans cesser d'être aimables, ajouter à tous les vices tous les crimes. Voici du moins quels étaient nos pères, d'après une humoriste anglaise, un peu arrangée par Taine : « La conduite de Fouquier(-Tinville) me fait faire des réflexions sur une chose que les Français considèrent comme un avantage particulier de leur caractère national sur le caractère anglais : je veux parler de cette douceur de manières, de cette prudence d'expressions qu'ils appellent amabilité, et qu'ils acquièrent et conservent même sans fausseté ; car, quoique cette gracieuseté soit habituelle, et par suite, maintes fois exempte de calcul, l'étranger pourtant se trouve souvent mis hors de ses gardes et tenté de donner sa confiance ou d'attendre des services que des façons moins conciliantes ne lui auraient pas fait espérer... Un Français peut être mauvais mari, père insensible ou maître arrogant, sans que ses

1. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, p. 51.

traits se contractent ou que sa voix devienne âpre, ce qui suffit pour faire dire de lui qu'il est un homme doux.... Son cœur peut devenir corrompu, ses principes immoraux, et son humeur féroce ; il gardera néanmoins son ton de voix modéré, sa phraséologie complaisante, et sera un homme aimable » (1).

Je passe sur les exagérations, qui sont ici de la vérité locale. On nous donne cette amabilité pour inconsciente, et comme pouvant s'allier à de vraies qualités ; ce serait un vernis plutôt qu'un masque ; de la souplesse de caractère, avec un peu de douceur, et de gaîté peut-être, bien moins que de la dissimulation même inconsciente. Ce genre de souplesse aimable dispose l'homme à entrer dans les intérêts d'autrui, à s'ingénier, à s'insinuer, au besoin, pour le servir. Elle peut s'allier à l'égoïsme, mais en lui arrondissant les angles et adoucissant les aspérités. En un mot, c'est une bienveillance d'extérieur, qui ne s'oppose pas, loin de là, à la bienveillance intérieure, ni même à la bonté. Alliée à la ruse égoïste et à la dureté du cœur, c'est la malveillance et la fourberie, ou, d'un mot, la tartufferie, française, si l'on veut, mais qui ne vaut ni plus ni moins que les autres.

VII. — La *discrétion* et l'indiscrétion, sœurs de la franchise et de la dissimulation, dépendent moins de la bienveillance ou de la malveillance que du tempérament, de l'humeur, du jugement, de l'expérience et de l'éducation. Cependant, toutes choses égales d'ailleurs, la bonté gardera plus souvent la mesure, saura mieux retenir sa langue ou ses gestes, par la crainte qu'elle aura de blesser. La malveillance est toujours prête à entrer, aiguisant ses crocs et

1. Taine, *Un séjour en France*, p. 215-221, passim.

ses griffes, dans le domaine d'autrui. C'est contre elle que les lois ont essayé de murer la vie privée. Quelle discrétion peut-on attendre de ceux qui donnent eux-mêmes à leur malignité les excuses les plus flatteuses ? « Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi : je ne puis pas m'empêcher de dire ce que je pense. — Toutes vérités ne sont pas à dire. — Je suis très sensible ». C'est ainsi que, se trompant elle-même, la malignité essaie de donner le change aux autres. Malignité, indiscrétion, dissimulation, ne sont-ce pas trois noms d'un même défaut ?

Supposez, d'autre part, un discret et un indiscret, également expansifs, intelligents et bons : la bonté du premier sera plus sûre et moins inconstante. L'autre est sans doute une tête à l'évent, un impulsif à quelque degré, aussi incapable de mener à bien ses meilleures intentions que de refréner ses mauvaises tendances : celles-ci seront d'ailleurs d'autant plus rares et moins impétueuses, que les bonnes qualités naturelles auront été mieux servies par les heureuses influences du milieu.

Quant au *secret*, une variété du discret, mais un peu plus personnel ou plus concentré, il est plus ou moins porté à cacher ses sentiments, à voiler la sympathie elle-même, ce qui doit tendre à l'affaiblir, comme fonction inexercée, et fonction non accrue par les excitations homogènes qu'elle pourrait susciter autour d'elle : on est froid pour ceux que l'on croit tels. J'ai remarqué, d'ailleurs, que les secrets, même avec une réelle bonté, sont plus enclins à laisser un libre cours à leur malveillance, peut-être parce qu'elle excite plus fortement les instincts personnels et agissants de la nature humaine.

VIII. — Arrivons aux qualités ou facultés esthétiques. L'*imagination* et la *sensibilité* influent moins sur la bienveil-

lance et la bonté que celles-ci n'influent sur elles. Ce qu'il y a d'abord, c'est plus ou moins d'égoïsme naturel, et, ensuite, la plupart du temps, un idéal esthétique ou moral plus ou moins directement établi sur cette disposition personnelle. L'imagination et la sensibilité viennent y ajouter leurs stimulants et leur force. On peut sympathiquement, si j'ose ainsi dire, s'émouvoir de ses propres souffrances, et dramatiquement de celles de ses semblables ou de celles des animaux. Quand la sensibilité n'est pas un peu tournée aux émotions altruistes, l'imagination ardente produit souvent une aggravation du mal. On sent trop fortement ses états personnels, pour ressentir assez ceux des autres. L'homme d'imagination fait siens les sentiments et les expériences d'autrui, avec une sélection au profit de la bienveillance ou de la malveillance, suivant son caractère et suivant les circonstances plus ou moins favorables à ce caractère. L'homme à l'imagination faible ne sort guère de ses expériences personnelles ou de celles de son entourage : il est bon ou mauvais par habitude machinale ; s'il pouvait un peu plus sortir de lui-même et pénétrer dans les sentiments d'autrui, il serait assurément ou meilleur ou plus méchant qu'il n'est.

La loi d'harmonie se retrouve malheureusement dans bien des actes où les honnêtes gens se refusent à voir l'ombre de la beauté. On peut voir là une opposition entre l'idéal moral et l'idéal esthétique, plus souvent séparés qu'on ne le prétend. On a dit souvent que « c'est un beau poème qu'une belle action » ; mais une mauvaise l'est aussi, quand on la conçoit avec une imagination pervertie. Pour les scélérats, un crime est un « beau coup à faire » ; pour les méchantes gens, une vilenie est un « joli tour » à jouer.

Il y a aussi un bon et un mauvais *esprit*. Ce qu'on

appelle l'esprit, avec toutes ses qualités, moins la bonhomie, la franchise et la grâce, peut se trouver uni à la malveillance : par ses qualités, j'entends la souplesse, la finesse, l'à-propos, la gaîté, le piquant peut-être. Avec la malveillance, la pointe appuie et pénètre profondément : la malice devient malignité. Mais il est rare que la méchanceté laisse l'esprit dans cette réserve, cette limite nécessaire, où la bonté se tient naturellement. Aussi, en fait d'esprit, peut-être gagne-t-on moins qu'on ne perd, à être méchant. On connaît les jolis vers de Régnier :

Et le surnom de bon me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Est-il donc besoin d'avoir de l'esprit pour être méchant, ou est-ce avoir de l'esprit que de l'être ? La servante de La Fontaine le croyait un peu, quand elle disait de son maître : « Il est trop bête pour être méchant ». Eh bien, pour une fois, j'aime mieux être de l'avis de Napoléon III, qui disait au persiffleur Mérimée: « J'ai plus d'esprit que vous, parce que je suis bon ». Ce criminel d'Etat, doux et bon homme au fond, a fait là, sans y penser, un beau vers, qu'Arsène Houssaye a eu raison de signaler à la postérité (1). On peut avoir de la bonté sans esprit, et de l'esprit sans bonté ; mais avec de la bonté, on a l'esprit meilleur, ou l'on peut se passer d'esprit.

La malice et la malignité nous paraissent plus spirituelles chez les enfants, à cause de leur ingénuité, de leur gaîté ou de leur finesse relative. Mais nous faisons les trois quarts de leurs mots, et ils comprennent mal les nôtres. La *déli-*

1. *Les Confessions* (*Souvenirs d'un demi-siècle*).

catesse et la *grâce*, ces deux fleurs de la bienveillance, manquent à la plupart de leurs plaisanteries. Ils sont moqueurs plutôt que railleurs ; ils blessent au vif, en croyant ne faire autre chose que s'amuser. Mais quand ils notent les ridicules qui les frappent, en général, ils n'enveniment pas d'eux-mêmes leurs traits d'esprit, qui sont plutôt des traits de gaîté. C'est nous qui les rendons mordants en connaissance de cause, avec réflexion et sans mesure, en soulignant leurs intentions malignes, en les approuvant par notre silence complaisant.

IX. — Le tempérament *actif* peut n'être pas servi par une forte sensibilité, mais il ne se développe pas nécessairement à son préjudice. Chez les bienveillants et les affectueux, être utile augmente le sentiment de la puissance, et par conséquent accroît la sympathie elle-même. Par contre, chez les égoïstes ou les esprits malveillants, réussir dans des entreprises le plus souvent nuisibles au prochain, développe le sens personnel du côté de l'égoïsme ou de la méchanceté.

L'activité réglée, habituelle, celle d'un métier ou celle des travaux de l'esprit, atténue, chez les égoïstes et les méchants, le sentiment et la pratique de la malveillance. Elle se limite alors aux relations professionnelles, et tout en produisant beaucoup de plates méchancetés, elle ne prend ni en surface ni en profondeur tout le champ qu'elle aurait occupé dans des circonstances plus favorables. Figurez-vous, par impossible, un Bonaparte employé d'administration, chef de division, professeur, proviseur, ingénieur, avocat, médecin : que de petites canailleries, à la place des grandes ! Plus, d'ailleurs, cette activité quotidienne laisse de loisir, plus l'emploi de ce loisir sera suspect. Rien de plus fâcheux, de plus désagréable, de plus méchant parfois,

que les grands esprits désœuvrés. Aussi bien, pour ces mêmes esprits, la lutte de l'existence, quand elle a pour objet même un petit avancement de fortune ou de situation ou simplement les grossières satisfactions des sens, ouvre toutes grandes les voiles de l'égoïsme. Chez les moins mauvais d'entre eux, elle met toujours en jeu quelques tristes tendances. Chez les autres, fierté, générosité, équité, souvent tout y passe.

Voyons d'ailleurs comment la bienveillance et la malveillance se combinent avec la *volonté*, soit forte, soit faible. Le caractère *résolu* nous rend actifs pour nous-mêmes et pour les nôtres. Accompagné de sensibilité et de bonté, il porte à vouloir et à exécuter le bien sur-le-champ. C'est de la même manière qu'il porte aux actes mauvais les personnes malveillantes. Mais la résolution n'est qu'une ouvrière imparfaite de bonté, si elle ne s'appuie pas sur la *fermeté* et la *persévérance*. Avec de la commisération, de la sympathie, de la tendresse, on n'a souvent qu'une bonne volonté stérile. La résolution sans fermeté ressemble fort à la *faiblesse*. Ainsi doué, on ne sait souvent que faire et que dire : méchant, on fait beaucoup de mal à tort et à travers, ou on le laisse faire ; bon, on n'a qu'une libéralité irréfléchie, on ne résiste pas aux tentations séduisantes ou aux impressions fâcheuses. On peut vouloir le bien de ceux qu'on aime, et même celui des autres, et les rendre souvent malheureux, parce qu'on ne sait pas combattre ses désirs, s'arracher à ses habitudes, se priver d'une fantaisie, lutter contre une passion.

La volonté *passionnée* peut être assez ferme et assez persévérante : elle va jusqu'au bout de ses actes, inspirés soit par la bienveillance, soit par la malveillance. Bon ou méchant, le sujet de ce caractère s'émeut vite, et beaucoup, et

jamais pour rien. Il veut fortement tout ce qu'il veut, tant que durent les sentiments intenses qui le font vouloir. C'est un terrain où l'on est sûr de récolter ce que l'on a semé. Mais ces caractères sont sujets à d'étranges préventions, à d'effrayantes contradictions. Leurs passions les plus généreuses sont plus ou moins exclusives. Ils sortent de la bienveillance par des explosions inattendues, et se montrent parfois durs, injustes, vindicatifs, comme avec la conscience d'un devoir à remplir. La passion fausse souvent leur jugement, tout en entraînant leur volonté.

Descendons d'un degré : la sensibilité reste aussi forte, le jugement moins sain, et la volonté encore un peu moins ferme ; nous avons affaire aux caractères ardents, mais entraînables. Ce n'est plus leur passion seule qui les mène, mais la suggestion des personnes intéressées à l'alimenter en eux. Ils deviennent facilement les dupes et les complices de toutes les méchancetés et de toutes les perversions. Ils exagèrent même la méchanceté des autres en la répercutant, avant d'en arriver, par une pente rapide et fatale, à acquérir dans le mal une force d'initiative puissante. C'est d'abord Néron dans les mains de Narcisse. Les bons appartenant à cette catégorie sont capables d'entraînements généreux, mais il leur est difficile de rester longtemps tout à fait bons, excepté dans des conditions de milieu très favorables : peut-être Néron, sans Narcisse, aurait-il prolongé de quelques années son légendaire triennium.

Descendons de quelques degrés plus bas : sensibilité vive, peut-être forte, mais très variable et capricieuse ; ce sont les agités, les impatients, les irritables, les fantasques de tout ordre, en y comprenant les névrosés à sensibilité maladive. Ils passent, sans s'y arrêter longtemps, d'un extrême à l'autre. Souvent ils sont bons, affectueux, compatissants,

généreux; mais souvent aussi, personnels, concentrés dans leurs misères réelles ou fictives, d'un égoïsme étroit, puéril et tracassier; malgré tout, disant et pensant des autres plus de mal qu'ils ne leur en font.

CHAPITRE XIII

Les rapports des principales formes de l'amour-propre avec les principaux traits intellectuels et volitionnels du caractère.

Nous nous occuperons surtout de la *vanité*, de l'*orgueil* et de la *fierté*, qui sont les principales formes de l'amour-propre.

I. — Le vaniteux n'est pas nécessairement un petit esprit, mais il est assez ordinaire qu'il le soit. Chez les personnes de ce caractère, l'attention est, en général, mobile et superficielle. Le contentement de soi s'exprime, chez les plus lents, par de petits mouvements sautillants qui vont bien avec l'étourderie. L'homme vain a aussi le plus souvent la curiosité mobile et banale. Il court au-devant des nouvelles, parce qu'elles satisfont son besoin de changement, et aussi, et surtout, pour être des premiers à les connaître.

Je suppose qu'il ait bonne mémoire ; mais alors, il ne doit pas avoir toutes les qualités d'une mémoire excellente. Celle des mots, des noms propres et des dates, des menus détails concrets, il doit souvent en être assez bien pourvu ; celle des lieux, peut-être celle des physionomies, celle des abstractions et celle des raisonnements, doivent être chez lui plus imparfaites, car elles dénotent quelque fixité et quelque sérieux dans l'esprit. C'est toujours un homme

plus ou moins léger et inconsistant, ayant le cerveau plus garni de petits faits et de mots que d'idées, prompt à juger, très sujet à se tromper, d'autant plus que sa personnalité se mêle toujours à l'appréciation des personnes et des choses. Avec de la sagacité, du discernement, il juge à tort et à travers, prend les mots pour les choses, les apparences pour la réalité, le Pirée pour un homme. Le doute logique lui est inconnu.

A force de parler de soi, de ne penser qu'à soi, l'homme intelligent mais vain, en arrive à se faire un *moi* de fantaisie, naturellement embelli et comme idéalisé. Il faut posséder un riche fonds de réflexion et de bon sens, pour rester modeste, avec une assez grande vanité. Alors la vanité s'appuie sur quelque énergie intellectuelle ou morale, et s'arrange, comme elle peut, avec l'orgueil ou la fierté. Balzac, nous dit G. Sand, « avait une manière d'être modeste sous les apparences de la présomption » (1). Marmontel nous dit aussi que Mme Geoffrin « était simple dans ses goûts, dans ses vêtements, mais recherchée dans sa simplicité, ayant jusqu'au raffinement la délicatesse du luxe, mais rien de son éclat ni de sa vanité ; modeste dans son air, dans son maintien, dans ses manières, mais avec un fond de fierté et même un peu de vaine gloire. Rien ne la flattait plus que son commerce avec les grands (2). ». Une telle vanité, Marmontel l'a fort bien remarqué, n'est pas sans un mélange d'orgueil, mais aussi de fierté, de bon sens, de simplicité.

Cette vanité, mélangée de fierté, de simplicité, presque de modestie, veut attirer et retenir les yeux plutôt que les

1. *Histoire de ma vie.*
2. *Mémoires.*

éblouir. Elle se pare discrètement des seules qualités inhérentes à la personne ou à sa condition. Il ne lui en coûte pas de se dénier les autres. La même Mme Geoffrin « se vantait de son ignorance, et se refusait jusqu'à l'orthographie (1) ». Cette vanité-là suppose un peu de sincérité : on ne veut pas être confondu avec le vulgaire, mais on se flatte de n'en pas faire partie ; on a le souci de paraître distingué, mais on s'assure de l'être. Il n'en est pas de même, quand la vanité marche toute seule, ou seulement en compagnie d'un certain orgueil. Alors le désir dominant de briller et de paraître ne laisse aucune place à la modestie, à la simplicité, à la vérité. L'homme qui « dit du mal de soi plutôt que de s'en taire », doit être assez peu scrupuleux sur les moyens de fasciner et d'étonner. Ou je me trompe, ou c'est le nom de fat qui lui convient le mieux ; car il a tous les mérites : il sait tout, il a tout vu ou tout deviné. Sans prendre toujours la peine de dissimuler ce qu'il est, il montre parfois une affectation naïve à paraître ce qu'il n'est pas : il affiche des sentiments qu'ils n'a jamais éprouvés ; il exagère ou défigure les actions dont il a pu être l'acteur ou le témoin : il se plaît même souvent à les imaginer, comme le menteur de Corneille.

Qui fait sans façon étalage de qualités illusoires est bien près de voir sous un biais particulier tout ce qui se rapporte à lui, le mal comme le bien. L'homme absolument vain est souvent heureux de ce qui devrait l'affliger : blâmé, censuré, caricaturé, il s'en console en se disant au-dessus du mépris ; il est ravi, en réalité, de voir que son nom est prononcé en tous lieux et à tout instant. Le vaniteux vulgaire ne recule devant aucune manifestation grossière de son

1. *De Goncourt, Portraits intimes du XVIII*e *siècle.*

travers. Le vaniteux qui a du jugement, mais sans fierté, y met plus de formes : il déguise sa vanité comme une faiblesse, quand il ne peut la relever comme une qualité digne d'estime ; il se loue avec discrétion, quelquefois à demi-mot, et par une fine allusion ; surtout il amène adroitement son éloge sur nos lèvres : il se contente, à la rigueur, d'un silence approbateur, d'un signe fugitif d'étonnement dans nos yeux.

La vanité est moins un défaut de l'intelligence qu'un travers de l'esprit. Sérieux, mais étroit dans une certaine mesure, l'homme vain peut ressembler par moments à un homme pratique, ayant métier, famille, situation, comme le premier venu : mais en dehors de ses occupations ordinaires, on le voit, dans toutes ses relations, manquer plus ou moins de prudence, de réserve et de tact. Sans regarder à qui il parle, et dans quel moment, il vous entretient de ses goûts, de ses fantaisies, de ses talents, de ses affaires, de ses amis, de ses bonnes fortunes. Tout en se parant de modestie, et se disant très respectueux de votre opinion, il se comporte comme s'il l'avait en mépris. Tranchant dans ses jugements, décousu dans sa conversation, de mauvais goût dans ses saillies, maniéré et pédant quelquefois jusqu'au ridicule, il ne cesse de heurter à chaque instant le bon sens et la raison. Même avec des supérieurs, l'échine courbée, la bouche en cœur, le maintien effacé, il prend des familiarités impertinentes : il dit ce qu'il ne doit pas dire, il demande ce qu'il ne doit pas savoir. S'il imite quelqu'un, il ne ressemble à personne de raisonnable ; s'il admire quelqu'un, c'est lui-même ; s'il a de l'esprit, ce qui ne l'empêche pas d'être sot, il l'a faux, indiscret, persifleur ; s'il est décidément sans esprit, il se moque de tout ce qu'il n'entend pas, et affiche pour la sottise l'estime la

moins déguisée. Si, de plus, il est malveillant ou méchant, quelle triste individualité que la sienne !

Enfin, le vaniteux peut être susceptible, envieux, même jaloux; mais il ne le sera jamais à l'excès; il s'arrêtera bien rarement aussi à la simple émulation.

II. — L'*orgueil* ne va pas sans quelque énergie, soit du côté du sentiment, soit du côté de l'intelligence, soit du côté de l'action et de la volonté. Nous avons déjà parlé de ses rapports avec la sensibilité. Il nous reste à voir comment il se combine avec les principaux modes intellectuels de la personnalité.

L'orgueilleux peut n'être qu'à demi-intelligent, ou même ne l'être pas du tout. Il semble cependant que ce culte étroit et persévérant de soi-même implique une force particulière de l'attention. L'orgueilleux se complait dans ses perfections réelles ou supposées, il se goûte lui-même avec une jouissance infinie, « l'œil se cachant comme dans un rêve, les narines flairant quelque parfum idéal (1) » ; mais sa propre estime ne lui suffit pas autant qu'il le montre ou se l'imagine : du haut de son septième ciel, il n'est pas sans se rendre compte de l'effet qu'il produit en bas sur les pauvres humains. Il écoute, il attend une rumeur d'admiration. Il y a d'autres mobiles très excitants pour son attention : le souci continuel d'assurer sa prééminence, de rompre les obstacles qui se dressent devant lui, d'écraser les adversaires qu'il rencontre ou fait surgir sous ses pas. Moins capable d'attention, et j'ajoute, de mémoire, il retomberait peut-être dans la vanité. Il faut dire, au surplus, que la continuelle préoccupation de soi, de ses appétits, de ses intérêts, de son élévation, de son prestige, doit contribuer à rétrécir

1. Gratiolet, *loc. cit.* p. 59.

le champ habituel de l'attention et de la curiosité. Nous avons vu que le puissant esprit de Napoléon se fermait systématiquement ou inconsciemment aux idées qu'il ne considérait plus comme lui étant immédiatement utiles. De là un rétrécissement et une altération du jugement et du sens pratique : que de choses son œil d'aigle ne vit pas, ou vit de travers, dans sa prodigieuse manie de tout juger, et d'emblée, au gré de son intérêt ou de son caprice ! « Il savait tout de lui-même et des autres », a dit Taine : oui, tout ce qu'avec son ambition et son orgueil, il voulait ou pouvait en savoir. Savait-il se souvenir assez, quand il ne voyait que lui dans le monde, lui et les instruments passifs de son égoïsme sans borne ? Savait-il être assez attentif, pour prévoir, pour être prudent, je ne dis pas pour être modeste ou modéré ? Il ne connaissait pas sa vraie force, puisqu'il ignorait sa faiblesse ; il ne connaissait pas la vraie force des autres, puisqu'il ne prévoyait ni les trahisons, ni les fautes, surtout les siennes, et qu'il prétendait dominer le monde, à n'importe quel prix, par n'importe quels moyens. Nul ne sacrifia davantage à l'esprit de chimère : Napoléon vécut les trois-quarts de sa vie dans une hallucination réelle.

Les orgueilleux dont l'intelligence et l'ambition n'ont pas la même énergie, n'en seront pas moins circonscrits dans leur préoccupation personnelle : ils ne verront dans le monde qu'eux, leurs joies, leurs douleurs, leur amour-propre et leur vanité ; dans l'art et la littérature, ils n'admettront que leur manière ou leur style ; dans la politique, pas autre chose que leur effet à produire, leur influence à conquérir ou à défendre (1). Avec une personnalité tempérée de bon sens, et rehaussée, élargie par un

1. Ex. : *J. Vallès.*

sens moral plus délicat, nous voyons encore la mémoire, l'attention, la curiosité, le jugement, limités et faussés, mais d'autant moins que l'orgueil se réduira davantage à la fierté, et laissera plus de place à la modestie, cette forme supérieure du discernement et de la sincérité (1).

L'homme plus orgueilleux que fier, avec toute l'intelligence et tout le bon sens qu'il peut avoir, tombe souvent dans les fautes et les petitesses de la vanité. Il ne se contente pas de ce qui est simple et vrai : s'il a le solide, il lui faut le brillant. Par passion, par intérêt, par ostentation, et n'eût-il eu autour de lui que des exemples de franchise et de sincérité, il ment et dissimule sans pudeur ; selon le côté d'où le vent souffle pour lui, il rampe et flatte, il insulte et calomnie, se fait humble ou superbe, insinuant ou impérieux, bouffon ou grave, familier ou solennel, *tragediante* ou *comediante* : il prend tous les masques, tous les travestissements possibles, non pas seulement pour réaliser ses projets les plus chers, mais pour moins que rien, pour se montrer supérieur même à un imbécile.

Les éloges délicats ne sont pas ceux qu'il préfère : il lui faut de l'encens à tout prix, de toute main, des éloges mérités ou non, une admiration vraie ou menteuse. Il sait au besoin les mendier, et quand on lui en a fait l'aumône, en paraître surpris ou embarrassé, pour recueillir en même temps les honneurs dus à la modestie. Le sot orgueil est médisant, comme la vanité l'est souvent ; il est railleur, comme la fierté pourrait l'être ; il est mordant, il est ironique, à la façon de l'orgueil dominateur, froid et méchant. Si l'homme ainsi doué n'est pas médiocre, il a nécessairement plus d'un côté mesquin et misérable. Il n'est

1. Ex. : *Raymond*.

jamais sûr d'avoir assez marqué sa supériorité sur les autres, s'il n'a pas eu le malin plaisir de les rabaisser au-dessous d'eux-mêmes. Ce qui montre à quel point l'orgueil peut ravaler l'homme, et combien sa moquerie tient à la méchanceté plus qu'à l'esprit, c'est que les plus déterminés railleurs ne sont pas toujours parmi les moins dénués de jugement.

L'orgueilleux sans fierté, dissimulé quelquefois, pourra être discret et réservé pour ce qui le regarde, mais non pour ce qui regarde les autres ; l'orgueilleux plutôt vain, ne sera discret ni pour lui-même ni pour les autres (1). Il doit appartenir à cette classe de natures mobiles et expansives dont on peut opposer l'orgueil à celui des gens froids et taciturnes. Ce dernier, souvent uni à la fierté, est celui des caractères hautains. La hauteur, en général malveillante ou sévère, fige l'homme dans sa dignité réelle ou supposée. C'est un excès du sentiment personnel, que l'on rencontre uni au culte étroit et au préjugé fanatique de caste, de secte, de famille, de position sociale. Ce caractère donne à l'homme une raideur et une âpreté caractéristiques : Chateaubriand nous a montré dans son père un pur représentant de ce type ; Guizot, dans un autre temps et dans un autre monde, en fut un exemplaire très accusé, malgré son intelligence si cultivée, mais un peu étroite dans sa force. Ce défaut peut se pallier, dans une faible mesure, grâce à une certaine sensibilité, à un peu de bon sens, au commerce des hommes, et surtout des femmes. Chateaubriand, qui avait le défaut de son père, le cachait soigneusement ; il nous en fait l'aveu, et il nous montre en même temps que la hauteur peut s'allier à la modestie, chez le plus personnel des hom-

1. Ex. : *J. Vallès.*

mes, ou tout au moins des écrivains. « Je trouve, dit-il, que les autres ont toujours sur moi une supériorité quelconque; et si je me sens par hasard un avantage, j'en suis tout embarrassé ! » (1). Il convient ici de rappeler que Chateaubriand, modeste (accordons-le, puisqu'il y tenait), était bien plus réellement un timide et un sauvage.

L'orgueil pur et simple, l'orgueil fier, l'orgueil vain, se reflèteront diversement dans le sentiment et dans les œuvres esthétiques. Le premier sera entier, exclusif, méprisant pour toutes les formes d'expression qui ne sont pas les siennes (2). Le second aura plus de largeur et de souplesse d'esprit, une admiration et un enthousiasme sincère pour toutes les manifestations du beau, qu'elles soient signées de tel ou tel nom d'école ou d'artiste (3). L'orgueil vain s'admirera beaucoup lui-même, jouissant de tout ce qu'il fait, louant peut-être ses amis tout haut, mais tout bas les jugeant bien inférieurs à lui, et dénigrant tous les autres sans distinction et sans mesure.

Un fait qui donne à réfléchir, c'est que de la vanité, de l'orgueil, de la fierté, c'est la dernière qui s'éloigne le plus du type inférieur de l'intelligence humaine. « Les idiots sont en général assez timides. Par contre les imbéciles ont une fatuité, une arrogance, un aplomb qui provient de leur suffisance et de leur faible intelligence, qui ne leur permet pas de se rendre compte de leur inégalité de niveau avec ceux qui les entourent, ni des sottises qu'ils lancent avec une inconscience absolue. La modestie n'est pas non plus l'apanage des imbéciles, et leur besoin de se

1. *Mémoires d'outre-tombe.*
2. Em. Vallès.
3. Mme Roland.

vanter est tel, qu'ils inventent souvent de toutes pièces des histoires qui sont la plupart du temps bien loin d'être à leur honneur. Il n'en est pas de même des idiots, dont l'imagination n'est du reste pas assez vive pour inventer ainsi des choses qui ne sont pas arrivées, et ils sont en général modestes (1)». C'est toujours une consolation, pour les vaniteux et les menteurs, que de mériter d'être placés, par leur imagination, plus près des imbéciles que des idiots.

III. — La *fierté* est d'abord un sentiment instinctif, celui de la force ou de la valeur personnelle, et qui ne tarde pas à devenir un sentiment intellectuel et comparatif. Voyez l'attitude de l'homme fier : il se tient droit, la tête relevée, le regard ferme et calme, fixé sur l'horizon, mais sans affecter de mépriser ce qui l'entoure. On sent qu'il est bien près, tout en se complaisant en lui-même, de remarquer une infériorité relative dans les autres. Il laisse cela à l'orgueil. Il semble que bien souvent il lui suffit du contentement de soi-même ; en tout cas, son principal soin est de ne pas déchoir de sa dignité, de garder intacte sa force morale, de respecter et de faire respecter en lui l'homme qu'il est et qu'il veut être (2).

Un tel redressement, plus ou moins accusé, de la personnalité, suppose quelquefois une des qualités essentielles de l'intelligence, et avant tout une certaine capacité de *mémoire*, d'*attention* et de *jugement*. Pour se maintenir ainsi droit et élevé dans sa propre conscience, il faut être capable d'observer, de se rappeler beaucoup de choses, relativement à soi, aux autres, à la société et au monde extérieur.

1. Sollier, *loc. cit.*, p. 149.
2. Ex. : *Mme Roland, Lucien*, un peu *Raymond*, un peu *Léonie*, d'une manière intermittente, *Édouard*.

L'homme fier ne peut manquer de prêter attention à nombre de faits qui échapperaient aux yeux distraits de l'homme vain, ou que l'esprit prévenu de l'orgueilleux dédaignerait de voir. Il est difficile aussi que la curiosité de l'homme fier, surtout s'il est intelligent, s'adresse aux banalités et aux détails futiles qui amusent les âmes vulgaires et souvent leur procurent de malignes joies. A défaut de bienveillance, le respect de soi-même lui fera négliger les vices et les travers sans conséquence ; si on veut insister sur ces misérables sujets, il dira : « J'aurais mieux aimé l'ignorer. » Sa curiosité, dès l'enfance, aimera mieux s'occuper de ce qui fait l'aliment habituel des âmes sérieuses, je veux dire, le devoir, la justice, l'humanité ; et pour peu qu'il ait l'esprit ouvert, il se tournera de lui-même, avant toute initiation, vers les pures jouissances de l'art, de la littérature ou de la science (1).

S'il y a une fierté mauvaise, une sotte fierté, ce n'est plus de la fierté : c'est plutôt une vanité présomptueuse ou un pauvre orgueil. Elle indique bien un défaut de jugement, peu de justesse dans l'esprit ; mais je la crois aussi produite par une exagération du sentiment personnel. On naît ainsi, on a cela dans le sang, avant de rien connaître. L'homme qui est fier de cette façon ne peut ni s'estimer à sa juste valeur, ni apprécier comme il convient le mérite et les qualités des autres. N'ayant pas le juste senment de la réalité, de la vérité, il n'est pas fait pour montrer beaucoup de *franchise*, de *modération*, d'*équité*, autant de noms qu'on peut donner à la *modestie*. *Prudent*, *réservé*, sur la conduite à suivre, les discours à tenir, les exemples à *imiter*, l'éloge et le blâme à distribuer, l'*admiration* ou la

1. Ex. : Mme Roland, et *Léonie*.

réprobation à accorder, le présomptueux ne peut que difficilement ou accidentellement le paraître. Trop complaisant pour lui, trop exigeant à l'égard des autres, il ne s'efforcera guère de pratiquer rigoureusement les vertus d'essence pratique : l'*ordre*, l'*exactitude*, la *prévoyance* et l'*économie*. Si la nature lui a donné quelque *esprit*, quelque *finesse*, il ne se retiendra pas d'en faire montre, en les accommodant à la mode et aux travers du jour : sentimental, déclamatoire, précieux, incohérent, déliquescent, selon les temps et selon les lieux. C'est aux petits côtés, et aux côtés extérieurs de l'art, qu'il s'adressera, comme amateur et comme artiste. Surtout on ne lui verra pas cette faiblesse des grands esprits, de ne pas comprendre les puissantes émotions de l'art, l'enthousiasme pour la beauté, indépendamment de cet enthousiasme supérieur qui s'adresse au beau moral et aux idéales perfections de l'homme. Transportez toutes ces qualités du mode négatif au mode positif, et vous aurez achevé d'énumérer les traits intellectuels du caractère qu'on doit assigner à la vraie fierté. Tenez du moins pour certain qu'elle cherche à avoir ces belles qualités de l'esprit et du cœur, au degré où il lui est permis d'y prétendre. Est-il nécessaire d'ajouter que la fierté, diminuée ou altérée par la présomption ou la vanité, ne peut montrer que par intervalles, et dans une mesure inégale, tous ces précieux attributs de la fierté véritable ? (1)

IV. — Envisageons maintenant les trois formes principales de l'amour propre dans leurs rapports avec l'activité et la volonté.

Il semble, en premier lieu, que la vanité doit être plus portée à l'agitation qu'à l'action proprement dite. L'orgueil

1. Ex. : *Edouard*, *Fr. Marmontel.*

pousse à l'action, mais il se complaît souvent dans une inertie hautaine, « par dédain pour les succès dont se glorifient ceux qu'il juge inférieurs à lui (1) ». La fierté peut s'accommoder d'une imagination sentimentale et rêveuse, toute son activité se concentrant à l'intérieur, et ne s'exprimant au dehors que par des manifestations impétueuses et passagères (2).

L'orgueil a plus d'initiative que n'en montre, en général, la fierté ; il est plus impulsif et d'un pouvoir d'arrêt moindre ; la vanité a l'impulsion morcelée, et le pouvoir d'arrêt ordinairement assez faible. L'orgueil est tenace et entêté, la fierté opiniâtre ; la vanité peut être à la fois têtue et inconsistante, mais son mode habituel est le caprice. L'orgueil fait trop souvent appel aux passions les plus violentes, pour être aussi constant qu'il peut être ferme ; la fierté sait souvent allier la constance à la fermeté, et même à la souplesse ; quant à la vanité, lourde ou légère, elle peut être persévérante sans constance, et énergique sans fermeté. L'orgueil et la fierté, avec un mélange de vanité, se ressentiront naturellement, au point de vue de l'activité et de la volonté, des inconvénients ou des défauts de cette dernière.

1. Ex : un peu *Raymond,* beaucoup *Vallès.*
2. Ex : un peu *Léonie,* beaucoup *Aurore Dupin.*

CHAPITRE XIV

Les rapports de la volonté avec les principaux traits intellectuels du caractère (1).

I. — La *volonté*, qui agit indirectement sur la *mémoire*, en lui imposant un exercice et des habitudes méthodiques, doit elle-même beaucoup plus à la mémoire. Elle lui doit tout d'abord d'exister. C'est dans nos impressions et nos jugements conservés et rappelés à propos, que se trouve la matière de nos résolutions : les idées de fins et de moyens, d'alternatives et de conséquences possibles de nos actes. Il serait peut-être curieux, mais un peu subtil et un peu long, de chercher quelles sortes d'influence ont les mémoires spéciales sur la faculté que nous étudions. Il nous suffira de montrer que les qualités générales de la volonté sont en étroite correspondance avec les qualités générales de la mémoire.

Il est, en premier lieu, de toute évidence que la *facilité* de la mémoire, toute seule, ne peut fournir une assise bien large et bien stable à la volonté. On doit la rencontrer avec des décisions rapides, mal préparées, mal soutenues. Elle accompagne la volonté prime-sautière et versatile. La *promptitude* du rappel, mais sans *précision* et sans *opportunité*, doit

1. Les rapports de la volonté avec les différentes sortes de sentiments ont été étudiés dans les chap. III-XIII.

aboutir au même résultat : peut-on bien choisir sa voie, et s'y bien maintenir, quand on ne voit pas nettement les diverses directions où l'on pourrait s'engager ? La *précision* et la *ténacité*, même en l'absence de *facilité*, d'*étendue* et de *promptitude* au *rappel*, sont les conditions essentielles des résolutions éclairées et fermes. Cependant, si l'*étendue* et la *promptitude* ne s'ajoutent pas, dans une certaine mesure, à ces deux qualités de la mémoire, on pourra souvent s'entêter dans certaines résolutions qu'il aurait été plus avantageux d'abandonner, et se laisser mener par le machinisme des habitudes : on sera ferme ou constant avec quelque étroitesse. Avec la *ténacité* sans *précision*, le risque est plus grand : alors dominent l'entêtement irraisonné, les résolutions de rencontre ; ni vraie décision, ni vraie fermeté, ni vraie constance. Que cette manière d'être intellectuelle s'aggrave encore d'un peu de mollesse musculaire, d'une sensibilité paresseuse ou surexcitée par des causes morbides, nous aurons pour résultat une volonté flasque, hésitante, susceptible d'entêtements passagers et de caprices fréquents.

II. — Que la volonté dérive de l'*attention*, ou l'attention de la volonté, il est bien certain du moins que l'une n'est pas l'autre : ce sont là deux états d'âme bien distincts, et qu'on a raison de séparer dans l'analyse. L'attention et la volonté bien qualifiées supposent, d'ailleurs, les mêmes causes ou les mêmes conditions : intensité de la force d'impulsion et de celle d'arrêt ou d'inhibition (1). Considérées comme facultés distinctes, elles réagissent l'une sur l'autre, d'une manière utile à toutes les deux. La volonté

1. Il faut toujours en revenir à ces conclusions à peu près définitives des savantes études de M. Ribot.

contribue à restreindre le domaine de l'attention spontanée et à élargir celui de l'attention artificielle ou volontaire; elle facilite l'application de l'esprit à ses divers objets ou à un certain nombre d'objets spéciaux; elle alimente, elle rafraîchit, elle soutient, de concert avec le sentiment, l'effort à la fois intellectuel et musculaire qui porte le nom d'attention. C'est, en définitive, sur la faculté naturelle de l'attention spontanée que la volonté produit cette action salutaire : elle n'influe si utilement que sur une force déjà donnée, et primitive comme elle.

L'attention, par ses qualités et par ses défauts, agit d'une manière encore plus manifeste sur la volonté. « Tout ce qui est perdu pour l'attention, a dit M. Ribot, l'est aussi pour la volonté ». Le contraire est également vrai.

A l'attention à la fois *souple* et *forte* se rattachent les décisions réfléchies, raisonnées, énergiques et persistantes (1). Elle aide la mémoire à faire surgir devant l'esprit des motifs d'action assez clairement perçus, et en nombre suffisant, pour que le choix puisse normalement se produire. Elle suscite à propos des motifs nouveaux, et par suite des déterminations nouvelles; faute de quoi, un homme intelligent, mais d'un esprit plus ferme qu'étendu, peut ressembler aux plus obtus par son entêtement. Cette double qualité de l'attention aide les vifs et les ardents à réprimer par moments l'impulsivité diffuse des mouvements, des sentiments et des idées, pour rendre la délibération plus complète et plus sûre, les résolutions plus précises, mieux adaptées à leurs fins, et partant moins sujettes à changer. C'est par là que les équilibrés se montrent supérieurs à

1. Ex. : *Raymond, Léonie*; Mme Roland; *Lucien* aussi, avec le même équilitre, et un peu moins d'énergie.

beaucoup d'hommes d'une intelligence peut-être supérieure à la leur : ces fins variées, ces moyens bien choisis, cet esprit de suite, cette force de résistance qui se mesure et se proportionne aux circonstances, ce sont là, chez eux, les effets tout naturels d'une attention souple et persistante.

Il ne faut pas confondre le *défaut de souplesse* avec cette direction unilatérale que l'attention reçoit de la passion concentrée exclusivement sur un objet. Les passionnés, intelligents ou non, mais capables (ils le sont presque toujours) d'une forte attention, se rapprochent plus ou moins de ce monoidéisme extatique si bien décrit par M. Ribot : « C'est un état d'idéation intense et circonscrit ; la vie entière est ramassée dans le cerveau pensant, où une représentation unique absorbe tout » (1). La concentration relative de l'attention passionnée tourne à l'opiniâtreté dans la passion. La volonté reste énergique, tout en perdant de sa valeur logique et morale : elle n'a plus d'autre raison d'être que l'amour ou la haine, ou tout autre sentiment d'essence en général personnelle. Mais cette énergie est souvent factice : la passion l'a faite, la passion la défait (2). Ces grands volontaires cessent souvent de vouloir, non parce que la raison le commande, mais parce que leur cœur ou leurs sens sont satisfaits ou fatigués. Le plus souvent ils laissent leur vie flotter entre le rêve et l'action, entre le caprice et la vie réglée, entre le vouloir et le non-vouloir. Leur force de résistance est, comme leur volonté active, très inégale à elle-même, souvent très disproportionnée aux objets : tel qui a tenu tête aux plus forts orages,

1. *Psychologie de l'attention*, p. 141.
2. Ex. : Un peu chez *Léonie*, beaucoup chez G. Sand.

se laisse abattre au moindre coup de vent. Voilà le danger d'une volonté forte, mais conditionnée par le jugement moins que par la sensibilité.

Il est, d'ailleurs, un défaut accidentel ou habituel de souplesse qui se confond avec la souplesse excessive, ou l'excès de mobilité, d'étourderie. Ce sont là deux genres de distraction en sens contraire, dont M. Ribot a donné une description très précise. « Le langage courant oppose à l'attention l'état de « distraction » ; mais ce mot, dans notre langue et dans plusieurs autres, a un sens équivoque ; il désigne des états de l'esprit en apparence assez semblables, au fond tout à fait contraires. On appelle distraits les gens dont l'intelligence est incapable de se fixer d'une manière quelque peu stable, qui passent incessamment d'une idée à une autre, au gré des changements les plus fugitifs de leur humeur ou des événements les plus insignifiants dans leur milieu. C'est un état perpétuel de mobilité et d'éparpillement qui est l'antipode de l'attention ; il se rencontre fréquemment chez les enfants et les femmes. Mais on applique aussi le mot « distraction » à des cas tout différents. Les gens absorbés par une idée et « distraits » de ce qui les entoure offrent peu de prise aux événements extérieurs, qui glissent sur eux sans les pénétrer. Il paraissent incapables d'attention parce qu'ils sont très attentifs. Plusieurs savants sont célèbres par leurs « distractions », et il y en a des exemples si connus de tout le monde qu'il est inutile de les rapporter. Tandis que les distraits-dissipés se caractérisent par le passage incessant d'une idée à une autre, les distraits-absorbés se caractérisent par l'impossibilité et la grande difficulté du transfert. Ils sont rivés à leur idée, prisonniers sans désir d'évasion. En fait, leur état

est une forme mitigée de ce cas morbide que nous étudierons plus loin sous le nom d'idée fixe » (1).

Au point de vue de la volonté, les uns peuvent pécher par défaut, les autres par excès. Que la loi ordinaire de l'attention soit l'éparpillement ou la concentration, elle arrivera nécessairement à conditionner la volonté de la même façon en bien des cas. Ni les étourdis ni les absorbés ne sauront vouloir toujours à propos, uniformément et avec constance. Pour une foule de choses, leur volonté sera également indécise, courte et instable ; et les uns n'ayant pas, les autres n'ayant plus assez de forces disponibles à un moment donné, leurs déterminations seront très souvent improvisées, et leur activité rapide et brouillonne.

La mollesse d'attention doit souvent aboutir au même résultat, d'une autre manière. Le lambin est paresseux à agir, et encore plus lent à prendre une décision ; il est aussi asservi à ses habitudes, et quand la nécessité vient de les interrompre, tout à fait soumis aux impulsions de rencontre (2). Mais c'est rarement pour leur obéir avec persistance : par goût et besoin d'immobilité, il piétine sur place, comme l'étourdi s'écarte du chemin, par impuissance à enchaîner sa mobilité. Du reste, et en négligeant des deux côtés les cas de prédispositions maladives, la lambinerie, qui n'est pas toujours de la mollesse, mais qui est souvent de la lenteur, se rapproche moins que l'étourderie de l'incapacité absolue d'attention et de volonté. Moins que l'étourderie, elle est encore sujette à changer ses résolutions sous l'influence de nouveaux motifs. C'est seulement à la limite extrême de la force et des

1. *Psychologie de l'attention*, p. 115.
2. Cela arrive quelquefois à *Georges* et à *Louis*.

aptitudes normales que les lambins et les distraits, de vrais malades, presque des fous, se ressemblent par certaines dispositions de leur intelligence et de leur activité : on les voit passifs, hésitants, instables, capricieux, n'ayant les uns qu'un fantôme, les autres qu'un éclair de volonté. Enfin, n'oublions pas que la lambinerie n'est pas toujours une faiblesse congénitale ; c'est quelquefois une habitude que l'enfant aurait pu ne pas prendre (1). On comprend sans peine que, dans ce cas, et c'est celui de plus d'un vif, et même de plus d'un ardent, il puisse y avoir de bons moments pour l'exercice plus ou moins plein et régulier de l'attention et de la volonté.

III. — A ces qualités et à ces défauts de la mémoire et de l'attention, se rattachent ou s'ajoutent en plus certaines qualités et certaines imperfections du jugement, qui ont leur propre influence sur la volonté.

« Vouloir, c'est choisir pour agir », a dit M. Ribot. — « La volition, a dit M. Rabier, est une opération intellectuelle, c'est-à-dire qui a une raison connue, et dont nous pouvons nous rendre compte. Quand on veut, on peut en effet dire pourquoi on veut. » (2). Il est triste de penser que, sous ce rapport, il y a un grand nombre d'individus normaux qui ressemblent, dans la plupart de leurs actions et de leurs déterminations, aux idiots et aux imbéciles. « L'imbécile, mis à même de choisir entre deux objets désirables, n'hésite guère. Si on lui présente les deux choses en même temps, il semble prendre au hasard, ou en vertu d'un motif le flattant plus vivement, sans raisonner sur les avantages réels et futurs qu'il en pourra résulter. Souvent,

1. Mais l'état actuel de la santé l'explique souvent.
2. *Leçons de philosophie*, I, (*Psychologie*), p. 528.

après avoir choisi le premier objet, il se décide pour le second, et cela un certain nombre de fois, après plusieurs oscillations entre les deux objets. Puis, quand arrive le second, il abandonne aussitôt le premier. C'est toujours à l'impression du moment qu'il obéit. Mais souvent d'un mot vous le faites changer de détermination. Une fois en possession de l'objet, il est bien rare qu'il ne regrette celui qu'il a laissé.

« Tandis que l'idiot ne sait pas se décider, mais se tient à sa détermination, une fois que, pour une raison ou une autre, il en a pris une, l'imbécile oscille sans cesse, abandonne une idée pour en prendre une autre, revenir à la première, et ainsi de suite sans ligne de conduite. Nous avons pris un exemple simple et concret, portant sur le choix de deux objets matériels ; que sera-ce donc lorsqu'il lui faudra se déterminer entre plusieurs idées, entre plusieurs mobiles ? Cette indécision de son esprit explique son instabilité caractéristique » (1).

Chez l'idiot, ce qui manque, avant tout, c'est l'impulsion ou la tendance à agir : ce défaut se trouve malheureusement chez plus d'une personne assez intelligente, mais insensible à une foule d'excitations, indifférente à plusieurs mobiles plus ou moins importants d'ailleurs. Il est naturel que, peu ou point excité à agir, on s'y détermine, quand on le fait, sous le coup d'une suggestion subie, ou par l'effet de quelque circonstance étrangère à la spontanéité ; si l'on agit, c'est en l'absence de toute délibération, et la détermination, chez de telles personnes, est à peine personnelle.

Supposons une intelligence, non point obtuse à un

1. Sollier, *Psych. de l'idiot et de l'imbécile*, p. 258.

degré quelconque, mais de niveau moyen, et d'une sensibilité moyenne aussi ; le jugement peut pécher ici de plusieurs façons : par la sagacité, l'étendue, la décision, la fermeté, ces modes judiciaires se trouvant en défaut ou en excès. L'idée d'un acte étant suggérée, on peut être incapable de discerner les motifs favorables ou contraires à cet acte ; on n'est pas capable d'en évoquer d'autres; il y a là défaut de sagacité et d'étendue. On peut être encore incapable de comparer ces divers motifs et d'en apprécier la valeur. Pourtant il s'agit de faire un choix. Celui qui ne peut le faire, par indigence d'idées, se décidera sans raison et agira de même; la précision et la persistance des résolutions sont ici bien compromises. Celui qui ne sait pas faire ce choix, par paresse à juger ou par défaut de jugement, ne pourra prévoir ni les vrais moyens d'arriver à telles fins données, ni les conséquences qui résulteront de tels ou tels des moyens adoptés ; sa volonté pèchera, soit par irréflexion, soit par irrésolution. Il tâtonnera, hésitera, ne trouvant pas le moment opportun ou des motifs suffisants d'agir, sauf, dans certains cas de force majeure, à céder au premier motif venu ; pressé d'agir, il agira sans réflexion, ou se décidera à l'étourdie. Nous voyons ici reparaître les défauts habituels et opposés des vifs et des lents. Même les normaux, les forts de cette catégorie d'esprits, ont quelque tendance, les uns (1) à précipiter, les autres (2) à suspendre leurs déterminations, et ceux-ci non par un effet de la prudence qui les rendrait hésitants, mais par une

1. *Adèle* elle-même, *Edouard* aussi souvent.
2. *Georges, Louis,* le premier assez souvent, le second quelquefois.

répugnance instinctive à prendre parti, à changer de place, à changer quelque chose en eux ou autour d'eux.

Les uns et les autres sont pourtant, par exception, sujets à montrer une sorte de persévérance, qui n'a rien de commun avec la fermeté volontaire. Ces vifs qui, habituellement, prennent à la hâte des résolutions non suivies d'effet ou épuisées en un moment, ne laissent pas que d'avoir des caprices d'entêtement, par passion, par malignité ou par amour-propre, surtout quand le bon sens fait quelque peu défaut chez eux. On les voit persévérer dans le parti qu'ils ont choisi, parce qu'ils l'ont choisi, leur fût-il prouvé qu'il est mauvais. D'autres sont entêtés par l'abus d'une certaine fermeté, mêlée peut-être de sens personnel, en tout cas dénotant le plus souvent un défaut de souplesse et d'étendue, d'ouverture, qu'on rencontre souvent chez des esprits d'ailleurs fort bien constitués. On a tant de fois et si bien décrit ce défaut d'esprit bizarre, que ne voulant pas en essayer une nouvelle description, je renvoie le lecteur à ce que M. Azam a dit des têtus, des obstinés, des caractères entiers et autoritaires (1). En somme, si la vraie fermeté (2), qui suit sans se laisser ébranler la ligne de conduite que la raison lui a dictée, et qui sait au besoin se laisser convaincre par des raisonnements justes, indique assez d'ouverture, de décision et de justesse dans l'esprit, l'entêtement absolu, aveugle, opiniâtre, incapable de céder, même à la raison, indique assurément quelque peu d'étroitesse et de fausseté dans le jugement. Jusqu'à quel point l'éducation intellectuelle morale, les influences du milieu, peuvent contribuer à développer

1. *Loc. cit.*, p. 93-95.

2. Je renvoie encore le lecteur à la courte et excellente description que M. Azam a faite de cette précieuse qualité, p. 75.

ou à diminuer ces qualités et ces défauts du jugement et de la volonté, je n'ai pas à le chercher ici.

IV.—On peut distinguer, au point de vue du pouvoir volontaire, trois sortes d'*imagination* : celle qui s'applique de préférence aux émotions et aux affections, celle qui s'applique particulièrement aux objets intellectuels, et celle qui s'applique à l'action même. La première, selon son degré d'intensité et de netteté, pourra être tour à tour favorable aux fortes et persistantes résolutions, comme aussi très souvent contribuer à produire cet état de trouble ou d'inertie passionnelle, de rêverie sentimentale, d'excitabilité inquiète, assez incompatible avec l'exercice plein et ferme de la volonté (1). La seconde sorte d'imagination peut se rencontrer chez des individus entreprenants, énergiques, constants, opiniâtres, dans la sphère plus ou moins restreinte de leur profession, de leurs travaux ou de leurs goûts spéciaux, mais, pour tout le reste, distraits, indifférents, négligents ou inhabiles : leur volonté s'en est allée d'un seul côté. La troisième sorte d'imagination est celle qui paraît devoir fournir le contingent le plus fort d'hommes décidément volontaires. Lorsqu'elle se mêle à l'une des deux autres, et surtout à la seconde, mais encore en prédominant, elle implique, à un degré plus ou moins élevé, cette « coordination » plus ou moins « parfaite » « des réflexes, des désirs » et des tendances « rationnelles, » qui est « celle des plus hautes volontés, des grands actifs, quel que soit l'ordre de leur activité, César ou Michel-Ange, ou Saint-Vincent-de-Paul. Elle se résume en quelques mots : unité, stabilité, puissance (2) ».

1. Ex. : G. Sand.
2. Ribot, *Les maladies de la volonté*, p. 169.

V. — Je ne sais pas s'il peut y avoir grand profit à étudier les rapports de la volonté avec d'autre qualités, précieuses, il est vrai, mais jusqu'à un certain point secondaires, de l'intelligence, telles que la tendance *imitative*, la *crédulité*, la *franchise*, la *naïveté*, la *prudence*, l'*ordre*, l'*exactitude*, la *modération*, la *délicatesse*, la *finesse*, le sentiment ou l'aptitude *esthétique*, et enfin l'*esprit*, et leurs contraires. Nous devons cependant dire quelques mots sur ces rapports.

L'instinct d'*imitation*, d'autant plus dominant que la sensibilité est plus vive et l'intelligence plus oblitérée, est en raison inverse du pouvoir volontaire. Au minimum d'énergie de celui-ci correspond, en général, l'extrême suggestibilité. La suggestibilité faible est souvent le fait des natures peu impressionnables, indifférentes à l'action, incapables de volonté ferme, mais non pas d'entêtement. Elle est tantôt faible, tantôt forte, chez les individus à sensibilité et à volonté énergiques, pour lesquels certaines impressions ou certaines idées sont des causes d'excitations intenses et d'impulsions irrésistibles, mais dont la puissante personnalité se maintient et se raidit contre des impressions différentes ou survenues en d'autres circonstances. Chez les équilibrés, l'activité d'habitude et l'automatisme suggestionnel sont subordonnés à l'activité volontaire ; chez les lents-ardents, la première et la dernière sont subordonnées au second. Chez les lents énergiques, l'activité d'habitude tient le premier rang, et l'activité volontaire le second; chez les lents faibles, c'est surtout l'activité d'habitude qui prédomine : la suggestion et la volonté se disputent à qui l'emportera, et il arrive que l'une alterne avec l'autre.

Pour ce qui est de la *crédulité*, tendance voisine de l'imitation, ses rapports avec la volonté ne sont qu'indirects.

La facilité à tout croire, surtout à un certain âge, indique moins une sensibilité et une imagination vives qu'un défaut d'intelligence et de critique. Elle peut indiquer aussi, comme le goût du merveilleux et le besoin d'écouter, de lire, et même d'inventer des histoires imaginaires, la prédominance du sentiment sur l'intelligence et sur l'activité, celles-ci, surtout la première, ne laissant pas que d'être assez puissantes. En somme, crédulité forte, et faible intelligence, équivalent à une activité routinière, par moments facile aux suggestions, et à une volonté faible bien qu'entêtée à ses heures. L'intelligence et la crédulité ne se rencontrent guère ensemble, quand la volonté est quelque peu ferme. L'homme vraiment intelligent, actif et énergique, est nécessairement peu crédule ; mais l'irrésolu, l'inconstant, pour si intelligent qu'il soit, est accessible à la crédulité, sous toutes ses formes : facile croyance, naïveté, superstition, confiance et défiance non justifiées.

La *sincérité* tient à la fois à la délicatesse de l'âme, à la dignitié du caractère et à la bonté du jugement ; mais le courage y est pour quelque chose, ou du moins cette énergie qui correspond à une certaine puissance de volonté. Le penchant à toujours dire la vérité, bien qu'inné et fortifié par l'éducation, ne va pas bien loin, s'il n'est soutenu et réglé par la volonté. La franchise, en effet, ne consiste pas seulement à dire sans détour tout ce qu'on pense, tout ce qui est vrai, mais aussi à savoir taire les vérités dangereuses : il y faut de l'énergie en même temps que de la prudence. Aussi la ruse, qu'on peut, à côté du mensonge, opposer à la sincérité, peut coexister avec l'absence à peu près complète de jugement et d'énergie volontaire. « Certains imbéciles mettent quelquefois une habileté extraordinaire à déjouer la surveillance, pour sortir de

certains lieux ou s'y introduire, s'évader, etc. On est surpris, quand on se rend compte des difficultés qu'ils ont eues à surmonter, qu'avec une intelligence aussi faible, ils aient pu réussir, alors que pour des choses beaucoup plus simples, ils se montrent incapables. Sous ce rapport ils se rapprochent beaucoup des hommes primitifs, qui cherchent à se procurer par la ruse ce que leur force ou leur intelligence ne saurait leur donner. La ruse est l'arme du faible et la raison celle des forts (1) ».

La *prévoyance*, dans l'ordre pratique aussi bien que dans l'ordre spéculatif, est, comme nous l'avons déjà dit, un des éléments essentiels de la délibération, partant un des facteurs nécessaires de la volonté. Seuls, les esprits irrésolus s'exagèrent leur puissance ou leur faiblesse avant l'exécution de leurs actes : présomptueux, ils ne voient pas les difficultés où ils vont s'engager, ou, trop circonspects, ils se sentent d'avance incapables de les surmonter. Il n'en est pas ainsi de l'homme *prudent* : il connaît les obstacles, il veut les éviter, il doit employer les vrais moyens pour cela. En toute chose, il choisit le parti le plus convenable à prendre, et il sait la limite qu'il ne doit pas franchir : dans ces conditions-là, il est bien difficile qu'on ne possède pas quelques-unes des qualités dont l'ensemble constitue une volonté parfaite. Une volonté faible peut s'allier à la prévoyance, surtout à la circonspection, rarement à la *prudence*, au *tact* et à la *réserve*.

Il ne serait pas tout à fait exact de prétendre que ces qualités pratiques, le *sérieux*, l'*esprit d'ordre*, l'*exactitude*, la *précision*, la *correction*, la *retenue*, l'*économie*, la *modération*, sont absolument des indices de qualités volontaires, et les dé-

1. Sollier, *loc. cit.*, p. 161.

fauts opposés des indices d'une volonté défectueuse en quelque manière : il y a pourtant là quelque chose de vrai. On peut posséder ces qualités dans une certaine mesure, mais non pas toutes, ni toujours, avec une volonté faible ou vacillante. Quand on ne les possède qu'en une mesure restreinte ou variable, c'est autant la volonté que l'intelligence qui en est responsable. On manque d'ordre, d'exactitude, de vigilance, d'économie, de modération, par mobilité de caractère, par nonchalance, apathie, indifférence, un peu aussi par défaut de certaines aptitudes psychomotrices, qui ne sont pas étrangères à l'exercice régulier de la volonté. En somme, ce sont là des défauts qu'une volonté énergique, fournie de motifs variés, et excitée par des mobiles puissants et élevés, ne manque pas de réduire à leur minimum. Les gens intelligents et forts, chez lesquels ils se montrent à un degré quelconque, ou les ont volontairement contractés, par malice et égoïsme, ou, dominés par des soins qu'ils avaient plus à cœur, ils n'ont pas pris la peine de les combattre et de s'en débarrasser.

Pour les facultés *esthétiques* et pour *l'esprit*, qui en fait partie à certains égards, il est d'observation banale qu'on peut, avec ou sans une grande force de volonté, en être fort convenablement pourvu. On peut en dire autant de la *finesse* et de la *délicatesse* d'esprit. Il n'en est pas moins vrai qu'une volonté bien qualifiée les fait valoir et les met admirablement en œuvre. Est-il un artiste de valeur qui n'ait pas une grande et persistante volonté à mettre au moins au service de l'art pour lequel il s'est passionné ? Je plains bien, d'autre part, l'homme d'esprit, si intelligent soit-il, qui n'aura qu'une consistance de girouette. L'art et l'esprit reçoivent, en définitive, de la volonté, plus qu'il ne sauraient lui donner en retour.

CHAPITRE XV

Les rapports réciproques des traits intellectuels du caractère.

I. Ayant compris les qualités intellectuelles dans mon étude sur le caractère, il m'a paru utile de chercher aussi quels rapports elles peuvent avoir entre elles. Mais il suffira d'étudier les combinaisons des plus importants, soit entre eux, soit avec les traits secondaires : les combinaisons de ces derniers nous entraîneraient trop loin.

Commençons par la mémoire. Unie à une forte *attention*, elle peut manquer de facilité, d'étendue, mais non de précision et de ténacité : mais l'attention est une condition nécessaire pour qu'elle soit à la fois précise, tenace et étendue. Quant à la facilité, l'attention n'influe en rien sur elle : la cause en est ailleurs, et elle échappe aux prises de l'observation. D'autre part, la mémoire, selon qu'elle est plus ou moins riche en ses adaptations, ouvre à l'attention un champ plus ou moins vaste ; la facilité de la mémoire paraît aussi liée à la souplesse de l'attention : mais l'attention, quelque puissante qu'elle soit, ne peut jamais donner naissance à une mémoire spéciale.

Les rapports de la *mémoire* avec l'*attention* ne sont pas toujours ce qu'ils paraissent être. On n'a pas absolument prouvé que la force des perceptions spéciales entraîne toujours une

excellente mémoire spéciale, ni que cette mémoire, si elle existe, entraine une attention puissante dans le même sens. Les qualités de l'attention tiennent à des causes plus générales, elles ont leur principe dans les énergies profondes de la personnalité même. Nous voyons bien des personnes, douées d'un pouvoir d'audition ou de vision remarquable, et d'une mémoire correspondante très heureuse, qui, en raison même de cette facilité, ou par suite de leur étourderie, de leur paresse, de leurs préoccupations de tout genre, en restent à l'attention spontanée. En somme, le jugement, l'interprétation des perceptions, la force associative des images, ont sur l'attention une plus grande influence que la mémoire pure et simple.

Deux mots sur les rapports entre la mémoire et le *jugement*. C'est à tort qu'on les a souvent opposés l'un à l'autre. Une excellente mémoire, je dis surtout précise et étendue, doit fournir la matière d'un grand nombre de rapports justes et de raisonnements exacts. Un bon jugement n'est pas sans rendre quelques services à la mémoire. Assurément, il ne contribuera pas à en produire ou accroître la promptitude et la ténacité; mais il en compensera l'absence en établissant entre les idées des liens d'associations durables ; il aidera à faire un choix parmi les souvenirs de tout ordre et de toute valeur, à en mettre certains en relief, à leur en subordonner d'autres moins importants, augmentant ainsi, pour un grand nombre d'entre eux, la clarté, la précision, la facilité du retour.

Pour l'*imagination*, il est généralement admis que, sous sa forme reproductrice, elle n'est guère autre chose qu'une mémoire vive, intense et profonde. Qu'à cette mémoire, excellente dans quelque spécialité, vienne s'ajouter un bon jugement, et nous voyons naître la faculté de création et de com-

binaison, dans tel ou tel genre. Mais, avec ou sans un bon jugement, l'imagination créatrice peut mal payer les services que lui rend la mémoire. Elle peut nuire à une ou à quelques-unes des mémoires spéciales, en exagérant la part de celle-ci ou de celle-là. Elle refoule, pour ainsi dire, dans le néant ou dans l'ombre, quantité de souvenirs, en utilisant d'autres souvenirs plus intimement liés à la personnalité, et finit par amener de la partialité, de l'étroitesse, de l'incohérence et de l'obscurité, même dans un bon esprit (1).

Une mémoire naturellement ou accidentellement imprécise et courte doit favoriser le penchant à la *crédulité*, et, par conséquent, les trois qualités opposées ont quelque chance de se trouver réunies. De même une mémoire prompte, mais peu précise, doit faciliter la tendance au mensonge, toutes autres conditions internes et externes étant négligées. En revanche, une mémoire nette, précise et tenace, naturellement accompagnée d'un bon jugement, et abstraction faite de toute autre circonstance, doit contribuer à développer la sincérité. On a beau aimer la vérité, avoir le respect de soi et des autres, bien savoir, bien voir les choses, est une condition pour en parler selon la vérité.

Peut-on aussi parler de *prudence*, de *mesure*, de *tact*, à propos d'un homme qui voit mal les choses, parce que la mémoire ne lui sert pas en assez grande abondance, avec assez de promptitude et de netteté, les matériaux nécessaires pour en bien juger ? Une mémoire fidèle et tenace fournit au jugement des idées qu'il transforme en prévisions, en inventions, en moyens d'aider, de préparer la bonne fortune, et d'enrayer ou de corriger les ef-

(1) Ex : *Raymond*.

fets de la mauvaise. De son côté, la prudence peut, je ne dis pas donner une bonne mémoire à qui ne l'a pas, mais venir en aide à celle que l'on a. Elle suggère, encore mieux que le jugement tout seul, de mettre dans les faits et les idées un ordre qui en rend le rappel plus facile et plus sûr ; de recourir à tous les procédés de logique ou de mécanisme qui, sans changer les qualités et la portée de la mémoire, permettent d'en tirer le meilleur parti possible.

Il est aussi de toute évidence que le *sérieux* d'esprit et le sérieux pratique ne vont pas sans une mémoire à la fois quelque peu tenace et précise. Le sérieux est l'attitude d'un esprit fidèle à ses convictions, à ses intérêts, à ses devoirs, d'une personnalité bien réglée, au moins sous certains rapports, et plus ou moins constante avec elle-même. Cette continuité d'accord entre les pensées, les sentiments et les actes les plus importants et les plus habituels, pourrait-elle exister avec une mémoire obscure, incertaine et inconsistante? Quant à l'influence que le sérieux d'esprit et le sérieux pratique peuvent avoir sur la mémoire, elle s'applique, elle aussi, à la matière plutôt qu'à la forme ou aux qualités.

Le *sentiment* et les *aptitudes esthétiques* peuvent, dans une assez large mesure, amener une sélection des souvenirs, très favorable au développement de telle ou telle mémoire spéciale ; mais je ne crois pas qu'ils puissent modifier en rien les qualités ou les défauts naturels de la mémoire. Il va de soi que les sentiments et les aptitudes dont nous parlons tiennent, d'ailleurs, pour une grande part, à l'existence des mémoires spéciales qui s'y rapportent, mémoires des combinaisons sonores. des combinaisons de couleurs, de lignes, de formes, etc., etc. Il est, du reste, facile à vérifier que la

force de telle ou telle de ces mémoires, en l'absence d'autres bonnes mémoires spéciales, ne suffirait pas pour faire un artiste complet. Une bonne perception des couleurs, un bon jugement des rapports entre les couleurs, ne pourraient pas produire, à elles seules, un bon peintre, encore moins un peintre de génie. Voyez quel riche assortiment de mémoires spéciales dans un Michel-Ange, un Raphaël, un Delacroix, et même un Ingres.

Pour avoir de l'*esprit*, est-il besoin d'avoir une excellente mémoire ? J'en suis convaincu. L'esprit, c'est, avant tout, de la finesse à saisir, et à saisir promptement, certains rapports délicats ou éloignés des choses. La finesse est donc une certaine façon de juger, déliée, vive, glissante, imprévue, mais, en somme, avec quelque justesse et quelque sûreté : sans cela, serait-ce de la finesse ? Surtout serait-ce de l'esprit ? Il faut toujours en revenir à Voltaire, quand on parle d'esprit, et pour la définition et pour la chose :

« Ce qu'on appelle esprit, dit-il, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine ; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on fait entendre dans un autre ; là des rapports délicats entre deux idées peu communes ; c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet en lui ; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissaient se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerai de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage ». Si avoir de l'esprit c'est tout cela, et autre chose encore, je ne perdrai pas mon temps à démontrer que cette qualité si appréciée

de l'intelligence implique une mémoire à la fois précise, facile, prompte, et sans doute aussi quelque peu fidèle. Quant aux services que l'esprit peut rendre à la mémoire, je crois qu'ils sont plutôt négatifs : l'esprit sert quelquefois à masquer l'absence d'idées, à donner le change sur la pauvreté du jugement, et, par conséquent, neuf fois sur dix, il fait tort à l'exercice de la mémoire.

II. — « L'attention, a dit M. Ribot, est toujours dans la dépendance d'un besoin, et liée au sens le plus parfait. » S'il en est ainsi, il serait intéressant de chercher quel effet peut avoir sur elle la prédominance du type, soit *visuel*, soit *auditif*, soit *moteur*. Supposons, à priori, que le plus haut degré de vigueur dans l'attention se rencontrera avec le type moteur, toutes choses étant égales d'ailleurs : on sait, en effet, le rôle que jouent les mouvements dans l'application de l'esprit. Le type visuel viendrait en second rang, comme donnant lieu plutôt encore à des sensations instructives qu'à des sensations affectives. Enfin, au bas de l'échelle, se trouverait le type auditif, en vertu de ses caractères particulièrement émotionnels. Une heureuse combinaison des deux premiers produirait des esprits à l'attention plus ou moins puissante et plus ou moins riche en ses adaptations ; une combinaison harmonieuse des trois fournirait, à un degré de perfection quelconque, l'attention idéale, très puissante, surtout chez les sujets robustes et bien portants, et universelle dans ses prises. Ce ne sont là, bien entendu, que des correspondances hypothétiques et aussi générales que possible. Dans la réalité, elles pourraient fournir des indications utiles, mais il faudrait tenir compte de toutes les modifications apportées par les diverses influences que nous avons déjà mentionnées, celles du tempérament moteur (vivacité, ardeur, lenteur), de la

constitution, de la santé, de l'humeur, de l'hérédité intellectuelle, etc. Les influences de l'éducation et du milieu ne seraient pas, non plus, à négliger, bien qu'elles portent sur le bon ou mauvais emploi des facultés naturelles bien plus que sur la portée de ces facultés. N'oublions pas, du reste, la seconde des deux conditions indiquées par M. Ribot : la prédominance d'un « besoin », ou, si l'on veut, d'un « instinct. » Or, un fort instinct, et un sens très parfait, peuvent fort bien aller l'un sans l'autre.

Un esprit *juste* l'est en proportion de sa facilité à appliquer et de son aptitude à soutenir son attention. Mais, chez lui, cette faculté, de même que la curiosité et l'observation, peut manquer de souplesse et d'étendue, ne s'appliquer bien qu'à un nombre limité d'objets. C'est le défaut des esprits naturellement étroits, malgré leur rectitude, ou accidentellement rétrécis par la passion. L'attention, la curiosité, l'observation, chez les esprits à la fois justes et étendus, ont une souplesse égale à leur force. Quant aux esprits sans précision et sans profondeur, qu'ils le soient avec vivacité ou lenteur, qu'ils jugent trop vite ou trop nonchalamment, on remarque chez eux les défauts correspondants de l'attention : elle s'adapte mal, et elle s'éparpille ou s'absorbe, ne s'arrêtant ni à propos ni assez sur ce qu'il faudrait.

Entre la tendance *imitative* et l'attention, il y a aussi des rapports évidents. Il est inutile de montrer les services qu'une attention bien qualifiée peut rendre à cette tendance, et les défauts qu'elle peut tenir d'une attention défectueuse. L'attention subit aussi le contre-coup d'une tendance imitative plus ou moins superficielle ou profonde. Ainsi l'attention d'un singe, en dépit de sa sagacité, n'est rien moins que superficielle, circonscrite à un petit nombre d'objets : le proche parent de nos ancêtres est loin d'avoir l'in-

telligence de l'éléphant, ou celle de beaucoup de chiens, d'ailleurs bien plus capables que lui d'une attention forte et variée dans ses objets. Plus l'imitation monte, en se concentrant, des mouvements simiens, ou de suggestion visuelle, aux mouvements de suggestion auditive ou verbale, et de ceux-ci aux idées suggérées par leurs signes, et de celles-ci encore aux combinaisons de plus en plus abstraites et compliquées de jugements et de raisonnements, plus l'imitation reflète et accroît le pouvoir d'attention. Mirabeau, universel et puissant écho, comme nous l'avons dit, également apte à l'imitation verbale et à l'imitation intellectuelle, et qui, à la tribune, savait si bien économiser et contenir ses gestes et sa parole, était un des hommes les mieux doués pour la souplesse et la force de l'attention et de la volonté. Boileau, imitateur de naissance, et qui avait le talent assez superficiel de contrefaire la voix et les attitudes des gens, ne possédait pas au même degré ce don de l'imitation large et abondante, qui ressemble fort à l'originalité, et qui en est, en tout cas, la condition essentielle. Or Boileau avait l'application patiente, tenace, mais lourde et étroite.

Les gens peu portés à l'imitation doivent être toujours quelque peu réfractaires à l'influence de leurs semblables, surtout pour ce qui a trait aux idées reçues, aux usages, aux convenances, à la conduite extérieure. C'est là un défaut, qui n'est pas toujours, comme on pourrait le croire, la marque d'une personnalité forte, et se suffisant à elle-même. Il se rencontre avec l'apathie, l'indifférence, aussi souvent qu'avec l'insociabilité âpre et farouche, avec la raideur que produit la sotte fierté, ou avec la concentration des sentiments personnels et exclusifs. Unie à l'insensibilité, la tendance réfractaire est incompatible avec une forte attention : unie aux deux autres dispositions d'esprit

dont nous venons de parler, elle n'est pas incompatible avec la force de l'attention ; mais alors l'attention est trop souvent limitée, comme la curiosité et l'observation, à un nombre plus ou moins restreint d'objets.

L'*admiration*, qui implique à la fois expansion au dehors et réflexion sur soi-même, indique la mesure de l'attention, par la nature des choses qui l'excitent. Un homme aux admirations faciles et mesquines ne peut guère avoir qu'une attention glissante et banale. Un homme capable à la fois de petites et de sérieuses admirations, n'aura aussi qu'une attention très inégale, le plus souvent lâche et superficielle, et par exception seulement soutenue et concentrée. Le cas ordinaire, même pour les plus intelligents, c'est que l'attention, et aussi la curiosité, l'observation, l'imitation et l'admiration, gagnent en force ce qu'elles perdent en étendue, et réciproquement. La réunion des deux qualités ici opposées est bien rare, même chez les mieux doués.

Les gens plus portés à la critique et au dénigrement qu'à l'admiration, peuvent être fort bien qualifiés pour l'attention ; mais leur défaut, qu'ils nomment autrement, vient bien un peu de leur inaptitude à embrasser du regard tous les côtés des objets : par étroitesse de jugement, prévention, passion, vanité, ils négligent trop de points de vue importants, pour n'avoir pas souvent à se déjuger. Aussi les plus habiles de nos Aristarques à la semaine, pour n'avoir pas à faire peau neuve tous les six mois, s'ingénient-ils à se donner un air de prévoir les diverses manières dont on peut trancher sur un sujet donné. Tout leur art consommé des nuances, des transitions et des sous-entendus, ne les sauve pas, il est vrai, de la contradiction future : car de toutes

les façons d'envisager un sujet, ils oublient souvent la plus essentielle et la plus sûre, c'est de l'étudier de sang-froid et à loisir. Ils se dupent encore eux-mêmes sans tromper le lecteur, qui sait à quoi s'en tenir sur leur omniscience et leur impartialité voulues : il y aurait sans doute plus de sincérité, et plus de largeur d'esprit, à se contenter de ne trancher que d'une opinion chaque fois.

Au risque d'emprunter un peu de leur subtilité, à défaut de leurs autres mérites incontestables, je vais chercher si les autres qualités secondaires de l'intelligence, la *crédulité*, la *franchise*, la *précision*, la *prudence*, le *sérieux*, l'*ordre*, l'*exactitude*, et leurs *contraires*, ont aussi des rapports plus ou moins directs avec l'attention.

On peut être *crédule* avec ou sans intelligence. Dans le second cas, l'attention est nécessairement étroite et courte. Quand on est crédule et intelligent, on est alors un vif, un étourdi, plus ou moins sensitif et suggestible : l'attention et la curiosité sont trop vivement excitées pour être aussi fortes qu'étendues. Un esprit à la fois crédule, intelligent, et fortement attentif, me paraît un non-sens, une impossibilité. Quant à l'homme attentif et crédule, il peut aussi être intelligent ou borné ; mais je doute qu'avec son jugement faux ou étroit dans une certaine mesure, il compte jamais parmi les plus intelligents.

Une grande *franchise* paraît indiquer une certaine aptitude à l'attention ; ou bien ce sera, je le crois, une franchise sujette à beaucoup d'éclipses. Un esprit à l'attention courte ou volage doit se laisser trop souvent prendre aux futilités et aux apparences, et trop facilement céder aux impulsions de sa sensibilité, pour garder intacts et sa dignité personnelle, et ce discernement clair, et ce respect fidèle de la vérité, qu'implique la robuste franchise. Il faut cependant

faire la part de l'éducation et des exemples, grâce auxquels une personne très bien douée en fait d'attention peut rester ou redevenir la sincérité même.

On peut être *sérieux*, nous l'avons déjà dit sans doute, par humeur, par rectitude de jugement, par rectitude morale. Ces trois sortes de sérieux ne se prêtent pas toutes également au développement de l'attention.

Le sérieux d'humeur peut être un esprit fort attentif, mais à un petit nombre de choses, et à de petites choses. Le sérieux par moralité pourra n'être guère intelligent, et n'avoir, comme beaucoup de vifs ou de vifs-ardents, qu'une attention de rencontre, le plus souvent superficielle. C'est le sérieux par rectitude d'intelligence, qui, plus ou moins éveillé et plus ou moins large, pourra fournir, même avec une santé médiocre, la plus forte somme de travail et d'attention.

Il ne faut pas se hâter de ranger dans la classe des non-sérieux les non-pratiques, les rêveurs, les chimériques, surtout s'ils ne le sont pas outre mesure. Sans doute ils ont tous une incuriosité marquée pour bien des choses : leur attention, comme leur imagination, aime à s'éparpiller ou à se concentrer sur des sujets spéciaux. Mais ce sont des absorbés plus souvent que des distraits. La plupart d'entre eux, qu'ils soient plus ou moins intelligents, sont capables d'une attention soutenue, à certains moments, et même à propos d'objets autres que leurs objets de contemplation habituelle. Les rêveurs, les chimériques sans intelligence, étourdis et superficiels absolument, cessent presque d'appartenir à la classe des individus normaux : leur inaptitude à l'attention ne doit pas nous occuper ici.

Une qualité de l'esprit qui a, incontestablement, d'étroits rapports avec l'attention, c'est la *prudence*. Plutôt né-

gative que positive, elle est vigilante à tout observer et à s'observer elle-même, pour ne dire ou faire, ou ne permettre aux autres de dire ou de faire que ce qui lui est utile ; elle s'avance, s'arrête, se modère, s'excite, au mieux de ses convenances ou de ses intérêts ; toujours en garde contre les chocs et les surprises, toujours prête à corriger ses erreurs ou à réparer ses fautes, ou à profiter de celles des autres, toujours disposée à accommoder son attention, dans une mesure raisonnable, aux personnes et aux circonstances, toujours capable de faire les efforts nécessaires pour la maintenir, si la persistance de l'attention ne lui est pas une qualité naturelle. Du reste, cette qualité ne doit pas manquer de lui devenir habituelle, ne serait-ce que dans une sphère limitée d'action : celle des intérêts matériels, des affaires, d'une profession, celle d'une occupation ou d'une vocation proprement intellectuelle.

Plus on est prudent, plus aussi on circonscrit sa sphère d'activité, au profit de l'attention, qui peut ainsi devenir forte au point d'être exclusive. Les impatients, qui ne sont pas d'ailleurs dépourvus de prudence, et par conséquent d'attention, perdent souvent, par suite de leur impatience, le bénéfice de l'une et de l'autre.

Chez les circonspects, la prudence naturelle qu'ils peuvent avoir, et l'attention qui l'accompagne, sont loin de se proportionner toujours à l'importance des objets : ils les appliquent souvent aux petites choses avec autant d'énergie qu'aux choses importantes : gens à prendre des vessies pour des lanternes et des bâtons flottants pour des navires, ils doivent bien rarement être capables d'une attention soutenue.

Quant aux *négligents*, aux *désordonnés*, aux *brouillons*, il ne faut pas trop se hâter de leur refuser la capacité d'at-

tention. Cette incapacité peut n'être qu'intermittente, atténuée çà et là par la raison, l'expérience, l'influence des exemples, la bienveillance active : le fait se produit souvent chez des vifs et des ardents qui ne manquent pas d'intelligence, et qui montrent une application sérieuse à l'égard de certains objets.

La négligence ou l'incurie des choses extérieures sa rencontre aussi chez des individus doués d'une remarquable force d'attention et de volonté, mais qui sont gâcheurs et brouillons par impatience, préoccupation, mépris de soins qu'ils regardent comme au-dessous d'eux.

Le caractère *modéré* ou *moral* l'est d'autant plus, qu'il est accompagné d'une plus forte attention. Ce sont là ces esprits naturellement équilibrés, ou devenus tels grâce à une attention vigilante à vaincre leurs faiblesses. Mais ce caractère peut être fort accusé chez certaines personnes, de faible attention et de pauvre volonté, peu ou point intelligentes, mais non sans bonté, et que d'ailleurs la présence et les exemples de leur entourage retiennent dans leurs petites vertus.

Après ce qui a été dit sur les rapports entre les *aptitudes esthétiques*, l'*esprit*, et la *volonté*, il est à peu près inutile de parler des rapports de ces tendances avec l'attention, qui est, jusqu'à certain point, une forme ou un succédané de la volonté.

IV. — La *rectitude*, la *justesse*, la *sûreté*, la *sagacité*, la *finesse* de l'esprit, ne sont pas autre chose que des qualités du jugement, plus ou moins bien servies par les qualités de la *mémoire* et de l'*attention*. Leur réunion constitue un excellent esprit ; la réunion d'un certain nombre d'entre elles contribue seulement à produire un bon esprit.

M. Paul Janet a étudié avec beaucoup de pénétration et

un très vif sentiment des nuances, ces différentes qualités du jugement (1). Nous ne pouvons mieux faire que de suivre, en les résumant, ses excellentes indications :

« Un esprit *droit* est un esprit qui, comme l'indique le mot, va droit devant lui ; qui, sans ambages, sans s'arrêter aux subtilités et aux difficultés (sans tourner, comme on dit, autour du pot) voit clairement où est le vrai, s'il s'agit d'opinion, et quel parti il faut prendre, s'il s'agit d'action. Un esprit *juste* est un esprit qui naturellement est droit, mais avec un sentiment plus net : il voit ce qui est vrai, mais aussi ce qui est faux, et il sait pourquoi : il sentira le faible de l'objection, que l'autre se contente d'écarter par une sorte d'instinct : il mesurera la valeur des preuves, tandis que l'autre va tout droit à la conclusion. Le premier prononcera l'arrêt, le second le rédigera. Quant à la *sûreté* du jugement. ce n'est autre chose que la justesse dans les cas difficiles : c'est le talent de s'arrêter sur une pente glissante, de pressentir l'objection avant qu'elle n'arrive, de prendre des précautions contre soi-même, de ne point fournir d'armes à l'adversaire, de tout dire sans rien dire de trop. Nicole est un esprit droit ; Voltaire est un esprit juste ; Bossuet est un esprit sûr. »

Nous voici au *discernement*, à la *sagacité*, à la *finesse*. « Pour démêler avec justesse le vrai du faux, il faut du *discernement ;* pour pressentir la moindre chance d'erreur, il faut de la *sagacité*. Le discernement est donc la condition d'un esprit juste, et la sagacité la condition d'un esprit sûr. Cependant si la justesse et la sûreté ne peuvent se rencontrer sans le discernement et la sagacité, la réciproque n'est pas toujours vraie. Il est difficile d'avoir plus de sagacité que n'en avait Michelet, et cependant aucun esprit n'a

1. *Traité élémentaire de philosophie*, p. 556-568.

jamais été moins sûr. Il est rare de voir du discernement sans justesse, mais ce n'est pas impossible. On peut dire que J.-J. Rousseau manquait de justesse dans l'esprit : dira-t-on sans injustice qu'il manquait de discernement ? Il a eu assez de discernement pour voir que le théâtre est parfois corrupteur ; il n'a pas eu assez de justesse pour voir la compensation de cet inconvénient. » «... Entre le discernement et la sagacité, il n'y a d'ailleurs qu'une différence de degré. La sagacité est un discernement plus fin et en matière plus difficile. La logique suffit pour nous donner du discernement : il faut quelque chose de plus pour atteindre à la sagacité. Le discernement démêle les signes apparents, la sagacité les phénomènes cachés. Il faut du discernement pour comprendre, de la sagacité pour deviner. Un écolier montre du discernement, lorsqu'à deux cas semblables il sait appliquer deux règles différentes : Zadig montrait de la sagacité lorsqu'il devinait, sans en rien savoir d'avance, que la chienne de la reine était boîteuse et qu'elle venait d'avoir des petits. Le discernement se rapporte au présent, la sagacité à l'avenir ou au passé. Un général montre du discernement en choisissant une bonne position ; mais il montre de la sagacité lorsqu'il sait d'avance par où l'ennemi arrivera. »

Passons à la *finesse* et à la *délicatesse*, qui ont entre elles un air de famille.

« La finesse consiste à démêler des choses très voisines l'une de l'autre et qui sont cependant différentes, de même qu'une vue fine discerne les nuances les plus délicates. La finesse, comme le *tact*, qui est « la justesse unie à la finesse », « est la justesse dans la justesse : » elle saisit les nuances les plus subtiles et les rapports les plus cachés, les plus éloignés. La *délicatesse* est une finesse de sentiment ; la finesse

proprement dite, au contraire, n'a rapport qu'à l'esprit. La finesse convient plus à la prose, la délicatesse à la poésie. Voltaire a l'esprit fin ; il ne l'a pas toujours délicat. La Fontaine est aussi fin que lui, mais il est plus délicat : rien de plus délicat que la fable des *Deux Pigeons*, des *Deux Amis*, que les vers sur la *Retraite*, que la *Dédicace* à Mme de la Sablière, etc. »

Viennent ensuite la *souplesse*, l'*ouverture*, la *pénétration*, *l'étendue*, la *largeur* d'esprit. « On appelle *souple* un esprit qui passe de la finesse à la *force* (celle-ci qui peut suivre une longue chaîne de raisonnements, retenir la liaison de beaucoup de faits à la fois ; qui comprend les points essentiels, en traversant les degrés intermédiaires). *L'ouverture* de l'esprit est cette faculté qui nous rend propres à comprendre toutes sortes de pensées, même celles qui sont les plus éloignées des nôtres : c'est proprement là *l'intelligence*, ou la faculté de comprendre... C'est une forme de la souplesse en étendue ; « mais il y a une souplesse en degré, en intensité, qui consiste à parcourir toute la gamme de l'esprit, depuis l'aimable, le facile et l'agréable, jusqu'au grand et au profond. Quand un esprit de ce genre s'applique à composer, c'est le génie : mais s'il se borne à comprendre et à goûter, la souplesse n'est rien de plus que la qualité la plus fine de la distinction. La souplesse est la plus belle qualité de l'esprit. L'esprit souple passera par toutes les nuances : il ne se croit pas tenu d'être toujours guindé en force et en hauteur, car ce n'est plus que de la raideur ; il ne se condamnera pas à un sérieux triste et morose ; sa pensée, comme sa parole, sera capable de sourire. »

« ... La *pénétration* ressemble à la finesse, et *l'étendue* ressemble à l'ouverture. Cependant il y a des différences. La

finesse démêle, la pénétration creuse ; la finesse est déliée, la pénétration est perçante. La finesse aperçoit des différences très petites, mais prochaines ; la pénétration atteint à ce qui est caché. La pénétration ressemble encore à la sagacité, et ces deux qualités vont ensemble : cependant il y a quelque chose de plus dans la pénétration que dans la sagacité. Reconnaître le point difficile d'une question, c'est montrer de la sagacité ; trouver le moyen de la résoudre, c'est de la pénétration ; ne pas se laisser tromper, c'est le fait de la sagacité : découvrir la vérité est le fait de la pénétration. »

«... Quant aux différences de *l'ouverture* et de *l'étendue* dans l'esprit, elles sont encore plus délicates et plus difficiles à signaler. L'ouverture a rapport à la faculté de recevoir, l'étendue à la faculté de contenir. Un esprit ouvert est celui qui s'assimile toutes sortes de connaissances ; un esprit étendu est celui qui les connaît et les possède toutes à la fois. Un esprit ouvert peut oublier ou négliger successivement tout ce qu'il apprend : l'esprit étendu conserve et embrasse tout.

« Un esprit étendu n'est cependant pas encore la même chose que la *largeur*. Un esprit étendu peut n'être pas large, et il ne serait peut-être pas impossible de trouver un esprit large qui ne serait pas étendu. L'étendu a rapport à la diversité des matières, la largeur à la différence des idées et des opinions... On a souvent accusé la largeur d'esprit de conduire au scepticisme et à l'indifférence ; c'est évidemment l'écueil de cette qualité : mais la qualité ne doit pas être confondue avec le défaut. Chacune des qualités de l'esprit a aussi son défaut correspondant : l'écueil de *la finesse*, c'est la *subtilité* : l'écueil de l'*étendue*, c'est le *superficiel* ; l'*écueil* de *la force*, c'est l'*exagération*. La *justesse* elle-même

a son écueil, qui est quelquefois l'*hésitation*, et la *mesure* en a un autre, qui est la *timidité* ».

M. Janet décrit, avec la même finesse et la même sûreté d'analyse, la *liberté*, l'*indépendance*, la *fermeté*, la *hardiesse*, la *modération*, qui tiennent, selon lui, « non plus à la nature de l'esprit lui-même, mais à son usage ». Elles tiennent aussi aux qualités correspondantes de l'activité et de la volonté, qu'elles s'y rattachent par un rapport de cause ou d'effet. « Un esprit est libre quand il n'a pas de préjugés et qu'il n'obéit qu'à la vérité seule. L'*indépendance* est une sorte de liberté, mais qui n'a rapport qu'aux préjugés extérieurs ; un esprit indépendant peut ne pas être libre lorsque, secouant le joug d'autrui, il continue à se faire des préjugés à lui-même, auxquels il obéit servilement. Un esprit *ferme* est celui qui ne se laisse fléchir par aucune considération et qui dit nettement ce qu'il pense, que cela plaise ou non. Un esprit *hardi* est celui qui brave les préjugés les plus accrédités et les plus puissants. Un esprit *modéré* est celui qui craint toujours d'être entraîné à l'erreur par l'amour de la vérité même, et qui aime mieux ne pas dire tout que de dire trop. Les défauts attachés à l'exercice de ces facultés sont trop visibles pour qu'il soit nécessaire d'y insister ».

Nous insisterons, de notre côté, sur certains rapports de ces qualités avec d'autres qualités de l'esprit, rapports qu'il n'était pas dans le plan de M. Janet d'étudier.

Quels sont les rapports du jugement avec la *crédulité* ? Cette disposition d'esprit tient à plusieurs autres : le tempérament, le caractère, la facilité d'expression, la vivacité d'imagination, dispositions naturelles dont les effets se feront toujours sentir plus ou moins. La crédulité peut exister avec un jugement droit, plus difficilement avec un ju-

gement sûr ; dans ce cas,elle se restreint d'elle-même, avec les progrès de la raison, et se limite à un petit nombre d'objets, croyances religieuses, croyance au témoignage de certains hommes, etc. La crédulité n'est pas toujours la marque d'un esprit faux ou obtus : il en est de tels qui sont réfractaires à la croyance, d'une manière générale, pour ce qui touche au témoignage humain, bien qu'ils puissent avoir l'esprit imbu de préjugés et de superstitions régnant dans leur entourage. Chez les esprits, ou plutôt les caractères peu fermes, intelligents ou non, la crédulité, sous une forme quelconque, perd rarement ses droits. C'est affaire d'influence: l'impression suggestive inhibe pendant un temps plus ou moins long les autres motifs de jugement ; ensuite le ressort se détend de lui-même, quelquefois pour se tendre aussitôt dans un autre sens. Les crédules les plus intelligents risquent souvent de se déjuger, de passer dans leurs opinions du blanc au noir, d'osciller entre la confiance et la défiance.

La *franchise*, toutes conditions restant les mêmes, a plus de chance de se rencontrer chez les personnes de bon jugement que chez les autres. Comme qualité naturelle ou acquise, elle influe elle-même en bien sur le jugement. Chacun étant porté à voir les choses comme il a intérêt à les voir ou à les faire voir, l'homme peu sincère prendra insensiblement l'habitude de ne pas juger vrai. J'ai parlé ailleurs (1) de ce paysan madré, qui hésitait en parlant, même à propos des choses les plus indifférentes, par crainte de se compromettre en disant la vérité. D'une intelligence plus cultivée, plus fine et plus souple, il aurait dès longtemps pris l'habitude de se tromper en trompant les autres,

1. Dans *l'Enfant de trois à sept ans*, je crois.

c'est-à-dire, de juger d'emblée, et comme en toute conscience, au mieux de ses intérêts.

Le *sérieux* d'esprit dépend jusqu'à un certain point du sérieux d'humeur, et surtout du sérieux moral ; mais il a des rapports plus étroits avec le bon jugement. Il n'est autre que le bon sens, ou l'aptitude à bien juger, particulièrement dans le domaine des vérités pratiques. On peut être un bon esprit, dans l'ordre spéculatif, et ne pas montrer beaucoup de sérieux dans sa conduite, n'avoir pas la moindre aptitude à gouverner ses affaires. Dans ce cas, on est difficilement un excellent esprit, même au point de vue spéculatif : on aura sans doute plus de largeur, de souplesse, de finesse, de justesse même, que de sûreté. En revanche, un esprit sérieux peut, de toutes ces qualités, ne posséder que la justesse, avec la sûreté, qui est nécessairement un de ses attributs.

Chez les esprits à la fois justes et sérieux, la puissance excessive de l'*imagination* fait tort à la sûreté, sinon à la justesse. Elle atténue ou supprime en eux par moments, et le sens moral, et le sens de la mesure, la vision nette de la réalité, la conception vraie du possible. Il est bon alors de trouver un contre-poids dans son tempérament et dans son milieu, comme l'anglais Cromwel, froid autant qu'ardent, et vivant au milieu d'Anglais. Napoléon, un Corse, et homme d'imagination autant que de calcul, bien qu'ayant été élevé avec des Français, et travaillant pour des Français, gens relativement pondérés, fut souvent hanté par l'esprit de chimère. Richelieu, au contraire, un Français du centre, presque du pays de Descartes, plus fin et rassis qu'imaginatif, n'a eu de chimérique ou de peu sérieux que sa manie de vouloir être poète: ce politique impeccable dut d'ailleurs beaucoup à ses distractions délassantes de bel esprit,

et peut-être davantage à la situation qui fit de lui le ministre d'un roi nominal : dictateur absolu ou roi lui-même, il aurait plus ou moins sacrifié à l'esprit de chimère. Quand on a le droit de tout vouloir, on prend aisément le droit de penser comme on veut.

Le sérieux pratique ne se sépare pas de la *prudence*. C'est dire qu'elle se trouvera plus habituellement avec un esprit sûr qu'avec un esprit incertain et hésitant. La rectitude lui est naturellement associée. La justesse peut lui faire plus ou moins défaut, et surtout la souplesse, l'ouverture et l'étendue, même la finesse : on voit des gens prudents, d'une prudence terre à terre, étroite, rivés à leur strict intérêt, ménagers, circonspects, mais tâtillons, timides, incapables de faire un pas en avant sans en faire deux en arrière, qui perdent un temps précieux à délibérer, à attendre, à se garer, tandis qu'il s'agirait de se décider, d'oser, et quelquefois même de tout sauver en risquant tout. La vraie prudence est faite de tact, de mesure et de finesse, mais aussi de hardiesse et de résolution.

Quant aux aptitudes *esthétiques* et à l'*esprit* lui-même, il nous semble oiseux de répéter, ce que chacun sait, que ces qualités gagnent ou perdent en proportion du jugement et du bon sens qu'on peut avoir. C'est, en définitive, la raison, qui, en fait d'art ou d'esprit, a le plus souvent et le plus complètement raison.

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Coucluons. Les combinaisons intellectuelles que nous venons d'énumérer, et toutes les autres dont il a été question dans ce livre, se meuvent dans une sphère assez élastique. Leurs éléments essentiels n'en sont pas moins préformés par la nature ou l'hérédité. La limite des possibili-

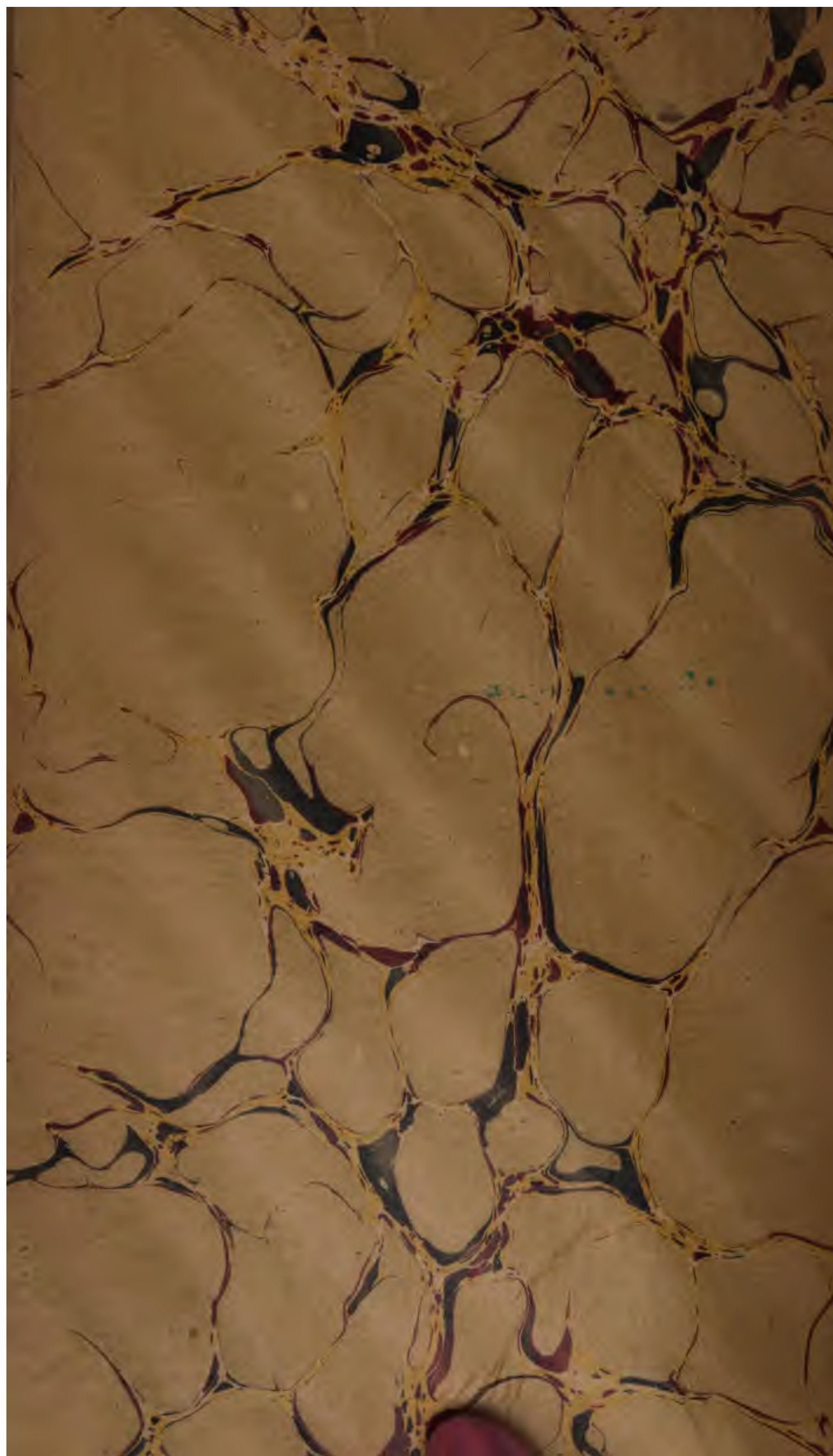
tés réalisables est bien plus large pour les groupes que pour les individus. Toutes les influences modificatrices qu'on peut imaginer pour une organisation donnée, n'aboutiront pas à autre chose qu'à faire d'elle l'un des exemplaires virtuels de son type. C'est là un fait dont il est utile d'être averti, quand, pour une fin quelconque, on s'applique à connaître le caractère d'un enfant ou d'un homme (1).

1. Ces restrictions, selon moi fondamentales, me paraissent nécessaires pour que j'accepte à peu près complètement les idées fort originales sur le caractère que je trouve exprimées dans une brochure intitulée *Du libre arbitre* (Alcan, 1891), et dont l'auteur est mon jeune compatriote et ami, M. Jean Pérès, professeur agrégé de philosophie. « Il y a en nous, dit-il, un caractère acquis, en vertu duquel nous agissons machinalement ou presque machinalement, et qui régit une grande partie de nos résolutions ; et il y a une volonté, un moi agissant, par lequel notre caractère s'élabore constamment, par lequel nous ajoutons à ce qu'il y a d'acquis en nous, et, en y ajoutant, en abrogeons souvent certaines dispositions. Il y a en nous, en un mot, le caractère et la personne. » Toujours est-il que la personne se fait avec le caractère ou le tempérament originel, et que, si elle peut le modifier jusqu'à un certain point, elle ne peut pas le changer.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Imprimerie H. JOUVE, 15, rue Racine.




Stanford University Libraries
3 6105 010 440 407

